
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01543965 6

LES FEMMES DES TUILERIES

LES DERNIÈRES ANNÉES

DE

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

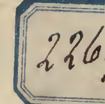
Les Femmes de Versailles. — La Cour de Louis XIV. 3 50
Les Femmes de Versailles. — La Cour de Louis XV. 3 50
Les Femmes de Versailles. — Les dernières années de Louis XV 3 50
Les Femmes de Versailles. — Les Beaux Jours de Marie-Antoinette. 3 50
Les Femmes de Versailles. — La Fin de l'ancien Régime 3 50
Les Femmes des Tuileries — Le Château des Tuileries 3 50
Les Femmes des Tuileries. — Marie-Antoinette aux Tuileries 3 50
Les Femmes des Tuileries. — Marie-Antoinette et l'Agonie de la Royauté. 3 50
Les Femmes des Tuileries. — La Dernière Année de Marie-Antoinette 3 50
Les Femmes des Tuileries. — La Jeunesse de l'Impératrice Joséphine 3 50
Les Femmes des Tuileries. — La Citoyenne Bonaparte 3 50
Les Femmes des Tuileries. — La Femme du Premier Consul. 3 50
Les Femmes des Tuileries. — La Cour de l'Impératrice Joséphine 3 50
Françaises du xviiie et du xixe siècle 3 50
Souvenirs (Poésies) . . . . » 50
Les Femmes de la Cour des derniers Valois . 3 50
L'Abbé Deguerry (ouvrage couronné par l'Académie française) . . . . 2 »
Une Jeune Victime de la Commune. Paul Seigneret. 2 »
Portraits de Grandes Dames 3 50
Madame de Girardin 3 50

En préparation :

Les Beaux Jours de l'Impératrice Marie-Louise 3 50
Marie-Louise et la Décadence de l'Empire. . 3 50
Marie-Louise et l'invasion de 1814. . . . . . 3 50
Marie-Louise, l'île d'Elbe et les Cent-Jours . 3 50
Marie-Louise et le duc de Reichstadt . . . 3 50

SAINT-QUENTIN. — IMP. J. MOUREAU ET FILS.

LES FEMMES DES TUILERIES



LES DERNIÈRES ANNÉES DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

PAR

IMBERT DE SAINT-AMAND

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1884


LIBRARY
OCT 8 1975
UNIVERSITY OF TORONTO

LES DERNIÈRES ANNÉES

DE

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

INTRODUCTION

La destinée de presque toutes les femmes célèbres a quelque chose de symbolique, et, dans la carrière de ces héroïnes de l'histoire, les femmes obscures retrouvent sur un plus grand théâtre les émotions et les péripéties de leur existence. Si la reine Marie-Antoinette résume en elle tous les prestiges et toutes les angoisses de son sexe, l'impératrice Joséphine représente les tristesses de la femme à l'automne de la vie. Toutes les victimes d'un abandon trouvent dans le drame du divorce comme un symbole tragique et mémorable de leurs souffrances. Dans combien de maisons ignorées n'a-t-on pas vu se produire des scènes aussi déchirantes que celles qui eurent

lieu dans le palais des Tuileries, au mois de décembre 1809 ?

Joséphine résume aussi en elle la mélancolie qui s'attache au sort des beautés illustres, quand arrive l'heure du déclin, quand apparaît la première ride, la première déception, quand les hommages deviennent moins sincères et plus étudiés, quand l'horizon a encore des clartés, mais des clartés de soleil couchant. Période d'attendrissements et de regrets, où les ombres de la vieillesse et de la mort commencent à descendre peu à peu du haut des collines de la vie ; où les femmes, désabusées de toute chose, ont comme un surcroît de propension à la souffrance, et où leurs chagrins sont d'autant plus profonds qu'ils demeurent plus mystérieux et plus intimes.

Qui pouvait mieux que Joséphine méditer sur cette parole de l'*Imitation de Jésus-Christ :* « La gloire du monde est toujours accompagnée de tristesse. » Ayant vu de près toutes les grandeurs, elle en avait compris le néant. Sa vie passée devait lui laisser comme le souvenir d'un songe. Il y avait eu dans sa carrière étrange de telles vicissitudes, de telles surprises, de tels contrastes, qu'elle devait parfois se demander à elle-même si son existence avait été un roman ou une réalité. Une mélancolie douce survivait aux agitations et aux crises qui tant de fois avaient déchiré et bouleversé son âme. Elle se recueillait, elle pensait, et dans ses réflexions il n'y avait ni

amertume, ni rancune, ni colère. Le malheur, au lieu d'aigrir son caractère, l'avait amélioré. Elle était chaque jour plus résignée, plus affable, et plus indulgente que la veille. Douce à l'heure des disgrâces, comme elle l'avait été au moment des triomphes, elle gardait dans sa retraite une mansuétude et une sérénité d'esprit inaltérables. La poésie qui d'ordinaire meurt si vite dans le cœur des hommes, ne périt pas dans le cœur des femmes ; il y a au fond de leur âme un perpétuel rajeunissement, et leur imagination, qui ne perd rien de sa fraîcheur, conserve une vivacité, un éclat qui se prolonge jusqu'à la tombe. L'automne de leur existence a les reflets d'une suave et pénétrante lumière.

Nous allons essayer de retracer les dernières années de l'impératrice Joséphine, depuis le 1er janvier 1808 jusqu'au 29 mai 1814, jour de sa mort, en invoquant toujours des témoins oculaires et auriculaires. Le divorce nous sera raconté par les personnes mêmes qui assistèrent à ce drame douloureux : par Mme de Rémusat, qui, en sa qualité de dame du palais, put en suivre un à un tous les signes précurseurs ; par Constant qui, comme valet de chambre de Napoléon, constata le chagrin de son maître ; par Stanislas de Girardin et par la duchesse d'Abrantès, qui assistèrent aux dernières fêtes où parut Joséphine ; par M. de Bausset, le préfet du palais, qui, le 30 novembre 1809, transporta l'impéra-

trice évanouie du premier étage des Tuileries, où demeurait Napoléon, au rez-de-chaussée où elle logeait; par Mlle Avrillon qui accompagnait la souveraine détrônée, le 16 décembre, jour où elle quitta les Tuileries, pour n'y jamais revenir. Mlle Avrillon et Mlle Decrest, qui firent partie de la petite cour formée par Joséphine après le divorce, ont laissé des Mémoires qui permettent de la suivre pas à pas en Savoie et en Suisse, à la Malmaison et à Navarre. Mme de Rémusat, qui resta fidèle à sa bienfaitrice, et préféra la cour de Joséphine répudiée à la cour de Marie-Louise triomphante, nous donne, dans ses lettres à son mari, des détails qui font de plus en plus aimer Joséphine. Nous procéderons, pour la présente étude, comme pour nos essais précédents, interrogeant les morts, dans l'espoir de faire revivre le passé.

Les années 1808 et 1809 furent pour l'impératrice deux années d'angoisses perpétuelles. Suspendue entre la crainte et l'espérance, voulant lutter encore contre sa destinée, et ne pouvant se résigner à l'idée qu'elle serait obligée de boire jusqu'à la lie le calice d'amertume du divorce, elle surveillait avec une inquiétude profonde les moindres symptômes de son malheur, épiait les gestes, les paroles, le silence même de son époux, et ressemblait, dans ses anxiétés fébriles, à une accusée qui désire et redoute à la fois de connaître la sentence par laquelle elle sera absoute ou con-

damnée. C'est ainsi que la crainte de la catastrophe fut peut-être plus douloureuse que la catastrophe elle-même, l'agonie étant un plus grand supplice que la mort.

Lorsque le sacrifice eut été consommé, la souveraine délivrée éprouva dans sa solitude un sentiment de volupté sainte qui est la récompense de l'immolation de soi-même. Entre le divorce et les premiers revers de la France, il y eut, dans son existence si troublée, une période de calme relatif, qui fut pour elle comme une sorte de halte sur le chemin de la douleur. De 1810 à 1812, elle eut comme un moment de répit. Son âme, fatiguée par tant d'émotions, se reposait. Jamais cette femme d'élite n'avait paru aussi auguste que depuis que son front était privé du diadème. Aucune de ses grandeurs ne l'avait poétisée autant que son infortune. On était sérieusement touché par tant d'humilité, d'abnégation et de douceur. C'est un grand mérite, pour une souveraine, de savoir abdiquer avec dignité. C'est un mérite peut-être plus grand encore, pour une beauté célèbre, de savoir vieillir avec résignation. Joséphine renonça sans murmure et au trône et à la jeunesse. Moins elle était heureuse, plus elle était aimable. Ne régnant plus par le sceptre, elle régnait par le plus doux des talismans, par la bonté. N'ayant plus de courtisans, elle avait des amis. Elle prouvait, par les sympathies unanimes, par le mélange de respect et de compas-

sion qu'elle inspirait, que l'on avait aimé en elle la femme plus que la souveraine. Elle continuait, dans sa retraite, à exercer sa bienfaisance inépuisable, et, si parfois encore son nom retentissait dans les palais de celui qui avait été son époux, c'est qu'elle voulait essayer si du crédit qu'elle avait perdu pour elle-même, il lui restait encore quelque chose pour être utile à son prochain. Le peuple la bénissait. Les petits enfants se mettaient à genoux sur son passage, tandis que leurs parents, la saluant avec vénération, avaient peine à retenir cette acclamation toujours prête à s'échapper de leur poitrine : Vive l'impératrice !

La naissance du roi de Rome, au lieu d'affliger cette femme généreuse entre toutes, lui causa la joie la plus sincère. Elle se disait avec bonheur que son sacrifice, s'il avait été douloureux, avait été du moins utile. S'imaginant que l'immense empire, ayant un héritier, était devenu inébranlable, elle jouissait à la fois du triomphe de Napoléon et des prospérités de la France. Mais quand vinrent les premiers revers, quand la retraite de Russie fut le présage fatal de tant d'autres cataclysmes ; quand, en 1813, la victoire elle-même, comme l'a dit le Père Lacordaire dans l'oraison funèbre du général Drouot, fut mélancolique et découragée, parce qu'elle donnait la gloire sans donner le salut ; quand la France, après vingt-deux ans d'efforts héroïques, fut vaincue, outragée, envahie, mutilée ; quand les hom-

mes de fer qui avaient noblement vieilli sur tant de champs de bataille virent avec désespoir la chute des deux géants, l'empire et l'empereur, Joséphine, qui était patriote dans l'âme, Joséphine, qui avait vu l'aurore des jours resplendissants, Joséphine, qui naguère portait bonheur à son époux, tomba dans une tristesse mortelle, qui, en la plongeant dans un découragement maladif, en lui faisant verser jour et nuit des larmes brûlantes, la conduisit promptement au tombeau. Hélas! la fin de sa vie ne fut pas le soir d'un beau jour. La femme qui avait connu toutes les extrémités de la fortune, la prison et le trône, qui avait failli être guillotinée, et qui avait été couronnée, devait terminer sa carrière au milieu d'angoisses indicibles. Il était dit que cette femme, qui avait supporté avec tant de courage ses souffrances personnelles, ne pourrait se résigner à celles de sa patrie, et qu'elle mourrait de chagrin le jour où la France serait vaincue, et où Napoléon serait malheureux.

I

JOSÉPHINE AU COMMENCEMENT DE 1808

Le 1er janvier 1808, l'empereur Napoléon, revenant d'Italie, arriva aux Tuileries, à neuf heures du soir. Joséphine se jeta dans ses bras, et lui souhaita tendrement la bonne année. Mais à la joie qu'elle éprouvait de revoir son époux se joignait la crainte qu'il lui inspirait. A l'abandon et à la confiance des anciens jours avait succédé l'intimidation. Sous la menace du divorce, l'impératrice ressemblait à la sujette plus encore qu'à la femme de l'empereur. Elle lui donnait les noms de Sire et de Majesté. Elle n'approchait de lui qu'avec une frayeur respectueuse. Depuis le jour où, dans l'automne de 1807, lors du voyage à Fontainebleau, elle avait reçu de Fouché le conseil de demander spontanément le divorce, elle n'avait pas eu un seul instant de repos. Avec la perspicacité qui la caractérisait, elle s'était dit à elle-même qu'un ambitieux comme Fouché ne se serait jamais avisé d'aborder une question

aussi délicate, s'il n'avait eu la certitude qu'en agissant ainsi il entrait dans la secrète pensée de son maître, dont il devançait les désirs.

En apparence, rien n'était changé dans la vie de l'impératrice : sa cour était aussi nombreuse, aussi brillante que par le passé ; les courtisans avaient pour elle les mêmes respects, le même empressement, les mêmes adulations. L'hiver était très animé. Paris n'avait jamais eu plus d'éclat. Chaque soir, dans le monde officiel, c'étaient des réceptions, des dîners de gala, des concerts, des fêtes magnifiques. On continuait à admirer la bonne grâce de l'impératrice, qui faisait admirablement les honneurs des Tuileries, et cependant, au milieu de tant de pompes et de splendeurs, sa vie était un perpétuel supplice. Elle était couronnée depuis trois ans à peine, et déjà elle se sentait sur le point de descendre de ce trône, où elle avait trouvé tant de soucis. Les trois années qui s'étaient écoulées depuis le sacre avaient toutes, malgré leurs prospérités éblouissantes, été remplies d'alarmes, de trouble et d'inquiétude. Ces trois années avaient été marquées par des guerres gigantesques, où Joséphine, anxieuse, savait que Napoléon jouait le tout pour le tout. Pendant ce laps de temps, il n'avait jamais été fidèle à sa femme, et, sans compter deux amours qui pouvaient passer pour des passions, l'un en France et l'autre en Pologne, il avait eu de nombreux caprices, qui avaient fait souffrir

cruellement Joséphine. Elle n'était cependant qu'au début de ses douleurs.

Les années 1808 et 1809 devaient être deux années d'angoisses et de luttes. Joséphine allait faire des efforts désespérés pour garder le cœur de son époux. Cette femme si bonne, si douce, si tendre, qui connaissait si bien le caractère de Napoléon, et qui, autrefois, avait, avec tant d'habileté, conquis le conquérant, allait redoubler de grâce, de soumission, de complaisance, de dévouement, pour écarter loin d'elle ce calice du divorce qui lui paraissait si amer.

De son côté, Napoléon, gêné, tourmenté, mécontent de lui-même, aurait-il peut-être voulu que Joséphine fût moins aimable. La moindre faute, la moindre inégalité d'humeur, la moindre plainte, le moindre murmure, aurait pu lui servir de prétexte contre elle. Mais Joséphine était irréprochable. Son mari ne pouvait que la louer, l'admirer. Impérialistes, royalistes, républicains s'unissaient dans un même sentiment de sympathie pour cette souveraine dont le nom était synonyme de bonté.

Napoléon, encore irrésolu, continuait à flotter entre la voix du cœur et la raison d'État. Il disait à M. de Talleyrand : « Si je me sépare de ma femme, je renoncerai d'abord à tout le charme qu'elle met dans ma vie intérieure. Il me faudra étudier les goûts et les habitudes d'une nouvelle et jeune épouse. Celle-ci se plie à tout et me con-

naît parfaitement. Enfin, je lui rendrai ingratitude pour ce qu'elle a fait pour moi ; elle m'est un lien avec beaucoup de monde. » Malgré les entraînements de l'ambition et de l'orgueil, l'empereur avait conservé un certain fonds de bonté, et, à certains moments, il avait un retour de tendresse non seulement morale, mais physique, pour la compagne de ses beaux jours. Le souvenir du culte idolâtre qu'il affichait pour elle au commencement de leur union lui revenait parfois à l'esprit et au cœur. On eût dit que l'ancienne flamme se rallumait tout entière, et que Napoléon, après douze ans de mariage, était encore amoureux de sa femme. Au dire de Mme de Rémusat, il faisait de fréquentes visites nocturnes à Joséphine, pendant les premières semaines de 1808. Il la pressait dans ses bras, il s'agitait, il pleurait, et dans ces scènes, peut-être jouées avec intention, au début, il s'animait peu à peu involontairement, et finissait par s'émouvoir et par s'attendrir de bonne foi. Plus troublée que rassurée par de pareilles démonstrations, la malheureuse impératrice se demandait avec anxiété si c'était là un reste d'habitude ou un renouveau d'affection, et, en se faisant craindre d'elle, son mari s'en faisait encore plus aimer.

Un soir, quelque temps avant le voyage de Bayonne, il y avait cercle et spectacle au château des Tuileries. Déjà les grands appartements étaient pleins de monde, et l'on y attendait, pour

assister à la représentation théâtrale, l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice. Cette attente se prolongeait plus que de coutume, quand on vint annoncer que l'empereur un peu souffrant, ne paraîtrait pas, et que le spectacle devait néanmoins commencer.

Les chambellans apprirent que, depuis huit heures du soir, Napoléon s'était mis au lit avec sa femme, et qu'il avait fait fermer sa chambre, en défendant qu'on y pénétrât jusqu'au matin. L'impératrice raconta elle-même le lendemain à Mme de Rémusat ce qui s'était passé. Elle avait dîné à six heures du soir, avec l'empereur, qui, pendant tout le repas, avait été triste, ne prononçant aucune parole ; après le dîner, elle l'avait quitté pour faire sa toilette ; puis, lorsqu'elle était habillée, et qu'elle s'apprêtait à se rendre au spectacle de la cour, on était venu lui dire que Napoléon se sentait souffrant. Alors elle s'était précipitée chez lui, et l'avait trouvé en proie à une agitation extrême. Il pleurait, et, sans songer à l'élégante toilette de sa femme, il la pressait dans ses bras, et l'attirait sur le lit où il s'était jeté, en disant avec émotion : « Non, ma pauvre Joséphine, je ne pourrai jamais te quitter. — Sire, calmez-vous, lui répondait l'impératrice, sachez ce que vous voulez, et finissons de telles scènes. » Voyant que la crise durait toujours, Joséphine engagea son époux à ne point paraître au spectacle de la cour, et à se mettre au lit.

L'empereur s'y décida, mais après avoir ordonné à sa femme de partager sa couche.

Les alarmes que la crainte du divorce inspirait à l'impératrice furent un peu diminuées quand Napoléon, absorbé par les affaires d'Espagne, sembla ne plus avoir d'autres préoccupations. Les plans qui se rattachaient à la chute de la dynastie des Bourbons espagnols étaient si compliqués, que l'empereur n'avait plus guère le temps de répudier sa femme et d'en chercher une autre. Il n'annonça point d'abord l'intention de se rendre à Bayonne, et d'y attirer Charles IV et Ferdinand VII. Ne confiant à personne son secret, il quitta les Tuileries le 2 avril 1808, sous prétexte d'aller visiter les départements du midi. Joséphine était partagée entre le désir de rester à Paris, pour y assister aux couches prochaines de sa fille, la reine Hortense, et le désir, plus vif encore, de suivre l'empereur, qu'elle n'avait jamais plus aimé que depuis qu'elle craignait d'être à jamais séparée de lui. Napoléon partit seul; mais, cinq jours après, l'impératrice quitta les Tuileries pour aller le rejoindre à Bordeaux. L'entrée de l'empereur dans cette ville eut lieu le 4 avril, celle de l'impératrice le 10 du même mois. Le *Moniteur* raconta, avec son lyrisme habituel, l'entrée de la souveraine. Transcrivons ce récit enthousiaste. « Bordeaux, le 11 avril. S. M. l'Impératrice-Reine était attendue hier à Bordeaux, avec cet empressement, et, s'il nous est

permis de le dire, avec cette sorte d'impatience qui précède et semble vouloir hâter les événements dont chacun se promet une grande satisfaction. Dès le matin, dans la ville et même dans les campagnes, jusqu'aux limites du département, tout avait doublement un air de fête; tout annonçait un de ces beaux jours où les cœurs, remplis des sentiments affectueux et tendres éprouvent les plus douces émotions de la reconnaissance et de la joie. L'impératrice passa la Garonne à bord du *Brigantin* préparé pour elle. Dans ce moment, le tableau que présentaient la rivière et ses bords était aussi touchant que pittoresque. Les habitants de la Bastide et des communes voisines couvraient une partie de la droite du fleuve, et faisaient retentir l'air des cris de : « Vive l'empereur! vive l'impératrice! » Une multitude de canots ornés de banderolles et remplis de spectateurs, qui joignaient leurs voix à ce concert d'allégresse, allaient et venaient sur les eaux, et semblaient former une double flottille, au milieu de laquelle s'avançait l'impératrice, saluée par les applaudissements et les acclamations des équipages. Les détonations de toute l'artillerie des bâtiments armés en guerre se mêlaient au bruit du canon de la place, et les pavillons déployés de tous les navires du port, emblême d'union et signe de réjouissance, égayaient encore la scène par une grande variété de figures et de couleurs. »

Assurément, la souveraine, accueillie avec tant d'éclat, ne ressemblait pas à une femme menacée d'un divorce. Le *Moniteur* terminait ainsi sa narration dithyrambique : « L'un des objets qui a le plus agréablement fixé les regards de l'impératrice était une tente élevée sur la rive gauche et décorée avec un grand goût ; on avait pris soin d'y réunir un très grand nombre de jeunes demoiselles de la ville. Cet essaim d'enfants aimables était environné de bouquets qu'elles ont offert à Sa Majesté avec une grâce parfaite. Sa Majesté a fait à ces demoiselles l'accueil le plus gracieux ; c'est avec une satisfaction infinie qu'elle a paru recevoir leur hommage simple et touchant. Sa Majesté a été conduite à son palais, au milieu de tous les signes de la plus vive allégresse. » Le 12 avril, l'impératrice recevait, dans la matinée, les fonctionnaires du département de la Gironde, et, le soir, les dames de la ville lui étaient présentées.

L'empereur, se rendant à Bayonne par Mont-de-Marsan, quitta Bordeaux, le 13 avril. L'impératrice y resta jusqu'au 27. C'est là qu'elle apprit la naissance de l'enfant qui un jour devait s'appeler Napoléon III.

II

LA NAISSANCE DE NAPOLÉON III.

La reine Hortense conçut l'enfant qui était destiné à devenir empereur des Français pendant une courte période de réconciliation entre elle et son mari, le roi Louis de Hollande. Ce rapprochement des deux époux s'était produit à la suite du violent chagrin que leur causa la mort de leur fils aîné, qui leur fut enlevé, à la Haye, par le croup, le 5 mai 1807. Ils avaient été touchés l'un et l'autre par leur douleur commune, et s'étaient témoigné une affection mutuelle qui contrastait avec leurs anciens dissentiments. Ne pouvant souffrir le séjour de la Hollande, où son cœur maternel venait d'être frappé si cruellement, Hortense avait été d'abord passer quinze jours de retraite absolue à la Malmaison ; puis, vers la fin de mai, elle était partie pour les eaux des Pyrénées, où son mari ne tarda point à la rejoindre. Le roi Louis a dit, dans ses Mémoires, que cette fugue n'avait rien de très royal, mais qu'elle s'ex-

pliquait par l'état de sa santé, aussi bien que par le chagrin cuisant qu'il éprouvait de voir et d'être impuissant à soulager les intolérables souffrances du pays sur lequel il était appelé à régner, et où ses plans ne cessaient d'être contrariés par les volontés inflexibles de Napoléon.

Arrivé à Bagnères de Luchon, le roi Louis y trouva sa femme plongée dans l'affliction la plus profonde. En proie à une exaltation douloureuse, elle parcourait fiévreusement les Pyrénées, gravissant les rocs les plus hauts, tentant les ascensions les plus difficiles, et ne semblant occupée qu'à échapper à ses propres pensées, à se fuir elle-même. « Il paraît, a dit Mme de Rémusat, que la vue de cette pauvre mère et du seul fils qui lui restait causèrent au roi de l'attendrissement. L'entrevue fut affectueuse de part et d'autre. Les époux qui, depuis longtemps, avaient cessé d'avoir entre eux aucun rapprochement, vécurent alors dans une complète intimité, qui a produit la naissance de leur troisième fils. » Citons, à ce propos, le passage suivant d'un travail que le baron Ducasse a publié, sous le titre : « Napoléon et le roi Louis », dans la *Revue historique* (numéro du mois de janvier 1880). « On a souvent dit que le prince Louis-Napoléon, devenu l'empereur Napoléon III, n'était pas le fils du roi Louis, mais le fils de l'amiral Verhuell ou de tout autre. Voici des faits positifs et des dates précises qui prouvent la fausseté de ces asser-

tions. Le 5 mai 1807, le roi de Hollande perdit son fils le prince royal. Hortense, au désespoir, quitta le royaume, et se rendit dans les Pyrénées, à Bagnères-de-Luchon, où son mari, aussi désolé qu'elle, la rejoignit, le 30 du même mois. Le roi et la reine vécurent deux mois ensemble à Luchon. Le 20 avril 1808, c'est-à-dire neuf mois après le séjour des deux souverains dans les Pyrénées, naquit le prince Louis-Napoléon. »

Si l'on examine avec soin les portraits du roi Louis de Hollande qui sont dans le musée de Versailles, on est frappé de la ressemblance entre ce prince et Napoléon III. Louis Bonaparte n'avait pas une figure fière et impérieuse, comme celle de son frère, l'empereur Napoléon. Sa physionomie était douce, bienveillante, empreinte d'une sorte de mélancolie et de tristesse. Il avait un tempérament lymphatique, un caractère porté à la rêverie, des velléités de philosophie et de littérature, des plans humanitaires, quelquefois un peu chimériques. Il désirait surtout se faire passer pour un homme bon. Lisez la belle étude de M. Albert Réville : *La Hollande et le roi Louis*, qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin 1870, et vous vous convaincrez facilement des analogies qui, au point de vue moral, existaient entre Louis Bonaparte et son fils Napoléon III.

Le beau-père de M. Sardou, M. Eudore Soulié, conservateur du musée de Versailles, nous mon-

tra, en 1871, dans les galeries du palais, un portrait de l'amiral hollandais Verhuell. « Ce portrait, nous dit-il, a été donné par la famille de l'amiral, pour bien montrer que celui-ci, que bien à tort on a voulu faire passer pour le père de Napoléon III, n'avait avec ce prince aucune espèce de ressemblance. »

La même année, également à Versailles, dans un déjeuner auquel assistait M. Charles Bocher, qui nous a rendu compte de la conversation qu'il y entendit, M. Thiers, alors chef du gouvernement, fut amené à parler de la naissance de Napoléon III, et déclara qu'il considérait l'empereur comme étant véritablement le fils du roi Louis. Le célèbre ministre de Louis XVIII, le duc Decazes, lui avait dit un jour : « Moi seul aurais pu être alors soupçonné d'être le père de l'empereur. Je ne le suis pas. Le père, c'est véritablement Louis Bonaparte. »

Le duc Decazes, dont M. Thiers rappelait ainsi le témoignage, était à Bagnères-de-Luchon en 1807, lors du séjour du roi Louis et de la reine Hortense. « Le hasard, a dit M[me] de Rémusat, fit rencontrer à la reine Hortense M. Decazes, jeune alors, fort inconnu, et, comme la reine, sous le poids d'un regret douloureux. Il avait perdu sa jeune femme, il était malade et accablé. Ces deux personnes se rencontrèrent et s'entendirent dans leurs larmes. Il est très vraisemblable que Madame Louis, trop malheureuse pour

observer les convenances qu'elle eût dû respecter dans le rang où elle était placée, refusant son approche aux indifférents, fut plus accessible à un homme affligé comme elle. M. Decazes était jeune, d'une assez belle figure; l'oisiveté de la vie des eaux et les discours inconsidérés de la médisance attachèrent quelque importance à cette relation. La reine était trop hors d'un état ordinaire pour s'apercevoir de quoi que ce soit. Elle n'avait autour d'elle que des jeunes personnes dévouées, inquiètes de sa santé et soigneuses de lui procurer quelque soulagement. Cependant des lettres furent écrites à Paris, et on y prononça quelques paroles légères sur la reine et M. Decazes. »

Les ministres du roi Louis de Hollande lui avaient appris par des lettres respectueuses mais fermes, le fâcheux effet que produisait la prolongation de son absence. Il se décida donc à retourner dans son royaume, mais il y revint sans sa femme, qui, en raison de sa santé, à laquelle le climat de la Hollande était nuisible, obtint de l'empereur l'autorisation de faire ses couches à Paris.

Le roi Louis fit son entrée à La Haye le 23 septembre 1807, après une absence qui avait duré quatre mois. Il était blessé du refus que sa femme avait fait de le suivre, et, lors de son passage à Paris, il avait été excité contre elle par les Bonaparte, toujours hostiles aux Beauharnais. Mme de

Rémusat a dit à ce sujet: « Louis, mécontent, aigri, malheureux sans doute aussi de se voir forcé de retourner seul dans les tristes brouillards de son royaume, harcelé par son inquiétude naturelle, reprit ses soupçons et sa mauvaise humeur, dont il accabla sa femme de nouveau. Celle-ci eut d'abord assez de peine à le comprendre; mais, quand elle se vit en butte à de nouveaux outrages, quand elle comprit qu'on n'avait pas respecté son malheur, et qu'on l'avait crue capable d'une intrigue galante, au moment où elle savait qu'elle n'avait aspiré qu'à mourir, elle tomba dans un complet découragement. »

Sa grossesse approchait de son terme, lorsque son mari reçut de l'empereur l'offre de la couronne d'Espagne. Napoléon écrivit à son frère le 27 mars 1808: « Le climat de la Hollande ne vous convient pas. D'ailleurs la Hollande ne saurait sortir de ses ruines. Dans le tourbillon du monde, que la paix ait lieu on non, il n'y a pas de moyen pour elle qu'elle se soutienne. Dans cette situation, je pense à vous pour le trône d'Espagne.... Répondez-moi catégoriquement. Si je vous nomme roi d'Espagne, l'agréez-vous ? Puis-je compter sur vous ? » Louis Bonaparte refusa, indigné de ce qu'il regardait comme une spoliation envers les Bourbons espagnols. « Je ne suis pas un gouverneur de province, disait-il ; il n'y a d'autre promotion pour un roi que le ciel. De quel droit pourrais-je aller demander un serment

de fidélité à un autre peuple, si je n'étais pas fidèle à celui que j'ai prêté à la Hollande, en montant sur le trône ? » Sans doute l'Espagne était un royaume bien autrement considérable que la Hollande ; c'était un pays catholique et monarchique de longue date, tandis que la Hollande était un pays républicain et protestant. Mais le roi Louis, ne se laissant pas tenter par la couronne de Charles-Quint, pensait qu'il y avait un contrat d'honneur entre lui et la nation néerlandaise, et que son départ serait le signal d'une annexion à l'empire français, éventualité dont sa présence sur le trône constituait le seul empêchement sérieux.

Pendant que le roi Louis refusait ainsi la couronne d'Espagne et des Indes, la reine Hortense mettait au monde l'enfant qui devait un jour être l'empereur des Français. Elle habitait alors, à Paris, un vaste hôtel, situé dans la rue qui s'appelait, à cette époque, rue Cerutti et qui, après avoir porté, sous la Restauration, le nom de rue d'Artois, s'appelle, depuis la Révolution de 1830, rue Laffitte. C'est au n° 17 de cette rue, dans l'hôtel actuellement occupé par l'ambassade de Turquie, que Napoléon III naquit le 20 avril 1808.

On lisait dans le *Moniteur* du lendemain: « Paris, 20 avril. Aujourd'hui, à une heure du matin, S. M. la reine de Hollande est accouchée d'un prince. Le prince archi-chancelier de l'empire était pré-

sent à la naissance. Son Altesse a écrit de suite à l'empereur, à l'impératrice et au roi de Hollande pour leur annoncer la nouvelle. M. de Villeneuve, chambellan de la reine de Hollande, a été chargé de lettres pour Leurs Majestés, M. Othon de Byland, chambellan du roi de Hollande, s'est rendu, au même effet, auprès du roi. MM. de Villeneuve et de Byland sont partis à cinq heures du matin. A cinq heures du soir, l'acte de naissance a été reçu par le prince archi-chancelier. Attendu l'absence de l'empereur, le prince nouveau-né n'a reçu aucun prénom. Les témoins de l'acte ont été le prince archi-trésorier et le prince vice-grand électeur. Madame mère, la reine de Hollande, la princesse Caroline, grande-duchesse de Berg, le cardinal Fesch, l'amiral Verhuell, ambassadeur de Hollande près l'empereur, étaient présents à l'acte. » Le prince nouveau-né fut ondoyé par le cardinal Fesch, la cérémonie du baptême ne devant avoir lieu que plusieurs années plus tard, et l'empereur ordonna que les prénoms de l'enfant seraient Charles-Louis Napoléon.

L'impératrice Joséphine était à Bordeaux quand elle apprit la délivrance de sa fille. Elle lui écrivit le 23 avril 1808 : « Je suis, ma chère Hortense, au comble de la joie ; la nouvelle de ton heureux accouchement m'a été apportée hier par M. de Villeneuve ; j'ai senti mon cœur battre en le voyant entrer ; mais j'avais l'espérance qu'il

n'avait à m'apprendre qu'un heureux événement et mon pressentiment ne m'a pas trompée. Je viens de recevoir une seconde lettre de l'archichancelier, qui m'assure que tu te portes bien, ainsi que ton fils. Je sais que Napoléon se console de n'avoir pas une sœur, et qu'il aime déjà beaucoup son frère. Embrasse-les pour moi tous les deux. J'ai reçu hier une lettre de l'empereur; sa santé est très bonne. Le prince des Asturies et don Carlos avaient dîné chez lui la veille; il attendait, pour le lendemain, Charles IV et la reine. Mais je n'ose t'écrire trop longuement, de crainte de te fatiguer. Ménage-toi avec les plus grands soins; ne reçois pas trop de monde dans ces premiers moments. Fais-moi donner tous les jours de tes nouvelles; je les attends avec autant d'impatience que je t'aime avec tendresse. »

Le 25 avril, Joséphine adressait à sa fille cette autre lettre : « Je reçois, ma chère Hortense, une lettre de l'empereur, qui m'annonce qu'il avait appris que tu étais accouchée d'un garçon, et qu'il en avait éprouvé une très grande joie. Il paraît qu'il en avait la nouvelle avant l'arrivée de M. de Villeneuve. L'empereur me mande en même temps de venir le retrouver à Bayonne. Tu juges, ma chère fille, que c'est un grand bonheur pour moi de ne pas quitter l'empereur; aussi, je pars demain de grand matin. Les nouvelles que je reçois de ta santé me font plaisir. Je t'engage toujours à te bien ménager, et surtout

à éviter de recevoir du monde dans ces premiers jours-ci. Je serai trois ou quatre jours sans t'écrire, mais aucun moment sans penser à toi. Je t'embrasse. Adieu, ma chère Hortense. »

Le jour où était né l'enfant qui devait jouer dans le monde un si grand rôle et qui, après avoir été pendant près d'un quart de siècle la personnalité la plus retentissante non seulement de l'Europe mais du genre humain tout entier, devait terminer sa carrière d'une façon si douloureuse et si tragique, le roi Louis Bonaparte faisait son entrée solennelle dans la ville d'Amsterdam, pour s'y installer dans son nouveau palais, et Ferdinand VII arrivait à Bayonne.

III

LES BOURBONS D'ESPAGNE

Napoléon, qui avait quitté Bordeaux le 13 avril 1808, en y laissant l'impératrice Joséphine, arriva dans la nuit du 14 au 15 avril, à Bayonne, et s'installa le 17 au soir dans le château de Marrac, situé à un quart de lieue de la ville. La garde bivouaqua dans le parterre, en face du château, et y forma une espèce de camp d'un agréable aspect. Des habitants de Bayonne vinrent danser devant l'empereur une danse du pays appelée la *pamperruque*. Cette danse, considérée de temps immémorial comme un hommage rendu aux personnages les plus illustres, fut exécutée au son du tambourin par treize personnes, sept hommes et six femmes, choisies parmi les notables de la ville et revêtues de costumes brillants et pittoresques.

L'empereur méditait en ce moment les projets qui ont été qualifiés de guet-apens de Bayonne. Il s'agissait d'attirer tour à tour dans cette ville

tous les membres de la famille royale d'Espagne, de leur arracher une renonciation à leurs droits, et de remplacer à Madrid les Bourbons par un Bonaparte. Tel est le plan que Napoléon allait mettre en œuvre avec une astuce digne de Machiavel.

Avant de raconter le drame, indiquons le nom des personnages. La famille des Bourbons d'Espagne se composait, en 1808, de sept personnes : le roi Charles IV, né en 1748; la reine, sa femme, Louise-Marie-Thérèse de Parme, née en 1751; ses trois fils : Ferdinand, prince des Asturies (Ferdinand VII), né en 1788; don Carlos et François de Paule; sa fille, Marie-Louise, veuve du roi d'Étrurie; et son frère, don Antonio. Il fallait que tous ces personnages quittassent l'Espagne et vinssent à Bayonne, pour qu'il n'y eût plus dans la Péninsule un seul Bourbon pouvant protester au nom de sa race.

On devait voir aussi à Bayonne le favori du roi et de la reine, Emmanuel Godoy, prince de la Paix, prince de Bassano, duc de l'Alcudia, duc de Sueca. Né en 1767, Godoy, qui était issu d'une famille noble, mais pauvre, avait commencé sa carrière comme garde-du-corps. Sa belle prestance et l'élégance de ses manières l'avaient fait distinguer de la reine; il était devenu premier ministre, dispensateur de toutes les grâces, véritable directeur de la monarchie espagnole. Charles IV ne jurait que par le favori dont il se

montrait, s'il était possible, encore plus infatué que la reine elle-même. Joignant à son titre de premier ministre celui de généralissime et celui de grand-amiral, Godoy avait épousé une fille de l'infant don Louis, frère du feu roi Charles III. Il était en fait souverain. Mais l'Espagne n'acceptait qu'en frémissant un pareil joug. Elle reprochait au favori d'être l'esclave de Napoléon et de lui sacrifier les finances et les flottes espagnoles. Au moment de la campagne de Prusse, Godoy avait eu un instant l'idée de prendre parti contre la France. Mais, à la nouvelle de la bataille d'Iéna, il s'était humilié devant l'empereur, et avait envoyé à la grande armée un contingent de quatorze mille Espagnols qui avait été placé sous les ordres de Bernadotte. Napoléon avait imposé, en outre, à la cour de Madrid un traité signé à Fontainebleau, le 27 octobre 1807, par lequel vingt-cinq mille Français, assistés de vingt-quatre mille Espagnols, devaient faire la conquête du Portugal. Il était convenu que ce royaume serait partagé en trois portions : le nord devait être donné au petit-fils de Charles IV, le jeune roi d'Étrurie, qui cèderait en échange la Toscane à la France ; le midi serait érigé en souveraineté au profit d'Emmanuel Godoy ; le centre resterait sous le séquestre.

Au moment même où se concluait le traité de Fontainebleau, les querelles de Charles IV et de son fils aîné, Ferdinand, prince des Asturies,

étaient arrivées à l'état aigu. Détesté de sa mère, en butte à l'hostilité du favori, éloigné entièrement des affaires, Ferdinand, conseillé par son ancien précepteur, le chanoine Escoïquiz, avait conçu le projet de s'emparer du gouvernement. Il écrivit à l'empereur, le 11 octobre 1807, une lettre où, témoignant un enthousiasme sans limites « au héros qui effaçait tous ceux qui l'avaient précédé », il lui demandait « l'honneur de s'allier à une princesse de son auguste famille. » La jeune personne que Ferdinand, veuf d'une fille de la reine Caroline de Naples, avait ainsi en vue, ne faisait même point partie de la famille impériale. C'était Mll Stéphanie Tascher de La Pagerie, une simple particulière, qui, aux yeux de l'héritier de la couronne de Charles-Quint, n'avait d'autre mérite que d'être la cousine de l'impératrice Joséphine et la nièce de l'ambassadeur de France à Madrid, M. de Beauharnais. Rappeler l'ardeur avec laquelle un descendant de Louis XIV, un futur roi d'Espagne et des Indes, un prince veuf d'une princesse nièce de la reine Marie-Antoinette, sollicitait une union si disproportionnée, au point de vue du blason royal, c'est montrer à quel degré prodigieux était arrivée en ce moment la fortune de Napoléon.

Charles IV, instruit des trames secrètes de son fils Ferdinand, se mit à la tête de ses gardes, le 29 octobre 1807, se rendit, avec ses ministres, dans l'appartement du jeune prince, et le cons-

titua prisonnier. Puis il ordonna des prières publiques pour remercier Dieu d'avoir échappé au danger, et il écrivit à l'empereur Napoléon la lettre suivante : « Monsieur mon frère, depuis le moment où je m'occupais de coopérer à la destruction de notre ennemi commun, quand je croyais que tous les complots de la ci-devant reine de Naples avaient été ensevelis avec sa fille, je vois avec une horreur qui me fait frémir que l'esprit d'intrigue le plus horrible à pénétré jusque dans le sein de mon palais. Hélas ! mon cœur saigne en faisant le récit d'un attentat si affreux. Mon fils aîné, l'héritier présomptif de mon trône, avait formé le complot horrible de me détrôner ; il s'était porté jusqu'à l'excès d'attenter contre la vie de sa mère. Un attentat si affreux doit être puni avec la rigueur la plus exemplaire des lois. Un de ses frères sera plus digne de le remplacer et dans mon cœur et sur le trône. Je suis, dans ce moment, à la recherche de ses complices, pour approfondir ce plan de la plus noire scélératesse; et je ne veux perdre un seul moment pour en instruire Votre Majesté, en la priant de m'aider de ses conseils. »

Le prince des Asturies implora son pardon de son père avec une extrême humilité, et lui adressa cette lettre suppliante : « Sire, je me suis rendu coupable; j'ai manqué à mon père et à mon roi; mais je m'en repens, et je promets à Votre Majesté la plus humble obéissance. Je ne devais

rien faire sans le consentement de Votre Majesté, mais j'ai été surpris. J'ai dénoncé les coupables, et je prie Votre Majesté de me pardonner et de permettre à votre fils reconnaissant de baiser vos pieds. »

Pendant ce temps, les armées françaises envahissaient l'Espagne. Junot, à la tête de vingt-cinq mille hommes, avait franchi la Bidassoa, le 18 octobre 1807, et s'était avancé sans difficultés jusqu'aux portes de Lisbonne. Alors la flotte portugaise, chargée de la famille royale et de quinze mille nobles qui emportaient toutes les richesses du royaume, était partie pour le Brésil. Les Bourbons espagnols allaient bientôt avoir la tentation de suivre cet exemple. Plusieurs armées françaises occupaient la péninsule, et, sous le voile de l'alliance, en ayant l'air de menacer le Portugal et Gibraltar, ces troupes, qui vivaient aux dépens du pays, commandaient de la Bidassoa jusqu'au Tage. Le 1er mars 1808, Napoléon, abandonnant le traité conclu à Fontainebleau, le 27 octobre de l'année précédente, déclarait à la cour de Madrid que l'état actuel de l'Europe exigeait la réunion à l'empire français des provinces situées entre les Pyrénées et l'Ebre, et qu'il offrait en compensation le Portugal tout entier à la monarchie espagnole. C'était faire une province française de la péninsule, dont les pays de l'Ebre sont le boulevard par l'âpreté de leur sol, l'importance de leurs places fortes, le caractère

martial de leurs habitants. La cour de Madrid, frappée de stupeur, n'osa point repousser ouvertement une pareille offre; mais, convaincue de l'hostilité de Napoléon, et persuadée qu'il voulait mettre sur le trône d'Espagne un membre de sa famille, elle résolut de s'enfuir en Amérique, et fit secrètement à Aranjuez ses préparatifs de départ.

On allait voir la parodie de ce qui s'était passé à Lisbonne, quatre mois auparavant. La ville d'Aranjuez était fort éloignée de la mer. Il n'y avait point de flotte anglaise pour prêter main-forte, et, si le peuple espagnol apprenait le projet de la famille royale, il s'y opposerait certainement. Ce qu'on méditait, c'était une espèce de fuite à Varennes. Pour réussir, il aurait fallu arriver mystérieusement à Cadix, sans escorte, sans s'arrêter, et s'embarquer sur le premier vaisseau qu'on aurait trouvé prêt dans le port. Mais rien de tout cela n'était possible. On donna des ordres. On ébruita le secret. Charles IV le communiqua au prince des Asturies. La population d'Aranjuez, habituellement d'environ dix mille âmes, se trouva presque triplée par l'arrivée d'une foule de paysans, qui, venus des villages voisins, manifestaient hautement l'intention de s'opposer, même par la force, au départ de la famille royale. Il avait été fixé pour la nuit du 17 au 18 mars. Des relais étaient déjà placés sur la route de Séville, les bagages de la cour

s'emballaient. Dans la matinée du 17, le prince des Asturies, qui avait pourtant promis de suivre son père et sa mère, dit à un garde-du-corps : « C'est ce soir que se fait le voyage, mais je ne partirai point. »

Un incident imprévu fut le signal du tumulte. Dans la soirée du 17, une femme voilée sortit de chez le prince de la Paix, accompagnée de quelques gardes. Une patrouille voulut la reconnaître. Elle résista. Un coup de feu fut tiré. Les troupes et le peuple se mirent alors en mouvement. La multitude, exaspérée contre Godoy, qu'elle regardait comme l'auteur principal des maux de la patrie, envahit son palais, brisa les portes, les meubles. Sa femme se montra sur l'escalier ; on l'accueillit avec respect, et on la conduisit à la demeure royale. Mais les cris de mort contre le favori étaient poussés avec fureur. Pour n'être pas mis en pièces, il dut se cacher sous un tapis, dans un grenier, où il resta trente-huit heures, mourant de frayeur et de faim. Charles IV, à qui le sort d'un autre Bourbon, Louis XVI, revenait sans cesse à l'esprit, frissonnait, en pensant à la fuite à Varennes, au 20 juin, au 10 août, au 21 janvier. L'ambassadeur de France, M. de Beauharnais, arriva de Madrid, à cinq heures du matin, et se rendit auprès du roi et de la reine. Le lendemain, Charles IV, alléguant ses infirmités, abdiquait en faveur de son fils, le prince des Asturies, qui prit le nom de Ferdinand VII.

Dans le décret d'abdication, il disait avoir besoin, pour rétablir sa santé, de jouir de la vie privée, dans un meilleur climat.

Ferdinand VII était roi ; mais serait-il reconnu par l'empereur ? Telle était la question que chacun se posait. Dans l'ignorance des événements d'Aranjuez, et avant même qu'ils eussent éclaté, l'armée française commandée par Murat, s'avançait vers Madrid. Le 24 mars, elle y fit son entrée. La garde impériale ouvrait la marche. Un nombreux état-major entourait le beau-frère de Napoléon ; venaient ensuite une division d'infanterie, plusieurs compagnies d'artillerie à cheval et deux régiments de cuirassiers. Ferdinand entrait dans la capitale, le même jour, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, et, comme on s'imaginait que l'empereur était l'allié du nouveau souverain, les troupes françaises recevaient de la population madrilène un accueil assez favorable.

Cependant Charles IV, quittant Aranjuez, était retourné, avec sa femme, à l'Escurial, d'où il écrivit à l'empereur que son abdication était l'œuvre de la violence, et qu'il protestait de son désir sincère d'unir les forces de sa monarchie pour l'accomplissement des glorieux desseins de Napoléon. La lettre se terminait ainsi : « Il me sera doux de posséder une métairie auprès du plus grand souverain du monde. »

En même temps, Ferdinand VII faisait, à

Madrid, tous ses efforts pour se concilier les bonnes grâces de Murat. Il lui envoyait l'épée de François 1er, qui, depuis la bataille de Pavie, était conservée dans le magasin royal d'armes. « Elle ne pouvait pas, lui disait-on, être remise en de plus nobles mains que celles du général illustre formé à l'école du héros du siècle. »

Ferdinand VII croyait que la couronne ne pouvait être solide sur sa tête que si Napoléon le reconnaissait comme roi. Cette reconnaissance tardait, et le prince était plongé dans une vive inquiétude. Savary arriva à Madrid, le 7 avril, et parvint à persuader Ferdinand de quitter la capitale pour aller au devant de l'empereur, à qui l'on attribuait l'intention de se rendre en Espagne, pour y faire une visite d'amitié au nouveau souverain. Il laissa à Madrid une junte présidée par son oncle, l'infant don Antonio, et partit le 10 avril. Il s'était fait précéder par son frère, l'infant don Carlos, qui arriva le 12 à Bayonne, et y complimenta l'empereur.

Partout, sur son passage, Ferdinand, accompagné de Savary, trouvait des témoignages de dévouement et d'enthousiasme. Mais, voyant qu'il ne rencontrait pas Napoléon sur sa route, il commençait à se troubler. A Burgos, il eut envie de ne pas continuer son voyage. Un de ses conseillers disait : « Comment le roi d'une monarchie, telle que celle de l'Espagne et des Indes, avilit-il aussi publiquement sa dignité ? Com-

ment le conduit-on vers un royaume étranger, sans invitation, sans préparatifs, sans l'étiquette ordinairement observée, sans qu'il ait été reconnu, puisqu'on l'appelle toujours prince des Asturies ? » Le 19 avril, à Vittoria, au moment où Ferdinand allait monter en voiture, la populace, qui avait l'instinct de ce qui devait se passer à Bayonne, voulut empêcher le prince de partir, et coupa les traits des mules qui conduisaient le carrosse. Ce fut à grand'peine qu'il parvint à poursuivre son fatal voyage.

Entraîné à Bayonne, comme par une sorte de fascination, il y entra, le 20 avril, accompagné du duc de San-Carlos, du chanoine Escoïquiz, du duc de l'Infantado, et de plusieurs ministres. Son émotion était au comble. Il se demandait avec une anxiété extrême quel accueil il allait recevoir du puissant arbitre de son sort. Napoléon vint lui faire une courte visite, et l'invita à dîner pour le soir, ne l'appelant ni Majesté, ni Altesse, pour le laisser encore dans le doute. Ferdinand eut un instant d'espoir, mais, le lendemain, il s'aperçut qu'il était tombé dans un piège, et qu'il ne serait pas reconnu par Napoléon, qui mandait Charles IV et la reine, avec la ferme résolution de profiter des querelles de la famille royale d'Espagne, pour mettre un Bonaparte sur le trône de Charles-Quint. Telle était la situation, quand l'impératrice Joséphine, venant de Bordeaux, arriva à Bayonne, le 27 avril 1808, et s'installa, avec l'empereur, au château de Marrac.

IV

JOSÉPHINE A BAYONNE.

Lorsque l'impératrice Joséphine arriva, le 27 avril 1808, à sept heures du soir, dans la ville de Bayonne, les autorités, la garde d'honneur, plusieurs régiments de cavalerie allèrent au devant d'elle. Toute la garnison était sous les armes et formait la haie. Des salves d'artillerie partaient de la citadelle. Les maisons et les édifices étaient illuminés. Joséphine se doutait bien peu de ce qui allait se passer. Elle si bonne, si aimable, si généreuse; elle qui, en 1801, avait reçu avec tant d'égards la reine d'Étrurie, Marie-Louise, fille de Charles IV; elle qui avait conservé des Bourbons un souvenir si attendri, elle ignorait absolument la trame qui s'ourdissait. Elle arrivait, le sourire sur les lèvres, la bienveillance dans le cœur, tendant une main amie aux princes espagnols, et ne soupçonnant pas un instant le piège dans lequel ils allaient tomber. Elle se trouvait, à son insu, bien involontairement chargée de cou-

vrir de fleurs les chaînes qu'on préparait pour les Bourbons d'Espagne. Quand ils commençaient à se troubler, c'est elle qui les rassurait par son visage plein de douceur et de franchise. A Bayonne, comme partout, Joséphine fut gracieuse, séduisante, affable. Mais elle dut se faire des réflexions pénibles, et le rôle de Napoléon, qui embrassait ses hôtes, mais pour les étouffer, devait l'inquiéter sur la nature des protestations de tendresse que son époux lui adressait encore, comme par un reste d'habitude. Peut-être regretta-t-elle d'être venue à Bayonne, et peut-être, si elle avait pu prévoir ce qui allait s'y passer, n'aurait-elle pas demandé à l'empereur d'être du voyage.

Le lendemain de son arrivée, Joséphine reçut la visite de Ferdinand. Le même jour, ce prince écrivait à son oncle, don Antonio, président de la junte de Madrid, une lettre où se trouvaient les deux passages suivants : « L'impératrice est arrivée ici hier au soir, à sept heures ; il n'y eut que quelques petits enfants qui crièrent vive l'impératrice. Encore ces cris étaient-ils bien froids... Gouverne bien et prends des précautions de peur que ces maudits Français n'en agissent mal avec toi. Reçois les assurances de mon tendre attachement. » Cette lettre, interceptée par l'empereur, lui causa une vive irritation.

Cependant Charles IV et la reine Louise, sa femme, venant de l'Escurial, s'acheminaient vers

Bayonne. Le 27 avril, le roi et la reine étaient à Burgos, où le maréchal Bessières leur présentait le corps d'officiers français. Le lendemain, ils arrivaient à Vittoria. Un détachement de cent gardes du corps, qui avaient accompagné le prince des Asturies, se trouvait dans cette ville. Ces gardes avaient pris possession, selon l'usage, du palais que devaient occuper les souverains. Dès que le roi les eut aperçus, il leur dit : « Vous trouverez bon que je vous prie de quitter mon palais ; vous avez trahi tous vos devoirs à Aranjuez ; je n'ai pas besoin de vos services, et je n'en veux pas. » Les gardes du corps furent obligés de se retirer. « On assure, est-il dit dans le *Moniteur*, que lorsque le roi leur a parlé ainsi, il a montré une chaleur, une énergie qu'on ne lui connaissait pas encore. Le beau régiment de carabiniers avait accompagné le roi jusqu'à Burgos. Ces braves gens, dont la conduite a été celle de tous les vrais soldats, lui sont toujours restés fidèles. » Le 30 avril, à midi, Charles IV et sa femme arrivèrent à Irun, où le général Lebrun leur remit des lettres de l'empereur. Le prince de Neufchâtel les reçut à l'entrée du territoire français. Le même jour, à deux heures, ils étaient dans les murs de Bayonne. La garnison, tout entière sous les armes, formait la haie. Les autorités s'étaient portées sur les glacis de la place. Des salves d'artillerie retentissaient. Les navires qui se trouvaient dans les eaux de l'Adour étaient

pavoisés. Les cloches sonnaient. Ferdinand et son frère allèrent au devant de leur père, qui les reçut avec les marques d'une visible indignation. Dès que les souverains furent descendus au palais du gouvernement, qui leur était assigné pour séjour, les Espagnols, presque tous du parti de Ferdinand, firent la cérémonie du baise-main. Quand le roi et la reine se retirèrent dans leur appartement, le prince des Asturies voulut les suivre. Charles IV l'arrêta et lui dit en espagnol: « Prince, n'avez-vous pas assez outragé mes cheveux blancs ? » Ces mots parurent produire sur le prince un coup de foudre et porter la confusion dans son entourage.

Quelque temps après, Napoléon arriva à cheval, pour rendre visite aux souverains. Au bruit de son approche, ils descendirent jusqu'au bas de l'escalier. A la vue de l'empereur, Charles IV s'écria, en levant ses mains goutteuses : « Oh ! mon ami ! » Napoléon, dès qu'il eut mis pied à terre, se jeta dans les bras du roi et de la reine, et leur dit : « Ce n'est pas bien d'être descendus ; vous êtes fatigués ; il fallait rester dans vos appartements. » Alors Charles IV lui adressa quelques mots auxquels il répondit : « Vous me trouverez toujours le même pour vous, votre meilleur ami. » Puis il passa la main sous le bras du roi, offrit l'autre main à la reine, et ils montèrent ainsi tous trois. « Vois, Louise, disait le roi, il me porte. » Le *Moniteur* rendit

compte ainsi de l'entretien : « L'entrevue fut longue et touchante. Le roi et la reine firent à l'empereur le récit des outrages auxquels ils ont été en butte depuis un mois, et des dangers auxquels ils avaient été constamment exposés. Ils exprimèrent le chagrin qu'ils avaient ressenti de l'ingratitude de tant d'hommes comblés de leurs bienfaits, et le mépris que leur inspiraient les gardes-du-corps, ces lâches qui les avaient trahis. Le roi répéta plusieurs fois ces mots : « Votre Majesté ne sait pas ce que c'est que d'avoir à se plaindre d'un fils ; ce malheur est le plus douloureux de tous ceux que l'on peut éprouver. » L'empereur, après être resté plus d'une heure avec Leurs Majestés, retourna au château de Marrac. Le roi d'Espagne, fatigué de son voyage, et tourmenté de la goutte, paraissait avoir plus que son âge. Il n'est accompagné que d'un écuyer, d'un chambellan, et d'un colonel de carabiniers, qui avait été destitué par l'un des premiers actes de l'administration du prince des Asturies, et qui fait les fonctions de capitaine des gardes. L'empereur a attaché au service de Leurs Majestés son aide-de-camp, le général Reille, comme gouverneur du palais ; MM. Dumanoir et de Barol, chambellans, et M. d'Oudenarde, écuyer. »

Le lendemain, le roi et la reine allèrent au château de Marrac, pour rendre visite à l'empereur et à l'impératrice. Joséphine les reçut avec

sa grâce habituelle. Après les compliments d'usage, il fut question de toilette. L'impératrice proposa à la reine de lui envoyer Duplan, son coiffeur. Les souverains se retirèrent et revinrent à l'heure du dîner, amenant avec eux le prince de la Paix, qui n'était pas invité. Ce dernier avait été délivré, par Murat, de sa captivité de Madrid, et envoyé à Bayonne, où Charles IV et la reine le revirent avec des transports d'allégresse. Napoléon, averti qu'il était servi, présenta la main à la reine Louise. Comme il pressait le pas un peu plus qu'à son ordinaire, il s'en aperçut de lui-même, et dit à la reine : « Votre Majesté trouve peut-être que je vais un peu vite. — Mais, sire, lui répondit-elle, en riant, c'est assez votre habitude. » Napoléon ralentit le pas, et dit courtoisement que sa galanterie pour les dames lui faisait toujours un devoir de se conformer à leurs goûts.

L'huissier de service n'ayant pas laissé entrer Godoy dans la salle à manger, Charles IV, au moment de s'asseoir à table, s'écria : « Sire, où est Emmanuel ? » L'empereur ordonna, en souriant, de faire entrer le favori. Pendant le dîner, Charles IV, qui souffrait de la goutte et des rhumatismes, parla beaucoup de sa passion pour la chasse, à laquelle il attribuait ses douleurs. « Tous les jours, dit-il, quelque temps qu'il fît, hiver et été, je partais, après avoir entendu la messe et avoir déjeuné ; je chassais jusqu'à une

heure, je dînais, et je retournais immédiatement à la chasse jusqu'à la chute du jour. Le soir, Emmanuel avait soin de me dire si les affaires allaient bien ou mal, et j'allais me coucher pour recommencer le lendemain, à moins qu'il n'y eût quelque cérémonie importante. »

L'impératrice Joséphine combla d'égards ses hôtes. Elle offrait à la reine les parures de Paris les plus nouvelles, et causait avec elle de toilette et de chiffons, afin de ne pas lui parler de politique. Désespérant de ressaisir leur sceptre, Charles IV et sa femme n'avaient plus d'autre idée que leur vengeance contre leur fils. Ils préféraient la captivité en France à la liberté en Espagne, sous le règne de ce fils détesté. La passion de la reine pour Godoy grandissait avec l'âge et n'était égalée que par la haine mortelle que cette mère avait conçue contre son propre enfant.

Pendant que Charles IV s'installait à Bayonne, de graves événements se passaient à Madrid. Le peuple, indigné d'apprendre que les membres de la famille royale qui se trouvaient encore dans la capitale étaient mandés à Bayonne, voulut s'opposer à leur départ, et s'insurgea, le 2 mai. Le sang coula, et les troupes françaises réprimèrent énergiquement l'émeute. L'Espagne n'a jamais perdu le souvenir de cette journée.

Le 5 mai, l'empereur se promenait à cheval, dans les environs de Bayonne, lorsqu'un officier envoyé par Murat lui porta la nouvelle de

l'émeute de Madrid. L'empereur, en proie à une très vive irritation, se rendit immédiatement chez le roi Charles IV. « Voyez, sire, lui dit-il, ce que je reçois de Madrid ; je ne puis me l'expliquer. » Le roi, ayant lu la lettre de Murat, envoya chercher ses deux fils, Ferdinand et Carlos. « Ou je me trompe fort, dit-il à Napoléon, ou les drôles en savent quelque chose ; j'en suis au désespoir, mais je ne m'en étonne pas. » Dès qu'il eut devant lui Ferdinand, il lui dit, en présence de l'empereur et de la reine : As-tu des nouvelles de Madrid ? Eh bien ! je vais t'en donner, moi. » Puis, après avoir raconté ce qui s'était passé : « Crois-tu, ajouta-t-il, que tu n'as eu aucune part à ce pillage, toi ou les misérables qui te dirigent ? Était-ce pour faire égorger mes sujets que tu t'es empressé de me faire descendre du trône ? Dis-moi, crois-tu régner longtemps par de pareils moyens ? »

Alors, la reine prit la parole : « Je te l'avais bien dit que tu te perdrais ; voilà où tu te mets et nous aussi ; tu nous aurais donc fait périr, si nous avions encore été à Madrid ? Comment aurais-tu pu l'empêcher ? Parleras-tu ? Voilà comme tu faisais à chacune de tes sottises, tu n'en savais jamais rien. » Et, furieuse, la reine s'avança contre son fils, comme pour le frapper. Ferdinand, immobile, gardait le silence.

« Prince, lui dit alors Napoléon, jusqu'à ce moment je ne m'étais arrêté à aucun parti sur

les événements qui vous ont amené ici ; mais le sang répandu à Madrid fixe mes irrésolutions. Ce massacre ne peut être que l'œuvre d'un parti que vous ne pouvez désavouer, et je ne reconnaîtrai jamais pour roi d'Espagne celui qui, le premier, a rompu l'alliance qui depuis longtemps l'unissait à la France, en ordonnant le meurtre des soldats français, lorsque lui-même venait me demander de sanctionner l'acte impie par lequel il voulait monter sur le trône. Voilà le résultat des mauvais conseils auxquels vous avez été entraîné ; vous ne devez vous en prendre qu'à eux. Je n'ai d'engagements qu'envers le roi votre père ; c'est lui que je reconnais, et je vais le reconduire à Madrid, s'il le désire. »

Charles IV s'écria : « Moi, je ne le veux point. Qu'irais-je faire dans un pays où il a armé toutes les passions contre moi ? Je ne trouverais partout que des sujets soulevés ; et, après avoir été assez heureux pour traverser sans pertes le bouleversement de toute l'Europe, irai-je déshonorer ma vieillesse en faisant la guerre aux provinces que j'ai eu le bonheur de conserver, et conduire mes sujets à l'échafaud ? » Le vieux roi avait sans cesse l'imagination hantée par les spectres de Charles Ier et de Louis XVI.

Le soir du même jour, par un traité signé pour l'empereur par Duroc, pour le roi par le prince de la Paix, Charles IV cédait à Napoléon la couronne d'Espagne et des Indes, aux conditions

suivantes : intégrité du sol de l'Espagne et de ses colonies, conservation de la religion catholique, comme religion d'État, abandon à Charles IV du château et de la forêt de Compiègne, et du château de Chambord à perpétuité, plus une liste civile de sept millions cinq cent mille francs payés par le Trésor français. Le 10 mai, par une convention signée pour l'empereur par Duroc, et par le chanoine Escoïquiz pour Ferdinand, ce prince cédait également ses droits à la couronne. L'empereur lui accordait, en France, le titre d'Altesse royale, et à ses descendants ceux de prince et d'Altesse sérénissime. Il cédait en toute propriété à Ferdinand et à ses descendants le château de Navarre. Il lui accordait, en outre, une rente apanagère de 400,000 fr., et une rente viagère de 600,000 fr. Une rente apanagère de 400,000 fr. était assurée à chacun des trois infants : don Carlos, don François de Paule et don Antonio. Tel était le prix de la magnifique couronne de Charles-Quint.

Jamais le prestige de la force ne parut plus redoutable. Ce n'était pas un spectacle médiocrement curieux que de voir le fils d'un obscur gentilhomme de Corse devenu l'arbitre suprême des descendants de Louis XIV, et recevoir les adulations, je dirai presque les génuflexions de princes qui étaient ses dupes et ses victimes. Même après le guet-apens de Bayonne, les Bourbons d'Espagne, devenus les prisonniers de l'em-

pereur, devaient, dans leur prison dorée, rivaliser à son égard d'empressement et de flatteries. Il n'est pas étonnant que Napoléon, rencontrant sur sa route une pareille obséquiosité, se soit cru tout permis. « Le fait est, dira-t-il plus tard, que sans leurs querelles de famille, je n'aurais jamais pensé à détrôner les Bourbons. Je n'ai pas plus suscité ces querelles que je n'ai fait venir Georges et Pichegru à Paris pour perdre Moreau. Quand j'ai vu le père et le fils animés l'un contre l'autre, j'ai pensé à en tirer avantage et à les déposséder tous deux. »

L'empereur n'avait pas d'abord osé espérer que Ferdinand, ce politique rusé, aurait la naïveté de venir à Bayonne. Lorsqu'il l'y avait vu, c'est à peine s'il en croyait ses yeux. Il se réjouissait du succès si prompt, si absolu, de son plan machiavélique. Mais comme les prévisions de la sagesse humaine sont courtes et précaires ! Cette dynastie espagnole que Napoléon trouvait si faible, si vieillie, si caduque, est encore sur le trône, tandis que sa famille à lui n'y est plus. Le petit-fils de Ferdinand VII règne tranquillement à Madrid, tandis que l'empire français n'est plus qu'un souvenir.

Le vainqueur de tant de batailles avait eu facilement raison de princes qui s'inclinaient devant lui ; mais il avait compté sans ce peuple énergique jusqu'à la sauvagerie, religieux jusqu'au fanatisme, qui, indomptable, indompté, allait

trouver dans les passions du moyen âge une arme terrible contre la propagande de la Révolution française, et qui, mettant sur pied tous ses paysans, tous ses moines, allait, dans ses montagnes, venir à bout de légions jusque-là victorieuses. Au moment où l'empereur s'applaudissait de son adresse, et se croyait maître de la situation pour toujours, ce qu'il considérait comme son triomphe était sa perte. A Bayonne, la principale victime ce ne fut ni Charles IV, ni Ferdinand VII, ce fut Napoléon. Il le reconnaîtra lui-même sur le rocher de Sainte-Hélène. Le geôlier, devenu prisonnier à son tour, dira, dans sa cruelle captivité, en réfléchissant sur les causes de sa chute : « Ma plus grande faute est d'avoir mis de l'importance à détrôner la dynastie des Bourbons. Charles IV était usé. J'aurais pu donner une Constitution libérale à la nation espagnole et charger Ferdinand de la mettre en pratique. S'il l'exécutait de bonne foi, l'Espagne prospérait et se mettait en harmonie avec nos mœurs nouvelles ; s'il manquait à ses engagements, les Espagnols eux-mêmes l'auraient renvoyé. « Vous allez vous créer un travail d'Her» cule », me disait le principal conseiller de ce prince (le chanoine Escoïquiz), « quand vous » n'avez sous la main qu'un jeu d'enfant... » J'embarquai fort mal toute cette affaire. L'immoralité dut se montrer par trop patente, l'injustice par trop cynique, et l'attentat ne se présente

plus que dans sa hideuse nudité, privé de tout le grandiose et des nombreux bienfaits qui remplissaient mon intention. La guerre d'Espagne a été une véritable plaie et la cause première des malheurs de la France... C'est ce qui m'a perdu. »

Joséphine, souvent plus clairvoyante que son époux, était triste à Bayonne, au moment où Napoléon se réjouissait d'une manière si aveugle. Sans oser formuler un blâme, ce qui ne lui était pas permis, elle désapprouvait, dans son for intérieur, les tristes événements qui venaient de se passer, et, par son tact exquis, par sa bonté toujours charmante, elle ne négligeait rien pour adoucir, autant que cela pouvait dépendre d'elle, l'amertume du sort des Bourbons. Ces princes déchus et humiliés feignaient d'être contents. Au moment où leur peuple exaspéré se livrait contre les envahisseurs à une explosion de colère frénétique, et où, dans chaque église d'Espagne, la Madone était censée avoir proféré le cri de toute la nation : « Mort aux Français ! » les Bourbons affectaient, à l'égard de l'empereur, l'attitude de sujets respectueux et reconnaissants. Charles IV, accompagné de sa femme, de son fils, l'infant don François de Paule, de sa fille, l'ancienne reine d'Étrurie, et du prince de la Paix, était parti de Bayonne, le 10 mai 1808, se rendant à Fontainebleau, pour y attendre l'achèvement des préparatifs faits au château de Compiègne. Le len-

demain, Ferdinand VII, suivi de son frère don Carlos et de son oncle don Antonio, avait quitté Bayonne, pour aller s'installer dans le département de l'Indre, au château de Valençay, propriété de M. de Talleyrand, dont les trois princes devinrent les locataires. Napoléon avait écrit à ce dernier : « Je désire que les princes soient reçus sans éclat extérieur, mais honnêtement et avec intérêt, et que vous fassiez tout ce qui vous sera possible pour les amuser. Si vous avez à Valençay un théâtre, et que vous fassiez venir quelques comédiens, il n'y aurait pas de mal... Si le prince des Asturies s'attachait à quelque jolie femme, cela n'aurait aucun inconvénient, surtout si on en était sûr. La farouche politique voudrait qu'on le mît à Bitche ou dans quelque château-fort ; mais comme il s'est jeté dans mes bras, et que tout va en Espagne comme je le désire, j'ai pris le parti de l'envoyer dans une campagne, en l'environnant de plaisirs et de surveillance. Quant à vous, votre mission est assez honorable ; recevoir chez vous trois illustres personnages pour les amuser est tout à fait dans le caractère de la nation et dans celui de votre rang. » Plus tard, M. de Talleyrand accusera les princes espagnols d'avoir fait du dégât dans sa propriété. Il en fera malicieusement l'observation à Louis XVIII, qui, désirant l'éloigner de Paris et n'osant lui en donner l'ordre, lui vantait la magnificence du château de Valençay. « Oui, c'était

assez bien, dira-t-il au roi, mais les princes espagnols y ont tout dégradé, à force d'y tirer des feux d'artifice pour la Saint-Napoléon. »

Ferdinand VII baisait la main qui le frappait. Napoléon n'avait point de courtisan plus obséquieux. Il ne se consolait pas de n'avoir pu épouser M[lle] de Tascher, devenue princesse d'Arenberg. Il aurait voulu porter le titre de fils adoptif de l'empereur. Joseph Bonaparte était arrivé le 7 juin, à Bayonne, pour y être proclamé roi d'Espagne et des Indes. Ferdinand lui adressait des félicitations, lui demandait son amitié, et lui déclarait qu'il ne pouvait voir à la tête de la monarchie espagnole un si digne souverain sans en ressentir une joie bien pure. De leur côté, Charles IV et sa femme écrivaient à Napoléon pour le remercier avec effusion des soins, des égards, de l'empressement avec lesquels ils avaient été, par ses ordres, reçus et traités dans les châteaux de Fontainebleau et Compiègne.

Le roi Joseph quitta Bayonne, le 9 juillet, pour aller prendre possession de son trône si peu solide. Napoléon et Joséphine partirent le 20 du même mois, voyageant à petites journées et visitant plusieurs des grandes villes du Midi et de l'Ouest de la France. L'accueil fut partout enthousiaste, particulièrement en Vendée. Le 14 août, l'empereur et l'impératrice étaient de retour au château de Saint-Cloud. Napoléon avait appris, pendant le voyage, une nouvelle

fatale entre toutes, la capitulation du général Dupont à Baylen. Il s'était écrié, dans l'indignation de sa surprise et de sa douleur : « On dit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de sauver l'armée, de prévenir l'égorgement des soldats. Il eût mieux valu qu'ils eussent tous péri les armes à la main, qu'il n'en fût pas revenu un seul. Leur mort eût été glorieuse ; nous les eussions vengés. On retrouve des soldats ; il n'y a que l'honneur qui ne se retrouve pas. » Le désastre de Baylen était comme le signal des catastrophes futures. L'empereur eut le pressentiment que l'Espagne serait le gouffre où s'engloutiraient ses trésors, ses armées, sa puissance. Mais il était malheureusement trop tard pour reculer.

V

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Lorsque Charles IV et sa femme partirent de Bayonne pour se rendre au château de Fontainebleau, Napoléon décida qu'ils auraient dans ce palais un service d'honneur, et désigna lui-même les personnes qui devaient en faire partie. En tête de la liste, il écrivit de sa main le nom d'une des dames du palais de l'impératrice, la duchesse de Chevreuse. Elle refusa péremptoirement d'obéir à l'ordre qui lui était donné. « Je puis être en prison, s'écria-t-elle, mais je ne serai jamais geôlière. »

La femme qui tenait ce fier langage, et protestait ainsi contre le guet-apens de Bayonne, représentait les idées, les sentiments et les passions du faubourg Saint-Germain. Son nom de demoiselle était Narbonne-Fritzlar. Elle avait épousé le duc de Chevreuse, fils du duc de Luynes. Sa belle-mère était une Montmorency-Laval, et sa belle-sœur était Mme Mathieu de Montmo-

rency. Elle habitait avec sa famille, en été le magnifique château de Dampierre; en hiver, le fastueux hôtel de Luynes, qui était à Paris le rendez-vous de la haute aristocratie française. Cet hôtel, toujours ouvert, où l'on recevait depuis l'après-midi jusqu'à cinq heures du matin, était constamment éclairé, soit par le soleil, soit par les lustres et les candélabres. Le duc de Luynes avait échappé à toutes les catastrophes de la Révolution, et son immense fortune, loin de diminuer, s'était accrue. Sa femme, ancienne dame du palais de la reine Marie-Antoinette, avait conservé le culte du passé; tout ce qui, de près ou de loin, lui rappelait les hommes et les choses du nouveau régime lui inspirait une horreur profonde, qu'elle affichait avec audace. Son mari, plus prudent, ménageait le pouvoir. On lui avait glissé à l'oreille que, si l'hôtel de Luynes continuait à être un centre d'opposition, l'empereur pourrait bien faire réviser le procès du maréchal d'Ancre et dépouiller les héritiers du favori de Louis XIII. Cette vague appréhension fit réfléchir le duc. Non seulement il évita de se ranger parmi les adversaires de Napoléon, mais il accepta avec joie sa nomination de sénateur. L'empereur exigea en même temps que la duchesse de Chevreuse, belle-fille du nouveau sénateur, devînt dame du palais de l'impératrice. Elle fut nommée le 10 février 1806, en même temps que Mmes Maret, de Mortemart et de

Montmorency-Matignon. Ses nouvelles fonctions lui causaient la plus vive répugnance. Elle ne consentit à les accepter que sur l'ordre formel de son mari et de son beau-père. Les Tuileries lui semblaient une prison. « J'irai, dit-elle avec dépit, mais on s'en repentira plus qu'on ne s'en louera. »

Jeune, charmante, spirituelle, la duchesse de Chevreuse était assurément l'une des femmes les plus à la mode de Paris : « Il est difficile de faire son portrait, dit la duchesse d'Abrantès ; elle était rousse, maigre, et ses traits n'avaient rien d'une grande régularité ; mais elle était si parfaitement élégante, si distinguée, elle avait tellement de cette manière impossible à copier qui révèle la femme comme il faut avec toutes ses grâces, que je n'ai jamais souhaité à une femme de ressembler à une autre qu'à Mme de Chevreuse, quand elle voudrait briller avec fracas. » La duchesse d'Abrantès si fine dans ses jugements sur les femmes du monde et les salons célèbres, ajoute : « Je ne sais si Mme de Chevreuse a voulu être à la mode, ou si ses manières étaient naturelles. Ce que je sais, c'est qu'elle a parfaitement réussi à marquer dans le monde, où elle n'a fait que passer comme un brillant météore. Sa tournure était surtout fort élégante. Il y avait dans sa taille une telle souplesse, des mouvements si gracieux, sans affectation, qu'on ne pouvait s'empêcher de la regarder, lorsqu'elle

marchait ou qu'elle dansait. » Elle avait à un suprême degré le don de plaire ; son prestige, sa grâce, son charme étaient irrésistibles. Elle exerçait sur son mari, sur sa belle-mère, sur sa belle-sœur un empire que ses caprices d'enfant gâté ne lassaient pas. C'était la joie, la poésie, la séduction de l'hôtel de Luynes et du château de Dampierre.

Il est dans la nature des conquérants de vouloir subjuguer non seulement les empires, mais les femmes. Ces potentats, habitués à ne tenir compte d'aucun obstacle, n'admettent aucune résistance, quelle qu'elle soit. Si, au milieu des adulations générales qu'ils reçoivent, ils rencontrent une seule personne qui ne se montre pas disposée à s'atteler à leur char, ils éprouvent une surprise mélangée de colère. Décimé par les supplices, appauvri par les confiscations, privé de toute influence politique, le faubourg Saint-Germain, malgré sa soumission, portait encore ombrage à l'empereur, qui savait qu'on y regrettait les Bourbons, et à qui un instinct secret faisait craindre le retour de ces princes dans le palais de leurs ancêtres. Napoléon, malgré l'enivrement de son orgueil, était trop perspicace pour ne pas reconnaître que la plupart des personnages d'ancien régime qui figuraient dans sa maison ne le servaient que par intérêt ou par crainte, et que toutes leurs protestations de dévouement ne partaient pas du cœur. S'il se défiait

avec raison même des personnes qui le flattaient le plus, que devait-il penser d'une femme comme la duchesse de Chevreuse, qui marchait toujours tête haute, et lui témoignait une froideur sous laquelle perçait le dédain? L'empereur, qui aimait les difficultés, pour les vaincre, s'obstinait. Au lieu de ne point faire attention à la duchesse, ce qui aurait été le parti le plus sage, il s'acharnait à triompher du mauvais vouloir qu'elle lui témoignait, sinon par ses paroles, du moins par son silence. « Comme elle s'amusait quelquefois des fêtes et des pompes de notre cour, a dit Mme de Rémusat, l'empereur, qui aimait jusqu'au moindre succès, disait en riant : « J'ai surmonté l'aversion de Mme de Chevreuse. » Au fond, je ne crois pas qu'il y soit vraiment parvenu. » Elle était volontaire, fantasque, et lui n'était pas toujours très galant. « Vous êtes rousse, lui dit-il un jour (à cette époque, les cheveux roux n'étaient pas à la mode comme maintenant). — Sire, c'est possible, répliqua-t-elle, mais aucun homme ne me l'avait encore dit. »

Aucun des moyens d'action de l'empereur n'avait de prise sur la hautaine duchesse. Dame du palais malgré elle, n'ayant besoin ni de faveurs, ni d'argent, elle assistait aux splendeurs impériales comme une spectatrice indifférente et dédaigneuse. On prétend que l'empereur, craignant de la rudoyer, parce qu'elle avait trop d'esprit et trop de fierté pour ne pas savoir se défendre,

essaya de la fléchir par le sentiment, et qu'il l'eût volontiers rangée au nombre de ses favorites. Mais une pareille idée faisait horreur à la duchesse. Essentiellement honnête et respectée même par les femmes à qui sa fortune, son rang, sa beauté pouvaient faire ombrage, elle ne fut ni calomniée, ni soupçonnée. Gardant l'incognito, Napoléon lui envoyait des bouquets magnifiques, des plantes rares; mais les prévenances du souverain ne produisirent aucun effet.

Un jour de chasse, à la mare d'Auteuil, Napoléon fit porter la patte de cerf à Mme de Chevreuse, comme pour lui rendre un hommage public. Tous les regards se dirigèrent alors sur la femme ainsi distinguée. Sans une minute d'hésitation, la duchesse, traversant rapidement le cercle des chasseurs, alla droit à l'impératrice, et, lui offrant le trophée cynégétique : « Madame, dit-elle, le piqueur s'est trompé ; sans doute, il ne vous connaît pas. Je répare sa faute. » Et le front haut, elle retourna fièrement à sa place, sans même s'être tournée du côté de l'empereur.

Froissé comme souverain, et plus encore comme homme, Napoléon nourrissait depuis longtemps à l'égard de Mme de Chevreuse un sentiment de secret dépit. L'altière dame du palais, en refusant d'obéir à l'ordre qui lui enjoignait de se rendre à Fontainebleau et d'y figurer dans le service d'honneur de l'ancienne reine d'Espagne,

mit le comble à l'irritation de l'empereur. Il voulut, en punissant la duchesse, intimider tout le faubourg Saint-Germain, et crut qu'un acte de rigueur, même excessif, serait un bon exemple. Sans doute, il avait le droit de rayer Mme de Chevreuse de la liste des dames du palais et de lui retirer le traitement annuel de douze mille francs, qu'elle distribuait, d'ailleurs, aux pauvres ; mais l'exiler à cinquante lieues de la capitale, comme il le fit, était un véritable abus de pouvoir. Le résultat qu'il obtint, ce fut de la transformer en victime, de la faire plaindre, de la faire louer, d'augmenter ce petit groupe de femmes célèbres et persécutées, parmi lesquelles on distinguait la plus spirituelle du siècle, Mme de Staël, et la plus belle, Mme Récamier. Napoléon, au lieu d'engager une lutte indigne de sa grandeur, aurait dû se dire qu'un éventail est quelquefois plus dangereux qu'une baïonnette, et que la force de la femme c'est précisément sa faiblesse.

Mme de Chevreuse serait probablement rentrée en grâce, si elle avait fait amende honorable et s'était décidée à demander son pardon. Mais jamais elle n'en eut l'idée. Et cependant c'était pour elle un bien douloureux sacrifice de ne plus jamais revoir ni l'hôtel de Luynes, ni le château de Dampierre, où elle avait passé de si heureux jours. Elle traîna une existence triste et mélancolique, en Normandie, en Touraine, dans le

Lyonnais, changeant sans cesse de place et ne trouvant partout que le chagrin. Le moral influa sur le physique. Elle devint très gravement malade de la poitrine. Tous les médecins la condamnèrent. Joséphine en avait pitié. Elle aurait voulu faire cesser l'exil qui aggravait de si grandes douleurs. Mais hélas ! que pouvait Joséphine, surtout après le divorce ? Napoléon fut inflexible, et, haletante, épuisée, la victime de sa colère vint mourir à Lyon le 6 juillet 1813.

C'est un type à la fois séduisant et attristant que celui de cette jeune et belle duchesse, figure tour à tour lumineuse et sombre, qui traverse un instant la scène brillante du monde, et disparaît, brisée par les souffrances du corps et de l'âme. Pourquoi Napoléon, la sachant si malade, ne la laissa-t-il pas au moins mourir dans ce château de Dampierre, dont elle était le bon ange ? Sans doute, il aurait eu des regrets, s'il avait lu cette lettre déchirante que la duchesse de Luynes écrivait, le 18 juillet 1813, à Mme Récamier. « J'ai perdu celle que j'aimais de toute l'étendue de mes forces, de toute mon âme enfin, le 6 juillet dernier. Il n'est pas possible de peindre le chagrin que j'ai. Vous avez jugé vous-même comme elle était attachante, comme elle méritait que je l'appelasse *ma charmante*, comme elle m'aimait, comme elle était spirituelle, aimable ! Qu'il est cruel de ne parler d'une si brillante personne qu'au passé ! Je ne puis me faire

à cette idée ; c'est un arrêt solennel que je ne puis croire prononcé. Je la vois, je la soigne toujours ; je trouve que ma raison me fait bien souffrir en me faisant sortir de cette illusion... Quel état et quelle maladie ! Elle a souffert presque tout son exil, et les trois dernières années ont été les plus douloureuses. Elle était, quelques jours avant le dernier, d'un changement à faire peur, décrépite et l'œil hagard. Une fois qu'elle m'a été enlevée, c'était un ange, sa figure revenue et superbe. Je suis restée près d'une heure à la contempler, à baiser ses mains. »

Cette ravissante duchesse, qui avait eu tous les dons : beauté, richesse, esprit, vertu, cette femme d'élite, que sa famille idolâtrait, que tout le monde aimait et admirait, comme elle finissait tristement sa carrière ! Napoléon aurait dû en avoir pitié. La faute qu'il lui reprochait était-elle donc impardonnable ? En prenant, à propos des funestes affaires d'Espagne, une attitude qui répondait au sentiment public, elle lui avait donné, à lui, le tout-puissant empereur, un avertissement qui aurait dû le faire réfléchir. Mais les hommes au pouvoir sont toujours infatués d'eux-mêmes. Ils n'acceptent ni leçons, ni avertissements, ni conseils.

Nous venons de considérer un instant les chagrins de la duchesse de Chevreuse. Revenons maintenant sur nos pas, reportons-nous à l'année 1808, et occupons-nous des chagrins de l'impératrice Joséphine.

VI

LES INQUIÉTUDES DE JOSÉPHINE.

Joséphine n'avait plus que peu de temps à rester sur le trône. Victime condamnée d'avance, elle savait que le fatal divorce était inévitable. Avant d'arriver à ce terme tant redouté, elle devait passer par des inquiétudes de tout genre. Depuis le départ de Napoléon pour l'entrevue d'Erfurt jusqu'à la prononciation du divorce, c'est-à-dire depuis le 23 septembre 1808 jusqu'au 15 décembre 1809, l'impératrice ne vit presque pas son époux. Revenu à Saint-Cloud le 18 octobre 1808, après l'entrevue d'Erfurt, il repartit le 29 du même mois, pour faire la guerre d'Espagne, et il ne fut de retour à Paris que le 23 janvier 1809. Le 13 avril suivant, il partit pour la campagne d'Autriche, et il ne revit Joséphine que le 26 octobre, à Fontainebleau. L'absence de son mari et la crainte du divorce n'étaient pas les seuls sujets de chagrin de l'impératrice. Elle avait des appréhensions pleines

4.

d'angoisses pour la vie de l'empereur, sans cesse exposée dans des guerres gigantesques ; pour la prospérité de la France engagée dans les plus terribles aventures ; pour la solidité de l'édifice qu'elle avait vu élever au prix de tant de sang et de tant de sacrifices. Elle s'apercevait, avec son tact habituel, des germes de décadence qui commençaient à se produire et des préoccupations que reflétait même le visage des courtisans. Comme Française, elle aurait souffert, alors même qu'elle eût été tranquille, comme épouse. Plus perspicace que son mari, car s'il avait le génie, elle avait le bon sens, elle vivait au milieu de perpétuelles alarmes, entrevoyant déjà dans le brumeux avenir les catastrophes que Napoléon se préparait à lui-même, en abusant de sa puissance et en demandant à sa fortune plus qu'elle ne pouvait lui donner.

Joséphine fut affligée de voir que Napoléon ne voulut pas être accompagné par elle à l'entrevue d'Erfurt, où, par sa grâce et son charme, elle aurait produit une impression favorable sur les grands personnages réunis dans cette ville. Elle devina que si l'empereur la laissait en France, c'est qu'il méditait, de concert avec le souverain de la Russie, quelque projet matrimonial. Son instinct ne la trompait pas. Elle savait que l'empereur Alexandre avait deux jeunes sœurs à marier, la grande-duchesse Catherine et la grande-duchesse Anne, et elle se

disait que Napoléon aurait sans doute la pensée d'épouser l'une de ces deux princesses. Aussi quand les échos des brillantes fêtes d'Erfurt arrivaient à Saint-Cloud, Joséphine, au lieu de se réjouir, s'attristait.

Toute l'Europe avait les yeux fixés sur la petite ville allemande où se trouvaient, avec les souverains de la France et de la Russie, le grand-duc Constantin, le roi de Saxe, le duc de Weimar, le prince Guillaume de Prusse, le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg, le roi et la reine de Westphalie, le prince primat, chancelier de la Confédération du Rhin, les ducs de Saxe-Cobourg-Gotha, d'Oldenbourg, de Mecklembourg-Schwerin, de Mecklembourg-Strélitz. Tous ces princes dînaient chaque jour chez Napoléon. Le soir, le grand tragédien Talma jouait devant un parterre de rois. En écoutant ce vers de la tragédie d'*Œdipe :*

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

le czar applaudissait avec affectation, et serrait ensuite, de la manière la plus cordiale, la main de son ancien et futur ennemi. Les deux souverains paraissaient énchantés l'un de l'autre. Alexandre disait, en parlant de Napoléon : « Ce n'est pas seulement le plus grand homme, c'est aussi le meilleur et le plus aimable. On le croit ambitieux, aimant la guerre. Il n'en est rien. Il ne fait la guerre que par une nécessité politique,

que par un entraînement de situation. » Dans la foule des courtisans couronnés se trouvaient deux des grandes gloires littéraires de l'Allemagne. On lisait dans le *Moniteur* ce décret : « Nous avons accordé et accordons l'aigle de la Légion d'honneur aux sieurs Goëthe et Wieland, conseillers intimes du duc de Weimar. »

Pendant l'entrevue d'Erfurt, qui dura du 27 septembre au 14 octobre 1808, Napoléon écrivit à l'impératrice trois lettres, toutes trois courtes et assez insignifiantes. La première est datée du 29 septembre : « Je suis un peu enrhumé. J'ai reçu ta lettre de Malmaison. Je suis fort satisfait ici de l'empereur et de tout le monde. Il est une heure après minuit, et je suis fatigué. Adieu, mon amie, porte-toi bien. » La seconde a la date du 9 octobre : « J'ai reçu, mon amie, ta lettre. Je vois avec plaisir que tu te portes bien. Je viens de chasser sur le champ de bataille d'Iéna. Nous avons déjeuné dans l'endroit où j'avais passé la nuit au bivouac. J'ai assisté au bal de Weimar. L'empereur Alexandre danse ; mais moi, non ; quarante ans sont quarante ans. Ma santé est bonne au fond, malgré quelques petits maux. Adieu, mon amie. Tout à toi. J'espère te voir bientôt. » La troisième lettre n'est pas datée : « Mon amie, je t'écris peu, je suis fort occupé. Des conversations de journées entières, cela n'arrange pas mon rhume. Cependant tout va bien. Je suis content d'Alexandre, il doit l'être de

moi. S'il était femme, je crois que j'en ferais mon amoureuse. Je serai chez toi dans peu ; porte-toi bien, et que je te trouve fraîche et grasse. »

Napoléon se gardait bien d'entretenir Joséphine des ouvertures matrimoniales dont M. de Talleyrand avait été l'intermédiaire auprès du czar. Une conversation avait ensuite eu lieu entre les deux empereurs, au sujet de cette question si délicate. Alexandre avait protesté avec effusion de son désir de devenir le beau-frère de Napoléon, et de consolider ainsi l'alliance intime des deux empires. Mais il n'avait pas dissimulé que sa mère ferait peut-être des objections à ce projet, et il avait laissé entendre que le seul moyen de la décider à y souscrire, c'était de satisfaire pleinement la Russie, sous le rapport diplomatique.

Les prétendus amis étaient des spéculateurs politiques ne songeant qu'à leurs propres intérêts. Alexandre décidait Napoléon à abandonner les anciens alliés de la France, la Suède, la Pologne, la Turquie, et, en même temps, il envoyait secrètement un officier à Londres dire que, bien qu'obligé de céder aux circonstances, il n'en était pas moins attaché plus que jamais à la cause de l'indépendance européenne. Napoléon, malgré tout son génie, s'était laissé tromper par Alexandre, que plus tard il devait appeler un Grec du bas empire. Peut-être Joséphine, si elle s'était trouvée à Erfurt, eût-elle été plus perspicace.

Entre son retour d'Erfurt et son départ pour la guerre d'Espagne, l'empereur passa dix jours seulement avec l'impératrice, et, pendant ce temps, il fut gêné vis-à-vis d'elle. Sans doute, il avait peur que quelque indiscrétion ne l'eût mise au courant du projet de mariage russe dont il s'était occupé avec le czar. De son côté, Joséphine, qui désirait et qui craignait de savoir la vérité, n'osait pas interroger Napoléon. De là entre les deux époux une contrainte dont les observateurs habiles pouvaient distinguer les symptômes. L'empereur évitait aussi d'entretenir l'impératrice des affaires espagnoles. Il se rendait bien compte qu'au fond elle le blâmait d'avoir fait tomber les Bourbons dans le piège de Bayonne, et qu'elle le voyait avec les appréhensions les plus vives prêt à franchir les Pyrénées. L'Espagne est un pays de fanatiques. Qui pouvait assurer que l'empereur n'y rencontrerait pas le poignard de quelque Jacques Clément? Le sentiment national, fortifié par le sentiment religieux, y était arrivé, par les excitations des moines, au paroxysme de la haine contre les envahisseurs. Les paysans savaient par cœur ce catéchisme insurrectionnel : « Quel est l'ennemi de notre commune félicité ? L'empereur des Français. — Combien cet empereur a-t-il de natures ? Deux, la nature humaine et la nature diabolique. — Combien y a-t-il d'empereurs des Français ? Un seul véritable, mais en une trinité de per-

sonnes trompeuses. — Comment les nomme-t-on ? Napoléon Bonaparte, Murat et Godoy. — Lequel des trois est le plus pervers et le plus criminel ? Ils le sont tous trois également. — De qui dérive Napoléon ? Du péché. — Et Murat ? De Napoléon. — Et Godoy ? De la formation des deux autres. — Quel est l'esprit du premier ? L'orgueil et le despotisme. — Du second ? La rapine et la cruauté. — Du troisième ? La cupidité, la trahison et l'ignorance. — Que sont les Français ? D'anciens chrétiens devenus hérétiques. — Est-ce un péché de mettre un Français à mort ? Non ; on gagne, au contraire, le ciel en tuant un de ces chiens. » Avec un peuple ainsi fanatisé, Napoléon ne courait-il pas les plus graves périls ? N'était-ce pas une grande imprudence de s'engager dans ces montagnes sauvages, dans ces défilés redoutables où une balle, un couteau pouvait avoir raison du vainqueur de tant de batailles ? L'Espagne avait déjà porté malheur à Napoléon. La capitulation de Baylen était la première tache au soleil des gloires impériales, et le détrônement des Bourbons avait été, dans toutes les cours d'Europe, le signal d'une recrudescence de défiance et de mécontentement, présage de prochaines coalitions. Joséphine avait l'instinct de tout cela, mais elle n'osait rien en dire au souverain devant lequel elle tremblait, comme Esther devant Assuérus. Voyant partir l'empereur, elle se disait avec effroi : « Le reverrai-je, et, si je dois

le revoir, serai-je encore longtemps sa compagne ? » Quant à lui, toujours confiant dans son étoile, il partit, le 29 octobre 1808, pour l'Espagne, où il allait pouvoir dire, comme César : *Veni, vidi, vici ;* mais où les succès ne devaient pas durer plus longtemps que sa présence.

Tout le temps de cette campagne d'Espagne, Joséphine fut en proie aux plus grandes inquiétudes. Jamais les lettres de son mari n'avaient été plus laconiques. En voici quelques-unes : « 5 novembre 1808. Je suis à Tolosa ; je pars pour Vittoria, où je serai dans peu d'heures. Je me porte assez bien, et j'espère que tout cela sera bientôt fini. — Burgos, 14 novembre. Les affaires marchent ici avec une grande activité. Le temps est fort beau. Nous avons des succès. Ma santé est fort bonne. — 26 novembre. J'ai reçu ta lettre. Je désire que ta santé soit aussi bonne que la mienne. Tout marche bien ici. Je pense que tu dois retourner aux Tuileries le 21 décembre, et, à dater de cette époque, donner un concert tous les huit jours. — 7 décembre. Je reçois ta lettre du 28. Je vois avec plaisir que tu te portes bien. Tu as su que le jeune Tascher se comporte bien ; cela m'a fait plaisir. Ma santé est bonne. Il fait ici le temps de la dernière quinzaine de mai à Paris. Nous avons chaud, et point de feu, si ce n'est la nuit, qui est assez fraîche. Madrid est tranquille. Toutes mes affaires vont bien. Adieu, mon amie. Tout à toi. »

A lire ces lettres optimistes, où l'empereur ne parlait que du temps et de sa santé, on eût dit qu'il ne s'agissait que d'une simple promenade militaire; Napoléon se gardait bien de faire connaître à Joséphine la vérité. Il se taisait sur les horreurs d'une guerre où le fanatisme espagnol allait jusqu'aux dernières limites de la férocité; sur les prisonniers français jetés dans des chaudières d'eau bouillante, ou sciés entre deux planches, ou brûlés à petit feu; sur les villes que, par représailles, les troupes impériales incendiaient et pillaient; sur les difficultés prodigieuses rencontrées dans les rocs de Somo-Sierra; sur la charge follement héroïque des lanciers polonais; sur la colère des moines, faisant croire aux populations qu'il y avait des pleurs dans les yeux de toutes les madones; sur l'attitude furieuse de Madrid, où cent mille habitants hurlaient de rage, tandis que toutes les cloches sonnaient.

La correspondance de l'empereur avec l'impératrice continuait à présenter le caractère d'une sorte d'insouciance et de désinvolture, qui contrastait étrangement avec la gravité des circonstances. Il lui écrivait, le 10 décembre 1808: « Mon amie, je reçois ta lettre; tu me dis qu'il fait mauvais à Paris; il fait ici le plus beau temps du monde. Dis-moi, je te prie, ce que veulent dire les réformes que fait Hortense; l'on dit qu'elle renvoie ses domestiques. Est-ce qu'on lui refuserait ce qui lui est nécessaire? Dis-moi un

mot là-dessus ; les réformes ne sont pas convenables. Adieu, mon amie. Tout va fort bien, et je te prie de te bien porter. » Le 21 décembre : « Tu dois être entrée aux Tuileries le 12. J'espère que tu auras été contente de tes appartements. J'ai autorisé la présentation à toi et à la famille de Kourakin ; reçois-le bien, et fais-le jouer avec toi. Adieu, mon amie ; je me porte bien ; le temps est pluvieux ; il fait un peu froid. » Le 22 décembre : « Je pars à l'instant pour manœuvrer les Anglais, qui paraissent avoir reçu leur renfort, et vouloir faire les crânes. Le temps est beau, ma santé parfaite ; sois sans inquiétude. » Le 31 décembre : « Mon amie, je suis à la poursuite des Anglais depuis quelques jours ; mais ils fuient épouvantés. Ils ont lâchement abandonné les débris de l'armée de la Romana, pour ne pas retarder leur retraite d'une demi-journée. Plus de cent chariots de bagages sont déjà pris. Le temps est bien mauvais. Lefèvre a été pris ; il m'a fait une échauffourée avec 300 chasseurs : ces crânes ont passé une rivière à la nage, et ont été se jeter au milieu de la cavalerie anglaise ; ils ont beaucoup tué ; mais, au retour, Lefèvre a eu son cheval blessé ; il se noyait ; le courant l'a conduit sur la rive où étaient les Anglais ; il a été pris. Console sa femme. Adieu, mon amie. Bessières, avec dix mille chevaux, est sur Astorga. Bonne année à tout le monde. »

Joséphine commençait mal l'année. Elle devait

la terminer plus mal encore. Le 1er janvier 1809 elle était encore la femme de Napoléon. Le 1er janvier 1810, les personnes qui viendraient la saluer ne rendraient plus hommage qu'à une souveraine détrônée et à une épouse répudiée. Déjà, au commencement de 1809, l'impératrice, au point de vue politique, ne comptait plus que pour bien peu de chose.

Le *Moniteur* du commencement de l'année ne mentionnait aucune félicitation officielle qui lui eût été adressée. Cependant, elle éprouva un moment de joie, quand elle reçut de l'empereur cette lettre datée du 3 janvier 1809 : « Je reçois, mon amie, tes lettres du 18 et du 21. Je poursuis les Anglais l'épée dans les reins. Le temps est froid et rigoureux, mais tout va bien. Adieu, mon amie, tout à toi ! Bonne et bien bonne année à ma Joséphine. » Cette dernière ligne fut un baume pour les blessures de cœur de la pauvre impératrice. « Ma Joséphine. » Elle n'était plus habituée à être traitée avec cette familiarité tendre. Cela lui rappelait les beaux jours passés. Peut-être se disait-elle : Il m'aime encore, il m'aime toujours, il n'aura pas le courage de m'abandonner.

Voici les trois dernières lettres que Napoléon écrivit d'Espagne à Joséphine : « Benavente, le 5 janvier 1809. Mon amie, je t'écris un mot. Les Anglais sont dans une grande déroute. J'ai chargé le duc de Dalmatie de les poursuivre l'épée dans les reins. Je me porte bien. Le temps est mau-

vais. Adieu, mon amie. » — « Le 8 janvier 1809. Je reçois tes lettres du 23 et du 26. Je vois avec peine que tu souffres des dents. Je suis ici depuis deux jours. Le temps est comme la saison le comporte. Les Anglais s'embarquent. Je suis bien portant. Adieu, mon amie. J'écris à Hortense. Eugène a une fille. Tout à toi. » — « Le 9 janvier 1809. Moustache m'apporte une lettre de toi, du 31 décembre. Je vois, mon amie, que tu as l'inquiétude noire. L'Autriche ne me fera pas la guerre. Si elle me la fait, j'ai 150,000 hommes en Allemagne, et autant sur le Rhin, et 400,000 Allemands pour lui répondre. La Russie ne se séparera pas de moi. On est fou à Paris ; tout marche bien. Je serai à Paris aussitôt que je le croirai utile. Je te conseille de prendre garde aux revenants ; un beau jour, à deux heures du matin... Mais, adieu, mon amie ; je me porte bien, et suis tout à toi. »

L'armée anglaise était chassée de la Péninsule, et la victoire d'Uclès semblait avoir consolidé le trône du roi Joseph. Mais, sur un autre point de l'Europe, un orage terrible s'amoncelait. L'Autriche profitait de l'imprudence que Napoléon avait commise en étendant ses forces outre mesure, pour préparer une nouvelle lutte, qui allait être une guerre de géants. Le 18 janvier 1809, l'empereur sortait de cette Espagne que seul il aurait pu dompter, qu'il ne revit plus, et qui perdit l'empire. Il y laissait trois cent mille

hommes et cinq maréchaux de France. Il était de retour à Paris le 23 janvier.

Cette fois encore Napoléon avait traité la fortune en esclave, et la fortune lui avait obéi. Mais quelque chose semblait lui dire qu'elle ne serait pas toujours aussi docile. Les esprits étaient inquiets. Les symptômes d'une opposition sourde perçaient sous l'adulation officielle. On était fatigué de la guerre, et fatigué même de la gloire. Le jeu sanglant des batailles lassait non seulement les combattants, mais même les simples spectateurs. Les préoccupations militaires empêchaient l'empereur de songer au divorce. Mais ce n'était là pour Joséphine qu'un moment de répit. Le 13 avril 1809, elle partait pour Strasbourg avec Napoléon. La guerre d'Autriche allait commencer

---

VII

PENDANT LA CAMPAGNE DE WAGRAM.

Napoléon et Joséphine arrivèrent à Strasbourg le 16 avril 1809, à quatre heures du matin. Ils s'y dirent adieu, et l'empereur franchit immédiatement le Rhin, à la tête de ses troupes. L'impératrice resta quelque temps à Strasbourg, où elle reçut la visite de la reine de Hollande et de ses fils, de la reine de Westphalie et de la grande-duchesse de Bade.

Jamais peut-être Napoléon ne courut plus de dangers que pendant la campagne qui s'ouvrait. Il fut atteint d'une balle à Ratisbonne, mais remonta tout de suite à cheval. « Mon amie, j'ai reçu ta lettre, écrivit-il à Joséphine, le 8 mai. La balle qui m'a touché ne m'a pas blessé ; elle a à peine rasé le talon d'Achille. Ma santé est fort bonne. Tu as tort de t'inquiéter. Mes affaires ici vont fort bien. Tout à toi. » Les débuts de la campagne furent brillants. Les batailles d'Abensberg, d'Eckmuhl, de Ratisbonne furent d'éclatants

triomphes. Napoléon adressait à Joséphine les lettres suivantes, laconiques, mais pleines de confiance : « 9 mai 1809. Mon amie, je t'écris de Saint-Pœlten. Demain, je serai devant Vienne. Ce sera juste un mois après le même jour où les Autrichiens ont passé l'Inn et violé la paix. Ma santé est fort bonne, le temps superbe, et le soldat fort gai ; il y a ici du vin. Porte-toi bien. Tout à toi. » — « Schœnbrunn, 12 mai. Je t'expédie le frère de la duchesse de Montebello pour t'apprendre que je suis maître de Vienne, et que tout va ici parfaitement. Ma santé est fort bonne. » De son côté, Joséphine, à la réception de cette dernière missive, écrivait de Strasbourg à la reine Hortense, le 16 mai : « Je reçois à l'instant une lettre de l'empereur, qui me mande qu'il m'envoie le frère de la maréchale Lannes, pour m'annoncer la reddition de Vienne. Je n'ai pas voulu me coucher, ma chère Hortense, sans te faire part de cette heureuse nouvelle, et t'envoyer la proclamation de l'empereur. Tu pourras faire donner cette nouvelle au grand-duc héréditaire de Bade. Stéphanie pourra la lui mander. Adieu, ma chère amie ; je t'embrasse tendrement, ainsi que tes enfants. »

Le moment des grandes difficultés approchait. L'empereur avait résolu d'aller sur la rive gauche du Danube au devant de l'armée autrichienne; mais le grand pont de Vienne étant brûlé, il fallait passer de vive force le fleuve devant cent

mille hommes. Jamais on n'avait vu opération si périlleuse. On choisit, à deux lieues de Vienne, un point où la masse des eaux est divisée d'abord par deux îles et trois bras, ensuite par la grande île triangulaire de Lobau, ayant quatre mille huit cents mètres de longueur sur quatre mille de largeur, enfin par un quatrième bras. Un grand pont de cinquante-quatre bateaux fut jeté sur tous ces bras et ces îles, et une partie de l'armée passa le fleuve. Mais elle trouva sur la rive gauche les Autrichiens et une des batailles les plus sanglantes du siècle, la bataille d'Essling, s'engagea. Au moment où le reste de l'armée allait passer le Danube, les ponts et les bateaux furent presque tous emportés par les eaux gonflées du fleuve. C'était un accident terrible. On était acculé à un fleuve immense, avec une armée double à contenir, et l'on n'avait presque plus de munitions. Jamais Napoléon ne s'était trouvé dans une position aussi critique. Après des efforts acharnés et des pertes immenses, il resta maître du champ de bataille; mais il dut, après cette lutte gigantesque, ordonner la retraite, et entasser ses troupes dans l'île de Lobau, leur périlleux refuge : « Il faut rester dans Lobau, s'écria-t-il, ou rétrograder jusqu'au Rhin. » Lui-même, dans la soirée du 22 mai, franchit le grand Danube en barque. Le danger était grand; car, outre une obscurité profonde, il fallait éviter les énormes corps flottants que le courant du

fleuve entraînait, et qui heurtaient le frêle esquif portant César et sa fortune.

A la fin de la bataille d'Essling, un des derniers boulets autrichiens avait enlevé les deux jambes du maréchal Lannes, duc de Montebello. « C'est au moment de quitter la vie, a dit Napoléon, qu'on s'y rattache de toutes ses forces. Lannes, le plus brave de tous les hommes ; Lannes, privé de ses deux jambes ne voulait pas mourir. A chaque instant, le malheureux demandait l'empereur ; il se cramponnait à moi de tout le reste de sa vie ; il ne voulait que moi, ne pensait qu'à moi. Espèce d'instinct ! Assurément, il aimait mieux sa femme et ses enfants que moi. J'étais pour lui quelque chose de vague, de supérieur. J'étais sa providence. Il implorait. » L'empereur consacra quelques lignes à la mort du héros, dans sa correspondance avec l'impératrice. Il lui écrivit, le 31 mai 1809 : « La perte du duc de Montebello, qui est mort ce matin, m'a fort affligé. Ainsi tout finit !... Adieu, mon amie ; si tu peux contribuer à consoler la pauvre maréchale, fais-le. Tout à toi. »

Pour la première fois, l'empereur avait reculé. Les Autrichiens se considéraient comme vainqueurs, et partout, les ennemis de la France se livraient à la joie. Joséphine était profondément inquiète ; elle nourrissait de sombres pensées, et commençait à croire que l'étoile de son époux allait pâlir. Elle était restée à Strasbourg ; sa

fille et ses petits-fils l'avaient quittée, pour se rendre à Bade. Napoléon, irrité de ce départ, chargea l'impératrice de faire parvenir à la reine Hortense la lettre suivante : « Ebersdorf, 28 mai 1809. Ma fille, je suis mécontent que vous soyez sortie de France sans ma permission, et surtout que vous en ayez fait sortir mes neveux. Puisque vous êtes aux eaux de Bade, restez-y ; mais, une heure après avoir reçu la présente lettre, renvoyez mes deux neveux à Strasbourg, auprès de l'impératrice ; ils ne doivent jamais sortir de France. C'est la première fois que j'ai lieu d'être mécontent de vous ; mais vous ne deviez pas disposer de mes neveux sans ma permission ; vous devez sentir le mauvais effet que cela produit. Puisque les eaux de Bade vous font du bien, vous pouvez y rester quelques jours ; mais, je vous le répète, ne perdez pas un moment pour renvoyer mes neveux à Strasbourg. Si l'impératrice va aux eaux de Plombières, ils l'y accompagneront ; mais ils ne doivent jamais passer le pont de Strasbourg. Votre affectionné père. »

Joséphine, en transmettant cette missive à la reine Hortense, lui écrivit le 1er juin : « Je t'envoie, ma chère Hortense, une lettre de l'empereur pour toi. J'étais si inquiète de n'en pas recevoir de lui que je l'ai ouverte : j'ai vu avec peine qu'il était mécontent de ton séjour aux eaux de Bade. Je t'engage à lui écrire tout de suite que tu avais prévenu ses intentions, et que

tes enfants sont auprès de moi ; que tu ne les as eus que quelques jours pour les voir et leur faire changer d'air. Le page qui m'est annoncé par la lettre de Méneval n'est pas encore arrivé ; j'espère qu'il m'apportera une lettre de l'empereur, à moins qu'il ne soit aussi fâché contre moi de ce que tu as été à Bade. Tes enfants sont arrivés en très bonne santé. Adieu, ma chère fille, je t'embrasse. »

L'anxiété toujours croissante dans laquelle se trouvait Joséphine altérait sa santé. Elle dut quitter Strasbourg pour aller prendre les eaux de Plombières, tandis que sa fille s'était rendue aux Pyrénées. « Ma chère Hortense, lui écrivait-elle le 19 juin 1809, j'ai appris avec beaucoup de plaisir, par Mlle Cochelet, que tu étais arrivée à Bagnères, et que tu étais contente de la beauté du pays que tu avais traversé ; elle m'a mandé aussi, comme je l'en avais chargée, que tu commençais à sentir davantage tes douleurs ; cela me donne beaucoup d'espérances pour le rétablissement de ta santé. Par là, je me consolerai plus aisément de l'altération de la mienne. Je sens qu'elle a de la peine à revenir, et j'ai beaucoup maigri ; mais je suis heureuse d'avoir auprès de moi ton fils ; il est charmant ; je m'attache à lui de plus en plus, en pensant qu'il sera ta consolation ; ses petites raisons m'amusent beaucoup. Tu peux être tranquille sur sa santé ; il se fortifie tous les jours, et son teint est très

beau. J'ai encore un sujet de satisfaction que tu partageras. Eugène m'a mandé que sa femme est grosse. Je voudrais bien aller te rejoindre, mais l'empereur n'a pas répondu à l'article de ma lettre où je lui en faisais la demande. On commence à croire qu'il pourrait être de retour ici dans le courant d'août ; c'est ce que je désire le plus, mais je n'ose l'espérer. Sa santé est toujours très bonne. Adieu, ma chère Hortense ; dis à Mlle Cochelet que je suis sensible à son attention, et que je lui demande toujours la même exactitude. Tu as dû recevoir plusieurs lettres de moi. Je suis bien loin de toi ; mais j'embrasse souvent ton fils, et j'aime à me figurer que c'est ma chère fille que j'embrasse. »

Joséphine avait besoin de songer à ses chères affections pour supporter le fardeau de la vie, qui lui semblait de plus en plus lourd. Elle souffrait d'apprendre que l'empereur, sous le poids d'un revers, à quatre cents lieues de sa capitale, bravaient imprudemment l'Europe en réunissant les États romains à l'empire français, et se faisait excommunier par le pape. Joséphine, qui avait pour Pie VII un profond sentiment de vénération filiale, était aussi effrayée qu'affligée de la brouille survenue entre son époux et le vicaire de Jésus-Christ. Les sociétés secrètes allemandes s'étaient mises en campagne contre Napoléon. Le Tyrol s'insurgeait. Les peuples frémissaient sous le joug. L'empereur, toujours confiant dans

sa fortune, ne se troublait pas, et, parlant de ses ennemis déclarés et de ses prétendus amis : « Ils se sont tous donné rendez-vous sur ma tombe, disait-il, mais ils n'osent pas s'y réunir. » Le ton de ses lettres à l'impératrice était la satisfaction, je dirai presque l'enjouement. Il lui annonçait ainsi les éclatants succès qui terminèrent la guerre : « Schœnbrunn, 16 juin 1809. Je t'expédie un page pour t'annoncer que, le 14, anniversaire de Marengo, Eugène a gagné une bataille contre l'archiduc Jean et l'archiduc Palatin, à Raab, en Hongrie ; qu'il leur a pris trois mille hommes, plusieurs pièces de canon, quatre drapeaux, et les a poursuivis fort loin sur le chemin de Bude. » — « Ebersdorf, le 7 juillet, à cinq heures du matin. Je t'expédie un page pour te donner la bonne nouvelle de la victoire d'Ebersdorf, que j'ai remportée le 5, et de celle de Wagram, que j'ai remportée le 6. L'armée ennemie fuit en désordre, et tout marche selon mes vœux. Eugène se porte bien. Le prince Aldobrandini est blessé, mais légèrement. Bessières a eu un boulet qui lui a touché le gras de la cuisse ; la blessure est très légère. Lassalle a été tué ; mes pertes sont assez fortes ; mais la victoire est décisive et complète. Nous avons plus de cent pièces de canon, douze drapeaux, beaucoup de prisonniers. Je suis brûlé par le soleil. Adieu, mon amie, je t'embrasse. Bien des choses à Hortense. » — « Le 9 juillet, à deux heures du matin. Tout va ici

selon mes désirs. Mes ennemis sont défaits, battus, tout à fait en déroute. Ils étaient très nombreux. Je les ai écrasés. Ma santé est bonne aujourd'hui. Hier, j'ai été un peu malade d'un débordement de bile, occasionné par tant de fatigues ; mais cela me fait grand bien. Adieu, mon amie, je me porte fort bien. » — « Au camp, devant Znaïm, le 13 juillet 1809. Je t'envoie la suspension d'armes qui a été conclue hier avec le général autrichien. Eugène est du côté de la Hongrie et se porte bien. Envoie une copie de la suspension d'armes à Cambacérès, en cas qu'il ne l'ait pas déjà reçue. Je t'embrasse, et me porte fort bien. »

L'impératrice était alors à Plombières, où la nouvelle de la suspension d'armes fut une trêve à ses inquiétudes. Napoléon lui écrivait le 24 juillet 1809 : « Je reçois ta lettre du 18 juillet. Je vois avec plaisir que les eaux te font du bien. Je ne vois aucun inconvénient qu'à la fin de tes eaux tu ailles à la Malmaison. La chaleur est assez grande ici. Ma santé est fort bonne. Adieu, mon amie. Eugène est à Vienne, et très bien portant. Tout à toi. » Joséphine était encore à Plombières, quand elle reçut cette lettre datée de Schœnbrunn, le 7 août 1809 : « Je vois par ta lettre que tu es à Plombières, et que tu comptes y rester ; tu fais bien ; les eaux et le beau climat ne peuvent que te faire du bien. Je reste ici. Ma santé et mes affaires vont selon mes sou-

haits. Je te prie de dire bien des choses aimables à Hortense et aux Napoléon. Tout à toi. »

Les eaux de Plombières avaient amélioré l'état physique de Joséphine, et son état moral s'était également amélioré par l'idée que son mari ne faisait plus la guerre, et que la signature de la paix était prochaine. Les lettres que l'empereur lui écrivit alors étaient toujours fort courtes, mais assez amicales, et lui faisaient parfois espérer que le divorce n'était pas encore chose certaine. Voici ces laconiques billets, dans lesquels la pauvre impératrice crut trouver quelques lueurs d'espoir : « Schœnbrunn, le 21 août 1809. J'ai reçu ta lettre du 14 août, de Plombières; j'y vois que tu seras arrivée le 18 à Paris, ou à la Malmaison. Tu auras été malade de la chaleur, qui est bien grande ici. Malmaison doit être bien sec et brûlé par ce temps-là. Ma santé est bonne. Je suis cependant un peu enrhumé de la chaleur. Adieu, mon amie. » — « Schœnbrunn, le 26 août. Je reçois ta lettre de Malmaison. L'on m'a rendu compte que tu étais grasse, fraîche et bien portante. Je t'assure que Vienne n'est pas une ville amusante. Je voudrais fort être déjà à Paris. Adieu, mon amie. J'entends deux fois par semaine les Bouffons ; ils sont assez médiocres ; cela amuse les soirées. Il y a cinquante ou soixante femmes de Vienne, mais au parterre, comme n'ayant pas été présentées. » — « Le 31 août 1809. Je n'ai pas reçu de lettres

de toi depuis plusieurs jours ; les plaisirs de Malmaison, les belles serres, les beaux jardins font oublier les absents ; c'est la règle, dit-on, chez vous autres. Tout le monde ne parle que de ta bonne santé, tout cela m'est fort sujet à caution. Je vais demain faire une absence de deux jours en Hongrie, avec Eugène. Adieu, mon amie. Tout à toi. » Dans cette dernière missive, Napoléon faisait presque semblant d'être jaloux. C'était comme un écho, bien affaibli du reste, des lettres amoureuses qu'il adressait à Joséphine, à l'époque de la première guerre d'Italie. Au fond, 1809 ressemblait bien peu à 1796.

Plus le moment du retour de l'empereur approchait, plus l'impératrice était anxieuse de savoir dans quelles dispositions elle le trouverait. Voici les dernières lettres qu'il lui écrivit, avant de la revoir à Fontainebleau : « Kems, le 9 septembre 1809. Mon amie, je suis ici depuis hier, à deux heures du matin ; j'y suis venu pour voir mes troupes. Ma santé n'a jamais été meilleure. Je sais que tu es bien portante. Je serai à Paris au moment où personne ne m'attendra plus. Tout va ici fort bien, et à ma satisfaction. Adieu, mon amie. » — « Le 23 septembre 1809. J'ai reçu ta lettre du 16 ; je vois que tu te portes bien. La maison de la vieille fille (Boispréau, appartenant à Mlle Julien) ne vaut que 120,000 francs ; ils n'en trouveront jamais plus. Cependant, je te laisse maîtresse de faire ce que tu voudras,

puisque cela t'amuse ; mais, une fois achetée, ne fais pas démolir pour y faire quelques rochers. Adieu, mon amie. » — « Le 25 septembre. J'ai reçu ta lettre. Ne te fie pas, et je te conseille de te bien garder la nuit ; car une des prochaines tu entendras grand bruit. Ma santé est fort bonne ; je ne sais ce que l'on débite ; je ne me suis jamais mieux porté depuis bien des années. Corvisart ne m'était point utile. Adieu, mon amie ; tout va ici fort bien. Tout à toi. » — « 14 octobre 1809. Mon amie, je t'écris pour t'apprendre que la paix a été signée, il y a deux heures, entre Champagny et le prince de Metternich. Adieu, mon amie. » — « Nymphenbourg, près Munich, le 21 octobre 1809. Je suis ici depuis hier bien portant ; je ne partirai pas encore demain. Je m'arrêterai un jour à Stuttgard. Tu seras prévenue vingt-quatre heures d'avance de mon arrivée à Fontainebleau. Je me fais une fête de te revoir, et j'attends ce moment avec impatience. Je t'embrasse. Tout à toi. » — « Munich (sans date). Mon amie, je pars dans une heure. Je serai arrivé à Fontainebleau du 26 au 27 ; tu peux t'y rendre avec quelques dames. »

Joséphine, en recevant ces dernières lettres, se fit peut-être encore quelques illusions. Peut-être se disait-elle : S'il voulait me répudier, m'écrirait-il : « Je me fais d'avance une joie de te revoir, et j'attends ce moment avec impatience ? » Elle lisait et relisait sans cesse ces deux lignes dans

lesquelles se trouvait une note tendre à laquelle elle n'était plus accoutumée. D'autre part, elle se laissait aller à de sombres pressentiments, et avait un vague instinct des catastrophes prochaines. Sans doute, Wagram avait été une éclatante victoire, mais non pas aussi grande que la victoire d'Austerlitz.

L'Europe avait un instant douté de la fortune de Napoléon, en commençant à croire qu'il ne serait pas toujours invincible. Avant de retourner en France, le conquérant avait fait aux Autrichiens un affront qui leur fut plus sensible que la perte d'une province ; il avait fait sauter les remparts de Vienne. Le 12 octobre 1809, au moment où il passait à Schœnbrunn une revue, il avait failli être assassiné par un jeune étudiant de dix-huit ans, nommé Stabs : « — Qui vous a poussé à ce crime ? lui dit Napoléon. — Personne ; c'est l'intime conviction qu'en vous tuant, je rendrais le plus grand service à mon pays et à l'Europe qui m'a mis les armes à la main. — Un crime n'est donc rien pour vous ? — Vous tuer n'est pas un crime, c'est un devoir. — Si je vous fais grâce, m'en saurez-vous gré ? — Je ne vous en tuerai pas moins. » Stabs, livré à une commission militaire, fut condamné à mort. En tombant sous les balles, il cria : « Vive la liberté ! Vive l'Allemagne ! » A Paris, le bruit d'un attentat commis sur la personne de l'empereur avait été plusieurs fois propagé, comme si le sentiment

qui poussait les uns à commettre ce crime, poussait les autres à le prévoir. On commençait à se dire que la vie d'un homme, si puissant qu'il soit, ne tient qu'à un fil, et, comme le docteur Corvisart avait été mandé à Schœnbrunn, on répandait sur la santé de Napoléon des rumeurs inquiétantes. Joséphine, qui était très perspicace, constatait autour d'elle des symptômes de mécontentement qui, tout cachés qu'ils fussent, n'en étaient pas moins des signes d'opposition.

Parmi les derniers événements, il en était un qui avait consterné l'impératrice. Dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809, — la nuit qui précéda la sanglante bataille de Wagram, — le pape avait été arrêté à Rome, comme un malfaiteur et conduit prisonnier à Savone. Lors de son arrestation, il s'était écrié devant le colonel Radet : « Voilà donc la reconnaissance qui m'est réservée pour tout ce que j'ai fait pour votre empereur ! Voilà comment je suis récompensé de ma grande condescendance pour lui et l'Église gallicane ! Mais peut-être suis-je à cet égard coupable devant Dieu, il veut m'en punir, je me soumets avec humilité. — Telle est ma commission, dit alors le colonel Radet; je suis fâché de l'exécuter, puisque je suis catholique et votre fils. » Le cardinal Pacca ayant demandé que le saint-père pût emmener avec lui les personnes qu'il désignerait, le colonel répondit : « Vous seul pouvez l'accompagner. — Et combien de temps nous accorde-t-

on pour les préparatifs de voyage ? reprit le cardinal Pacca. — Une demi-heure, » répondit le colonel. Alors le souverain pontife se leva et ne prononça plus que ces paroles : « — Allons ! que la volonté de Dieu soit faite en moi ! »

La société légitimiste, avec laquelle l'impératrice avait tant d'attaches, s'était montrée indignée de la captivité du pape. A Paris, elle se comptait dans les conférences de l'abbé de Frayssinous, à Saint-Sulpice. De leur côté, les philosophes se moquaient du Concordat, qui aboutissait à une pareille rupture entre l'empire et la papauté. Napoléon allait essayer d'étouffer tous les germes de mécontentement, en devenant le gendre de son ennemi de la veille. Un mariage devait bientôt succéder à ces scènes terribles, à ce passage du Danube au milieu d'un terrible orage, où le bruit des bombes, des balles, des obus renforçait le bruit du tonnerre, à ce formidable duel d'artillerie, qui ressemblait au déchaînement de toutes les forces infernales, à cette gigantesque hécatombe qui s'appelle la bataille de Wagram.

Ayant le pressentiment de la combinaison à laquelle elle allait être sacrifiée, Joséphine désirait et redoutait à la fois le retour de Napoléon. Arriverait-il comme un époux apportant le bonheur, ou comme un juge prononçant une sentence ? Depuis quelque temps, il lui inspirait encore plus de crainte que d'affection. Éblouie par les

rayons d'une gloire trop éclatante, c'est à peine si elle osait regarder le soleil impérial. Elle sentait qu'elle n'avait plus d'influence sur son redoutable époux. Elle n'essayait même plus de lui donner des conseils, certaine qu'à la moindre observation, il lui aurait brusquement coupé la parole. Elle ne se serait point avisée de hasarder une critique, que dis-je? un simple regret, soit sur la funeste guerre d'Espagne, soit sur la déplorable captivité du pape. Elle savait qu'on ne permettrait pas au prisonnier de Savone de protester contre le projet de divorce, et qu'on trouverait des prélats complaisants pour casser le mariage religieux, sans consulter le souverain pontife. Les plus sombres appréhensions agitaient la malheureuse impératrice, et l'idée de revoir Napoléon, cette idée qui, autrefois, l'aurait fait tressaillir d'allégresse, la jetait dans des angoisses que, malgré tous ses efforts, elle ne parvenait point à dissimuler. Elle expiait cruellement ses éphémères grandeurs, et cinq années de souveraineté lui avaient déjà coûté bien des soucis et bien des larmes.

VIII

LE RETOUR DE L'EMPEREUR.

Napoléon avait quitté la capitale de l'Autriche dans la nuit du 15 octobre 1809, ne sachant pas encore si le gouvernement autrichien ratifierait le traité signé par M. de Champigny et le prince de Metternich. Des signaux avaient été organisés de Vienne à Strasbourg. Un pavillon blanc apprendrait que la paix était ratifiée, un pavillon rouge qu'elle ne l'était pas. Dans ce dernier cas, l'empereur reviendrait sur-le-champ pour reprendre les hostilités. Arrivé à Passau, il se rendit à Munich, où, en attendant les dépêches qui devaient le ramener en Autriche ou en France, il passa quelques jours dans la famille du prince Eugène. Ayant reçu la nouvelle de la ratification du traité, il se remit en route, et se dirigea sur Fontainebleau.

Avant de quitter Munich, il avait expédié un courrier à Paris pour prévenir qu'il arriverait à Fontainebleau dans la soirée du 27 octobre, et

qu'il devrait y trouver à cette date sa maison, ainsi que celle de l'impératrice. Mais il voyagea avec une telle rapidité, qu'au lieu de n'arriver, comme il l'avait annoncé, que le 27 au soir, il fut devant la grille du palais de Fontainebleau, le 26, à dix heures du matin. En descendant de voiture, il ne trouva, pour le recevoir, que le concierge du château. Bien qu'il eût dû s'y attendre, il témoigna de l'humeur, et regarda autour de lui, comme pour chercher quelqu'un qu'il pût gronder. Apercevant le courrier qui avait devancé sa voiture, et qui s'apprêtait à descendre de cheval. « — Tu te reposeras demain, lui dit-il ; cours à Saint-Cloud, tu annonceras mon arrivée. » Et le courrier, malgré sa grande fatigue, partit au grand galop.

L'empereur, pour passer le temps, se mit à visiter les appartements neufs qu'il avait fait meubler dans le château avec une grande magnificence. Puis il reçut Cambacérès, qui était venu plus tôt que les autres courtisans, et lui parla de toutes choses, comme un homme infatué de sa prodigieuse fortune, et se croyant désormais tout possible. « Nous fûmes seuls pendant plusieurs heures, a dit Cambacérès, en rapportant cet entretien... Napoléon me parut préoccupé de sa grandeur ; il avait l'air de se promener au milieu de sa gloire. Ce qu'il dit avait un caractère de hauteur qui me fit craindre de ne plus obtenir de lui aucun de ces ménagements délicats, dont

il avait lui-même reconnu la nécessité pour conduire un peuple libre, et qui veut paraître tel. » Dans la conversation, l'empereur déclara sa résolution inébranlable de répudier Joséphine. Il ne savait pas encore s'il épouserait une princesse de Russie ou une princesse d'Autriche. Mais le divorce était irrévocablement décidé. L'archichancelier, qui était dévoué à l'impératrice Joséphine, essaya de présenter quelques observations timides et respectueuses. Mais il comprit bien vite que toute objection aux volontés du maître était chose inutile.

Après sa conversation avec l'archichancelier, l'empereur, mécontent de n'avoir pas près de lui ses secrétaires, témoigna de l'impatience, demandant l'heure à chaque instant, ou bien regardant sa montre. Il finit par se faire préparer ce dont il avait besoin pour écrire, et se mit à travailler dans sa petite bibliothèque. Vers cinq heures du soir, ayant entendu le bruit d'une voiture qui arrivait dans la cour, il descendit précipitamment. Tandis qu'un valet de pied ouvrait la portière et baissait le marche-pied de la voiture, il dit aux personnes qui étaient dedans : « — Et l'impératrice ? » On lui répondit que la souveraine ne s'était fait précéder que de quelques instants, et qu'elle serait à Fontainebleau dans un quart d'heure. « C'est bien heureux ! » reprit Napoléon, et, tournant le dos brusquement, il remonta dans sa bibliothèque, et se remit à travailler.

Joséphine, en apprenant l'arrivée de son mari à Fontainebleau, avait eu, à Saint-Cloud, une sorte de frémissement. Elle se demandait avec une extrême anxiété comment elle serait accueillie, et s'armait de tout son courage, en pensant qu'elle allait lire son sort dans les yeux de son redoutable époux. Le cœur lui battait bien fort quand elle fut devant la grille de ce palais de Fontainebleau où, deux années auparavant, elle avait reçu de Fouché les confidences, symptômes précurseurs du divorce. Voyant que l'empereur ne venait pas à sa rencontre, elle pâlit, et, en proie à une vive émotion, elle gravit le grand escalier de la cour du Cheval-Blanc. Arrivée à la bibliothèque, elle y trouva Napoléon assis. « — Ah ! dit-il, vous voilà, madame ; vous faites bien, car j'allais partir pour Saint-Cloud. » Cet accueil sévère fit frissonner l'impératrice, et les larmes lui vinrent aux yeux. Elle s'excusa, toute tremblante, d'un retard qui était involontaire, et l'empereur, qui se radoucit, finit par convenir que c'était lui qui avait tort. Alors les deux époux s'embrassèrent, et l'impératrice passa dans ses appartements, pour y faire sa toilette. Pendant ce temps, l'empereur reçut MM. Decrès et de Montalivet. A sept heures et demie, Joséphine reparut, très à son avantage. Elle avait dans les cheveux des bleuets mêlés à des épis d'argent, et portait une polonaise en satin blanc bordée de cygne, qui lui allait à merveille. « Je ne suis pas

restée longtemps à ma toilette, » dit-elle en souriant. Puis on passa dans la salle à manger, où MM. Decrès et de Montalivet dînèrent avec Leurs Majestés. La soirée ne se passa point mal, et Napoléon, oubliant sa mauvaise humeur du matin, se montra aimable et presque gai.

Cependant Joséphine ne s'y trompait pas; au fond, elle se sentait condamnée. Quand, la soirée une fois finie, elle s'aperçut de la clôture de la porte intérieure qui établissait autrefois une communication entre son appartement et celui de son époux, elle comprit que le divorce n'était plus qu'une affaire de temps. Elle n'osa questionner l'empereur sur un sujet si délicat, mais elle en parla avec le préfet du palais, M. de Bausset. Après le déjeuner, dans une embrasure de fenêtre, le dialogue suivant s'engagea :

L'Impératrice. — Monsieur de Bausset, j'ai confiance dans votre attachement pour moi ; j'espère que vous répondrez avec franchise à la question que je vais vous faire.

M. de Bausset. — Votre Majesté peut être convaincue de mon empressement à lui dire tout ce que je sais. Je suis d'autant plus à mon aise pour cela qu'il ne m'a été fait aucune espèce de recommandation pouvant m'engager au silence.

L'Impératrice. — Eh bien ! dites-moi, si vous le savez, pourquoi la communication particulière de mon appartement avec celui de l'empereur est interrompue.

M. de Bausset. — Je l'ignorais, madame, et vous me l'apprenez ; il est seulement à ma connaissance que des réparations étaient commencées, et qu'elles ont été suspendues parce que le retour de l'empereur a eu lieu plus tôt qu'on ne l'avait imaginé. Peut-être aussi qu'on ne prévoyait point que, dans une saison aussi avancée, il vînt résider à Fontainebleau : Votre Majesté peut voir, sur une partie de ses appartements, que les choses ne sont pas encore terminées.

L'Impératrice. — Croyez, monsieur de Bausset, qu'il y a là-dessous quelque mystère.

Joséphine ne comprenait que trop bien quelle signification avait la clôture de cette porte intérieure qui faisait communiquer autrefois son appartement et celui de son époux. Il ne lui accordait plus que de rares et courts instants d'audience, s'appliquant avec un soin visible à éviter les tête-à-tête. C'était pour elle un souverain bien plutôt qu'un mari.

Plus absolu, plus impérieux que jamais, Napoléon, à qui tout avait réussi, n'admettait pas désormais aucune contradiction, soit dans sa famille, soit dans son empire. L'idée de lui donner un conseil quelconque ne serait venue à personne. On obéissait, et on se taisait. Il eût considéré comme une sorte de blasphème l'énonciation si timide qu'elle fût, du moindre doute sur la perpétuité de sa fortune. On devait dire que son triomphe avait toujours été certain, sa

santé toujours excellente ; qu'investi d'une mission divine, cet homme providentiel n'avait pas plus à craindre les bombes que les poignards. C'était à peine si l'on pouvait admettre l'idée de sa mort. S'il avait fait venir le docteur Corvisart à Schœnbrunn, c'était pour se distraire, et non pour se soigner. Comme l'a remarqué M. Thiers, « l'aspect de sa personne avait singulièrement changé dès cette époque. De sombre et maigre qu'il était autrefois, il était devenu ouvert, assuré, plein d'embonpoint, sans que son visage fût moins beau. De taciturne, il était devenu parleur abondant, et toujours écouté par l'esprit ravi des uns, par la bassesse docile des autres. De brusque et sec, il était devenu impétueux, bouillant, quelquefois dur, quoique toujours calme dans le danger, et bon dès qu'il voyait souffrir. En un mot, sa toute-puissante nature s'était complètement épanouie, et elle allait décroître, comme sa fortune, car rien ne s'arrête. » Fier de ses victoires, de sa santé, de ses richesses, de son prestige, il était presque content des autres, tant il était satisfait de lui-même. Ses différends avec le pape ne l'inquiétaient pas plus que les résistances de l'Espagne. Une seule chose le contrariait, au milieu de ses prospérités, c'était que l'immense empire n'eût pas un héritier. Mais avec le divorce, cette lacune serait bientôt comblée. Joséphine une fois répudiée, l'invincible empereur épouserait telle princesse qu'il daigne-

rait choisir ; il en aurait sûrement un fils, et l'avenir lui appartiendrait, comme lui appartenait déjà le présent.

L'impératrice, condamnée, voyait passer sur le front de son mari tant de pensées orgueilleuses, que l'humble femme ne songeait même plus à essayer d'arrêter le torrent impétueux dans sa course. Napoléon aurait sans doute voulu avoir quelque reproche à lui faire, pour pouvoir s'excuser lui-même. Mais Joséphine était irréprochable. Le juge le plus sévère n'aurait pu rien reprendre en elle. C'était un modèle de douceur, de soumission, de résignation, de bonté. Elle s'appliquait sans cesse à devancer les volontés de son mari, à prévenir ses moindres désirs, et lui se sentait embarrassé, en la voyant si affectueuse et si touchante. Les bruyants plaisirs de Fontainebleau, les flatteries des courtisans, les dîners de gala, les danses, les spectacles, les chasses à courre, le son des trompes, les aboiements des chiens, le bruit des orchestres, les fanfares militaires ne suffisaient point pour étourdir l'empereur, et, au moment où il cherchait à se fuir lui-même, un remords secret se faisait sentir dans les profondeurs de son âme.

Cependant le *Moniteur* enregistrait ainsi les fêtes et les exploits cynégétiques du maître : « Fontainebleau, 5 novembre 1809. Sa Majesté a chassé au tiré jeudi dernier. Avant-hier on a joué sur le théâtre de la cour la comédie inti-

tulée : *le Secret du ménage*. Les artistes de l'Opéra-Buffa ont ensuite exécuté un acte de la *Serva innamorata*. Sa Majesté a chassé à courre hier pendant cinq heures et demie, et a fait plus de vingt lieues à cheval. » — « Fontainebleau, 8 novembre. Le nombre des personnes que la cour attire ici augmente chaque jour. Il y a encore aujourd'hui chasse à courre. Sa Majesté, qui était montée à cheval à onze heures du matin, n'est rentrée qu'à la nuit. On a joué ce soir sur le théâtre de la cour le premier acte d'un opéra de M. Paër, intitulé : *Leonora*. » — « Fontainebleau, 11 novembre. S. M. le roi de Westphalie est ici depuis plusieurs jours. Il y a eu hier et avant-hier chasse à tir, et aujourd'hui chasse à courre. Nous voyons déjà beaucoup de monde arriver pour le cercle qui doit avoir lieu demain. On dit qu'il y aura un bal nombreux dans la grande salle du château, et une représentation de *Roméo et Juliette* sur le théâtre de la cour. »

On comprend facilement de quel œil la pauvre impératrice regardait ces fêtes. Obligée de cacher ses angoisses, elle souffrait cruellement. Et cependant, à certaines heures, tant les illusions sont naturelles aux femmes qui aiment et qui ne sont plus aimées, elle voulait encore espérer contre toute espérance. Lorsqu'elle quitta Fontainebleau, où elle était restée depuis le 26 octobre jusqu'au 14 novembre, elle n'était pas encore complètement fixée sur son sort. Napoléon ne

lui avait rien dit sur ce sujet brûlant, et, à la nouvelle qu'une vraie cohorte de rois et de princes allait arriver à Paris, elle devait se dire que peut-être l'empereur n'aurait pas convié dans sa capitale tant d'hôtes illustres, pour les faire assister à un spectacle aussi triste que le divorce. Elle partit donc de Fontainebleau avec la pensée que tout n'était pas irrévocablement perdu.

IX

LA SCÈNE DU 30 NOVEMBRE.

Après avoir quitté, le même jour, Fontainebleau, pour se rendre à Paris, Napoléon et Joséphine ne firent pas le trajet ensemble. Pendant la plus grande partie de la route, l'empereur était à cheval, et ce fut ainsi que, le 14 novembre 1809, au déclin du jour, il fit sa rentrée à Paris, où il n'avait point paru depuis le 12 avril. En arrivant, il se rendit à l'Élysée, où le roi de Saxe se trouvait depuis la veille, et, après être resté un quart d'heure avec ce prince, il alla dîner aux Tuileries.

Il y eut bientôt à Paris une véritable affluence de têtes couronnées. Le roi de Wurtemberg, le roi de Saxe, le roi et la reine de Hollande, le roi et la reine de Westphalie, les princes régnants de la Confédération du Rhin, venaient faire leur cour au souverain des souverains. Le concours de ces monarques était si considérable que le comte de Ségur, grand-

maître des cérémonies, ayant été un jour en retard de quelques minutes, s'en excusa auprès de l'empereur sur ce qu'il avait, lui dit-il, été arrêté à sa porte par un embarras de rois. C'était au milieu de tant de princes que le cruel sacrifice du divorce allait être consommé, et, par une dérision de la fortune, la cour n'avait jamais été plus brillante qu'au moment où l'impératrice était forcée de la quitter pour toujours.

Cependant, la contrainte de l'empereur, quand il se trouvait en face de sa douce et malheureuse moitié, augmentait en proportion de l'inquiète et vague préoccupation de Joséphine, qui rassemblait silencieusement toutes ses forces pour supporter le poids de la catastrophe qu'elle pressentait. De son côté, Napoléon, si prompt, si décidé qu'il eût l'habitude d'être dans la mise à exécution de ses résolutions les plus violentes, hésitait encore lorsqu'il s'agissait de rompre avec une femme qui, depuis quatorze ans, avait été associée à sa destinée, et qui lui rappelait les jours les plus brillants de sa jeunesse et de sa gloire. La forme, le moment à choisir pour apprendre à Joséphine la fatale vérité, tout l'embarrassait. Cet homme, habitué à braver les périls et à briser les obstacles, faiblissait pour la première fois. Depuis une semaine déjà, il avait demandé la main d'une des sœurs de l'empereur de Russie, et il n'osait pas encore faire à Joséphine la pénible déclaration qu'il remettait

de jour en jour, soit qu'il espérât être prévenu par un acte de dévouement volontaire, soit qu'il attendît la prochaine arrivée du prince Eugène, sur lequel il comptait pour raffermir et consoler l'impératrice. Au moment de briser un cœur si généreux, si tendre, il pâlissait. Le charme du passé lui revenait à l'esprit. Il évoquait les plus radieuses images de sa carrière, et lui, qui avait vu sans émotion succomber sur les champs de bataille tant de milliers d'hommes, il s'attendrissait à la pensée de faire couler les larmes d'une femme. Son amour, qu'il croyait éteint, se ravivait à la dernière heure, et il aurait pu s'appliquer à lui-même le vers de Virgile: « Je reconnais les doux vestiges de l'ancienne flamme. »

Dulciaque agnosco veteris vestigia flammæ.

Joséphine était encore très séduisante, et sa douleur la rendait plus gracieuse et plus aimable encore. M. de Bausset, qui assista à ce drame pathétique du divorce, nous la représente ainsi : « L'impératrice, à cette époque, avait quarante-six ans. Il était impossible d'avoir plus de grâce dans les manières et dans le maintien. Ses yeux et son regard étaient enchanteurs, son sourire plein de charmes; l'ensemble de ses traits et sa voix d'une douceur extrême, sa taille noble, souple et parfaite; le goût le plus pur et l'élégance la mieux entendue présidaient à sa toilette, et la faisaient paraître beaucoup plus jeune

qu'elle ne l'était en effet. Mais tous ces brillants avantages n'étaient rien auprès de la bonté de son cœur. Son esprit était aimable ; jamais elle ne blessa l'amour-propre de personne, et jamais elle n'eut que des choses agréables à dire ; son caractère fut toujours égal et sans humeur. Dévouée à Napoléon, elle lui communiquait, sans qu'il s'en aperçût, sa douceur et sa bienveillance... La nature lui avait donné des sentiments toujours vrais, toujours bons. Peu de femmes ont eu, au même degré, ce sentiment délicat qui les porte à s'oublier elles-mêmes pour ne s'occuper que de l'objet qui leur est cher. »

Réduire au désespoir une pareille âme était pour l'empereur un véritable supplice, et ni les soucis de l'ambition, ni les enivrements de la grandeur ne pouvaient le distraire du chagrin que lui faisait ressentir l'immense douleur de sa compagne. Pour bien comprendre les sentiments des deux époux, laissons parler un autre témoin oculaire, Mlle Avrillon : « Déjà, depuis quelque temps, nous dit-elle, j'avais vu s'effacer cette intimité qui avait si longtemps régné entre Leurs Majestés ; mainte et mainte fois j'avais été à même de remarquer l'embarras qu'éprouvait l'empereur et combien il paraissait redouter de se trouver seul avec sa femme. Toute confiance avait disparu ; l'impératrice n'abordait plus l'empereur qu'avec crainte, et aucun spectacle n'est, selon moi, aussi douloureux que celui que

j'avais alors incessamment sous les yeux. L'impératrice toujours en larmes, s'efforçait de les dérober à la vue des personnes qui l'entouraient; mais il ne fallait pas des yeux bien exercés pour voir que son bonheur était à jamais détruit, car elle vivait dans un état d'agitation continuelle. Je ne saurais réellement dire si elle fut plus malheureuse du coup qui la frappa, que de tous les préliminaires de l'événement lui-même. Quand, malgré la conviction de son avenir, elle conservait encore, sinon des espérances, au moins une vague pensée d'incertitude, chaque fois qu'un ministre ou un grand dignitaire de l'empire venait la voir, elle le pressait de questions indirectes, également tourmentée par le besoin de connaître son sort et par la crainte de l'apprendre. »

Telle était la disposition d'esprit de l'impératrice, quand arriva le 30 novembre, jour où Napoléon se décida enfin à lui apprendre la funeste nouvelle. « Quelle scène dans une tragédie ! » a dit l'empereur lui-même, en parlant de ce qui se passa ce jour-là aux Tuileries. M. de Bausset, préfet du palais, de service depuis le 27 novembre, nous raconte cette scène mémorable, dont il fut l'un des spectateurs et même l'un des acteurs. « Le lundi, le mardi et le mercredi, il me fut facile, nous dit-il, de remarquer une grande altération dans les traits de l'impératrice, et une silencieuse contrainte dans Napoléon. Si, pendant le dîner, il rompait le silence, c'était pour me faire quelques

brèves questions, dont il n'écoutait pas la réponse. Ces jours-là, le dîner ne dura pas plus de dix minutes. L'orage éclata le jeudi 30. »

Napoléon et Joséphine dînent ensemble, au premier étage, dans une pièce voisine de la chambre de l'empereur. Joséphine porte un grand chapeau blanc, noué sous le menton, qui cache une partie de son visage, Napoléon tient presque continuellement les yeux baissés. On n'entend que le bruit des plats et des assiettes qui sont portés et remportés par les officiers de service. Les deux convives ne touchent même pas aux mets qui leur sont présentés. L'empereur ne rompt le silence qu'en adressant à M. de Bausset cette question banale dont il n'écoute même pas la réponse : « — Quel temps fait-il ? » Puis il passe avec l'impératrice dans la grande pièce qui est désignée sous le nom de Salon de l'Empereur, et qui se trouve entre la salle du Trône et la galerie de Diane. Les deux époux restent seuls, l'un en face de l'autre. Enfin Napoléon se décide à parler. Il dit que le salut de l'Empire exige une grande résolution, et qu'il compte sur le dévouement, sur le courage de Joséphine pour consentir à un divorce auquel il a lui-même la plus grande difficulté à se résoudre. L'impératrice ne répond rien. Elle fond en larmes, et tombe comme évanouie.

Napoléon appelle alors M. de Bausset, qui se tient à la porte du salon, et qui a entendu les

cris de l'impératrice. « — Entrez, Bausset, lui dit l'empereur, et fermez la porte. » Le préfet du palais pénètre dans le salon, et aperçoit Joséphine étendue sur le tapis, et poussant des cris déchirants. « — Non, s'écrie-t-elle, non, je n'y survivrai point. » Napoléon dit à M. de Bausset : « — Êtes-vous assez fort pour enlever l'impératrice, et la porter chez elle par l'escalier intérieur qui communique à son appartement, afin de lui faire donner les soins et les secours que son état exige ? » Le préfet du palais prend alors Joséphine dans ses bras, tandis que l'empereur ouvre la porte du salon, et passe le premier dans le couloir obscur qui conduit au petit escalier. Cet escalier est si étroit qu'il ne permet pas à un homme chargé d'un fardeau de le descendre sans risquer de tomber. M. de Bausset, en ayant fait la remarque, Napoléon appelle le gardien du portefeuille, posté sur le palier de l'escalier. Le gardien du portefeuille descend le premier, précédant l'empereur et M. de Bausset, qui tiennent, l'un les jambes, l'autre la tête de l'impératrice, et qui, après être descendus, non sans peine, mais sans accident, jusqu'à la chambre à coucher de la malheureuse souveraine, la déposent sur un canapé. Napoléon sonne, et les femmes de chambre, une fois arrivées pour soigner leur maîtresse, il se retire, les yeux pleins de larmes, et passe dans la pièce voisine, en donnant les signes de la douleur la plus profonde. Dans le trouble qu'il

éprouve, il se laisse aller jusqu'à faire connaître à M. de Bausset la cause de la scène douloureuse qui vient d'avoir lieu, et à prononcer ces paroles, entrecoupées par l'émotion : « — L'intérêt de la France et de ma dynastie a fait violence à mon cœur ; le divorce est devenu un devoir rigoureux pour moi... Je suis d'autant plus affligé de la scène que vient de faire Joséphine, que, depuis trois jours, elle a dû savoir par Hortense la malheureuse obligation qui me condamne à me séparer d'elle... Je la plains de toute mon âme ; je lui croyais plus de caractère, et je n'étais pas préparé aux éclats de sa douleur. » Entre chaque phrase, il met un long intervalle, et il s'arrête pour respirer. Puis, il envoie chercher Corvisart, la reine Hortense, Fouché, Cambacérès, et, avant de remonter dans son appartement, il va s'assurer par lui-même de l'état de Joséphine, qu'il trouve plus calme, plus résignée, et qu'il confie aux soins du docteur Corvisart. Il reçoit ensuite, au premier étage, Fouché et Cambacérès. Puis il s'enferme avec la reine de Hollande, et son entretien avec elle est une nouvelle source d'émotions.

D'abord, Napoléon, parlant à la jeune reine, affecte une certaine dureté, comme pour se prémunir contre son propre attendrissement. « — Mon parti est pris, lui dit-il ; les larmes, les cris ne changeraient rien à une résolution devenue inévitable, à une résolution absolument né-

cessaire au salut de l'Empire. — Des pleurs, des cris, répond la reine Hortense, sire, vous n'en entendrez pas. L'impératrice ne manquera pas de se soumettre à vos désirs, et de descendre du trône, comme elle y était montée, par votre volonté; ses enfants, satisfaits de renoncer à des grandeurs qui ne les ont pas rendus heureux, iront volontiers consacrer leur vie à consoler la meilleure et la plus tendre des mères. » Alors, Napoléon s'émeut. « — Cela ne peut pas être, s'écrie-t-il; ce serait faire croire à un mécontentement secret, ou de vous contre moi, ou de moi-même contre votre mère et sa famille. — Dans notre exil, réplique Hortense, nous n'oublierons jamais tout ce que nous devons à l'empereur. » Alors Napoléon verse des larmes: « — Eh! quoi, m'abandonner? Vous, vous à qui j'ai servi de père! Non, vous ne le ferez pas! Vous me resterez; le sort de vos enfants vous impose cet effort... Quelque grand que soit des deux parts un aussi cruel sacrifice, il le faut accomplir avec la dignité qu'imposent les circonstances. »

Napoléon explique ensuite tout ce qu'il veut faire pour Joséphine, afin de dissimuler autant que possible le changement de situation qui résultera du divorce. Des palais, des châteaux, des revenus magnifiques, le premier rang après celui de l'impératrice régnante, Joséphine doit avoir tout cela. La reine Hortense quitte Napoléon, et se rend chez sa mère, pour essayer de la consoler.

Elle fut bien triste pour Napoléon, comme pour Joséphine, la nuit du 30 novembre au 1er décembre. « L'empereur ne dormit point, a dit Constant, son valet de chambre; il se leva plusieurs fois pour aller s'informer lui-même de l'état où se trouvait l'impératrice. Pendant toute cette nuit, il ne prononça point une seule parole; je ne l'avais jamais vu dans un chagrin pareil. » Le matin, lorsque les volets des fenêtres furent ouverts, Joséphine fit venir Mlle Avrillon, et lui dit : « — Ma chère, approchez-vous de mon lit; j'ai bien des choses à vous dire; mais voyez d'abord à ce que la porte soit bien fermée. » Alors elle raconta ce qui s'était passé la veille. Ses paroles étaient entrecoupées par des sanglots. Voyant Mlle Avrillon consternée, elle excusait l'empereur. « Il est désolé, disait-elle, de se séparer de moi; il m'en a donné des preuves; lui aussi il pleurait, en me disant : « — C'est le plus » grand sacrifice que je puisse faire à la France... » Oui, je le sens bien, il lui faut un héritier de sa gloire, un enfant qui consolide son empire... Il a dit à Hortense qu'il serait toujours le même pour elle et pour Eugène, et qu'il viendrait souvent me voir dans ma retraite... Il a juré que jamais il n'exigerait de moi que je quittasse la France... Il permet que j'habite la Malmaison... Il veut que je continue à jouir de la plus grande considération, et que j'aie à disposer d'un revenu considérable. » La bonne impératrice ne laissa

point échapper contre l'empereur un seul murmure. Elle avait plus envie de le plaindre que de l'accuser. Le lever de la souveraine eut lieu ensuite comme de coutume. Les rares personnes qui connaissaient le secret furent discrètes. On répandit le bruit que l'impératrice avait été souffrante ; on ne dit pas qu'elle savait qu'elle allait être répudiée.

X

LES DERNIÈRES FÊTES

Si désolée qu'elle fût, l'impératrice ne voulut pas encore abandonner complètement tout espoir. Elle savait que son fils allait arriver à Paris, et, connaissant le crédit qu'il avait sur l'empereur, elle se disait à elle-même que peut-être parviendrait-il à éloigner des lèvres d'une mère chérie le calice d'amertume du divorce. D'ailleurs, la funeste nouvelle n'était pas encore officiellement connue. Rien de ce qui se passait au palais des Tuileries ne transpirant au dehors, il s'écoula quelque temps avant que dans la capitale on sût rien des grands événements qui se préparaient dans l'intérieur du château. Il n'y avait pas alors, comme aujourd'hui, une foule de journaux à la piste des nouvelles, et d'ailleurs ceux qui existaient n'avaient pas le droit de publier tout ce qu'ils auraient pu savoir. D'autre part, Napoléon, pour

atténuer le chagrin de son infortunée compagne, lui témoignait des égards qui faisaient illusion à la pauvre femme, et lui laissaient dans le cœur une faible et dernière lueur d'espérance. Mais bien vite elle chassait loin d'elle cette décevante pensée, et retombait dans le profond abîme de sa douleur. Encore s'il lui eût été permis de ne plus se montrer à cette cour où la joie des membres de la famille Bonaparte, ses ennemis implacables, éclatait bruyamment; s'il lui eût été possible de cacher tout de suite, en compagnie de ses deux enfants, son chagrin dans la retraite; si elle avait pu pleurer sans que des observateurs haineux et malveillants eussent le cruel plaisir de regarder couler ses larmes! Mais non, quand elle sentait que tout était fini pour elle, il fallait continuer, pendant quinze jours vraiment mortels, à vivre en souveraine, à paraître régner encore, à sourire, ayant le désespoir dans l'âme, à cacher d'indicibles tortures sous ce bandeau impérial, désormais destiné à une autre femme!

Les fêtes se succédaient, dans cette quinzaine terrible, de même que si Napoléon n'eût jamais songé au divorce; et, comme il désirait que la chose restât encore secrète, il avait, en public, pour l'impératrice, des attentions et des prévenances auxquelles elle n'était plus habituée, et qui donnaient le change à l'opinion. L'empereur voulut qu'une représentation théâtrale eût lieu à la Malmaison en l'honneur du roi de Saxe. Les

artistes de la Comédie-Française jouèrent dans la résidence préférée de l'impératrice, deux jolies pièces : la *Gageure imprévue* et la *Coquette corrigée.* La célèbre Mlle Contat, qui venait de se retirer du théâtre, où elle avait eu tant de succès dans les rôles de soubrettes et dans ceux de grandes coquettes, voulut concourir à l'éclat de la représentation. Joséphine avait toujours beaucoup apprécié cette artiste, dont elle avait fait la connaissance lorsque les comédiens étaient emprisonnés sous la Terreur, et, devenue impératrice, elle n'avait cessé de la protéger. Mlle Contat était reconnaissante. Elle voulut, une fois encore avant de rentrer dans le silence, jouer devant sa bienfaitrice. La représentation fut touchante. La souveraine et la comédienne se regardaient avec un intérêt mutuel. Toutes deux pouvaient se dire qu'une couronne, réelle ou fictive, est toujours bien lourde à porter, et que sous le diadème des véritables souveraines ou des reines de théâtre il se trouve toujours des clous de fer qui meurtrissent le front. Que d'intrigues, que de haines à déjouer ! Que de déboires et d'angoisses, même parmi les femmes les plus privilégiées ! Applaudie sur un trône ou devant une rampe, que doit-on penser, au fond, de ce bruit monotone et banal que font, en se rejoignant, les mains d'indifférents ou d'inconnus ? Et ces applaudissements, hélas ! comme elle arrive toujours vite l'heure où on les expie cruellement !

Pendant que la malheureuse impératrice avait la mort dans l'âme, Paris se préparait à célébrer avec la plus grande pompe le double anniversaire du couronnement et de la bataille d'Austerlitz, ainsi que la conclusion du traité de Vienne. Les fêtes devaient durer plusieurs jours. On annonçait pour le 3 décembre un *Te Deum* à Notre-Dame, l'ouverture solennelle du Corps législatif, et, le soir, un dîner de gala aux Tuileries; pour le 4 décembre un repas et un bal que l'empereur et l'impératrice honoreraient de leur présence. Le 3, à six heures du matin, une salve d'artillerie annonça les solennités qui devaient avoir lieu. A dix heures et demie, l'empereur quitta les Tuileries, pour se rendre à Notre-Dame. Il avait avec lui, dans sa voiture, non point l'impératrice, mais le roi de Westphalie. Comme le jour était brumeux, bien que ce prince fût sur le devant, bon nombre de personnes le prirent pour Joséphine, s'étonnant seulement de le voir occuper le devant du carrosse impérial, au lieu d'être dans le fond, à côté de l'empereur. L'erreur était d'ailleurs compréhensible. Avec sa jolie figure bien rasée, son habit de satin blanc brodé d'or, sa collerette, son jabot de dentelle, ses rubans, ses décorations, sa toque de velours noir, ombragée de plumes blanches que retenait un nœud de diamants, le roi Jérôme, vu de loin, pouvait ressembler à une femme. Le cortège s'avança, au milieu d'une double haie de troupes, et, traver-

sant une foule immense, qui poussait des acclamations, arriva au Parvis Notre-Dame. Le clergé reçut l'empereur, à l'entrée de l'église, et le conduisit processionnellement sous un dais jusqu'au chœur. Le roi de Westphalie, en sa qualité de prince français, le roi de Naples, à son rang de grand-amiral de l'empire, les ministres, les grands-dignitaires, les grands-officiers de la couronne et les officiers de la maison de l'empereur occupèrent leurs places accoutumées. Quant à l'impératrice, au lieu de se tenir dans le chœur, à côté de son époux, sur un trône, elle se plaça dans une tribune, comme les membres de la famille impériale, la reine de Westphalie, le roi de Wurtemberg et le roi de Saxe. Un des aumôniers de l'empereur dit la messe. L'abbé de Boulogne prononça ensuite un long sermon ; puis, le cardinal Fesch, grand-aumônier, entonna le *Te Deum*, qui fut exécuté par un nombreux orchestre et la musique de la chapelle.

Comme le même chant, écouté dans des circonstances différentes, se ressemble peu lui-même ! Il y a des cantiques d'allégresse qui deviennent parfois des hymnes de mort. Ce *Te Deum* que naguère l'impératrice entendait, le cœur si joyeux, retentissait maintenant à son oreille ainsi qu'un glas funèbre. Comme l'antique métropole avait pour elle changé d'aspect ! Quel contraste entre les sentiments qu'elle éprouvait à cette heure d'angoisses, et ceux qui remplissaient son âme,

cinq ans auparavant! Qu'elle était déjà loin, hélas! la journée triomphante où Napoléon, si fier et si heureux d'associer Joséphine à sa gloire, lui mettait avec tant d'empressement et de plaisir la couronne sur le front, au milieu des transports d'enthousiasme de la foule en délire qui acclamait avec la même énergie le souverain radieux et sa charmante compagne!

L'empereur, reconduit sous le dais, comme à son entrée dans l'église, se rendit de Notre-Dame au Corps législatif, où le président et vingt-cinq députés le reçurent, à la porte extérieure. L'impératrice, la famille impériale, les rois de Saxe et de Wurtemberg, les reines de Westphalie et de Hollande se placèrent dans les tribunes. L'ouverture des sessions du Corps législatif était toujours une cérémonie très brillante. La salle, éclairée *a giorno* et décorée avec luxe, présentait un aspect superbe. Les costumes des députés étaient riches, ceux de la cour, qui environnait l'empereur, magnifiques, et lui-même, ce jour-là, resplendissait d'or et de diamants.

Quand le tout-puissant souverain eut pris place sur son trône, l'enthousiasme fut unanime. Jamais, peut-être, son apparition n'avait excité tant d'acclamations et d'applaudissements. Pendant un instant, Joséphine fut moins triste. Elle semblait jouir des témoignages d'affection que recevait celui qui allait cesser d'être son époux. Mais quand il eut commencé de réciter son discours,

elle retomba dans ses réflexions douloureuses.

« Messieurs les députés du Corps législatif, dit l'empereur, depuis votre dernière session, j'ai soumis l'Aragon et la Castille, et chassé de Madrid le gouvernement fallacieux formé par l'Angleterre. Je marchais sur Cadix et Lisbonne, lorsque j'ai dû revenir sur mes pas, et planter mes aigles sur les remparts de Vienne. Trois mois ont vu naître et terminer cette quatrième guerre punique. Accoutumé au dévouement et au courage de mes armées, je ne puis cependant, dans cette circonstance, ne pas reconnaître les preuves particulières d'amour que m'ont données mes soldats d'Allemagne... Français ! tout ce qui voudra s'opposer à vous sera vaincu et soumis. Vous avez devant vous de longues années de gloire et de prospérité à parcourir. Vous avez la force et l'énergie de l'Hercule des anciens. »

Napoléon annonçait ainsi l'annexion de la Toscane et des États pontificaux : « J'ai réuni la Toscane à l'empire. Ces peuples en sont dignes par la douceur de leur caractère, par l'attachement que nous ont toujours montré leurs ancêtres, et par les services qu'ils ont rendus à la civilisation européenne... Il m'a été démontré que l'influence exercée dans mes États par un souverain étranger était contraire à l'indépendance de la France, à la dignité et à la sûreté de mon trône. Cependant, comme je reconnais la nécessité de l'influence spirituelle des descendants du

premier des pasteurs, je n'ai pu concilier ces grands intérêts qu'en annulant la donation des empereurs français, mes prédécesseurs, et en réunissant les États romains à la France. » Napoléon parla en ces termes des souverains amis : « Par le traité de Vienne, tous les rois et souverains mes alliés, qui m'ont donné tant de témoignages de la constance de leur amitié, ont acquis et acquièrent un nouvel accroissement de territoire. Mon allié et ami l'empereur de Russie a réuni à son vaste empire la Finlande, la Moldavie, la Valachie et un district de la Gallicie. Je ne suis jaloux de rien de ce qui peut arriver de bien à cet empire. Mes sentiments pour son illustre souverain sont d'accord avec ma politique. »

L'empereur termina ainsi sa harangue : « Lorsque je me montrerai au-delà des Pyrénées, le léopard épouvanté cherchera l'Océan, pour éviter la honte, la défaite et la mort. Le triomphe de mes armes sera le triomphe du génie du bien sur celui du mal, de la modération, de l'ordre, de la morale sur la guerre civile, l'anarchie et les passions malfaisantes. Mon amitié et ma protection rendront, je l'espère, la tranquillité et le bonheur aux peuples des Espagnes. » Que de pompe, que de majesté, mais hélas ! que d'illusions dans ce discours !

Il était près de cinq heures du soir quand le cortège impérial quitta le Corps législatif, et re-

tourna aux Tuileries par la rue de l'Université, la rue de Bellechasse, le Pont-Royal et la Carrousel. L'intervalle qui s'écoula entre le moment de la rentrée au Château et le dîner de gala, qui ne devait avoir lieu qu'à sept heures et demie, fut rempli par une réception du corps diplomatique. On entoura le grand couvert d'un éclat magnifique. L'empereur dîna dans son costume du sacre, un chapeau à plumes sur la tête. Il mangea beaucoup, bien qu'on remarquât sur ses traits une certaine inquiétude. Il regardait sans cesse autour de lui, de sorte que le grand-chambellan se baissait à chaque instant pour prendre un ordre que le souverain ne donnait pas. L'impératrice, richement parée, avait l'air de souffrir. A la table impériale, se trouvaient Madame mère, avec sa sévère physionomie ; la reine de Westphalie, grasse et fraîche ; la reine d'Espagne, douce et modeste ; la reine de Hollande, gracieuse et mélancolique ; la princesse Borghèse, très élégante, très contente, très jolie ; les rois de Saxe et de Wurtemberg en uniforme, le roi de Westphalie en prince français, le roi de Naples en grand amiral de l'empire. Après le dîner, l'empereur se montra au balcon, puis rentra dans ses appartements. Tout Paris était illuminé.

Le lendemain, 4 décembre, eut lieu la grande fête de l'Hôtel de Ville. Les préparatifs étaient féeriques. La cour de l'édifice avait été transformée en une énorme salle de danse dont la

grande galerie se trouvait n'être qu'une avenue. L'empereur avait demandé que le bal, qui devait être précédé d'un dîner, commençât de bonne heure, parce qu'il voulait parler à beaucoup de personnes. « Surtout, avait-il dit, le moins de robes de cour possible. J'en vois assez aux Tuileries. La ville de Paris me donne une fête. C'est la ville de Paris que je veux voir. » Les honneurs devaient être faits par le comte Frochot, préfet de la Seine, assisté du gouverneur de Paris et de sa femme, la duchesse d'Abrantès. Trois mille six cents personnes étaient invitées, et le cortège impérial portait ce nombre au-delà de quatre mille.

Ordinairement, lors des grandes fêtes de l'Hôtel de Ville, un certain nombre de dames, choisies à l'avance, se tenaient dans un salon donnant sur l'escalier, où elles attendaient l'arrivée de l'impératrice, pour lui servir ensuite d'escorte. Mme d'Abrantès nous raconte que les choses devaient se passer comme de coutume, et que les dames destinées pour former le cortège avaient été désignées la veille. S'étant rendue dans le petit salon voisin de l'escalier, la duchesse y trouva toutes les dames. Elle vit alors le comte de Ségur, grand-maître des cérémonies, qui l'appela dans une embrasure de fenêtre : « Eh bien ! lui dit-il à voix basse, voici une autre affaire. Il faut que votre essaim prenne sa volée vers les régions supérieures, ainsi que vous, notre belle

gouvernante. L'impératrice, continuait-il en baissant le ton, ne doit être reçue que par Frochot. » — « Cette défense, ajoute la duchesse, me semblait un coup de cloche qui sonnait le glas de mort de la malheureuse impératrice. Napoléon, tout en bravant l'opinion, attachait un grand prix à ses arrêts et surtout à ses murmures... Il voulait lancer, pour ainsi dire, au milieu de cette fête populaire, la première pensée que le divorce était fait, mais une pensée douteuse, une pensée qui permît les réflexions à voix basse. »

Pour éviter la confusion et le tumulte des déplacements, les personnes invitées furent, à leur arrivée, conduites les unes dans la salle du Trône, les autres dans la salle de concert, d'autres enfin dans la salle de bal, où elles attendaient l'empereur et l'impératrice. Vers cinq heures du soir, l'assemblée étant complètement formée dans ces diverses salles, les dames assises, et les hommes placés derrière elles, on entendit les tambours qui battaient aux champs, et le gouverneur de Paris, assisté du conseil municipal, alla recevoir et conduire dans l'appartement qui leur était destiné les rois de Saxe, de Wurtemberg, de Naples, de Westphalie, de Hollande, et les reines d'Espagne, de Naples, de Hollande, de Westphalie, suivis de leur cour. A cinq heures et demie, l'arrivée de Napoléon et de Joséphine fut annoncée par les cris de : Vive l'empereur ! vive l'impératrice ! « Jamais, a dit

la duchesse d'Abrantès, la physionomie de Joséphine, toujours si douce, et ce jour-là enveloppée d'un crêpe de tristesse, ne me sortira de la pensée avec cette expression. Il était évident qu'elle ne s'attendait pas à la solitude qu'elle avait trouvée au grand escalier, et pourtant Junot y était, au risque de se faire blâmer par l'empereur; mais il s'y trouva, et fit en sorte qu'il s'y rencontrât également quelques femmes qui ne savaient ce qu'elles allaient faire là. L'impératrice n'en fut pas dupe; aussi lorsqu'elle arriva dans la grande salle, lorsqu'elle s'approcha de ce trône sur lequel elle allait s'asseoir, à la vue du public de la grande ville, peut-être pour la dernière fois, alors ses jambes faiblirent, et ses yeux se remplirent de larmes. Je les cherchais ses yeux, j'aurais voulu tomber à ses pieds, pour lui dire combien je souffrais. Elle me comprit, et me jeta le plus douloureux regard que ses yeux aient donné peut-être depuis que cette couronne, maintenant dépouillée de ses roses, avait été placée sur sa tête... Mon Dieu! comme elle devait souffrir dans cette cruelle journée!... Elle se sentait mourir, et cependant elle souriait. »

L'empereur s'avança d'un pas rapide, et une fois qu'il se fut assis sur son trône, le préfet de la Seine prononça ce discours :

« Votre Majesté a beau être forcée de prendre les armes, il n'est pas en son pouvoir de n'être que le vainqueur de ses ennemis; il faut qu'elle

se montre partout en bienfaiteur. Les revers mêmes qu'elle fait éprouver sauvent les peuples... Cependant, puisqu'il nous faut souscrire à cette loi de la nature, et surtout de la Providence, qui ne fait naître un grand homme que pour le genre humain, qui veut que toutes les nations aient une part à son génie, réglons les prétentions et les droits de chacun. Que les autres peuples adoptent vos lois, qu'ils recueillent chaque jour des leçons de justice et de sagesse dans tous les actes de votre règne, mais qu'ils nous laissent en possession de votre amour! Qu'ils vous consacrent des hymnes comme à leur bienfaiteur; mais qu'à nous seuls il soit permis, qu'à vos enfants seuls il appartienne de vous dédier des fêtes de famille! » L'empereur répondit : « Je me fais une fête de venir dîner dans la maison de ma bonne ville, et de lui donner par là un témoignage éclatant de mon amour. Ses habitants doivent m'aimer, et je crois à la sincérité de tout ce qu'ils me disent, parce que leurs biens, leur intérêt et leur félicité sont dans mon cœur. Présent ou éloigné, je pense souvent à ma bonne ville, pour lui donner tout ce qui lui manque, et la maintenir ainsi digne de moi et de mon grand peuple. »

Accompagné de l'impératrice, des rois et des reines, Napoléon se rendit ensuite dans la salle du banquet, où eut lieu le dîner de gala, avec le plus majestueux appareil. « Tout le monde, est-

il dit dans le journal de Stanislas de Girardin, a pu se procurer le plaisir de voir manger des rois et des princes. Chose extraordinaire, ces demi-dieux mangent absolument comme nous. »

Après le dîner, les convives passèrent dans la salle de concert, qui était magnifiquement décorée, et les chœurs du Conservatoire chantèrent une cantate dont les paroles étaient d'Arnault, la musique de Catel. Voici les strophes de cet hymne d'allégresse et de triomphe :

UN CORYPHÉE

Réjouis-toi, peuple français,
Réjouis-toi, belle Lutèce!
Unissons nos chants d'allégresse.
De nos fiers ennemis, Dieu confond les projets ;
Leurs forts sont renversés, leurs bataillons défaits,
Albion en frémit dans son île étonnée,
Et, de nombreux lauriers la tête couronnée,
Napoléon au monde accorde encor la paix!

DES CHŒURS ALTERNATIFS

I

O mon pays, ô noble France,
Quel noble orgueil doit te saisir,
Ta gloire égale mon désir,
Et surpasse ton espérance.

II

Tu possèdes, heureux séjour,
Tout ce qui fait chérir la vie.
Si la terre te porte envie
Le ciel te voit avec amour.

III

Entre tes nombreuses familles
Les dons du ciel sont répartis.
La bravoure ennoblit tes fils,
La pudeur embellit tes filles.

IV

Souris à tes nobles remparts,
Dont l'honneur s'accroît d'âge en âge.
Tes murs, gardés par le courage,
Sont enrichis par tous les arts.

V

Le travail, dans tes champs fertiles,
Entretient la fécondité.
L'industrieuse activité
Répand l'abondance en tes villes.

VI

Mère des sages, des soldats,
En valeur, en vertu féconde,
Tu régis les destins du monde
Par les lois et par les combats.

VII

Pour combler tes prospérités,
Dieu qui veille sur les provinces,
Dans la plus belle des cités,
T'a rendu le plus grand des princes.

LE CORYPHÉE

Ce héros, chaque fois qu'il courut aux combats,
Fit serment d'augmenter et sa gloire et la vôtre.
Ce serment est rempli. Citoyens et soldats,
Français, renouvelons le nôtre !
Renouvelons les vœux qu'en ce jour solennel
Nous inspiraient l'orgueil et la reconnaissance,
Alors que l'huile sainte, aux pieds de l'Eternel,
Consacra l'empereur qu'il donnait à la France.

CHŒUR GÉNÉRAL

O toi, dont les terribles mains,
Pour nos droits sont toujours armées,
O souverain des souverains,
Dieu des Français, Dieu des armées;
Au chef que tu nous as donné,
Au chef par nos mains couronné,
Nous jurons par toi, par sa gloire,
Nous jurons, d'un commun transport,
D'être soumis comme le sort,
Fidèles comme la victoire !

Après cette cantate, le Conservatoire exécuta un chœur de l'opéra d'*Uthal,* de Méhul; un autre chœur des *Danaïdes*, de Salieri; un trio extrait des *Bayadères,* opéra inédit, dont les paroles étaient de Jouy, la musique de Catel. Le concert se termina par le chœur *Echo et Narcisse,* de Gluck. Le bal s'ouvrit ensuite, sous les yeux de l'empereur et de l'impératrice. Les rois et les reines dansaient dans le quadrille d'honneur. Bientôt après, Napoléon parcourut les diverses salles où les danses s'étaient formées, et adressa la parole à un grand nombre de dames avec une bienveillance courtoise. Les cris de « vive l'empereur ! » annonçaient son passage d'une salle à une autre. « Leurs Majestés, dit le *Moniteur*, se sont retirées au milieu des acclamations de la reconnaissance et de l'allégresse qu'avaient inspirées et le ton paternel de la réponse de l'empereur, et ses actes de munificence, et l'air de satisfaction dont tout le monde avait remarqué l'expression sur son auguste visage. Des jeux publics, d'abondantes distribu-

tions, des danses, des illuminations, des feux d'artifice avaient été disposés dans les douze arrondissements municipaux; partout la joie la plus vive a éclaté, et le nom de l'empereur s'est mêlé aux acclamations qui s'élevaient sur les places publiques, du sein d'une foule joyeuse et animée, comme à l'Hôtel de Ville, où Paris, représenté par ses principaux habitants, avait le bonheur de posséder son auguste souverain. » Hélas! lors de ces fêtes splendides, que se passait-il dans l'âme de Joséphine? Ne ressemblait-elle pas, la malheureuse impératrice, à une victime, parée de fleurs pour le sacrifice?

Trois jours plus tard, le 7 décembre, il y eut spectacle à la cour, mais on y chercha en vain Joséphine. « L'impératrice, dit Stanislas de Girardin dans son journal, n'est pas venue au spectacle, elle n'a point paru au cercle. On a dit qu'elle avait la migraine. L'empereur, qui ne joue jamais, a joué. Les chambellans ont engagé les femmes à faire devant l'empereur la même révérence qu'elles faisaient à l'impératrice. Elles ont eu de la peine à s'y décider, parce que les insinuations ont été maladroitement exprimées. L'empereur a soupé, ce qui ne lui arrive jamais, et, après souper, il a parlé à toutes les femmes, et même d'un air galant. En pareil cas, il a un sourire des plus gracieux. Enfin, il a remplacé l'impératrice, a tenu le cercle, et cela me fait croire, comme on me l'a dit, que l'impératrice a

reçu l'ordre, à trois heures, de n'y pas venir, et qu'elle n'y paraîtra plus. »

Joséphine n'était pas non plus auprès de Naléon quand, le dimanche 10 décembre, il reçut, aux Tuileries, dans la salle du Trône, une députation du Corps législatif. Le président, M. de Fontanes, lui dit : « Chaque année est pour vous un siècle de gloire. Chaque retour dans votre capitale est un nouveau triomphe. Tout ce qui s'attache à vous s'agrandit. Tout ce qui cherche une influence étrangère est menacé d'une chute prochaine. Il faut obéir à votre ascendant. C'est à la fois le conseil de l'héroïsme et de la politique. » — L'empereur répondit : « J'agrée les sentiments que vous m'exprimez. La France a besoin d'une monarchie modérée, mais forte. L'époque actuelle doit être distinguée, non seulement par la gloire des armes françaises, mais aussi par la prospérité de son commerce, par la sagesse des lois, par l'éclat des arts, des sciences et des lettres. Pour conduire la France dans la situation où elle se trouve j'ai surmonté bien des obstacles. Moi et ma famille, nous saurons toujours sacrifier même nos plus chères affections aux intérêts et au bien-être de cette grande nation. Avec l'aide de Dieu et le constant amour de mes peuples, je surmonterai tout ce qui pourrait s'opposer à mes grands desseins. Je désire vivre trente ans encore, afin de pouvoir pendant trente ans servir mes sujets, consolider ce grand empire, et voir toutes les

prospérités que j'ai conçues embellir cette chère France. » La phrase : « Moi et ma famille, nous saurons toujours sacrifier même nos plus chères affections aux intérêts et au bien-être de cette grande nation, » était une allusion évidente à l'événement qui se préparait. A partir de ce jour, le divorce ne fit plus de doute.

Le 12 décembre, Joséphine assista à une dernière fête avec Napoléon. Cette fête fut donnée au château de Grosbois, dans le département de Seine-et-Oise, par Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram. Ce beau château, dont il était propriétaire, avait appartenu avant lui à Monsieur, frère de Louis XVI, puis à Barras, puis à Moreau. L'empereur et l'impératrice s'y trouvèrent avec le roi de Wurtemberg, le roi et la reine de Naples, le roi et la reine de Westphalie, le prince Kourakin, l'amiral Tchitchakoff, et une partie de la cour. Il y eut dans la journée une chasse, le soir un dîner, un spectacle et un bal. Joséphine ne parvenait point à cacher sa tristesse profonde, et Napoléon affectait une bonne humeur qui n'était point dans le fond de son âme. Le dîner ne fut point animé, bien que tout le monde, excepté l'impératrice, s'efforçât d'être gai. L'empereur avait dit : « Je veux qu'on s'amuse ! » mais pareils ordres ne sont pas toujours faciles à exécuter. Berthier avait imaginé, comme on disait au dix-septième siècle, d'avoir les violons et la comédie. Il s'était décidé à faire jouer une

pièce drôle par Brunet, le comique à la mode, et il n'avait pas pris la précaution d'examiner auparavant la pièce qui serait représentée. Brunet n'était pas au courant du divorce préparé par l'empereur, et, sans aucune malice, il choisit dans son répertoire un petit vaudeville très amusant : *Cadet-Roussel maître de déclamation*, où précisément l'on parlait de divorce. Qu'on juge de l'embarras, de la stupeur de l'infortuné Berthier, quand Cadet-Roussel annonce l'intention de divorcer « pour avoir des ancêtres, » puis change d'avis en faisant cette très sage remarque : « Je sais ce qu'est ma femme, je ne sais pas ce que serait celle que je prendrais. » La duchesse d'Abrantès, qui assistait à cette représentation où le spectacle était plus encore dans l'auditoire que sur la scène, a dit : « Je n'ai gardé aucun souvenir plus présent que celui de la physionomie de l'impératrice et de Napoléon ce jour-là. L'impératrice se contenait à peine. Quant à l'empereur, il était soucieux, de mauvaise humeur, et ne paraissait nullement disposé à partager l'hilarité de Berthier, qui voulait probablement persuader à l'assistance que c'était fort plaisant, et qui, par intervalle, faisait entendre un bruyant éclat de rire, ce qui formait un contraste bizarre avec sa physionomie consternée. » Cette scène de comédie, dans le drame du divorce, serait digne d'inspirer un Shakespeare. De toutes les tragi-comédies la plus originale, la plus saisissante, c'est l'histoire.

XI

LE DIVORCE

Le prince Eugène, mandé par l'empereur, était arrivé à Paris le 7 décembre 1809. Jusqu'à ce moment Joséphine avait eu encore une dernière lueur d'espoir. De loin, son fils lui semblait un sauveur qui, peut-être, trouverait le moyen de fléchir Napoléon et d'empêcher le divorce. Une pareille illusion devait être bien vite dissipée.

Le vice-roi s'était fait précéder de quelques jours par un de ses cousins, son aide de camp, le commandant Tascher de la Pagerie. Dès qu'il fut à Paris, l'aide de camp se rendit auprès de l'empereur. La figure de Napoléon était soucieuse, et n'exprimait nullement la bienveillance dont le jeune Tascher était habituellement l'objet de la part du souverain. « Est-ce pour m'espionner qu'Eugène t'envoie ? » dit brusque-

ment l'empereur. Atterré par cette rude apostrophe, Tascher eut cependant assez de présence d'esprit pour répondre qu'il estimait trop le vice-roi pour penser que ce prince voulût lui faire faire le métier d'espion ; que, quant à lui, il était avant tout homme d'honneur et de reconnaissance ; que, du reste, il venait du Tyrol pour rendre compte de sa mission à l'empereur. « As-tu vu ta cousine ? » reprit Napoléon. — « Non, sire, répliqua le jeune officier ; je descends de ma chaise de poste, qui m'attend encore dans la cour des Tuileries, et je n'ai vu personne. » A ces mots, le souverain se radoucit, et, après avoir longtemps questionné Tascher sur la situation du Tyrol, il lui montra le petit escalier qui conduisait du premier étage au rez-de-chaussée du palais, et lui dit : « Descends chez ta cousine. »

Le bruit des pas ayant fait croire à Joséphine que c'était Napoléon qui venait, elle sortit précipitamment de sa chambre, et, apercevant son jeune cousin, qu'elle n'attendait pas, elle se jeta dans ses bras, en fondant en larmes. « Il m'abandonne, s'écria-t-elle, il veut le divorce ! Où est Eugène ? Arrive-t-il ? — Je l'ignore, reprit Tascher. Toutefois, lorsque j'ai quitté Milan, il y a quelques jours, le prince ne m'a paru nullement inquiet de l'avenir de Votre Majesté. Il ne m'a pas parlé de son arrivée prochaine, et, si telle eût été alors son intention, il est à présumer qu'il me l'eût fait connaître. Sa sérénité, je puis vous

le garantir, était parfaite. » Joséphine, qui savait, hélas! à quoi s'en tenir, continuait à pleurer. « Ah! disait-elle, si au moins c'était pour son bonheur!... Va de suite chez Hortense, qui s'inquiète de son frère. » Entendant du bruit dans la pièce voisine et croyant à la venue de l'empereur, le jeune officier se retira.

C'est ce jeune officier qui est mort général et grand-maître de la maison de l'impératrice Eugénie. Il a laissé une fille, la spirituelle comtesse Stéphanie Tascher de la Pagerie, qui a demeuré aux Tuileries tout le temps du second Empire; elle a composé, au jour le jour, sur la cour de Napoléon III, des Mémoires encore inédits, dont nous avons eu la bonne fortune d'entendre lire quelques fragments, et qui, lorsqu'ils paraîtront en pleine lumière, ce qui arrivera tôt ou tard, auront un légitime retentissement, car ils sont écrits avec autant de charme que d'impartialité. Mais revenons à 1809 et au prince Eugène.

Le vice-roi se conduisit avec un tact digne des plus grands éloges. Il trouva le moyen d'obtenir à la fois le suffrage de sa mère et celui de Napoléon. Sa position était fort difficile. Il fallait concilier avec la tendresse pour une mère le respect et la reconnaissance pour un bienfaiteur. Eugène répondit aux exigences de cette situation délicate, et même douloureuse, en ne consultant que son cœur. Essentiellement aimable et bon, généreux et chevaleresque dans l'âme, ce prince, arrivé

presque malgré lui au faîte des honneurs, préférait aux grandeurs les joies de la famille. Les Beauharnais n'étaient pas ambitieux. Le prince Eugène n'avait pas plus brigué la vice-royauté d'Italie que sa mère et sa sœur n'avaient ambitionné la couronne de l'impératrice et la couronne de reine. Voyant que la résolution de l'empereur à l'égard du divorce était irrévocable, il n'essaya pas même une résistance qui aurait été superflue. Il se soumit et s'inclina. Convaincu qu'il ne conserverait point la vice-royauté d'Italie, et que, poursuivi par l'animosité de la famille Bonaparte contre les Beauharnais, il serait associé à la chute politique de sa mère, il ne fit point de démarche pour sauver la situation presque royale qu'il avait à Milan, et Napoléon, habitué aux obsessions et aux intrigues de tant d'ambitieux, fut touché de ce désintéressement et de cette modestie rares.

Ce n'était pas d'ailleurs pour lui, né loin du trône, c'était pour sa femme, fille d'un roi, qu'Eugène eût regretté sa vice-royauté d'Italie. Mais cette princesse avait l'âme aussi élevée que son époux. Elle montra, dans cette circonstance, les plus nobles sentiments, et les lettres qu'elle adressa à son mari méritent d'être conservées par l'histoire.

De Paris, le prince Eugène écrivit à sa femme, le 7 décembre 1809. « Je suis arrivé ici ce matin, ma très chère Auguste. Ma sœur est venue au-

devant de moi jusques au-delà de Fontainebleau, et, comme je ne serais arrivé que la nuit, j'ai préféré coucher dans ce dernier endroit; j'ai été bien heureux de revoir ma bonne sœur! Je n'ai pu te dire, mon amie, avant mon départ, les raisons de mon voyage, parce que je les ignorais moi-même... Il est indispensable, pour le repos de l'empereur, que tout se termine convenablement. Tu me connais assez pour savoir dans quelle position je me trouve. La chose qui me soutient le plus en cette circonstance, c'est l'idée que je possède ton cœur, et que tes sentiments pour moi sont comme ton âme, au-dessus de tous les événements. J'ai vu ce soir, aux Tuileries, le roi de Saxe; nous avons beaucoup parlé de toi ensemble. J'irai faire demain toutes mes visites d'étiquette; je ne sais pas en conscience à quelle heure cela sera fini. Adieu, ma bonne amie, je t'aime et t'aimerai toute ma vie, ainsi que nos deux chers enfants. Je serai de retour à Milan beaucoup plus tôt que je ne me l'étais imaginé. »

Ayant appris le divorce de la bouche même de l'empereur, le prince Eugène lui dit : « — Sire, permettez que je vous quitte. — Comment? — Oui, sire, le fils de celle qui n'est plus l'impératrice ne peut rester vice-roi; je suivrai ma mère dans sa retraite; je la consolerai. — Tu veux me quitter, Eugène, toi! Eh! ne sais-tu pas combien sont impérieuses les raisons qui me forcent à

prendre un tel parti ? Et, si je l'obtiens du ciel, ce fils, objet de mes plus chers désirs, ce fils qui m'est si nécessaire, qui me remplacera auprès de lui, lorsque je serai absent ? Qui lui servira de père, si je meurs ? Qui l'élèvera ? Qui fera de lui un homme ? » L'empereur prit alors les mains du prince Eugène, et, l'attirant à lui, il l'embrassa.

La mort est préférable à certaines agonies. Il fallait que Joséphine fût le plus tôt possible fixée sur son sort. Eugène, désirant abréger les choses, demanda à Napoléon pour l'impératrice une entrevue, où, en sa présence, les deux époux auraient une dernière et décisive explication. L'empereur y consentit. L'entrevue eut lieu le soir même. Napoléon représenta le divorce comme une nécessité absolue pour la stabilité de l'empire. Joséphine dit alors que, puisqu'il y allait du bonheur de la France, cette considération devait l'emporter sur toute autre, et qu'elle était prête à se sacrifier pour son pays. Puis, elle ajouta, en pleurant : « — Une fois séparés, mes enfants seront oubliés. Faites Eugène roi d'Italie; ma tendresse maternelle sera tranquille, et votre politique sera applaudie, j'ose le croire, par toutes les puissances étrangères. » Alors, Eugène prit vivement la parole. « — Non! non! s'écria-t-il. Je vous en conjure, qu'il ne soit point question de moi dans toute cette affaire. Je ne voudrais point, moi, votre fils, d'une couronne qui serait le prix de votre séparation. Si vous souscrivez

aux volontés de l'empereur, c'est à vous seule qu'il doit penser. » Napoléon fut touché de pareils sentiments. « — Je reconnais, dit-il, le cœur d'Eugène. Il a raison de s'en rapporter à ma tendresse. »

La vice-reine, instruite du divorce par son mari, lui adressa, de Milan, cette belle lettre, le 13 décembre : « Je ne sais pas ce que je t'ai écrit hier, mon tendre et bien-aimé époux ; la nouvelle du divorce m'a accablée ; ma douleur est d'autant plus forte, puisque c'est pour toi que je souffre ; je me représente ta triste position, et, quoique bien loin, je voie la joie imprimée sur les visages de ceux qui nous font tant de mal. Mais on ne peut pas te faire celui qu'on voudrait, puisqu'on ne peut pas t'ôter une réputation sans tache et une conscience sans reproche. Tu n'as point mérité ces malheurs, je dis *ces*, car je suppose qu'on nous en prépare encore d'autres ; je suis préparée à tout ; je ne regretterai rien, si ta tendresse me reste ; au contraire, je serai heureuse de pouvoir te prouver que je ne t'aime que pour toi. Effacés de la liste des grands, on nous inscrira sur celle des heureux ; cela ne vaut-il pas mieux ? Je n'écris pas à ta pauvre mère. Que lui dirais-je ? Assure-la de mon respect et de ma tendresse. Tu me dis que ton retour sera prochain ; ces paroles m'ont soulagée dans ma tristesse, et je t'attends avec impatience. Ne crois pas que je me laisse abattre ; non, mon Eugène, mon courage égale le tien, et je veux te prouver que je suis digne d'être

ta femme. Adieu, cher ami, continue-moi ta tendresse, et crois à celle que je t'ai vouée jusqu'au dernier moment de ma vie. »

Le vendredi 15 décembre 1809 fut le jour choisi par l'empereur pour la dissolution de son mariage civil. A neuf heures du soir, Napoléon, Joséphine, le roi Louis, le roi Jérôme, le roi Murat, les reines d'Espagne, de Hollande, de Naples, de Westphalie, la princesse Pauline Borghèse et le prince Eugène, le prince Cambacérès, duc de Parme, archi-chancelier de l'empire, et le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély, ministre d'État et secrétaire d'État de la famille impériale, se trouvèrent réunis au premier étage du palais des Tuileries, dans la pièce désignée sous le nom de grand cabinet ou salon de l'Empereur, et située entre la salle du Trône et la galerie de Diane.

Napoléon debout, les larmes aux yeux, lut le discours suivant : « Mon cousin le prince archi-chancelier, je vous ai expédié une lettre close, en date de ce jour, pour vous ordonner de vous rendre dans mon cabinet, afin de vous faire connaître la résolution que moi et l'impératrice, ma très chère épouse, nous avons prise. J'ai été bien aise que les rois, reines et princesses, mes frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, ma belle-fille et mon beau-fils, devenu mon fils d'adoption, ainsi que mà mère, fussent présents à ce que j'avais à vous faire connaître.

« La politique de ma monarchie, l'intérêt et le besoin de mes peuples, qui ont constamment guidé toutes mes actions, veulent qu'après moi, je laisse à des enfants, héritiers de mon amour pour mes peuples, ce trône où la Providence m'a placé. Cependant, depuis plusieurs années, j'ai perdu l'espérance d'avoir des enfants de mon mariage avec ma bien-aimée épouse l'impératrice Joséphine. C'est ce qui me porte à sacrifier les plus douces affections de mon cœur, à n'écouter que le bien de l'État, et à vouloir la dissolution de notre mariage.

« Parvenu à l'âge de quarante ans, je puis concevoir l'espérance de vivre assez pour élever dans mon esprit et dans ma pensée les enfants qu'il plaira à la Providence de me donner. Dieu sait combien une pareille résolution a coûté à mon cœur; mais il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de mon courage, lorsqu'il m'est démontré qu'il est utile au bien de la France. »

Déjà très émue, au commencement de ce discours, Joséphine tressaillit de tous ses membres, et faillit s'évanouir, quand elle entendit son époux terminer ainsi une allocution si douloureusement pathétique : « J'ai besoin d'ajouter, dit l'empereur d'une voix frémissante, que, loin d'avoir jamais eu à me plaindre, je n'ai, au contraire, qu'à me louer de l'attachement et de la tendresse de ma bien-aimée épouse. Elle a embelli quinze ans de ma vie; le souvenir en restera toujours

gravé dans mon cœur. Elle a été couronnée de ma main ; je veux qu'elle conserve le rang et le titre d'impératrice, mais surtout qu'elle ne doute jamais de mes sentiments, et qu'elle me tienne toujours pour son meilleur et son plus cher ami. »

Alors ce fut à Joséphine de prendre la parole. Elle le tenta inutilement. Jetant ses yeux brûlés par les larmes sur le papier qu'elle tenait à la main ; elle essaya de lire, mais sa vue se troubla, les sanglots étouffèrent sa voix défaillante, et, désespérant de vaincre une émotion trop forte, elle passa le papier à Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui lut pour elle ce touchant discours :

« Avec la permission de mon auguste et cher époux, je dois déclarer que, ne conservant aucun espoir d'avoir des enfants qui puissent satisfaire les besoins de sa politique et l'intérêt de la France, je me plais à lui donner la plus grande preuve d'attachement et de dévouement qui ait été donnée sur la terre. Je tiens tout de ses bontés; c'est sa main qui m'a couronnée, et, du haut de ce trône, je n'ai reçu que des témoignages d'affection et d'amour du peuple français.

« Je crois reconnaître tous ces sentiments, en consentant à la dissolution d'un mariage qui désormais est un obstacle au bien de la France, qui la prive du bonheur d'être un jour gouvernée par les descendants d'un grand homme, si évidemment suscité par la Providence pour effacer

les maux d'une terrible révolution, et rétablir l'autel, le trône et l'ordre social. Mais la dissolution de mon mariage ne changera rien aux sentiments de mon cœur. L'empereur aura toujours en moi sa meilleure amie. Je sais combien cet acte, commandé par la politique et par de si grands intérêts, a froissé son cœur ; mais l'un et l'autre nous sommes glorieux du sacrifice que nous faisons au bien de la patrie. »

Ce discours une fois lu, Napoléon embrassa Joséphine, et la reconduisit chez elle, où elle resta, comme à demi morte, entre les bras de ses enfants.

La nuit fut également douloureuse pour elle et pour lui. Constant, le valet de chambre de l'empereur, a raconté que Napoléon, au moment où il venait de se mettre au lit, fut surpris par l'arrivée de la malheureuse Joséphine, venant passer quelques instants encore auprès de celui qui allait cesser d'être son époux. Elle lui passa les bras autour du cou, et lui, se levant sur son séant, la pressa sur son cœur, en lui disant, les yeux pleins de larmes : « Allons ! ma bonne Joséphine, sois plus raisonnable. Allons ! du courage, du courage ! Je serai toujours ton ami. »

C'était le lendemain, samedi 16 décembre 1809, que la femme qui avait été l'impératrice des Français et la reine d'Italie, devait quitter les Tuileries pour toujours. Dès le matin, après une nuit d'angoisses, elle fit ses préparatifs de départ.

avec une activité fiévreuse. Ses enfants étaient auprès d'elle. Eugène dut la quitter, à onze heures du matin, pour se rendre au Sénat, où allait être prononcée par un sénatus-consulte la dissolution du mariage impérial.

La séance commença par le serment que le prince Eugène, vice-roi d'Italie et archi-chancelier d'État, prêta, en qualité de sénateur, après s'être exprimé ainsi : « Depuis que les bontés de Sa Majesté l'empereur et roi m'ont appelé à compter parmi vous, des témoignages de sa confiance m'ont tenu continuellement éloigné de Paris, et c'est pour la première fois aujourd'hui que j'ai le bonheur de paraître dans votre sein. Je suis heureux de pouvoir vous dire qu'au milieu des bienfaits dont Sa Majesté n'a cessé de me combler, j'ai été particulièrement sensible à l'honneur qui m'était accordé de faire partie du premier corps de l'Empire. »

Le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély communiqua ensuite à l'Assemblée le projet de sénatus-consulte portant dissolution du mariage impérial. Puis il ajouta, en parlant de Napoléon et de Joséphine : « Leurs cœurs se sont entendus pour faire au plus grand des intérêts le plus noble des sacrifices ; ils se sont entendus pour faire parler à la politique et au sentiment le langage le plus vrai, le plus persuasif, le plus fait pour convaincre et pour émouvoir... C'est désormais au peuple français à se faire entendre.

Sa mémoire est fidèle comme son cœur. Il réunira dans sa pensée reconnaissante les espérances de l'avenir et les souvenirs du passé, et jamais monarques n'auront recueilli plus de respect, d'admiration, de gratitude et d'amour que Napoléon immolant la plus sainte de ses affections au besoin de ses sujets, que Joséphine immolant sa tendresse pour le meilleur des époux, par dévouement pour le meilleur des rois, par attachement pour le meilleur des peuples. Acceptez, Messieurs, au nom de la France attendrie, aux yeux de l'Europe étonnée, ce sacrifice, le plus grand qui ait été fait sur la terre. »

Le prince Eugène prit ensuite la parole : « Vous venez d'entendre, dit-il, la lecture du projet de sénatus-consulte soumis à votre délibération. Je crois devoir, dans cette circonstance, manifester les sentiments dont ma famille est animée. Ma mère, ma sœur et moi, nous devons tout à l'empereur. Il a été pour nous un véritable père. Il trouvera en nous, dans tous les temps, des enfants dévoués et des sujets soumis.

» Il importe au bonheur de la France que le fondateur de cette quatrième dynastie vieillisse environné d'une descendance directe qui soit notre garantie à tous, comme le gage de la gloire de la patrie.

» Lorsque ma mère fut couronnée devant toute la nation par les mains de son auguste époux, elle contracta l'obligation de sacrifier tou-

tes ses affections aux intérêts de la France. Elle a rempli avec courage, noblesse et dignité, ce premier des devoirs. Son âme a été souvent attendrie, en voyant en butte à de pénibles combats un homme accoutumé à maîtriser la fortune, et à marcher toujours d'un pas ferme à l'accomplissement de ses grands desseins. Les larmes qu'a coûtées cette résolution à l'empereur suffisent à la gloire de ma mère. Dans la situation où elle va se trouver, elle ne sera pas étrangère, par ses vœux et par ses sentiments, aux nouvelles prospérités qui nous attendent, et ce sera avec une satisfaction mêlée d'orgueil qu'elle verra tout ce que ses sacrifices auront produit d'heureux pour sa patrie et pour son empereur. »

Le projet, renvoyé à une commission spéciale, qui fit son rapport dans la même séance, fut adopté et converti immédiatement en un sénatus-consulte libellé dans ces termes :

« Article 1er. — Le mariage contracté entre l'empereur Napoléon et l'impératrice Joséphine est dissous.

» Art. 2. — L'impératrice Joséphine conservera le titre et le rang d'impératrice couronnée.

» Art. 3. — Son douaire est fixé à une rente annuelle de deux millions de francs sur le Trésor de l'Etat.

» Art. 4. — Toutes les dispositions qui pourront être prises par l'empereur, en faveur de l'impératrice Joséphine, sur les fonds de la liste

civile, seront obligatoires pour ses successeurs.

» Art. 5. — Le présent sénatus-consulte sera transmis par un message à Sa Majesté l'impératrice-reine. »

L'adresse votée pour Joséphine était ainsi conçue : « Madame, Votre Majesté impériale et royale vient de faire à la France le plus grand des sacrifices. L'histoire en conservera un éternel souvenir. L'auguste épouse du plus grand des monarques ne pouvait pas s'associer à sa gloire immortelle par un dévouement plus héroïque. Depuis longtemps, madame, le peuple français révère vos vertus ; il chérit cette bonté touchante qui inspire toutes vos paroles, comme elle dirige toutes vos actions ; il admirera votre dévouement sublime, il décernera à jamais à Votre Majesté impériale et royale un hommage de reconnaissance, de respect et d'amour. »

Tandis que le dernier écho des adulations officielles retentissait ainsi sous les voûtes du Sénat, Joséphine quittait les Tuileries. Il avait été convenu que, dans la journée, elle partirait pour la Malmaison, son ancienne demeure favorite, tandis que l'empereur se rendrait à Trianon. Ce fut lui qui partit le premier, à quatre heures de l'après-midi. Moins insensible que ses adversaires le prétendent, Napoléon avait souffert, Napoléon avait pleuré ; le cœur de l'homme avait battu sous le manteau du souverain. En se disant que désormais il n'entendrait plus aux Tuileries

le son de la voix de Joséphine, cette voix qui lui paraissait la plus douce de toutes les harmonies, l'antique palais des rois lui sembla devenir un séjour morose et funeste, et il voulut aller chercher ailleurs le repos ; s'il le pouvait, l'oubli. Se réfugiant à Trianon, il y évoquerait le souvenir d'une femme plus malheureuse encore que Joséphine, le souvenir de Marie-Antoinette. Quand on vint l'avertir que sa voiture l'attendait dans la cour des Tuileries, il prit rapidement son chapeau, et dit à son secrétaire : « Méneval, venez avec moi ! » Ce dernier suivit l'empereur par le petit escalier qui conduisait du premier étage au rez-de-chaussée, où se trouvait situé l'appartement de l'impératrice. Joséphine était seule et paraissait livrée aux plus sombres réflexions. Voyant entrer Napoléon et M. de Méneval, elle se leva vivement, et se jeta en sanglotant au cou de l'empereur, qui, la serrant contre sa poitrine, l'embrassa à plusieurs reprises. Alors elle s'évanouit, et M. de Méneval s'empressa de sonner, pour appeler au secours. Napoléon, voulant éviter la prolongation de scènes si douloureuses, déposa l'infortunée Joséphine dans les bras de son secrétaire, dès qu'il s'aperçut qu'elle commençait à reprendre ses esprits, et, après avoir recommandé à M. de Méneval de ne pas la quitter, il se retira brusquement par les salons du rez-de-chaussée, et monta en voiture, se rendant à Trianon.

La disparition de l'empereur redoubla les sanglots de la souveraine abandonnée. Ses femmes, qui venaient d'entrer dans sa chambre, la mirent sur un canapé, et lui donnèrent les premiers soins. Dans son trouble, elle avait pris les mains de M. Méneval : « Dites à l'empereur, s'écria-t-elle, de ne pas m'oublier. Assurez-le d'une affection qui survivra à tout événement. Promettez-moi de me donner de ses nouvelles, dès que vous arriverez à Trianon, et veillez à ce qu'il m'écrive. » Elle avait peine à laisser partir le secrétaire de Napoléon, comme si cet éloignement allait rompre le dernier lien par lequel elle tenait encore à l'empereur.

L'heure fatale a sonné. Joséphine va partir à son tour. Le vestibule est rempli par les habitants du château qui veulent la saluer au passage. Tout le monde la regrette. On surprend des larmes dans les yeux. Et comment en serait-il autrement ? Elle a toujours été si bonne ! Quand on avait quelque grâce à solliciter, quelque droit à faire valoir, quelque faute à se faire pardonner, à qui s'adressait-on ? toujours à elle. Quel était celui des serviteurs, grands ou petits, de Napoléon, qui ne le regardât comme une protectrice, un bon ange ? Pauvre et charmante impératrice, qui serait assez insensible, assez cruel, pour ne point la plaindre ? Quelle différence, quel contraste entre la journée du 19 février 1800, où elle était entrée aux Tuileries, et la journée du

16 décembre 1809, où elle en sort! Elle y était entrée, joyeuse, confiante dans l'avenir, pleine d'enthousiasme, fière de la gloire de son époux, gloire sans nuage, soleil sans tache; elle en sort affligée, brisée, désespérée, triste jusqu'à la mort, avec le vague pressentiment des catastrophes qui accableront si tôt l'empire et l'empereur. Le 19 février 1800, quelle animation, quel éclat, quelle joie patriotique! Du haut des fenêtres du palais où elle venait de s'installer comme une reine, Joséphine regardait les plus belles et les plus vaillantes troupes du monde défiler devant Bonaparte, qui avait Lannes à sa droite, et Murat à sa gauche. Aurait-on pu prédire alors la fin tragique de ces trois hommes, si jeunes, si fiers, dont l'un devait expirer les deux jambes emportées par un boulet de canon, l'autre être fusillé, l'autre mourir de langueur, captif sur un rocher brûlé par le soleil? Qui aurait eu, en 1800, des pressentiments sombres? L'aurore était si rayonnante! Le vainqueur d'Italie et d'Egypte était si acclamé, lorsque, au défilé des glorieux drapeaux de la 96e, de la 43e, de la 30e demi-brigades, étendards noblement mutilés, qui n'étaient plus que des bâtons surmontés de quelques lambeaux criblés de balles et noircis par la poudre, il ôtait son chapeau, et s'inclinait respectueusement! C'était l'époque où, après la revue, il disait à son secrétaire: — « Bourrienne, entendez-vous le bruit de ces acclamations qui

durent encore ? Il est aussi doux pour moi que le son de voix de Joséphine. »

Qu'ils étaient déjà loin, hélas ! ces temps d'ivresse ! Et maintenant quelle amertume ! Funeste palais des Tuileries ; séjour de déceptions et de mensonges, de catastrophes et d'effondrements, comment sont sorties de tes murs les souveraines qui y avaient fait une entrée triomphale ? 10 août 1792, 16 décembre 1809, 29 mars 1814, 21 février 1848, 4 septembre 1870, quelles dates pleines d'enseignements lugubres ! Au milieu de quelles angoisses les cinq souveraines sont chassées du palais maudit : Joséphine par le divorce, Marie-Louise par l'invasion, Marie-Antoinette, Marie-Amélie et l'impératrice Eugénie par l'émeute !

C'en est fait, Joséphine ne franchira plus le seuil du palais où elle a eu des éclairs de joie et tant de longues heures de souffrances ! Elle s'achemine tristement vers cette demeure de la Malmaison où naguère elle était si heureuse de se rendre, pour y goûter en paix les douceurs de la vie privée ! Le bruit des roues de la voiture retentit douloureusement dans son cœur, et, comme en proie à un mauvais rêve, elle récapitule en silence les angoisses et les déchirements de la fatale quinzaine qui vient de s'écouler. Au lieu d'être impatiente d'arriver au terme de son trajet funèbre, elle a peur d'entrer dans ce château, jadis si riant, qui, aujourd'hui, va s'ouvrir devant

elle comme une tombe. La souveraine, privée du trône, se consolerait facilement; l'épouse, privée de son époux, ne veut pas de consolation !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

LA MALMAISON APRÈS LE DIVORCE.

Le cruel sacrifice du divorce avait été consommé dans le palais des Tuileries, le vendredi 15 décembre 1809, à neuf heures du soir. Le lendemain, vers la chute du jour, la femme qui avait été l'impératrice des Français et la reine d'Italie, se réfugiait, comme une exilée, dans le domaine de la Malmaison. L'arrivée fut profondément triste. Il pleuvait. La terre était jonchée de feuille mortes. Entre le temps et l'état de l'âme de la souveraine abandonnée il y avait une saisissante analogie. La pluie ressemblait aux larmes de Joséphine, et le vent à ses gémissements. Quand elle revit le château tout rempli des souvenirs et de la gloire de Napoléon, la bibliothèque où il travaillait, la salle à manger où il prenait ses repas avec elle, le salon où il avait des conversations si brillantes, la galerie où il écou-

tait avec tant de plaisir la musique italienne, la chambre à coucher, naguère commune aux deux époux, et où elle était destinée à mourir loin de lui, elle souffrit cruellement. Quelle différence entre cette nuit de décembre, nuit glaciale, obscure, lugubre, et les radieuses nuits d'été où, vêtue de blanc, et entourée de jeunes beautés qui ressemblaient à de gracieuses apparitions, la femme du premier consul se promenait avec lui sous les arbres, à la douce clarté de la lune et des étoiles ! C'est à la Malmaison qu'elle avait été si heureuse. C'est là qu'elle avait tant joui des gloires si pures de la France consulaire. C'est là qu'elle avait présidé avec tant de grâce cette cour républicaine, si jeune, si enthousiaste et si charmante. C'est là qu'elle avait vu toute chose sous l'éclat d'un prisme enchanteur. C'est là qu'elle s'était imaginé que l'amour de Bonaparte pour elle durerait toujours. Évoquant un passé trop vite évanoui, elle méditait et soupirait.

Ces premières heures à la Malmaison, autrefois lieu de plaisir et maintenant lieu d'exil, furent extrêmement pénibles. « L'impératrice, nous dit sa femme de chambre, M[lle] Avrillon, était plongée dans une affliction profonde ; mais Sa Majesté ne fut pas malade. Je restai près d'elle une grande partie de la nuit ; il lui fut impossible de dormir, et le temps s'écoula en conversations. Aucune aigreur n'entrait dans ses discours, même pendant cette première nuit, où le coup qui l'avait

accablée était encore si récent; elle parlait de l'empereur avec le même respect, avec la même affection que par le passé. » Le lendemain, quand elle aperçut à travers les barreaux des persiennes les tristes lueurs d'un jour blafard, elle sentit redoubler son chagrin. La pluie tombait sans cesse, et, comme l'a dit le poète :

Il pleut, rien n'est plus noir que la pluie au matin.
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant l'aube pleure de naître...

La journée allait être, pour la malheureuse Joséphine, remplie d'émotions et d'angoisses. Les visites qu'elle reçut ravivaient sa douleur, au lieu de l'apaiser. Elle était assise, dans son salon, près de la cheminée, à droite en entrant, au-dessous du tableau de Girodet qui représentait les guerriers d'Ossian accueillant, je ne sais dans quel paradis, Kléber, Hoche et Marceau. Sa figure était bouleversée. Elle avait eu la précaution de mettre une grande capote de gros drap de Naples blanc, qui avançait sur ses yeux, et cachait ses larmes, quand elle pleurait plus abondamment à la vue de quelques personnes qui lui rappelaient ses beaux jours passés. « Lorsqu'elle me vit, a raconté la duchesse d'Abrantès, elle me tendit la main et m'attira à elle. — « J'ai presque « envie de vous embrasser, me dit-elle. Vous « êtes venue le jour du deuil. » Je pris sa main et la portai à mes lèvres. Elle me paraissait en ce moment digne des respects de l'univers. Mais,

lorsque je la quittai pour aller m'asseoir, et que je pus l'examiner à mon aise, il se joignit à ce sentiment une profonde pitié, en songeant à quel point elle devait être malheureuse. C'était la douleur la plus vive, la plus avant dans l'âme. Elle souriait à chaque arrivant, en inclinant doucement la tête, avec cette même grâce qu'elle avait toujours. Mais, en même temps, on voyait, malgré ses efforts, les larmes jaillir de ses yeux. Elles roulaient sur ses joues, venaient tomber sur la soie de sa robe, et cela sans effort. C'était le cœur qui repoussait au dehors les larmes dont il était rempli. On voyait qu'il lui fallait pleurer, ou bien qu'elle aurait étouffé. »

Ses enfants étaient auprès d'elle ; mais, malgré toute leur tendresse, pouvaient-ils la consoler ? Eugène, qui était le meilleur des fils, redoublait pour sa mère de soins et de prévenances, et, dans l'espoir d'adoucir un si cruel chagrin, il affectait un calme qui allait parfois jusqu'à un simulacre de gaieté. C'est ainsi que, par une lettre adressée à sa femme, il rendait compte de la journée du dimanche 17 décembre 1809, surlendemain du divorce. « Nous voici à Malmaison depuis hier soir, ma chère Auguste. Si le temps avait été plus beau, nous aurions pu passer une journée moins triste ; mais il n'a pas cessé de pleuvoir. L'impératrice se porte bien. Sa douleur a été assez vive ce matin en revoyant les lieux qu'elle avait habités si longtemps avec l'empereur ; mais son

courage a repris le dessus, et elle est résignée à sa nouvelle position. Moi, je crois fermement qu'elle sera plus heureuse et plus tranquille. Nous avons eu ce matin quelques visites. On ne parle, nous dit-on, à Paris, que de notre courage et de la résignation de l'impératrice. Ils seraient bien sots, ceux qui pourraient croire que j'ai regretté quelque faveur ou quelque élévation. J'espère qu'à la manière dont j'ai pris la chose, je convaincrai les plus incrédules que je suis au-dessus de tout cela. Je ne te cacherai pas que je n'ai eu qu'une seule inquiétude, c'était de penser que cet événement pourrait te faire de la peine. J'ai cependant été tant de fois à même d'apprécier ton excellent caractère, que j'aime à penser que tu seras la première de mon avis. Tu as dû voir toutes les pièces de cette affaire dans le *Moniteur* de ce matin. J'espère que je serai bientôt à Milan, et là tu me diras franchement ta façon de penser. »

Le *Moniteur* du 17 décembre ayant publié un long récit de ce qui s'était passé aux Tuileries l'avant-veille, et la veille au Sénat, l'émotion fut très vive parmi les Parisiens, et partout l'on s'exprima au sujet de Joséphine dans les termes les plus sympathiques. Les gens du peuple et les bourgeois se disaient que l'étoile de Napoléon allait peut-être se voiler, puisqu'il n'avait plus auprès de lui la femme qui lui portait bonheur. L'aristocratie, que l'impératrice avait toujours

cherché à protéger, parlait d'elle avec une bienveillante tristesse. Les dames de la cour se demandaient non sans inquiétude quel serait le caractère de la nouvelle souveraine, et n'espéraient pas qu'elle serait aussi indulgente, aussi serviable, aussi affable, aussi foncièrement bonne que Joséphine.

Mme de Rémusat écrivait, le 17 décembre, à son mari, qui avait, comme premier chambellan, accompagné l'empereur à Trianon : « J'ai bien peur que vous n'ayez là-bas bien du mauvais temps comme ici ; il pleut à verse, et la campagne doit être fort triste. J'irai demain à la Malmaison. J'ai pleuré ce matin en lisant le *Moniteur ;* tous ces discours sont bien faits et font un bon effet. Je n'ai vu, aujourd'hui et hier, que des personnes touchées. On répète beaucoup que l'empereur pleurait. Cela nous plaît, à nous autres femmes ; les larmes des hommes, et surtout des rois, ne manquent guère leur effet, et vous le savez bien, messieurs. »

La journée du 18 décembre fut pour Joséphine une journée de profonde émotion. Elle reçut à la Malmaison la visite de l'empereur. Napoléon était aussi attendri qu'elle-même, et tous deux firent un grand effort pour vaincre leur mutuelle douleur. Une tristesse incurable était marquée sur le visage de la pauvre impératrice, mais elle fut assez maîtresse d'elle-même pour ne pas éclater en sanglots, et parvint à se modérer, afin

de ne pas trop affliger l'empereur et l'engager à revenir. Napoléon lui serra cordialement la main, mais il ne lui parla qu'en présence de témoins, et la quitta sans l'avoir embrassée. Il n'était plus que son ami.

Rentré à Trianon, il lui écrivit, à huit heures du soir, la lettre suivante : « Mon amie, je t'ai trouvée aujourd'hui plus faible que tu ne devrais être. Tu as montré du courage ; il faut que tu en trouves pour te soutenir ; il ne faut pas te laisser aller à une funeste mélancolie ; il faut te trouver contente et surtout soigner ta santé, qui m'est si précieuse. Si tu m'es attachée et si tu m'aimes, tu dois te comporter avec force et te placer heureuse. Tu ne peux pas mettre en doute ma constante et tendre amitié, et tu connaîtrais bien mal tous les sentiments que je te porte si tu supposais que je puisse être heureux si tu n'es pas heureuse, et surtout si tu ne te tranquillises. Adieu, mon amie ; dors bien ; songe que je le veux. » Joséphine, qui reçut cette lettre avant de se coucher, ne dormit pas sans doute beaucoup, malgré la volonté de Napoléon ; mais elle fut touchée de ces lignes amicales, et probablement son insomnie fut moins amère.

Mme de Rémusat, qui était arrivée à la Malmaison le 18 décembre, jour de la visite de l'empereur, écrivait à son mari, le lendemain : « J'avais espéré un moment, mon ami, que tu accompagnerais l'empereur hier, et que je te

verrais. J'espère qu'il y aura ici quelque occasion pour Trianon aujourd'hui, et je vais tenir ma lettre prête. J'ai été reçue ici avec une vraie affection ; on y est bien triste, comme tu peux le supposer. L'impératrice, qui n'a plus besoin d'efforts, est très abattue ; elle pleure sans cesse, et fait réellement mal à voir. Ses enfants sont pleins de courage; le vice-roi est gai, il la soutient de son mieux ; ils lui sont d'un grand secours... Il faudrait bien du bonheur pour que cette habitation fût gaie dans cette saison. Il fait un vent abominable, et toujours de la pluie. Cela n'a pas empêché qu'il n'y eût ici un monde énorme toute la journée; chaque visite renouvelle ses larmes. Cependant, il n'y a pas de mal que toutes ses impressions se renouvellent ainsi coup sur coup; le repos viendra après. Je crois que je resterai ici jusqu'à samedi. »

Napoléon, dans l'espoir de consoler Joséphine, lui écrivit le mardi 19 décembre, le mercredi 20 et le jeudi 21. Voici ces trois lettres : « Mardi, à six heures. La reine de Naples, que j'ai vue à la chasse au bois de Boulogne, où j'ai forcé un cerf, m'a dit qu'elle t'avait laissée hier, à une heure après-midi, bien portante. Je te prie de me dire ce que tu as fait aujourd'hui. Moi, je me porte fort bien. Hier, quand je t'ai vue, j'étais malade. Je pense que tu auras été te promener. Adieu, mon amie. » — « Mercredi, 7 heures du soir. Je reçois ta lettre, mon amie. Savary me

dit que tu pleures toujours. J'espère que tu auras pu te promener aujourd'hui. Je t'ai envoyé de ma chasse. Je viendrai te voir, lorsque tu me diras que tu es raisonnable et que ton courage prend le dessus. Demain, toute la journée, j'ai les ministres. Adieu, mon amie ; je suis triste aussi aujourd'hui ; j'ai besoin de te savoir satisfaite et d'apprendre que tu prends de l'aplomb. Dors bien. » — « Jeudi, à midi. Je voulais venir te voir aujourd'hui, mon amie ; mais je suis très occupé et un peu indisposé. Je vais cependant aller au conseil. Je te prie de me dire comment tu te portes. Ce temps est bien humide et pas du tout sain. »

Les lettres de Napoléon, au lieu de calmer Joséphine, l'agitaient, et ses souffrances augmentaient en proportion de l'amour qu'elle avait pour lui et des témoignages d'amitié qu'elle en recevait encore. L'arrivée de chacune de ces lettres, si impatiemment attendues, ouvertes avec tant d'émotion, lues, relues, commentées avec tant de plaisir et de douleur, était pour une femme, affectueuse et sensible entre toutes, l'occasion d'une véritable crise. Mme de Rémusat écrivait à son mari, le vendredi 22 décembre : « L'impératrice a passé une matinée déplorable. Elle reçoit des visites qui renouvellent sa douleur, et puis, chaque fois qu'il arrive quelque chose de l'empereur, elle est dans des crises terribles. Il faudrait trouver moyen d'engager l'em-

pereur, soit par le grand maréchal, soit par le prince de Neufchâtel, à modérer les expressions de ses regrets et de son affliction, quand il lui écrit; car, lorsqu'il lui témoigne d'une manière trop vive sa tristesse, elle tombe dans un vrai désespoir, et alors réellement sa tête semble s'égarer. Je la soigne de mon mieux; elle me fait un mal affreux, elle est douce, souffrante, affectueuse, enfin tout ce qu'il faut pour déchirer le cœur. En l'attendrissant, l'empereur augmente cet état. Au milieu de tout cela, il ne lui échappe pas un mot de trop, pas une plainte aigre; elle est réellement douce comme un ange. Je l'ai fait promener ce matin; je voulais essayer de fatiguer son corps pour reposer son esprit. Elle se laissait faire; je lui parlais, je la questionnais, je l'agitais en tous sens, elle se prêtait à tout, comprenait mon intention, et semblait m'en savoir gré, au milieu de ses larmes. Au bout d'une heure, je t'avoue que je m'étais fait un tel effort que je me suis sentie défaillir, et je me suis trouvée, un moment, presque aussi faible qu'elle. — Il me semble parfois, me disait-elle, que je suis morte, et qu'il ne me reste qu'une sorte de faculté vague de sentir que je ne suis plus.

« Tâche, si tu peux, de faire arriver à l'empereur qu'il lui écrive de manière à l'encourager, et pas le soir, parce que cela lui donne des nuits affreuses et terribles. Elle ne sait comment supporter ses regrets; sans doute, elle supporterait

encore moins sa froideur ; mais il y a un milieu à tout cela. Je l'ai vue hier dans un tel état, après la dernière lettre de l'empereur, que j'ai été au moment d'écrire moi-même à Trianon. »

Le dimanche 24 décembre, Napoléon vint faire une nouvelle visite à Joséphine. Toujours annoncées à l'avance, ces visites avaient quelque chose de cérémonieux et de contraint. L'empereur se faisait accompagner par deux de ses officiers de service. Dès qu'on apercevait sa voiture, l'impératrice sortait pour le recevoir au perron. Ils ne s'embrassaient point, mais ils se donnaient la main ; ils faisaient un tour de promenade dans le parc, et quelquefois s'asseyaient sur un banc où ils causaient. Pendant ces tête-à-tête, les officiers de service qui avaient accompagné le souverain, se tenaient dans le salon avec les dames de Joséphine, mais l'empereur affectait toujours de rester en vue des croisées du château. Il donnait le signal du départ, et l'impératrice le reconduisait jusqu'à sa voiture. Malgré ce qu'il y avait de pénible dans de pareilles visites, où l'affection était paralysée par l'étiquette, Joséphine se réjouit particulièrement de celle qu'elle reçut le 24 décembre, car Napoléon la pria de venir le voir le lendemain à Trianon. Il lui fit dans ce palais l'accueil le plus gracieux, et la retint à dîner, ce qui la charma. « Cette invitation, raconte Mlle Avrillon, combla de joie l'impératrice. A son retour, elle me dit combien l'empe-

reur avait été aimable pour elle ; il l'avait retenue toute la soirée, lui disant les choses les plus agréables ; elle avait alors un air de bonheur et d'aisance qui aurait pu faire croire que Leurs Majestés ne s'étaient jamais quittées ; au surplus, ce fut la seule fois qu'ils se revirent aussi intimement. »

Ce dîner de Trianon, qui eut lieu le lundi 25 décembre 1809, fut le dernier repas que Napoléon et Joséphine prirent ensemble. Le lendemain, l'empereur lui écrivait : « Trianon, Mardi. Je me suis couché hier après que tu as été partie, mon amie. Je vais à Paris. Je désire te savoir gaie. Je viendrai te voir dans la semaine. J'ai reçu tes lettres, que je vais lire en voiture. » Le même jour (mardi 26 décembre), Napoléon arrivait à Paris, et, le lendemain, il adressait cette lettre à Joséphine : « — Mercredi, à midi. Eugène m'a dit que tu avais été toute triste hier ; cela n'est pas bien, mon amie, c'est contraire à ce que tu m'avais promis. J'ai été fort ennuyé de revoir les Tuileries ; ce grand palais m'a paru vide, et je m'y suis trouvé isolé. Adieu, mon amie ; porte-toi bien. » Quand on connaît le caractère de Joséphine, on se rend facilement compte des émotions que lui causait la correspondance de l'homme qui avait été son époux, et qu'elle chérissait de toutes les forces de son âme. Lui écrivait-il : « Je suis triste », elle se disait : Que ne suis-je là pour le consoler ! « Je me sens

indisposé ». — Que ne suis-je là pour veiller sur cette santé si chère! « Je me trouve isolé dans ce grand palais des Tuileries, qui me paraît vide ». — Que ne suis-je là pour rendre à ce séjour son animation d'autrefois, que ne suis-je là pour entourer mon bien-aimé de mes soins, de mon dévouement, de ma tendresse!

Il faut le reconnaître, les Beauharnais avaient vraiment du cœur. Le prince Eugène, qui était si bon, s'efforçait d'être un consolateur pour sa mère, pour sa sœur, pour sa femme. Il adressait à cette princesse qui était restée à Milan, des lettres remplies des sentiments de famille les plus affectueux et les plus touchants : « Malmaison, 26 décembre 1809. — Ma chère Auguste, l'empereur est venu avant-hier voir l'impératrice. Hier, elle a été à Trianon pour le voir, et elle a été retenue à dîner. L'empereur a été très bon et très aimable pour elle, et elle m'a paru être beaucoup mieux. Tout me porte à penser que l'impératrice sera plus heureuse dans sa nouvelle position, et nous tous aussi. Tu peux me croire, parce que je vois la chose en parfaite tranquillité. J'espère que ta santé n'a point souffert de ces nouvelles circonstances; je te conjure de ne point t'en affecter. Il n'y a rien à regretter, et nous serons toujours heureux, parce que nous nous aimerons toujours. » — « Malmaison, 28 décembre 1809. — Ma chère Auguste, tu es bien bonne et bien aimable avec les charmantes lettres

que tu m'écris ; je suis bien heureux que tu aies approuvé ma conduite dans cette circonstance ; et moi aussi je suis fier d'être ton époux, et je t'aimerais cent fois plus encore, s'il m'était possible de t'aimer davantage. »

Revenons aux lettres de Napoléon à Joséphine. Il lui écrivait, le 29 décembre : « Paris, ce vendredi. Mon amie, je reçois ta lettre ; je vois avec peine que tu as été malade ; je crains que ce ne soit ce mauvais temps. Mme de la T... est une des plus folles du faubourg ; j'ai souffert fort longtemps son caquet ; je m'en suis ennuyé, et j'ai ordonné qu'elle ne revînt plus à Paris. Il y a cinq ou six autres vieilles femmes que je veux également renvoyer de Paris ; elles gâtent les jeunes par leurs sottises. Je nommerai Mme de Mackau baronne, puisque tu le désires, et ferai tes autres commissions. Ma santé est assez bonne. La conduite de B... me paraît fort ridicule. Je désire te savoir bien portante. Adieu, mon amie. » Le surlendemain, 31 décembre, nouvelle lettre : « Dimanche, à dix heures du matin. J'ai aujourd'hui grande parade, mon amie ; je verrai toute ma vieille garde, et plus de soixante trains d'artillerie. Le roi de Westphalie s'en va chez lui, ce qui pourra donner une maison vacante à Paris. Je suis triste de ne pas te voir. Si la parade finit avant trois heures, je viendrai ; sans cela, à demain. Adieu, mon amie. »

Le lundi 1er janvier 1810, Joséphine com-

mença l'année dans des conditions qui contrastaient beaucoup avec les adulations et les compliments officiels des années précédentes. Elle jouissait, au moins, de la consolation d'avoir ses enfants auprès d'elle. Le prince Eugène avait écrit, l'avant-veille, à sa femme : « Ma chère Auguste, lundi ce sera le premier jour de l'an, on fera des visites et des compliments ; moi, je tâcherai d'éviter tout cet ennui, en restant à la campagne. »

Le 4 janvier 1810, Napoléon adressait cette lettre à Joséphine : « Jeudi soir. — Hortense, que j'ai vue cette après-midi, m'a donné, mon amie, de tes nouvelles. J'espère que tu auras été voir aujourd'hui tes plantes, la journée ayant été belle. Je ne suis sorti qu'un instant à trois heures, pour tirer quelques lièvres. Adieu, mon amie, dors bien. » Autre lettre, le lendemain 5 janvier : « Vendredi, à huit heures. — Je voulais venir te voir aujourd'hui ; mais je ne le puis ; ce sera, j'espère, pour demain. Il y a bien longtemps que tu ne m'as donné de tes nouvelles. J'ai appris avec plaisir que tu t'étais promenée dans ton jardin pendant ces froids. Adieu, mon amie, porte-toi bien, et ne doute jamais de mes sentiments. »

Napoléon n'avait pas donné un vain espoir à Joséphine. Le samedi 6 janvier, il lui faisait, en effet, une visite à la Malmaison. Cette visite le toucha sans doute, car le lendemain 7 janvier,

il écrivait cette lettre tout particulièrement affectueuse : « Dimanche, à huit heures du soir. — J'ai été bien content de t'avoir vue hier ; je sens combien ta société a de charmes pour moi. J'ai travaillé aujourd'hui avec Estève. J'ai accordé 100,000 francs pour 1810, pour l'extraordinaire de la Malmaison. Tu peux donc faire planter tout ce que tu voudras ; tu distribueras cette somme comme tu l'entendras. J'ai chargé Estève de remettre 200,000 francs aussitôt que le contrat de la maison Julien sera fait. J'ai ordonné que l'on paierait ta parure de rubis, laquelle sera évaluée par l'intendance, car je ne veux pas de voleries de bijoutiers. Ainsi, voilà 400,000 francs que cela me coûte. J'ai ordonné que l'on tînt le million que la liste civile te doit, pour 1810, à la disposition de ton homme d'affaires, pour payer tes dettes. Tu dois trouver, dans l'armoire de la Malmaison, 5 à 600,000 francs ; tu peux les prendre pour faire ton argenterie et ton linge. J'ai ordonné qu'on te fît un très beau service de porcelaine ; on prendra tes ordres pour qu'il soit très beau. » Le 9 janvier, Napoléon écrivait : « Mardi. — Je serais venu te voir aujourd'hui, si je n'avais dû aller voir le roi de Bavière, qui vient d'arriver à Paris. Je serai chez lui ce soir à huit heures, et de retour à dix. J'espère te voir demain, et te trouver gaie et d'aplomb. Adieu, mon amie. » Et le lendemain, mercredi 10 janvier : « Mon amie, je ne vois pas d'inconvénient

que tu reçoives le roi de Wurtemberg quand tu voudras. Le roi et la reine de Bavière doivent aller te voir après-demain. Je désire fort aller à la Malmaison ; mais il faut que tu sois forte et tranquille ; le page de ce matin dit qu'il t'a vue pleurer. Je vais dîner tout seul. Adieu, mon amie ; ne doute jamais de mes sentiments pour toi ; tu serais injuste et mauvaise. » Nouvelle lettre le 13 janvier : « Samedi, à une heure après-midi. Mon amie, j'ai vu hier Eugène qui m'a dit que tu recevrais les rois. J'ai été au concert jusqu'à huit heures ; je n'ai dîné, tout seul, qu'à cette heure-là. Je désire bien te voir. Si je ne viens pas aujourd'hui, je viendrai après la messe. Adieu, mon amie ; j'espère te trouver sage et bien portante. Ce temps-là doit bien te peser. »

Cependant, Joséphine ne se consolait pas. Elle se rattachait d'une main désespérée aux débris de son ancien bonheur, et, semblables aux dernières lueurs d'un feu qui va s'éteindre, les témoignages de sympathie que l'homme qu'elle aimait lui accordait encore entretenaient secrètement dans son cœur de femme je ne sais quelles vagues illusions, qui ajoutaient à son trouble et à ses inquiétudes. Peut-être s'ingéniait-elle à mettre sur le compte d'un restant d'amour ce qui, de la part de l'empereur, provenait surtout d'un sentiment de commisération. Tant qu'il n'était pas l'époux d'une autre femme,

Joséphine ne se sentait pas complètement sacrifiée ; mais, à mesure que l'heure du fatal mariage approchait, ses angoisses s'accroissaient, et, peut-être pour ménager une sensibilité si vive, Napoléon allait rendre ses visites et ses lettres plus rares. Le 17 janvier, il écrivait : « Mon amie, d'Audenarde, que je t'ai envoyé ce matin, me dit que tu n'as plus de courage depuis que tu es à la Malmaison. Ce lieu est cependant tout plein de nos sentiments, qui ne peuvent et ne doivent jamais changer, du moins de mon côté. J'ai bien envie de te voir, mais il faut que je sois sûr que tu es forte, et non faible ; je le suis aussi un peu, et cela me fait un mal affreux. Adieu, Joséphine ; bonne nuit. Si tu doutais de moi, tu serais bien ingrate. » Et le 20 janvier : « Je t'envoie, mon amie, la boîte que je t'avais promise avant-hier, et qui représente l'île de Lobau. J'ai été un peu fatigué hier. Je travaille beaucoup et ne sors pas. Adieu, mon amie. »

On doit rendre cette justice à l'empereur, qu'il tenait à ce que Joséphine continuât à être entourée de respect et d'hommages. Dans les premiers jours qui avaient suivi le divorce, les courtisans, toujours désireux, non seulement d'exécuter, mais même de pressentir les volontés du maître. se demandaient avec anxiété s'il était politique de leur part de faire encore leur cour à l'impératrice Joséphine. Beaucoup d'entre eux se posèrent d'abord la question, sans

avoir le courage d'y répondre. Il y en eut pourtant qui, dès le premier jour, prirent le chemin de la Malmaison, sans se préoccuper de savoir si cet empressement déplairait ou plairait à l'empereur. Ceux qui hésitaient croyaient prudent d'attendre le mot d'ordre de Napoléon. Enfin le maître parla. Ayant demandé à plusieurs grands personnages qui assistaient à son lever s'ils avaient été voir l'impératrice Joséphine, il remarqua sur leurs visages leur perplexité. Ceux qui s'étaient abstenus faisaient, avec une salutation jusqu'à terre, un signe de dénégation ; d'autres donnaient à leur révérence une apparence affirmative. Alors, regardant ceux qui n'avaient pas été à la Malmaison : « Messieurs, dit l'empereur, ce n'est pas bien. Il faut aller voir l'impératrice Joséphine. » A peine le lever était-il fini, que la route de la Malmaison se couvrait de voitures.

Depuis lors, les visites continuèrent sans cesse. On savait qu'en faisant sa cour à Joséphine, on faisait sa cour à Napoléon. Quand, à son lever, le souverain distinguait, dans la foule de ses courtisans, un de ceux qu'il savait être assidus à la Malmaison, il lui parlait avec bienveillance, s'informait avec intérêt de la santé de l'impératrice, et quelquefois même, le chargeait de commissions pour elle. Joséphine, qui connaissait à fond le cœur humain, comme toutes les personnes qui ont passé par les vicissitudes de la

fortune, croyait ou faisait semblant de croire aux protestations de dévouement et de fidélité qu'on lui adressait encore, comme par un reste d'habitude. D'ailleurs, elle était, malgré sa douleur, si aimable, si gracieuse, si avenante, si femme du monde, si grande dame, dans la meilleure acception de ce mot, qu'on n'avait nul mérite à lui faire des visites, qui étaient assurément plus agréables aux visiteurs qu'à elle-même.

Joséphine vivait alors à la Malmaison comme une simple particulière. Le matin, elle descendait à dix heures dans les appartements du rez-de-chaussée. A dix heures et demie on servait le déjeuner, auquel assistaient d'ordinaire quelques personnes venues de Paris. L'impératrice plaçait auprès d'elle celles qui avaient le rang le plus élevé, en face était le prince Eugène. Après le déjeuner, si le temps le permettait, on allait faire un tour de promenade dans le parc, on visitait les serres, et Joséphine portait du pain aux faisans dorés, aux pintades et aux oiseaux rares. La journée se passait en grande partie à recevoir des visites. Après le dîner, l'impératrice, quand il y avait peu de monde, se mettait à son métier de tapisserie, ou se faisait faire la lecture. Parfois, aussi, elle jouait au whist, ou faisait des patiences. La conversation était peu animée, car on se trouvait dans une atmosphère de tristesse, et l'on respectait un chagrin sacré qu'une gaieté bruyante aurait troublé. A la fin de la soirée, on

prenait le thé. Joséphine, après avoir donné le signal de la retraite, remontait lentement dans sa chambre solitaire, et le lendemain, toujours aussi monotone, la même existence continuait.

II

L'ÉLYSÉE

Joséphine n'était certainement pas heureuse à la Malmaison, et cependant elle tenait beaucoup à cette résidence, et ne craignait rien tant que d'en être exilée. Renoncer à un séjour qu'elle avait choisi, embelli, agrandi, où elle avait mis toutes ses pensées, tous ses rêves, toute son âme, aurait été pour elle un véritable supplice. De tous les avantages que l'empereur lui avait accordés, comme des consolations, au moment du divorce, celui auquel elle attachait peut-être le plus de prix, était la permission de vivre au château de la Malmaison et au palais de l'Élysée, dont elle était devenue propriétaire. Française dans l'âme, rien ne l'inquiétait autant que la crainte d'être forcée de vivre à l'étranger. Elle tenait au ruisseau de la Malmaison autant que Mme de Staël au ruisseau de la rue du Bac. A

Milan, près de son fils, vice-roi d'Italie, elle aurait été traitée avec tous les égards imaginables : on l'aurait aimée, adulée, adorée ; mais Milan n'était pas la France, et rien pour Joséphine ne pouvait remplacer la patrie. Elle s'attachait, comme toutes les âmes vraiment sensibles, non seulement aux personnes, mais aux choses, et ses yeux n'auraient pu se déshabituer des horizons qui lui étaient chers. Une nouvelle phase d'inquiétudes allait s'ouvrir pour elle, et, autant elle avait redouté le divorce, autant elle allait redouter l'exil. Les compliments qu'on lui adressait encore sur sa grâce et ses charmes lui faisaient croire que, sans doute, elle exciterait les défiances de la nouvelle souveraine, et qu'elle serait sacrifiée à la jalousie de cette femme, comme elle l'avait déjà été aux intérêts de la politique. Et, pourtant, elle poussait l'abnégation jusqu'à travailler elle-même au mariage de Napoléon et de Marie-Louise, et à entamer la négociation avec Mme de Metternich, dont le mari, après avoir été ambassadeur d'Autriche en France, était devenu premier ministre à Vienne. Joséphine, qui avait des instincts légitimistes et catholiques, pensait, comme les personnes du faubourg Saint-Germain, que Napoléon devait préférer une princesse autrichienne à une princesse russe. Tel était aussi le sentiment de la reine Hortense et du prince Eugène.

A l'égard du choix que fit Napoléon d'une

princesse autrichienne, on trouve dans les Mémoires du prince de Metternich (qui, à cette époque, ne portait encore que le titre de comte) une fort curieuse correspondance entre le célèbre homme d'État et sa femme. La comtesse de Metternich écrivait à son mari :

« Paris, le 3 janvier 1810. — Aujourd'hui, j'ai des choses bien extraordinaires à vous raconter, et je crois presque que ma lettre fera une partie essentielle de l'expédition. D'abord, il faut que je vous dise que j'ai eu ma présentation chez l'empereur dimanche passé... L'empereur me reçut comme je ne l'aurais pu croire. Il témoigna une vraie joie de me revoir, et de ce que j'étais restée ici pendant la guerre ; il me parla de vous, et dit : « M. de Metternich a la première place de la monarchie ; il connaît bien ce pays-ci, il pourra lui être utile. » Cette phrase me frappa surtout par ce qui va suivre.

» Le lendemain matin, Mme d'Audenarde vint chez moi, et me dit que l'impératrice désirait beaucoup me voir ; je me rendis à la Malmaison le jour d'après, qui était hier. Quand j'arrivai, il n'y avait que le vice-roi, qui est bien le meilleur des humains ; c'est la reine de Hollande en homme. Il m'a beaucoup parlé de vous, et, au milieu de notre conversation, est arrivée la reine, qui se réjouit beaucoup que nous ayons si vite refait connaissance ; puis, me prenant à part, elle me dit : « Vous savez que nous sommes tous Au-

trichiens dans l'âme; mais vous ne devineriez jamais que mon frère a eu le courage de conseiller à l'empereur de demander votre archiduchesse! » Je n'étais pas encore revenue de mon étonnement, lorsque l'impératrice entra, et, après m'avoir parlé de tous les événements qui viennent d'arriver, et de tout ce qu'elle a souffert, elle me dit: « J'ai un projet qui m'occupe exclusivement, et dont la réussite seule me fait espérer que le sacrifice que je viens de faire ne sera pas en pure perte: c'est que l'empereur épouse votre archiduchesse; je lui en ai parlé hier, et il m'a dit que son choix n'est pas encore fixé; mais, a-t-elle ajouté, je crois qu'il le serait, s'il était sûr d'être accepté chez vous. » Je lui dis tout ce que je pus pour lui prouver que, pour moi individuellement, je regarderais ce mariage comme un grand bonheur; mais je ne pus m'empêcher d'ajouter que, pour une archiduchesse d'Autriche, il pouvait être pénible de venir s'établir en France. Elle disait toujours: « Il faut que nous tâchions d'arranger cela; » et puis elle se désolait que vous ne fussiez pas ici. « Il faut faire envisager à votre empereur que sa ruine et celle de son pays sont certaines s'il n'y consent pas, et c'est peut-être aussi le seul moyen d'empêcher l'empereur de faire un schisme avec le saint-siège. » Elle me dit que l'empereur devait déjeuner chez elle aujourd'hui, et qu'elle me ferait alors savoir quelque chose de plus positif. Dans ce

moment, je reçois un billet de la Cochelet, qui me dit que la reine m'attend demain matin ; il faudra donc voir ce qu'elle aura à me dire. »

M. de Metternich attacha la plus grande importance à ce signal de négociation qui était ainsi donné, avec tant d'abnégation, par l'impératrice Joséphine. Il écrivit de Vienne à sa femme, le 27 janvier 1810 : « C'est avec un intérêt bien vif que j'ai lu les renseignements que renferme votre dernière lettre sur l'entrevue que vous avez eue avec l'impératrice. Cette princesse a fait, dans les derniers temps, preuve d'une force de caractère qui doit bien augmenter les sentiments de vénération que depuis longtemps lui ont voués la France et l'Europe entière. Elle vous a parlé avec une telle franchise que je tiens à vous mettre à portée de lui répondre de même, et je désire beaucoup que vous en cherchiez l'occasion. Il est des questions dans ce monde qui, à force d'être délicates, ne sauraient être abordées d'une façon trop droite. L'impératrice s'est placée devant vous avec cette noblesse qui la caractérise ; vous devez donc répondre sans détour à la preuve flatteuse de confiance qu'elle vous a donnée. Il serait superflu d'agiter vingt considérations qui ressortent des questions du genre de celle qui a été entamée par l'impératrice avec vous.

» Je regarde cette affaire comme la plus grande qui puisse dans ce moment occuper l'Europe ;

je vois dans le choix que fera l'empereur Napoléon la possibilité du gage d'un ordre de choses non moins conforme aux intérêts généraux de tant de peuples qui, après des secousses aussi affreuses et multipliées, aspirent à la paix, qu'aux intérêts particuliers de ces princes. Cette considération m'a porté, dès les premiers moments où je fus informé de la dissolution des liens qui l'unissaient à une épouse bien difficile à remplacer, à tourner mes regards vers la princesse qui pourrait être appelée à ce rôle. Mme l'archiduchesse devait se présenter très naturellement à mon esprit; je trouvai une foule de raisons pour; je crus, dès le principe, devoir m'assurer des dispositions de mon maître pour écarter toute insinuation étrangère, si son consentement me paraissait impossible à obtenir. J'ai retrouvé l'empereur, dans cette occasion, comme dans toute autre, sans préjugé, droit, loyal, fort de principe et de volonté; je l'ai trouvé et souverain d'un vaste empire, et tendre père d'une fille qui, par toutes les raisons qui peuvent attacher à un enfant, mérite de lui être chère. »

M. de Metternich terminait sa lettre en insinuant qu'il verrait avec plaisir l'impératrice Joséphine continuer la négociation dont elle avait pris l'initiative. « J'ai entrevu dès ce moment, écrivait-il, la possibilité de m'abandonner avec confiance à mes calculs; votre dernière lettre m'a prouvé, à ma grande satisfaction, qu'ils sont en-

tièrement conformes aux vœux de l'impératrice Joséphine. Deux obstacles devaient toutefois s'offrir à ma pensée : le premier, le plus insurmontable, celui de la religion, semble ne plus exister ; mais Mme l'archiduchesse ignore, comme de juste, les vues qui se rapportent à elle, et ce n'est pas à l'impératrice Joséphine, qui nous donne des preuves aussi prononcées de confiance, à elle, qui, à tant de qualités, réunit celle d'une tendre mère, que je cacherai la foule de considérations qui s'offriront naturellement à Mme l'archiduchesse Louise au moment où on lui parlera de son établissement. Mais nos princesses sont peu habituées à choisir leurs époux d'après les affections du cœur, et le respect que porte à la volonté d'un père une enfant aussi bonne et bien élevée que l'archiduchesse me fait espérer de ne pas rencontrer d'obstacles auprès d'elle. Je me croirais donc autorisé à poser cette question, le jour même où les vues de l'empereur des Français m'appelleraient à le faire, et rien ne s'oppose à ce que vous répondiez par cette confidence à la preuve de confiance de l'impératrice Joséphine. »

Dans cette lettre de M. de Metternich, remarquons cette phrase : « Deux obstacles devaient toutefois s'offrir à ma pensée : le premier, le plus insurmontable, celui de la religion, semble ne plus exister, etc. » Par cette phrase, le ministre autrichien faisait allusion à la cassation récente

du mariage religieux de Napoléon ; il était évident que, si ce mariage religieux avait subsisté, la nouvelle épouse de l'empereur n'aurait pu contracter avec lui qu'une union civile, supposition absolument inadmissible pour une princesse catholique et autrichienne.

Le 15 décembre 1809, il n'y avait eu de dissous que le mariage civil. On avait dû rechercher ensuite les moyens de dissoudre le lien religieux. Ce lien n'existait que depuis la veille du sacre, à ce moment où le cardinal Fesch, oncle de l'empereur et grand aumônier, avait consacré dans le mystère l'union religieuse de Napoléon et de Joséphine, qui, en 1796, ne s'étaient mariés que civilement.

Le pape Pie VII avait exigé, comme une condition *sine quâ non* du couronnement, l'accomplissement du mariage religieux, et, après la cérémonie, l'impératrice avait obtenu du cardinal Fesch un certificat qui en était l'attestation, et que Joséphine conserva précieusement, car elle avait, dès cette époque, la crainte et le pressentiment du divorce.

Comment rompre cette union religieuse, en mettant en avant des causes ou des prétextes se rattachant au droit canonique ? Telle fut la question posée, dès le mois de décembre 1809, à des évêques qui tenaient plus à plaire à l'empereur qu'au pape. Napoléon savait fort bien que, s'il s'adressait à Pie VII, le Saint-Père lui opposerait un

refus formel, et qu'on ne viendrait à bout des résistances de l'auguste captif, ni par les séductions, ni par les menaces. Alors les théologiens impériaux déclarèrent que si, pour dissoudre un mariage régulier dans un grand intérêt d'État, la seule autorité compétente était celle du pape, l'autorité de l'officialité diocésaine suffisait pour casser un mariage irrégulier, comme celui dont il s'agissait. Telle fut l'opinion formulée par une commission de sept évêques, dont faisait partie le célèbre cardinal Maury, évêque de Montefiascone et futur archevêque de Paris. D'après l'avis des sept prélats, il y avait trois causes de cassation : 1° la clandestinité; 2° l'insuffisance du consentement des parties contractantes ; 3° l'absence du *propre prêtre*, c'est-à-dire du curé de la paroisse. Le cardinal Fesch qui, dans cette circonstance, montra une véritable indépendance de caractère, n'admettait en rien ce système. Il pensait que si le mariage s'était fait sans publicité, c'était pour éviter le scandale de divulguer que, pendant près de neuf ans, Napoléon et Joséphine avaient, au point de vue religieux, vécu en concubinage. Quant à l'insuffisance du consentement, comment admettre, sans manquer de respect à l'empereur, qu'il n'avait pas voulu sérieusement procéder à un mariage religieux avec la femme qu'il couronnait de sa propre main, devant le pape, à Notre-Dame ? Enfin, le cardinal Fesch déclarait, sur le troisième point, s'être fait remettre par le

pape des dispenses pour l'inobservance de certaines formes dans l'accomplissement de ses fonctions de grand-aumônier, ce qui justifiait, suivant lui, l'absence de témoins et du curé de la paroisse. Un clergé, docile à l'empereur, donna tort au cardinal Fesch, et le mariage religieux fut cassé en première et en seconde instance, devant les deux juridictions diocésaine et métropolitaine. Ainsi il était établi que Joséphine n'avait jamais été réellement mariée avec Napoléon, au point de vue religieux, et cette déclaration, si offensante pour sa conscience et pour sa dignité, était comme un renouvellement des angoisses du divorce.

Cependant, l'union de Napoléon et de Marie-Louise n'était pas encore décidée. Un conseil avait été tenu, le dimanche 21 février, aux Tuileries, après la messe, pour examiner les avantages qui pouvaient résulter d'une union avec l'une ou l'autre des trois princesses entre lesquelles l'empereur croyait pouvoir choisir : la fille du roi de Saxe, la sœur de l'empereur de Russie, la fille de l'empereur d'Autriche. Champagny, Talleyrand, Maret, Fontanes, Berthier et le prince Eugène s'étaient prononcés pour la princesse d'Autriche ; Lebrun et Garnier pour la princesse de Saxe ; Murat et Cambacérès pour la princesse russe. Napoléon n'avait pas fait connaître son choix, mais il penchait pour l'alliance autrichienne, qui lui paraissait la plus brillante

au point de vue du prestige monarchique. Ce mariage de l'empereur et de Marie-Louise, ce mariage que Joséphine avait désiré, et presque négocié, devenait de plus en plus probable, et ne sachant où placer ni ses vœux, ni son espérance, l'impératrice répudiée sentait redoubler ses alarmes, à l'heure où approchait le triomphe de la femme qui serait son heureuse rivale.

Il courait, à Paris, des bruits qu'on rapportait à la Malmaison, et qui effrayaient beaucoup Joséphine. Son sort futur prêtait matière aux imaginations des nouvellistes. Les uns disaient que la cohabitation dans une même ville de deux impératrices, l'une effective, l'autre honoraire, serait chose impossible, et que Joséphine devait faire son deuil du palais de l'Elysée. D'autres disaient que, la Malmaison étant trop près de Paris, il lui faudrait aussi quitter cet asile. D'autres allaient plus loin. Ils soutenaient que la femme qui avait été impératrice des Français et reine d'Italie ne pourrait résider plus longtemps, en simple particulière, décorée d'un titre purement honorifique, dans un pays où elle avait été assise sur le trône, et qu'elle serait contrainte de se réfugier à l'étranger. Joséphine, comme pour démentir ces rumeurs, demanda l'autorisation de séjourner à l'Élysée, qui était sa propriété, depuis le divorce. Elle dit que la Malmaison, résidence d'été, mal aménagée pour l'hiver, ne convenait point à sa santé, et Napoléon, n'osant pas

retirer d'une main ce qu'il venait d'accorder de l'autre, donna une permission qui, dans la pensée de Joséphine, était la pierre de touche de la sincérité de l'empereur. Il lui écrivit le 30 janvier : « Mon amie, je reçois ta lettre. J'espère que la promenade que tu as faite aujourd'hui pour montrer ta serre, t'aura fait du bien. Je te saurai avec plaisir à l'Elysée, et fort heureux de te voir plus souvent, car tu sais combien je t'aime. » Il lui adressa, le même jour, cette seconde lettre : « Mardi, à midi. J'apprends que tu t'affliges, cela n'est pas bien. Tu es sans confiance en moi, et tous les bruits que l'on répand te frappent ; ce n'est pas me connaître, Joséphine. Je t'en veux, et si je n'apprends que tu es gaie et contente, j'irai te gronder bien fort. Adieu, mon amie. » Par une autre lettre, du 3 février, Napoléon renouvelait ces assurances amicales, et accordait formellement à Joséphine l'autorisation de venir habiter l'Élysée : « J'ai dit à Eugène que tu aimais plutôt à écouter les bavards d'une grande ville que ce que je te disais ; qu'il ne faut pas que l'on te fasse des contes en l'air pour t'affliger. J'ai fait transporter tes effets à l'Élysée. Tu viendras incessamment à Paris ; mais sois tranquille et contente, et aie confiance entière en moi. » Le même jour, Joséphine, profitant avec empressement de la permission qui lui était donnée, arrivait à Paris, et s'installait à l'Élysée, où elle trouvait les objets qu'elle avait laissés à Pa-

ris, et où elle recevait la visite de l'empereur.

Que de vicissitudes avait déjà subies ce palais de l'Élysée, refuge momentané de Joséphine! Bâti par le comte d'Evreux, en 1718, il avait appartenu successivement à la marquise de Pompadour, au financier Beaujon, le Crésus du dix-huitième siècle, et à la duchesse de Bourbon. Devenu propriété nationale, sous la Révolution, il avait été loué à des entrepreneurs de fêtes publiques, qui lui donnèrent le nom d'Élysée. Vendu, en 1803, à Murat, qui le céda, en 1808, à Napoléon, il allait être pour très peu de temps la propriété de Joséphine. C'est là que Napoléon signera, en 1815, sa seconde abdication. C'est là que, sous la deuxième Restauration, résidera le tzar Alexandre. C'est là que Louis-Napoléon fera le coup d'État de 1851, origine du second Empire, et c'est là que logeront les présidents de la troisième République française.

Dès son arrivée à Paris, Joséphine dut s'apercevoir que le prochain mariage de l'empereur était l'aliment principal de toutes les conversations, et qu'elle-même serait bien vite oubliée, malgré les protestations de dévouement qu'on lui faisait encore. C'était le soleil levant qui attirerait bientôt tous les regards. La résolution de Napoléon allait être officiellement connue. L'empereur de Russie avait tardé à envoyer une réponse définitive, sous prétexte de gagner du temps pour obtenir l'adhésion de sa mère, et, en

réalité, par suite des difficultés que les affaires polonaises suscitaient entre les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg. Au moment même où le tzar se décidait enfin à accorder la main de sa sœur, Napoléon, irrité des lenteurs qui s'étaient produites, se prononçait en faveur du mariage autrichien. On raconte qu'un matin le prince de Schwartzenberg, ambassadeur d'Autriche à Paris, arriva tout ému chez une dame avec laquelle il était fort lié, et se jetant sur un canapé, s'écria : « Je viens de passer mon Rubicon : j'ai accordé la main de l'archiduchesse Marie-Louise à l'empereur. Je serai peut-être désavoué ; mais, ayant appris que Czernischeff arrivait avec le consentement de la Russie, je l'ai devancé, et j'ai donné l'archiduchesse à Napoléon. Dans quelques jours, je serai au pinacle, ou j'irai planter mes choux dans mes terres. » Le prince de Schwartzenberg fut approuvé par son gouvernement, et les choses marchèrent avec une extrême rapidité.

Le 6 février, on demande à l'ambassadeur d'Autriche s'il est prêt à signer un contrat de mariage ; sur sa réponse affirmative, on en rédige les articles, et l'on donne rendez-vous à l'ambassadeur pour le lendemain 7 aux Tuileries ; on fait prendre aux archives du ministère des affaires étrangères le contrat de mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette, on le copie presque textuellement ; ce sera celui de Napoléon et de

Marie-Louise; le prince de Schwartzenberg le signe, et, à son retour des Tuileries, il expédie un courrier à Vienne. Le courrier y arrive le 14, et y cause une grande joie; la cour d'Autriche transmet immédiatement son acceptation par le télégraphe, et le jour même où elle parvient à Paris, Berthier part pour Vienne, avec la mission de demander officiellement, au nom de l'empereur, la main de l'archiduchesse Marie-Louise.

Désormais les visites de Napoléon à Joséphine seront bien rares. Il est un instant question pour eux de se rencontrer pendant une journée à la campagne du maréchal Bessières, près Paris. Mais Joséphine renonce d'elle-même à ce projet, et l'empereur lui écrit le 19 février: « Mon amie, j'ai reçu ta lettre. Je désire te voir; mais les réflexions que tu fais sont peut-être vraies. Il y a peut-être quelque inconvénient à nous trouver sous le même toit pendant la première année. Cependant la campagne de Bessières est trop loin pour pouvoir revenir; d'un autre côté je suis un peu enrhumé, et je ne suis pas sûr d'y aller. Adieu, mon amie. » Joséphine, comprenant que sa place n'était plus à Paris, quitta l'Élysée, dans les premiers jours de mars, et retourna à la Malmaison. Comme cette résidence était encore trop près de la capitale, elle devait la quitter, à la fin du mois, et se rendre au château de Navarre, dans le département de l'Eure, au moment

où la nouvelle impératrice ferait son entrée triomphale. Napoléon écrivait, le 12 mars, à Joséphine, qui se trouvait encore à la Malmaison : « Mon amie, j'espère que tu auras été contente de ce que j'ai fait pour Navarre. Tu y auras vu un nouveau témoignage du désir que j'ai de t'être agréable. Fais prendre possession de Navarre; tu pourras y aller le 25 mars passer le mois d'avril. Adieu, mon amie. »

Cependant Berthier était entré solennellement à Vienne, le 5 mars, et la population, dans un transport d'allégresse, avait essayé de dételer sa voiture, pour la traîner à bras. Le 11, avait eu lieu le mariage par procuration. L'archiduc Charles était le procureur fondé de l'empereur des Français. Le 13, la nouvelle impératrice avait quitté Vienne. Le 23, elle entrait à Strasbourg. Le 27, elle rencontrait son époux près de Compiègne. Elle restait avec lui dans le château de cette ville du 27 au 30. De là ils se rendaient ensemble au palais de Saint-Cloud, où le 1er avril, le mariage civil était renouvelé, le mariage religieux devant être accompli le lendemain dans le salon carré du Louvre. Le 2 avril, l'ancienne impératrice se réfugiait au château de Navarre, et la nouvelle impératrice faisait son entrée triomphale à Paris.

III

LE CHATEAU DE NAVARRE.

Le 2 avril 1810, il y avait un bien grand contraste entre ce qui se passait à Paris, dans le palais du Louvre, et en Normandie, au château de Navarre. A Paris, le temps, qui était encore incertain à la pointe du jour, devenait, à midi, magnifique. Un soleil resplendissant éclairait l'entrée triomphale de Napoléon et de Marie-Louise dans la capitale des capitales. La cavalerie de la garde et les hérauts d'armes à cheval précédaient la voiture du sacre, dans laquelle étaient assis le tout-puissant empereur et sa nouvelle compagne. Le cortège, après avoir parcouru la grande avenue des Champs-Elysées, la place de la Concorde et le jardin des Tuileries, s'arrêtait devant le pavillon de l'Horloge. Les souverains montaient à la salle du Trône, puis se dirigeaient, par la galerie de Diane et le pavillon de Flore,

vers la grande galerie du musée du Louvre, qui les conduisait au salon Carré. Dans cette salle splendide, on avait élevé une chapelle éblouissante d'or et de lumières, et c'est là que la bénédiction nuptiale était donnée au nouveau Charlemagne et à la fille des Césars germaniques. Huit mille personnes invitées occupaient la galerie et le salon Carré sur des estrades. Le soir, il y avait banquet de gala dans la salle de spectacle des Tuileries. Au pied du palais, rayonnant d'illuminations féeriques, un concert se faisait entendre; on chantait le chœur d'*Iphigénie*, celui qui avait été chanté pour Marie-Antoinette : « Que d'attraits ! que de majesté ! », chœur que Gluck — dira le *Moniteur* — n'aurait pu faire plus beau, quand il eût été animé par cette grande circonstance. Jamais la France monarchique, même au temps de Louis XIV, n'avait déployé plus grand luxe, et jamais femme de roi n'avait fait à Paris une entrée plus fastueuse.

Le même jour, Joséphine arrivait au château de Navarre dans de bien autres conditions. Elle était profondément triste, en pénétrant pour la première fois dans sa nouvelle demeure. Pourtant elle fit très bonne contenance, et reçut fort bien les autorités de la ville d'Evreux, qui vinrent la complimenter. Des musiques jouaient le fameux air: « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? », qui avait si souvent salué l'approche de l'impératrice, quand elle paraissait en public à

côté de Napoléon. « J'avais plusieurs fois, a dit Mlle Avrillon, entendu exécuter cet air, qui n'est souvent qu'une flatterie notée, et je l'avais écouté comme on écoute un chant de théâtre; mais là, à Navarre, au milieu des circonstances qui nous environnaient, ayant sous les yeux les douleurs à peine contenues dont souffrait le cœur de l'impératrice, et l'espèce de consolation qu'elle semblait recevoir de la joie que tous les habitants témoignaient de la voir parmi eux, il produisit sur moi une de ces impressions pénétrantes dont il est impossible de se rendre compte. Le soir, au coucher de l'impératrice, je surpris beaucoup d'altération dans ses traits ; et elle me dit avec émotion : — « N'est-ce pas, mademoiselle Avrillon, qu'ils avaient l'air de me faire des compliments de condoléance ? »

Le lendemain, Joséphine adressait cette lettre à sa fille, qui se trouvait au château de Compiègne avec l'empereur et la nouvelle impératrice : « Navarre, 3 avril 1810. Je suis arrivée ici en bonne santé, ma chère Hortense, quoiqu'un peu fatiguée de la route. J'ai été triste de l'accueil que j'ai reçu. Les habitants d'Evreux ont marqué beaucoup d'empressement à mon arrivée ; mais cet appareil de fête ressemblait un peu aux compliments de condoléance. On me plaignait sans doute de n'être plus rien, mais j'éloigne toutes ces idées douloureuses. L'empereur est heureux, il doit l'être, et le sera de plus en plus ; cette pensée

est une grande consolation pour moi, et la seule qui soutienne mon courage. Navarre deviendra un très beau séjour, mais il demande beaucoup de réparations et de dépenses. Tout absolument y est à refaire. Le château n'est pas habitable. Les personnes que j'ai amenées n'ont qu'une petite chambre chacune, et dont la porte et les fenêtres ne ferment pas. Mon logement est de même très petit et peu commode, et les boiseries en sont en mauvais état. Le parc est magnifique; c'est un vallon entre deux coteaux plantés de bois de la plus grande beauté; mais il y a trop d'eau, ce qui rend ce séjour humide et malsain; il faut habiter Navarre aux mois de mai, juin, juillet, et même au commencement d'août. Alors c'est le lieu le plus enchanteur qui existe. Dans cette saison-ci, Malmaison me sera plus favorable. Le peu de jours que j'y ai passés m'avait déjà fait beaucoup de bien, et je compte y retourner dans un mois ou trois semaines. J'avais invité à venir ici toutes les personnes de ma maison, mais plusieurs n'ont pas pu s'y rendre; je n'ai donc avec moi que Mmes d'Arberg, d'Audenarde et de Viel-Castel, ainsi que Mme Gazzani, qui était arrivée il y a trois jours. J'attends encore Mmes de Colbert et de Turenne. Les hommes qui m'ont accompagnée sont MM. de Monaco, de Viel-Castel, Turpin, Pourtalès et d'Andlau. La vie que je mène est celle de la campagne. Je sors à pied ou en calèche, lorsqu'il ne pleut pas; le soir, je fais

ma partie de trictrac avec l'évêque d'Evreux, homme très aimable, malgré ses soixante-quinze ans. Le temps est un peu long; mais il me le paraîtra moins, lorsque tu seras ici. Je t'attends avec impatience. J'ai fait préparer ton logement; il n'est pas beau; tu ne seras que campée; mais tu sais avec quelle tendresse tu seras reçue. Adieu, ma chère fille, je t'embrasse. Si l'empereur te demandait de mes nouvelles, dis-lui, ce qui est vrai, que ma seule occupation est de penser à lui. »

Joséphine, à Navarre, souffrait beaucoup de l'absence de ses enfants, que l'empereur avait obligés à faire leur cour à la nouvelle impératrice. Le prince Eugène avait été mandé de Milan, pour assister au mariage impérial, et il avait écrit à Napoléon, le 6 mai 1810: « Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, pour m'annoncer la ratification de son mariage, et pour me donner l'autorisation de me rendre à Paris. Votre Majesté peut bien penser que je profiterai avec plaisir de la permission qu'Elle veut bien me donner, et que je ne laisserai jamais échapper une occasion de me rapprocher d'Elle, afin de pouvoir lui renouveler de vive voix l'assurance des sentiments qui sont profondément gravés dans mon cœur. » Le vice-roi était arrivé en France avec sa femme, la princesse Auguste de Bavière, et, après avoir assisté à toutes les fêtes du mariage de Napoléon

et de Marie-Louise, il avait suivi Leurs Majestés au château de Compiègne, où se rendit également la reine Hortense. Cette princesse était alors en proie à des chagrins qui augmentaient encore ceux de sa mère. L'incompatibilité d'humeur existant entre la reine de Hollande et son époux devenait chaque jour plus marquée, et l'infortunée souveraine, dont la couronne meurtrissait le front, ne redoutait rien tant que d'être contrainte par l'empereur de retourner en Hollande, auprès de son mari, dont le trône était, d'ailleurs, bien chancelant, et qui s'exposait de plus en plus au courroux de son terrible frère.

Le 4 avril 1810, Joséphine écrivait, de Navarre, à la reine Hortense : « Je suis touchée, ma chère Hortense, de tous les chagrins que tu éprouves. J'espérais qu'il n'était plus question de ton retour en Hollande, et que tu aurais un peu de repos. Je sens combien tu dois souffrir de ces contrariétés, mais je t'engage à ne pas t'en affecter. Tant qu'il me restera quelque chose, tu seras maîtresse de ton sort ; peine et bonheur, tu sais que je partage tout avec toi. Prends donc un peu de courage, ma chère fille, nous en avons bien besoin l'une et l'autre ; souvent le mien est trop faible et le chagrin me fait mal ; mais j'attends tout du temps et de mes efforts. Je profite pour t'écrire du départ de Berthaut. Je te donnerai dans une autre lettre quelques détails sur Navarre, en attendant que tu viennes en juger

par toi-même. Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse tendrement, ainsi que tes enfants. Embrasse pour moi Eugène et Auguste. »

Le château de Navarre était une grande habitation, mais triste, délabrée et malsaine, par suite de l'humidité, qui provenait des eaux avoisinantes. Il avait appartenu, sous la royauté, aux princes de la maison de Bouillon, qui, eux-mêmes, l'avaient reçu de Louis XIV, en échange du duché de Bouillon, et, depuis la Révolution, à M. Roy, qui le vendit à l'empereur. Des jardins anglais et des parterres à la française, un parc superbe, des arbres séculaires, des eaux abondantes, une immense forêt, augmentaient la beauté de cette habitation. Mais l'intérieur du château était dans un état de délabrement et de vétusté déplorable. Les chambres étaient mal closes, sans meubles et sans rien de confortable. Les boiseries tenaient à peine. Il n'y avait ni tentures, ni papiers. Ce château triste, abandonné, n'offrant plus que le souvenir à moitié effacé de ses splendeurs évanouies, n'était-il pas l'image du destin de la femme qui venait y chercher un refuge ?...

L'installation ne se fit point aisément. « Enfin, nous dit Mlle Avrillon, nous parvînmes tant bien que mal à nous camper ; les premiers jours furent difficiles à passer, mais ensuite il arriva bon nombre de voitures chargées de meubles. Ces arrivages donnèrent lieu à quelques scènes assez

plaisantes ; chaque fois que nous apercevions un des bienheureux convois dans la belle avenue qui descend du parc au château, c'était à qui aurait de meilleures jambes ; nous descendions dans la cour, et, à mesure qu'on déchargeait les voitures, chacun s'emparait de ce qui lui était le plus nécessaire, et le faisait placer dans son appartement. »

Cependant, Joséphine était peut-être plus triste à Navarre qu'à la Malmaison. Ainsi que le dit encore sa femme de chambre : « C'était un séjour nouveau ; cela sentait l'exil ; l'obligation de s'éloigner promptement de Paris se présentait à sa pensée comme un nouveau divorce, et il était impossible que son imagination ne lui montrât pas celle qui la remplaçait sur le trône, accueillie par ces acclamations dont elle avait été l'objet. Et puis, Marie-Louise était là, auprès de l'empereur ; ce n'était plus à elle, Joséphine, qu'il pouvait penser à ce moment ! Il faut être femme, et se mettre à la place de l'impératrice, pour comprendre tous les ennuis qui devaient assaillir son âme. Pourtant, elle eut assez d'empire sur elle pour ne pas se laisser aller à l'abattement ; elle s'occupa à visiter sa nouvelle propriété ; elle présida elle-même à la culture de ses beaux jardins, fit plusieurs courses en voiture dans les environs, se mit à la recherche des malheureux, et son bon cœur se créa de douces jouissances en les soulageant. »

Pendant que Joséphine menait à Navarre une vie morose et recueillie, Marie-Louise trônait à Compiègne, au milieu des magnificences de la cour la plus fastueuse de toute l'Europe. C'était une succession non interrompue de plaisirs et de fêtes : dîners de gala, concerts, chasses, bals, représentations théâtrales. L'empereur choisissait lui-même les pièces qui devaient être données. Un jour, il désigna *Britannicus*, ne se rappelant pas certains vers qui contenaient une allusion par trop transparente au divorce. Talma, qui jouait le rôle de Néron, se troubla, et cela se comprend sans peine, quand, à la deuxième scène du second acte, il eut à prononcer les vers suivants :

NÉRON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête !
Que d'importunités !

NARCISSE.

Quoi donc ! qui vous arrête,
Seigneur ?

NÉRON.

Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse :
Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force.
Le ciel même en secret semble la condamner.
Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'importuner,
Les dieux ne montrent pas que sa vertu les touche,
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche.
L'empire vainement demande un héritier.

L'auditoire fut aussi embarrassé que l'acteur. A partir de ce moment, la soirée fut glaciale, et l'empereur fit semblant de dormir. A propos de cette malencontreuse représentation, Mme de Rémusat écrivait à son mari, qui, en qualité de premier chambellan, était chargé de la direction des spectacles de la cour : « Je te plains du fond du cœur de la vie que tu mènes, mais je ne m'étonne pas que l'on ait dormi, ou feint de dormir, à *Britannicus*. La belle idée qui t'avait passé par la tête, et la belle raison pour un homme d'esprit que de dire : On me l'avait demandé !... On veut ici que l'impératrice Joséphine ne revienne plus et si tu trouvais quelque occasion sûre de m'écrire s'il est question d'elle quelquefois, tu me ferais un vrai plaisir. »

Quelques jours après, Mme de Rémusat écrivait encore à son mari, de service à Compiègne, près de l'empereur : « On fait ici des histoires sur la cour et sur la vie que vous menez là-bas. En général, toutes ces inventions sont peu bienveillantes ; elles tendent toutes à démontrer la hauteur des manières de l'impératrice et la sécheresse de son caractère, et puis on se rappelle *l'autre* après, et tout cela rendra sa situation difficile. On veut qu'elle ne soit plus que duchesse de Navarre, qu'elle soit reléguée dans le duché de Berg, que la Malmaison lui soit rachetée, que notre nouvelle souveraine ait témoigné un grand éloignement pour la voir si près d'elle, et, à l'appui de cette

assertion, on cite des mots inventés visiblement, parce qu'il n'est pas possible qu'ils aient été répétés. J'attends ton retour pour savoir la vérité. »

Les rumeurs qui circulaient à Paris et à Compiègne avaient leur écho à Navarre, et troublaient profondément Joséphine. Elle se mit à désirer son retour à la Malmaison avec la même ardeur qu'elle avait désiré, quelques semaines auparavant, l'autorisation de séjourner à Paris. Ses inquiétudes étaient d'autant plus vives que l'empereur ne lui écrivait plus, depuis son mariage avec Marie-Louise, et qu'elle considérait ce silence comme la preuve d'un abandon définitif et absolu. De son côté, elle n'osait plus écrire à son ancien époux, de peur de paraître importune. Elle lui demanda, non pas directement, mais par l'intermédiaire du prince Eugène, la permission de retourner à la Malmaison, Navarre exigeant, disait-elle, des réparations si nombreuses et si importantes que c'était, pour le moment du moins, une résidence inhabitable. Elle attendit avec anxiété une réponse qui lui prouverait si, oui ou non, elle avait encore quelque chose à espérer de la bienveillance de l'empereur.

La réponse ayant été favorable, Joséphine adressa, le 19 avril, à Napoléon, cette lettre qui est moins la lettre d'une épouse à son ancien époux que celle d'une humble et respectueuse sujette à son souverain : « Sire, je reçois, par mon fils, l'assurance que Votre Majesté consent à mon re-

tour à la Malmaison, et qu'Elle veut bien m'accorder les avances que je lui ai demandées pour rendre habitable le château de Navarre. Cette double faveur, Sire, dissipe en grande partie les inquiétudes et même les craintes que le long silence de Votre Majesté m'avait inspirées. J'avais peur d'être entièrement bannie de son souvenir ; je vois que je ne le suis pas. Je suis donc aujourd'hui moins malheureuse, et même aussi heureuse qu'il m'est désormais possible de l'être.

» J'irai à la fin du mois à la Malmaison, puisque Votre Majesté n'y voit aucun obstacle. Mais, je dois vous le dire, Sire, je n'aurais pas sitôt profité de la liberté que Votre Majesté me laisse à cet égard, si la maison de Navarre n'exigeait pas, pour ma santé et pour celle des personnes de ma maison, des réparations qui sont urgentes. Mon projet est de demeurer à Malmaison fort peu de temps ; je m'en éloignerai bientôt pour aller aux eaux. Mais, pendant que je serai à Malmaison, Votre Majesté peut être sûre que j'y vivrai comme si j'étais à mille lieues de Paris. J'ai fait un grand sacrifice, Sire, et chaque jour je sens davantage toute son étendue. Cependant, ce sacrifice sera ce qu'il doit être, il sera entier de ma part. Votre Majesté ne sera troublée, dans son bonheur, par aucune expression de mes regrets.

» Je ferai sans cesse des vœux pour que Votre Majesté soit heureuse, peut-être même en ferai-je pour la revoir ; mais, que Votre Majesté en soit

convaincue, je respecterai toujours sa nouvelle situation, je la respecterai en silence; confiante dans les sentiments qu'elle me portait autrefois, je n'en provoquerai aucune preuve nouvelle; j'attendrai tout de sa justice et de son cœur. Je me borne à lui demander une grâce, c'est qu'Elle daigne chercher elle-même un moyen de convaincre quelquefois, et moi-même et ceux qui m'entourent, que j'ai toujours une petite place dans son souvenir, et une grande place dans son estime et dans son amitié. Ce moyen, quel qu'il soit, adoucira mes peines, sans pouvoir, ce me semble, compromettre, ce qui m'importe avant tout, le bonheur de Votre Majesté. — JOSEPHINE. »

Cette lettre, éloquente et simple expression d'un sentiment noble et vrai, véritable chef-d'œuvre où l'humilité et la dignité se combinaient si parfaitement, causa une impression vive à l'empereur. Les formules officielles, le ton soumis et déférent, contrastaient avec les effusions affectueuses et la tendre familiarité des anciens jours. Comparant le présent au passé, le tout-puissant empereur dut faire un retour sur les beaux temps de la jeunesse, bien suprême que nul autre ne peut remplacer. Il comprit ce que devait souffrir la femme qui écrivait une lettre si touchante, et, sous le coup d'une émotion profonde, il répondit :

« Compiègne, le 21 avril 1810. — Mon amie, je reçois ta lettre du 19 avril; elle est d'un mauvais style. Je suis toujours le même; mes pareils

ne changent jamais. Je ne sais ce qu'Eugène a pu te dire. Je ne t'ai pas écrit, parce que tu ne l'as pas fait, et que j'ai désiré tout ce qui peut t'être agréable. Je vois avec plaisir que tu ailles à la Malmaison, et que tu sois contente; mais, je le serai de recevoir de tes nouvelles, et de te donner des miennes. Je n'en dis pas davantage jusqu'à ce que tu aies comparé cette lettre à la tienne; et, après cela, je te laisse juge qui est meilleur et plus ami de toi ou de moi. Adieu, mon amie, porte-toi bien, et sois juste pour toi et pour moi. — NAPOLÉON. »

En recevant cette lettre affectueuse, Joséphine tressaillit; les larmes qu'elle versa, en la lisant, n'étaient pas des larmes de douleur. Elle qui croyait que l'empereur ne lui écrirait plus jamais, elle avait donc le bonheur de revoir cette écriture chérie! Elle n'était donc pas absolument abandonnée, elle tenait encore une petite place dans le cœur de son ancien époux! Il l'appelait mon amie, il la tutoyait! Elle n'allait plus lui dire ni vous, ni Sire, ni Majesté; elle allait le tutoyer, elle aussi, lui écrire comme autrefois, et pouvoir, bien que répudiée, se livrer tout entière à une explosion de reconnaissance et de tendresse! Alors, d'une main que la joie faisait trembler, elle traça ces lignes émouvantes, où elle mit, on peut le dire, toute son âme :

« Mille, mille tendres remerciements de ne m'avoir pas oubliée. Mon fils vient de m'apporter

ta lettre. Avec quelle ardeur je l'ai lue! Et cependant j'y ai mis bien du temps, car il n'y a pas un mot qui ne m'ait fait pleurer; mais ces larmes étaient bien douces! J'ai retrouvé mon cœur tout entier, et tel qu'il sera toujours; il y a des sentiments qui sont la vie même, et qui ne peuvent finir qu'avec elle. Je serais au désespoir que ma lettre du 19 t'eût déplu; je ne m'en rappelle pas entièrement les expressions, mais je sais quel sentiment bien pénible l'avait dictée: c'était le chagrin de n'avoir pas de tes nouvelles.

» Je t'avais écrit à mon départ de Malmaison; et, depuis, combien de fois j'aurais voulu t'écrire! Mais je sentais les raisons de ton silence, et je craignais d'être importune par une lettre. La tienne a été un baume pour moi. Sois heureux, sois-le autant que tu le mérites; c'est mon cœur tout entier qui te parle. Tu viens aussi de me donner ma part de bonheur, et une part bien vivement sentie. Rien ne peut valoir pour moi une marque de ton souvenir. Adieu, mon ami; je te remercie aussi tendrement que je t'aimerai toujours. »

Le prince Eugène, porteur d'une lettre de sa mère, retourna de Navarre à Paris, d'où il écrivit à l'empereur, le 25 avril 1810: « Sire, j'arrive de Navarre, et j'apprends que Votre Majesté part de Compiègne pour une absence de quelques jours. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté la lettre dont l'impératrice Joséphine m'a chargé, ainsi qu'une que le roi d'Espagne lui écrit, et qu'elle

m'a chargé de communiquer à Votre Majesté. Je dois dire à Votre Majesté que j'ai trouvé ma mère assez bien portante et très raisonnable sur tous les points de conversation que j'ai eus avec elle :

» 1° Elle ne tient point positivement aux eaux d'Aix-la-Chapelle. C'est Corvisart lui-même qui les a ordonnées ; et, comme le séjour de l'impératrice Joséphine dans cette partie de votre empire pourrait n'être pas convenable, ni à Votre Majesté, ni à elle, si vous deviez voyager de ces côtés, ma mère désire savoir les intentions de Votre Majesté à cet égard. Si Votre Majesté a la bonté de me les faire connaître, je causerai avec Corvisart, pour faire ordonner d'autres eaux également bonnes ;

» 2° L'impératrice Joséphine a formé à peu près les projets suivants, si Votre Majesté n'y trouve rien de contraire ; savoir, de se rendre à la fin de mai aux eaux qui lui seront ordonnées, en s'arrêtant quelques jours à la Malmaison, passer trois mois aux eaux, parcourir après le Midi de la France, profiter de la saison d'automne pour voir, avec la permission de Votre Majesté, en voyageant incognito, Rome, Florence et Naples, et passer l'hiver prochain à Milan, de manière à rentrer à la Malmaison et Navarre au printemps de 1811.

» Pendant cette absence, ma mère projette de faire à Navarre les constructions et réparations nécessaires pour s'y former un établissement

réel. Elle aura besoin, en effet, de recourir encore aux bontés de Votre Majesté, pour lui faire quelques avances, et elle doit l'en entretenir dans la lettre ci-jointe.

» 4° Enfin l'impératrice Joséphine, en me chargeant de mettre aux pieds de Votre Majesté l'hommage de tous ses sentiments, m'a recommandé de prier Votre Majesté de vouloir bien mettre le comble à vos bontés en prenant une décision pour le mariage des jeunes Tascher, ses cousins, savoir : l'aîné avec une parente du roi Joseph, et le second avec la princesse de la Leyen.

» Si Votre Majesté n'a pas d'ordre contraire à me donner, je compte retourner pour quelques jours à Navarre, dès que la princesse Auguste sera un peu moins souffrante. »

Napoléon, très désireux d'être agréable à Joséphine, répondit avec le plus grand empressement au prince Eugène : « Mon fils, lui écrivit-il de Compiègne, le 26 avril, je reçois votre lettre du 25 à minuit, avec une lettre de l'impératrice. Vous trouverez ci-joint ma réponse. Voyez Cambacérès pour le mariage de Tascher, je désire qu'il se fasse le plus tôt possible, je tiendrai tout ce que j'avais promis. Je suis bien aise que l'impératrice soit contente de Navarre. Je donne ordre qu'on lui avance 300,000 francs que je lui dois pour 1810, et 300,000 francs que je lui dois pour 1811 ; elle n'aura plus qu'à attendre les deux millions du Trésor public ; je ne

m'oppose pas à ce que, si les 100,000 francs que j'ai donnés pour continuer les travaux de la Malmaison ne sont pas employés, on suspende ces travaux, et on les emploie à Navarre. Elle est maîtresse d'aller aux eaux qu'elle voudra choisir, et même de revenir à Paris après la saison des eaux. Comme je pars demain pour Anvers, je vois moins d'inconvénients à ce qu'elle aille aux eaux d'Aix-la-Chapelle ; le seul peut-être que j'y trouverais, c'est qu'elle retournât dans les lieux où j'ai été avec elle ; je préférerais qu'elle allât prendre d'autres eaux où elle a été sans moi, comme celles de Plombières, de Vichy, de Bourbonne, etc.; mais si celles d'Aix-la-Chapelle sont cependant les eaux qui lui conviennent le mieux, je n'y mets aucune opposition; ce que je désire par-dessus tout, c'est qu'elle se tranquillise, et qu'elle ne se laisse pas monter la tête par des bavardages de Paris. »

Voici, enfin, la lettre que l'empereur adressait à Joséphine, la veille de son départ de Compiègne pour Anvers, qui eut lieu le 27 avril 1810 :

« Mon amie, je reçois deux lettres de toi. J'écris à Eugène. J'ai ordonné que l'on fît le mariage de Tascher avec la princesse de la Leyen. J'irai demain à Anvers voir ma flotte et ordonner des travaux. Je serai de retour le 15 mai. Eugène me dit que tu veux aller aux eaux; ne te gêne en rien. N'écoute pas les bavardages de Paris : ils sont oiseux et bien loin de connaître le véri-

table état des choses. Mes sentiments pour toi ne changent pas, et je désire beaucoup te savoir heureuse et contente. »

Les lettres amicales de l'empereur avaient un peu calmé la châtelaine de Navarre. Elle commençait à s'accoutumer à cette résidence, où sa vie s'écoulait avec une tranquillité monotone, qui, après tant de fiévreuses agitations, n'était point sans une certaine douceur. Joséphine eut assez d'empire sur elle-même pour ne pas se laisser aller à l'abattement. Elle s'occupait de sa nouvelle propriété, et présidait elle-même à la culture de ses jardins; car, dans le deuil comme dans la joie, elle avait la passion des fleurs; elle faisait des promenades en voiture, se mettait à la recherche des infortunes, et assistait les pauvres avec une charité et une bonté inépuisables; si elle demandait de l'argent à l'empereur, c'était bien moins pour elle que pour les malheureux. Jamais, dans l'intérieur du château, elle ne restait oisive. Tantôt elle faisait des ouvrages à l'aiguille ou au crochet, tandis qu'on lui lisait des livres ou des journaux, car elle s'intéressait, dans sa retraite, à toutes les nouvelles de la politique, de l'art, de la littérature; tantôt elle recevait les autorités d'Evreux et les personnes marquantes de cette ville et des environs, avec cette grâce exquise, cette amabilité vraiment exceptionnelle qu'elle conserva toujours dans le malheur aussi bien que dans la prospérité. Après

les déchirements et les angoisses des premiers jours qui avaient suivi le divorce venait une sorte d'accalmie.

Malheureusement, au moment même où Joséphine se rassurait un peu sur son sort, celui de sa fille lui inspirait de vives inquiétudes. La reine Hortense venait d'être obligée de se rendre à Amsterdam, auprès d'un époux qu'elle considérait, à tort ou à raison, comme un persécuteur, et avec qui l'existence lui paraissait insupportable, malgré les conseils d'apaisement et de résignation que sa mère ne cessait de lui donner. Joséphine écrivait de Navarre à sa fille, le 3 mai 1810 : « J'ai reçu ta lettre, ma chère Hortense, et je vois avec bien de la peine que ta santé n'est pas bonne ; j'espère que le repos la rétablira, et je ne doute pas que le roi n'y contribue aussi de tout son pouvoir par ses soins et son attachement. Chaque jour lui fera voir de plus en plus combien tu le mérites. Ménage-toi, ma chère fille; tu sais combien j'ai besoin de toi. Mon cœur a souffert au point d'altérer un peu ma santé; mais le courage triomphe des peines et je commence à être un peu mieux. Je compte aller, au commencement de juin, aux eaux d'Aix-la-Chapelle, qui me sont ordonnées par Corvisart. Je passerai quelques jours avant à Malmaison. Je m'y rendrai du 20 au 21 de ce mois, car le séjour de Navarre me plaît beaucoup ; je suis suis étrangère là à toutes les intrigues. Je sais

que les eaux te sont absolument nécessaires cette année ; je désirerais que celles d'Aix-la-Chapelle pussent te convenir, j'aurais un grand bonheur à passer ce moment avec toi. Eugène a dû te mander qu'il était du voyage de l'empereur à Anvers. Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse tendrement, et je t'aime de même. Embrasse pour moi Napoléon. »

Hortense, qui, de plus en plus, donnait tort au dicton : « Heureuse comme une reine, » se trouvait aussi à plaindre dans ses palais de Hollande qu'une captive dans les plus lugubres cachots. Son imagination surexcitée lui faisait voir toutes choses sous l'aspect le plus sombre. Découragée, brisée, consternée, aussi malade de corps que d'âme, elle en était arrivée peu à peu à un état complet de prostration, qu'elle ne prenait même pas la peine de cacher à sa mère. Joséphine lui écrivit, de Navarre, le 15 mai 1810 : « J'étais extrêmement inquiète de ta santé, ma chère Hortense ; je savais que tu avais éprouvé quelques mouvements de fièvre, et j'avais besoin d'être rassurée. Ta lettre du 10 vient de me parvenir, mais elle ne m'a pas donné la consolation que j'en attendais ; j'y trouve un abandon de toi-même qui m'a fait beaucoup de peine. Tu dois tenir à la vie par tant de liens ! Et si tu as un peu d'amitié pour moi, est-ce donc quand je ne suis pas heureuse que tu dois penser si tranquillement à m'abandonner ? Prends courage, ma chère fille,

et surtout soigne ta santé. Je suis persuadée, comme je te l'ai mandé, que les eaux qui t'ont été ordonnées te feraient du bien. Parle-s-en au roi avec franchise ; il ne se refusera certainement pas à une chose nécessaire à ta santé. Je compte toujours aller aux eaux au mois de juin ; mais je ne crois pas que ce soit à celles d'Aix-la-Chapelle ; ce serait plutôt à Aix-en-Savoie, et je préfère ce dernier séjour. Ma santé a surtout besoin de distractions, et j'espère en trouver davantage dans un lieu que je n'ai pas encore vu, et dont la position est pittoresque. Elles sont surtout renommées pour les nerfs. Je t'engagerais à les prendre de préference à celles de Plombières ; nous passerions ce moment ensemble. Réponds-moi tout de suite sur cet article. Nous pourrions loger ensemble. Tu n'aurais pas besoin d'amener beaucoup de monde ; j'en aurais très peu, comptant voyager incognito. Je vais demain à Malmaison, où je resterai jusqu'à mon départ pour les eaux. Je vois avec plaisir que la santé de Napoléon est bonne et qu'il a bien soutenu le changement d'air. Embrasse-le pour moi, ma chère Hortense, et aime-moi aussi tendrement que je t'aime. Rappelle-moi au souvenir du roi. »

Le lendemain du jour où elle écrivait cette lettre, l'impératrice Joséphine quittait Navarre pour se rendre à la Malmaison, où elle devait passer quelque temps, avant d'aller prendre les eaux d'Aix-en-Savoie.

IV

LA MAISON DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

Revenue à la Malmaison, au milieu du mois de mai 1810, l'impératrice Joséphine y resta jusqu'au 18 juin. Dans cette résidence, elle menait à peu près la même existence qu'autrefois; les grands personnages de l'empire et une foule de courtisans lui faisaient de fréquentes visites; on eût dit qu'elle régnait encore. L'empereur lui avait organisé une maison aussi nombreuse que celle des souveraines sur le trône. Elle avait un premier aumônier, Mgr de Barral, archevêque de Tours; une dame d'honneur, la comtesse d'Arberg; neuf dames du palais, la comtesse de Rémusat, la comtesse de Walsh-Serrant, Mme d'Audenarde, Mme de Viel-Castel, la comtesse de Turenne, la baronne de Colbert, la comtesse Octave de Ségur, Mme de Lastic, Mlle de Mackau; une lectrice, Mme Gazzani; cinq chambellans, le

baron de Beaumont, M. de Turpin, M. de Viel-Castel, le comte Louis de Montholon, M. de Lastic; un premier écuyer, le prince Joseph de Monaco; trois écuyers, le comte de Pourtalès, le baron d'Andlau, M. Chaumont de Quitry; un intendant général, M. Pierlot; un secrétaire des commandements, M. Deschamps. Il y avait un conseil de la maison de l'impératrice Joséphine, conseil que présidait la dame d'honneur, et dans lequel figuraient le premier aumônier, le premier écuyer et l'intendant général.

L'empereur, en désignant ces divers personnages, avait tenu compte des préférences et des convenances de Joséphine, qui se trouvait ainsi vivre au milieu d'un entourage tout particulièrement sympathique. En nommant la comtesse d'Arberg dame d'honneur, Napoléon avait fait un choix excellent. Elle appartenait à une des plus grandes familles de Belgique. Pendant l'un de leurs premiers séjours à Bruxelles, l'empereur et l'impératrice avaient eu l'occasion de la connaître, et, par conséquent, de l'apprécier. Napoléon, l'ayant engagée à venir à Paris avec sa fille aînée, elles s'y rendirent, et reçurent, l'une et l'autre, le titre de dames du palais de l'impératrice. Elles furent, en quelque sorte, privilégiées parmi les autres dames, car l'empereur leur donna un appartement aux Tuileries, et elles furent les seules qui habitassent le château. Elles étaient toujours désignées pour faire partie de la suite de l'impé-

ratrice dans ses voyages. Napoléon ayant marié l'aînée des demoiselles d'Arberg avec le général Klein, la seconde des filles vint remplacer sa sœur auprès de sa mère, et, quelque temps après, épousa le comte de Lobau. Joséphine, au moment du divorce, aimait et estimait, depuis plusieurs années déjà, Mme d'Arberg, et sut beaucoup gré à l'empereur de la mettre à la tête de sa nouvelle maison. C'était une dame d'honneur accomplie. Elle avait été belle comme un ange dans sa jeunesse. Admirablement conservée, elle avait une distinction remarquable, des traits fins et aristocratiques, une superbe tournure, un abord un peu froid, mais un sourire charmant qui éclairait et adoucissait soudain sa bienveillante physionomie. Sa sœur était cette belle comtesse d'Albany, née comtesse de Stolberg, qui fut tant aimée du poète Alfieri, celle qu'il appelait toujours : *Nobil donna.*

Mme d'Arberg avait tout pouvoir sur la maison de l'impératrice Joséphine. Elle exerçait, en réalité, les fonctions de grande maîtresse avec autant de tact que d'intelligence. « Mme d'Arberg, nous dit Mlle Avrillon, se fit aimer de tout le monde dans la maison. Elle joignait à une très grande bonté beaucoup de noblesse et de dignité ; de sorte qu'elle savait se faire respecter, et, au besoin même, se faire craindre, sans cesser de se faire aimer ; elle était d'un caractère charmant, d'une justice à toute épreuve et d'une parfaite

égalité d'humeur, la plus rare et peut-être la plus précieuse de toutes les qualités dans une femme. Aussi Sa Majesté lui avait-elle voué un véritable attachement... Indulgente par nature, elle savait pourtant se montrer sévère dans l'occasion. Investie de toute la confiance de l'impératrice, c'était à elle qu'on s'adressait quand on avait quelques réclamations à faire, et, toutes les fois que ces réclamations étaient justes, on était bien sûr de la trouver favorablement disposée ; mais elle possédait en même temps l'art d'éconduire les indiscrets, et Dieu sait combien il y en avait. » L'empereur qui savait que Joséphine était généreuse jusqu'à l'excès, et que l'argent fondait dans ses mains, avait ordonné à Mme d'Arberg d'exercer sur les dépenses un rigoureux contrôle. La dame d'honneur s'acquitta de cette tâche difficile avec beaucoup d'habileté, et, malgré un grand train de maison, malgré un luxe de table et de voitures presque égal à celui des Tuileries, le budget ne fut pas dépassé. Quelquefois Joséphine, qui aurait voulu pouvoir donner tout ce qu'elle avait, se fâchait un peu de cette surveillance quotidienne ; mais, si elle avait témoigné quelque mécontentement à la comtesse d'Arberg, elle s'en repentait bien vite, et tout ce que la grâce a de plus persuasif, de plus aimable, était employé pour consoler la dame d'honneur.

Il y avait, parmi les dames du palais, une autre femme qui avait sur l'impératrice une très

grande influence, c'était Mme de Rémusat. Personne ne connaissait mieux les qualités et les imperfections de Joséphine, dont elle avait été la compagne et la confidente depuis les premiers temps du Consulat. Il lui aurait été facile de se faire attacher à la maison de la nouvelle impératrice, et de rester ainsi auprès de son mari, qui était le premier chambellan de l'empereur. Mais elle préféra la souveraine divorcée à la souveraine régnante. Au mois de décembre 1809, la reine Hortense lui dit : « Ma mère a été vivement touchée de l'empressement que vous lui avez témoigné à partager son sort; moi, je ne m'en étonne pas; mais, par amitié pour vous, je vous engage à réfléchir encore. Votre mari, étant placé près de l'empereur, tous vos instincts ne doivent-ils pas être de ce côté ? Votre position ne sera-t-elle pas souvent fausse et embarrassante ? Pouvez-vous vous permettre de renoncer aux avantages attachés au service d'une impératrice régnante et jeune ? Songez-y bien, je vous donne un conseil d'amie, et vous devez y réfléchir. » Mme de Rémusat répondit qu'elle préférait de beaucoup aux avantages des courtisans de la nouvelle souveraine le bonheur de rester auprès de l'impératrice Joséphine. « Il n'y a, madame, ajouta-t-elle, qu'une seule considération pour moi qui pourrait me porter, un moment, à regretter ma démarche ; je vais vous le dire bien franchement. Il est impossible qu'il n'y ait pas

dans l'intérieur de cette petite cour-ci quelque indiscrétion de commise, quelque petit bavardage, je ne sais quel propos qui, redit à l'empereur, pourra amener un moment de mécontentement. L'impératrice, toute bonne qu'elle est, est quelquefois défiante ; je ne sais si la preuve de dévouement que je lui donne à présent me mettra complètement à l'abri d'un soupçon passager qui m'affligerait beaucoup. Je vous avoue que, s'il arrivait une fois qu'on soupçonnât mon mari et moi d'avoir commis, d'un côté ou de l'autre, une indiscrétion, je quitterais sur-le-champ l'impératrice. » La reine Hortense répondit à la comtesse de Rémusat qu'elle avait raison, l'embrassa, et lui dit que l'impératrice désirait, au fond, la garder auprès d'elle.

Mme de Rémusat accepta donc le poste de confiance et de dévouement que la reconnaissance lui avait fait un devoir de souhaiter, et, par son instruction, son tact et son esprit, elle se distingua particulièrement dans la petite cour de Joséphine, cour qui avait, comme la grande, celle de Napoléon et de Marie-Louise, ses ambitions et ses rivalités, ses jalousies et ses intrigues.

Les autres dames du palais de l'impératrice Joséphine, la comtesse de Walsh-Serrant, Mme d'Audenarde, Mme de Viel-Castel, la comtesse de Turenne, la baronne de Colbert, la comtesse Octave de Ségur, Mme de Lastic, étaient des femmes de mérite que leurs antécédents et leur situa-

tion sociale mettaient en mesure de remplir dans les conditions les plus favorables les fonctions qui leur étaient confiées. Mme d'Audenarde était plus souvent de service que les autres dames du palais. Ayant peu de fortune, elle se plaisait à habiter le plus souvent possible les résidences de l'impératrice, qui, du reste, l'affectionnait beaucoup et appréciait ses qualités de cœur autant que sa conversation spirituelle et ses manières exquises.

Une demoiselle, Mlle de Mackau, portait le titre et remplissait aussi les fonctions de dame du palais. C'était une jeune personne charmante et sans fortune. Elle avait été élevée avec Stéphanie de Beauharnais, qui, devenue grande-duchesse de Bade, l'avait emmenée en Allemagne comme demoiselle de compagnie, ou plutôt comme amie. « Elle était vraiment d'une douceur d'ange, nous dit Mlle Avrillon, et se faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient. Sa mère avait été attachée à la reine Marie-Antoinette, et son frère servait déjà avec distinction dans la marine française, où depuis il s'est fait un nom. L'impératrice, ayant désiré s'attacher Mlle de Mackau en qualité de dame du palais, en fit la demande à l'empereur. Or, à cette époque, le prince et la princesse de Bade, qui étaient venus à Paris pour y assister aux fêtes du mariage de l'empereur, étaient sur le point de retourner à Carlsruhe, et, comme la réponse à la demande de l'impératrice n'arrivait pas, Mlle de Mackau se trouva obligée de retour-

ner en Allemagne avec la princesse. Elle était déjà sur la route, lorsque, le jour même de son départ, l'autorisation de l'empereur arriva à Sa Majesté, qui envoya sur-le-champ une personne de confiance sur ses traces, et nous la vîmes arriver à la Malmaison, enchantée de se retrouver enfin fixée dans sa nouvelle patrie, et surtout d'une manière aussi agréable pour elle. On ne se fait pas idée de la joie qu'elle manifestait en remerciant l'impératrice de ce que, grâce à elle, elle pourrait donner ses soins à son père, qu'elle aimait avec une véritable piété filiale. Je dois aussi faire observer qu'en cette occasion la princesse de Bade donna une preuve de la bonté de son cœur, en consentant à se priver de Mlle de Mackau, qu'elle aimait beaucoup, pour lui assurer un sort dans sa patrie. »

Presque en même temps, l'impératrice Joséphine attacha auprès d'elle, comme demoiselle d'honneur, une autre jeune personne également très jolie, et dépourvue de fortune. C'était Mlle de Castellane, que son extrême jeunesse et sa situation d'orpheline rendaient tout particulièrement intéressante. Sur la recommandation de Corvisart, l'impératrice l'avait prise sous sa protection, s'était chargée d'elle, et l'avait fait élever au pensionnat de Mme Campan, où elle profita à merveille de l'excellente éducation qui lui avait été donnée.

La lectrice de l'impératrice Joséphine, Mme

Gazzani, était une femme célèbre par sa beauté exceptionnelle. Cette charmante Italienne, que M. de Talleyrand avait désignée à l'empereur en 1807, passait pour avoir été la favorite du souverain. Son mari avait été envoyé en province comme receveur général, tandis qu'elle-même remplissant à la cour les fonctions de lectrice de l'impératrice, y attirait tous les regards, et y était admirée comme la plus jolie femme de l'Europe. Lors du voyage de Fontainebleau, vers la fin de l'année 1805, elle avait été à l'apogée de son éclat et de son succès. En parlant d'elle, Mme de Rémusat nous dit : « Je n'ai jamais vu de plus beaux yeux, des traits plus fins, un plus charmant accord de tout le visage. »

Une autre femme que Joséphine aurait voulu se venger de Mme Gazzani, dont la grande faveur auprès de Napoléon avait, d'ailleurs, duré peu de temps. Au lieu de cela, elle la combla de bienfaits, et, après le divorce, elle voulut la garder auprès d'elle, comme lectrice. Il y avait entre la belle Italienne et la souveraine abandonnée une sorte de communauté de chagrins. Peut-être Joséphine se disait-elle : « Comme moi, elle a été aimée de l'empereur, comme moi elle a souffert pour lui. » Cette pensée, loin de l'éloigner de Mme Gazzani, la rapprochait de cette favorite d'un jour, qui, elle aussi, avait passé de la pleine faveur à une sorte de disgrâce.

Ce n'était pas un spectacle médiocrement cu-

rieux de voir en face l'une de l'autre ces deux femmes, qui avaient tant brillé à la cour, et qui expiaient leurs succès dans la retraite. Affable et indulgente, Joséphine n'avait que des paroles affectueuses pour la belle Italienne, qui, de son côté, était profondément touchée par une bonté si méritoire, et vouait à son auguste bienfaitrice une reconnaissance mêlée de vénération. Joséphine, à la différence des autres femmes, surtout quand elles ne sont plus de la première jeunesse, ne portait aucune envie aux grandes beautés. Tout au contraire, elle aimait à s'en entourer et à mettre en lumière leurs attraits. Aucun sentiment de jalousie n'entrait dans ce cœur foncièrement bon. Et pourtant Mme Gazzani rayonnait. C'était une véritable sirène, une enchanteresse. Ses yeux exprimaient avec promptitude tout ce qu'elle disait et tout ce qu'elle écoutait. Mme Souza trouvait que ces yeux-là étaient comme les nuages, qu'on pouvait y lire tout ce qui plaît. La séduisante Gênoise avait des dents d'une blancheur éclatante, qui se montraient par un petit rire de côté, rendant sa physionomie plus piquante encore. Elle dansait dans la perfection. Sans être une habile musicienne, elle chantait agréablement des morceaux étudiés d'avance, et, sans être brillante, sa conversation, embellie par le son de sa voix et par les expressions heureuses qui sortaient de sa bouche charmante, avait une saveur et une grâce pénétrantes. En résumé, la

présence de Mme Gazzani était un des principaux ornements de la Malmaison et de Navarre.

Les hommes qui faisaient partie de la maison de l'impératrice Joséphine étaient tous des hommes spécialement comme il faut. Le baron de Beaumont, qui remplissait près d'elle les fonctions de chevalier d'honneur, se faisait remarquer par son extrême douceur et par son exquise urbanité. « Quelques personnes même, nous dit Mlle Avrillon, le trouvaient trop attentif, parce qu'il poussait le zèle de ses fonctions jusqu'à usurper quelquefois celles des valets de chambre. Pour moi, qui l'ai vu de près et souvent, je n'ai dû voir dans son empressement qu'un instinct de galanterie, comme l'avaient autrefois tant de vieux gentilshommes, et non des marques de servilité. Comment n'aurait-il pas été prêt à aller au-devant des petits services dont Sa Majesté pouvait avoir besoin, lui étant sincèrement attaché, puisqu'il était d'une extrême prévenance pour tout le monde ? » Un autre des chambellans, M. de Turpin-Crissé, était connu par son agréable talent de peintre de paysages.

Le premier écuyer, le prince Joseph de Monaco, qui, dans l'Almanach impérial de 1810, figure sous le simple nom de M. de Monaco, et qui, dans l'Almanach de 1811, porte, au lieu du titre de prince, celui de baron, que l'empereur lui avait accordé, se faisait remarquer par son goût pour le faste. Ses serviteurs l'appelaient

toujours mon prince, et quand il se rendait de la Malmaison à Paris, c'était dans une voiture attelée de six chevaux, précédée par un piqueur et un courrier. Il était tout fier d'avoir des aïeux qui battaient monnaie et avaient une armée composée de quelques soldats. Il s'était distingué à la guerre, au service de la France, et avait reçu des blessures graves, dont il souffrait encore, et qui lui méritaient les sympathies de l'impératrice Joséphine. Il s'occupait, du reste, avec le plus grand soin, de tout ce qui concernait sa charge de premier écuyer.

Parmi les autres écuyers, il en était un que l'impératrice affectionnait particulièrement, c'était le comte Fritz de Pourtalès, devenu Français depuis que sa patrie, la principauté de Neuchâtel, était le fief du maréchal Berthier. Officier d'ordonnance de ce maréchal pendant la campagne de Wagram, M. de Pourtalès avait été décoré par l'empereur pour avoir, porteur d'un ordre important, traversé le Danube à la nage sous le feu de l'ennemi. Il servit ensuite avec distinction en Espagne et donna sa démission pour devenir écuyer de l'impératrice Joséphine. Sa bravoure, sa politesse, son excellente réputation le faisaient estimer et apprécier par la petite cour de la Malmaison. C'est là qu'il fit la connaissance de Mlle de Castellane, et lui témoigna une reconnaissance partagée. L'impératrice donna à sa demoiselle d'honneur une dot, et la maria, en 1811, à M. de

Pourtalès. Elle fit pour Mlle de Mackau ce qu'elle avait fait pour Mlle de Castellane. Elle la dota, et la maria au général Vattier de Saint-Alphonse. Ces deux unions, qui étaient des mariages d'inclination mutuelle, furent parfaitement heureuses.

Le secrétaire des commandements, M. Deschamps, était une des plus anciennes connaissances de l'impératrice. Il possédait toute sa confiance, et s'en montrait parfaitement digne. Dès qu'il avait paru devant elle dans la matinée, et qu'il avait rempli ses fonctions de secrétaire, il était libre jusqu'au lendemain, et l'impératrice ne le faisait jamais demander. Aussi n'habitait-il pas la Malmaison. Quant à l'intendant général, M. Pierlot, c'était un fort brave homme, qui surveillait de très près les dépenses, et qui imposait, pour le service intérieur, des économies dont on se plaignait parfois, car elles n'entraient pas dans les vues de Joséphine, toujours généreuse jusqu'à la prodigalité.

Outre les personnes dont se composait sa maison, l'impératrice avait auprès d'elle quatre femmes de chambre, parmi lesquelles figurait, en qualité de première femme, Mlle Avrillon, une garde des atours, deux filles d'atours, dont une négresse, un premier valet de chambre, deux valets de chambre coiffeurs, deux huissiers de la chambre (MM. Gasse et Glatigny, qui avaient servi à la cour de Louis XVI), deux Basques,

ramenés de Bayonne, qui faisaient les fonctions de coureurs, et enfin une baigneuse.

L'étiquette était observée à la Malmaison aussi bien qu'aux Tuileries. Pendant que Napoléon et Marie-Louise faisaient leur tournée triomphale à Anvers et dans les départements du Nord de l'empire, Joséphine recevait à la Malmaison les grands dignitaires, les ministres, les principales autorités, car on savait que lui rendre hommage, c'était faire quelque chose d'agréable à son ancien époux. Un peu étourdie par le tumulte quotidien de cette vie de représentation, Joséphine n'en sentait pas moins les cruelles atteintes d'une douleur que les chagrins, sans cesse croissants, de la reine Hortense, augmentaient.

L'impératrice écrivait à sa fille, alors à Amsterdam, le 31 mai 1810 : « Je viens de recevoir ta lettre du 24, ma chère Hortense ; j'en suis plus contente que de la dernière, et je compte sur la promesse que tu me fais de prendre soin de ta santé ; mais j'y vois encore un ton de découragement qui m'afflige, et qui vient sans doute du malaise que tu éprouves. Il me tarde que tu reprennes l'usage des eaux, quoique celles de Plombières soient bien éloignées d'Aix-en-Savoie, où je compte me rendre. J'espère que tu t'en trouveras bien, et que ton courage se fortifiera, en même temps que ta santé. J'espère que tu passeras par Paris ; je désire tant te voir ! Adieu, ma

chère fille ; je t'attends avec impatience, et je t'aime avec tendresse. »

La reine Hortense, ayant quitté Amsterdam pour aller prendre les eaux de Plombières, sa mère lui écrivait le 8 juin : « J'ai reçu ta lettre datée de Verdun, ma chère Hortense ; elle m'a beaucoup tranquillisée, et je pense avec plaisir que, maintenant, tu es arrivée à Plombières. Je ne doute pas que tu n'éprouves bientôt le bon effet des eaux, et je t'engage à y prolonger ton séjour le plus que tu pourras. Je me rendrai incessamment à celles d'Aix-en-Savoie, et je compte, à mon retour, s'il n'est pas trop tard, aller te voir à Plombières. Dans tous les cas, j'espère que nous nous reverrons à Paris, et que tu ne retourneras pas en Hollande. Ne te laisse donc pas aller au chagrin et prends du courage ; c'est la tranquillité d'âme qui seconde l'effet des eaux. Je profite, pour t'écrire, du départ d'un aide de camp qu'Eugène t'envoie. Tu me demandes si j'ai vu l'empereur ; je n'ai pas encore eu ce plaisir, mais il m'a fait dire par Eugène qu'il viendrait me voir bientôt. Adieu, ma chère fille, pense quelquefois à ma tendresse pour toi. Chagrin et bonheur, nous devons tout partager ensemble, et tu n'auras jamais de peine si grande que mon attachement pour toi ne soit encore bien au-dessus. Rappelle-moi au souvenir de Julie (la reine d'Espagne, qui était à Plombières). »

Napoléon et Marie-Louise, venant d'Anvers,

étaient de retour à Saint-Cloud depuis le 1er juin. L'empereur, qui, depuis son mariage avec la nouvelle impératrice, n'avait pas encore vu Joséphine, se rendit à la Malmaison, le 13 juin, et causa très amicalement avec l'ancienne compagne, qui lui rappelait ses plus beaux jours. Lorsqu'il fut parti, Joséphine appela Mlle Avrillon, qui la trouva baignée de larmes, qu'elle avait retenues à grand'peine, en présence de Napoléon, et qui, s'échappant alors sans contrainte, lui dégonflaient le cœur. « L'empereur, disait-elle, a été plein de bonté pour moi ; jamais, peut-être, il ne m'avait parlé avec plus de douceur et d'amabilité ; ainsi vous ne devez attribuer les pleurs que vous me voyez répandre à rien de pénible, mais bien à l'émotion, à la fois cruelle et pleine de charmes que cette entrevue m'a fait éprouver. »

Le lendemain, Joséphine écrivait à sa fille : « Malmaison, 14 juin 1810. Je n'ai su combien tu avais souffert, ma chère Hortense, que lorsque tu étais déjà mieux ; mais j'en avais le pressentiment, et mon inquiétude m'avait fait écrire à une de tes dames pour lui indiquer le télégraphe de Nancy comme une prompte ressource pour appeler un médecin. Je suis bien aise de savoir le tien près de toi. Tu me demandes ce que je fais ; j'ai eu hier un jour de bonheur ; l'empereur est venu me voir. Sa présence m'a rendue heureuse, quoiqu'elle ait renouvelé mes peines. Ces émotions sont de celles qu'on voudrait éprouver

souvent. Tout le temps qu'il est resté avec moi, j'ai eu assez de courage pour retenir des larmes que je sentais prêtes à couler; mais, après qu'il a été parti, je n'ai pu les retenir, et je me suis trouvée bien malheureuse. Il a été pour moi bon et aimable, comme à son ordinaire, et j'espère qu'il aura lu dans mon cœur toute la tendresse et tout le dévouement dont je suis pénétrée pour lui. Je lui ai parlé de ta position, il m'a écoutée avec intérêt. Il est d'avis que tu ne retournes plus en Hollande, le roi ne s'étant pas conduit comme il aurait dû le faire; ta santé et la démarche que tu as faite étaient un sacrifice; tu as prouvé par là à l'empereur et à la famille de ton mari combien tu désirais faire une chose qui leur était agréable. L'avis de l'empereur est donc que tu prennes les eaux le temps nécessaire; qu'ensuite tu écrives à ton mari que l'avis des médecins est que tu habites un climat chaud, pendant quelque temps; qu'en conséquence tu ailles en Italie, près de ton frère; quant à ton fils Louis, l'empereur donnera ordre qu'il ne sorte pas de France. Ces détails, ma chère Hortense, te feront plaisir; ils te rendront, j'espère, le courage et la tranquillité. Je compte te voir, soit à Aix-en-Savoie, si les eaux de Plombières ne te réussissent pas, soit en Suisse, où l'empereur m'a permis de voyager. Nous pourrions nous donner rendez-vous pour nous réunir; alors je te dirai de vive voix les détails qu'il serait trop long de

t'écrire. Je compte partir lundi prochain pour Aix-en-Savoie. Je voyagerai incognito sous le nom de Mme d'Arberg. Tu pourras envoyer tes lettres pour moi à Lavalette. Ton fils, qui est ici dans ce moment, se porte très bien ; il est rose et blanc. Adieu, ma chère Hortense; donne-moi souvent de tes nouvelles, et compte toujours sur toute ma tendresse. »

Au moment où elle écrivait cette lettre, l'impératrice Joséphine avait auprès d'elle le second fils de la reine de Hollande, le petit prince Louis. Cet enfant, le futur Napoléon III, avait une santé délicate, et l'empereur était heureux de le savoir confié aux soins de sa grand'mère. Joséphine, qui admirait sa grâce, sa gentillesse et sa précoce intelligence, l'aimait passionnément. Elle lui avait donné le sobriquet du *petit Oui-Oui*. Elle fut très triste, quand, le 18 juin 1810, elle dut s'en séparer, pour se rendre aux eaux d'Aix-en-Savoie, car elle était également tendre comme mère et comme grand'mère.

V

AIX-EN-SAVOIE.

L'impératrice Joséphine arriva à Aix-en-Savoie dans la seconde quinzaine du mois de juin 1810. Elle était accompagnée de Mme d'Audenarde, de Mlle de Mackau, du comte de Pourtalès et de M. de Turpin-Crissé. La comtesse de Rémusat la rejoignit au bout d'une semaine. L'impératrice occupait une modeste habitation avec Mme d'Audenarde, et les autres personnes de sa suite logeaient dans une petite maison du voisinage. Joséphine menait une vie très simple. Un peu de lecture le matin, la promenade après, le dîner à huit heures à cause de la chaleur, le jeu ensuite, et quelque peu de musique, ainsi se passait l'existence. Bien qu'elle eût refusé toutes les démonstrations officielles, l'impératrice n'en fixait pas moins l'attention générale dans une toute petite ville, où sa présence était un événement,

et, dès qu'elle sortait, il y avait des attroupements pour la regarder et pour la suivre. Mme de Rémusat écrivait à ce sujet à son mari : « C'est bien un peu là l'inconvénient de nos promenades. Nous ne pouvons faire un pas sans attirer les buveurs et les habitants ; il est vrai que c'est un événement assez important pour des gens assez pauvres et des goutteux, de nous posséder ici. La jolie calèche, les beaux chevaux, les livrées, nos parures, tout cela fait un grand effet, et, au milieu de tout cela, la figure douce et toujours bienveillante de ma patronne. On vient de Chambéry, de Genève, de Turin, de Grenoble pour la voir seulement ; on lui témoigne un extrême intérêt. Ce qui me fait plaisir, c'est qu'on n'a pas l'air de supposer qu'elle est devenue étrangère, car on lui remet beaucoup de pétitions pour lui, et on a l'air de croire encore qu'elle est un intermédiaire entre le malheur et lui. Elle accueille tout avec une bonté remarquable, et elle fait beaucoup de bien autour d'elle, sans aucune apparence d'ostentation. »

Le 5 juillet, l'impératrice se promenait sur la route de Chambéry, quand elle rencontra son courrier ; il apportait une lettre du prince Eugène, racontant l'horrible incendie qui, dans la nuit du 1er au 2 juillet, avait fait tant de victimes à l'hôtel de l'ambassade d'Autriche, lors du bal donné par l'ambassadeur, prince de Schwarzenberg, à Napoléon et à Marie-Louise. A la nou-

velle du danger que l'empereur avait couru, Joséphine tressaillit. Elle pleurait à chaudes larmes : « Quelle singulière situation ! s'écriait-elle. Un lien encore si fort, et des intérêts devenus si différents ! »

Le 10 juillet, le prince Eugène venant de Paris, et retournant à Milan, arrivait à Aix-en-Savoie. Il avait été récemment élevé à l'hérédité du grand-duché de Francfort, ce qui était généralement interprété comme un signe fâcheux pour l'indépendance du royaume d'Italie. On commençait à soupçonner chez l'empereur l'intention de réunir ce royaume à l'empire français, et l'on se disait que sans doute le vice-roi cesserait de porter le titre de fils adoptif de l'empereur, lorsque Napoléon aurait un véritable fils. Joséphine craignait donc qu'Eugène ne vînt à perdre la vice-royauté d'Italie, en même temps qu'Hortense descendrait du trône de Hollande. Le vice-roi évita d'entretenir sa mère de pareilles questions, que, par suite de son désintéressement habituel, il mettait toujours au second rang. Mais il donna beaucoup de détails sur l'horrible catastrophe du bal de l'ambassade d'Autriche, auquel il avait assisté. La famille impériale, qui fut l'objet de la première sollicitude du prince de Schwarzenberg, avait été bientôt mise en sûreté. L'empereur, après avoir fait monter l'impératrice Marie-Louise en voiture, s'y était placé à côté d'elle, pour la rassurer ; mais arrivé aux Champs-Ely-

sées, il la laissa continuer sa route sur Saint-Cloud, et il revint à l'hôtel de l'ambassade, dans l'espérance de contribuer à sauver quelques personnes. Parmi celles qui périrent se trouvait la princesse de la Leyen, sœur de l'ambassadeur, et mère de la jeune fille que devait épouser M. de Tascher, cousin de l'impératrice. Cette horrible catastrophe, qui rappelait celle de la place Louis XV, lors de la grande fête populaire donnée par la ville de Paris le 30 mai 1770, à l'occasion du mariage de Marie-Antoinette, avait fait faire des rapprochements sinistres, et suggérait aux gens superstitieux des pressentiments sombres, au sujet d'une alliance que les optimistes regardaient comme le gage du triomphe éternel de l'Empire.

Le prince Eugène avait ramené de Paris sa femme, la princesse Auguste de Bavière. Mais, comme elle était souffrante, elle avait dû s'arrêter à Genève, et son mari était venu seul à Aix-en-Savoie. L'impératrice Joséphine ne voulut pas se priver du plaisir d'embrasser sa belle-fille qu'elle aimait beaucoup. Elle se rendit à Genève, le 11 juillet, et en repartit le lendemain, après avoir passé quelques heures auprès de la vice-reine. La présence de Joséphine dans la grande ville suisse y causa beaucoup d'impression. Mme de Rémusat écrivait à ce sujet : « A Genève, elle a échappé de son mieux à un empressement vraiment embarrassant, et je suis toujours frap-

pée de l'habileté avec laquelle elle rend toute simple une situation qui, d'abord, paraît embarrassante ; c'est qu'elle n'a aucune vanité, qu'elle ne cherche point du tout l'effet. Elle parle de l'empereur comme d'un frère, de l'impératrice nouvelle, comme de celle qui doit donner des enfants à la France, et, si les bruits de grossesse qui se répandent sont vrais, je suis sûre qu'elle en sera contente. »

Joséphine reçut, à Aix-en-Savoie, plusieurs visites, notamment celles de M. et de Mme de Chateaubriand, de Mme de Sales, appartenant à la famille de saint François, et d'un des plus brillants officiers de l'armée française, le jeune comte de Flahaut. Né en 1785, il s'était enrôlé à quinze ans, et, à vingt ans, il était déjà colonel. Très beau, très aimable et très séduisant, il devait produire sur le cœur de la reine Hortense une fort vive impression. Son père, qui était général, avait péri sur l'échafaud pendant la Terreur, et sa mère, femme de beaucoup d'esprit, auteur de plusieurs romans qui eurent une grande vogue, s'était remariée, en 1802, avec un diplomate portugais, M. de Souza-Boutelho. Le jeune colonel animait par son entrain la petite cour de Joséphine.

Malgré ses malheurs, l'impératrice conservait cette exquise amabilité, cette bienveillance inaltérable, cette douceur vraiment exemplaire dont elle avait le secret. Écoutons ce qu'en dit Mme de

Rémusat dans ses lettres à son mari, charmantes lettres où l'amour conjugal se révèle avec tant de grâce, et qui méritent autant d'être lues que ses fameux Mémoires : « Elle est calme et douce. Quelquefois, me dit-elle, le repos tient lieu de bonheur. Elle se conduit avec une réserve vraiment remarquable ; si elle disait un seul mot, on lui ferait une cour assidue. Les autorités des villes environnantes voulaient la complimenter, mais elle a tout refusé, et sans effort, comme sans apparence de contrainte. On lui témoigne partout de l'empressement et du respect. Elle parle de l'empereur comme il faut et quand il le faut ; enfin, il est impossible d'avoir plus de mesure et de tact. Malgré cette résignation, quelquefois, quand un peu de tristesse la saisit, elle me fait un signe, et vient s'épancher avec moi. Je m'efforce de la distraire et de l'encourager, et elle accepte de bonne grâce toutes les consolations que la raison peut offrir... Elle me témoigne le plaisir qu'elle a de me voir de mille manières. Elle aime à être entourée, elle s'amuse des contes que je lui fais ; c'est moi, entends-tu, qui la fais rire. Enfin, elle est réellement charmante et d'une douceur angélique, tellement que je suis bien sûre de ne la quitter qu'avec un serrement de cœur, lorsque je serais cependant si contente de retourner vers toi. Le bruit s'est répandu que l'impératrice Marie-Louise était grosse ; je puis dire avec vérité que j'ai été témoin d'une joie sincère

à cette nouvelle, et, en effet, cet événement serait la récompense d'un grand sacrifice. »

Les environs d'Aix-en-Savoie ont quelque chose de mélancolique qui convenait bien à la douleur touchante et résignée de Joséphine. La nature semblait compatir à son deuil. Les paysages assombris sur lesquels des montagnes immenses paraissent peser comme des poids gigantesques ressemblent aux âmes que la tristesse accable. Ils ont quelque chose d'oppressé. On dirait qu'ils aspirent, eux aussi, à je ne sais quelle délivrance. Le lac du Bourget, encaissé dans des rocs sinistres, la montagne appelée *Dent du Chat,* dressant, pendant deux lieues, contre le ciel, une ligne uniforme, sans ondulations à son sommet, la petite ville d'Aix-en-Savoie, assise sur un large coteau de vignes, de prés et de vergers, et reliée au lac, qui étincelle ou qui pâlit, selon les nuages et les heures du jour, par une allée de peupliers séculaires, semblable à ces allées d'ifs qui conduisent, en Turquie, aux sites des tombeaux, tout cela envahit l'âme, et porte à la méditation. C'est le paysage qui a inspiré à Lamartine les plus belles pages de *Raphaël.* Comme l'auteur de *Jocelyn* a parlé avec poésie de ces vents engouffrés dans les gorges des montagnes, avec des murmures tristes et mélodieux, qui semblent parcourir en quelques minutes toute la gamme des joies, des forces ou des mélancolies de la nature! « L'âme en est remuée jusqu'au fond. Puis

ils s'évanouissent comme les conversations d'esprits célestes qui ont passé, et qui s'éloignent. Des silences comme l'oreille n'en perçoit jamais ailleurs leur succèdent, et assoupissent en vous jusqu'au bruit de la respiration. Les ombres bleues et fraîches du soir glissent rapidement, dépliées en linceul sur ces horizons qui ont à peine joui de leurs derniers soleils. La nature semble mourir, mais comme meurent la jeunesse et la beauté, dans toute sa grâce et dans toute sa sérénité. »

Joséphine, après tant de déceptions et de chagrins, n'éprouvait-elle pas des sentiments analogues à ceux du grand poète, quand, du haut de la colline de Tresserves, il interrogeait l'horizon, et chantait ainsi :

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes,
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs ;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme, ni transports ;
Je contemple la terre, ainsi qu'une âme errante;
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis: Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes, si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Les tristes pensées de Joséphine l'attiraient vers un édifice religieux, qui jette l'ombre de ses vastes cloîtres sur les eaux du lac du Bourget. C'est l'abbaye de Haute-Combe, tombeau des princes de la maison de Savoie, monastère pittoresque et sombre, que Lamartine a décrit ainsi : « Abrité tout le jour du soleil par la muraille du mont du Chat, cet édifice rappelle, par l'obscurité qui l'environne, la nuit éternelle, dont il est le seuil pour les princes descendus du trône dans ses caveaux. Seulement, le soir, un rayon de soleil couchant frappe et se réverbère un moment sur ses murs, comme pour montrer le port de la vie aux hommes, à la fin du jour. Quelques barques de pêcheurs glissent silencieusement sur les eaux profondes, sous les falaises de la montagne. La vétusté de leurs bordages les fait confondre, par leur couleur, avec la teinte sombre des rochers. Des aigles aux plumes grisâtres planent sans

cesse au-dessus des rochers et des barques, comme pour disputer leur proie aux filets, ou pour fondre sur les oiseaux pêcheurs qui suivent le sillage de ces bateaux le long du bord. » L'abbaye s'avance sur une pointe, au milieu du lac, qui est entouré de tous côtés par des montagnes arides et à pic ; point de végétation ; partout le silence, la solitude.

Joséphine voulut s'embarquer sur le lac du Bourget, le 26 juillet 1810, pour aller visiter l'abbaye de Haute-Combe. Le lac est extrêmement dangereux à cause de sa position resserrée entre deux montagnes ; il en résulte qu'on ne peut aborder qu'à deux points, celui du départ et celui du débarquement. Au moment où l'impératrice monta en bateau, avec M. de Flahaut, Mme de Rémusat et une autre de ses dames, le temps était superbe, la traversée fut on ne peut plus heureuse, la visite de l'abbaye offrit un très grand intérêt, mais, au retour, tout changea ; des nuages obscurcirent le ciel ; une tempête subite agita les eaux troublées du lac ; le vent, qui soufflait avec violence, s'engouffrait avec tant de force dans une toile qu'on avait placée à l'arrière de l'embarcation, pour préserver l'impératrice des rayons obliques du soleil, que la barque faillit plusieurs fois chavirer. Joséphine, à deux doigts de la mort, ne perdit pas un instant courage ; elle eut assez de présence d'esprit pour faire enlever la toile qui augmentait le péril, et,

après la traversée la plus dangereuse, elle arriva enfin au port. Mme de Rémusat racontait ainsi à son mari ce qu'elle avait alors éprouvé : « Des souvenirs sont étonnés de se trouver là, des inquiétudes de l'avenir, des confessions interrompues par l'espérance qui renaissait tout à coup, un peu la crainte de la douleur, et puis je ne sais quel embarras de la manière dont on tomberait, et dont on serait repêchée, et alors un souvenir de Paul et Virginie. Ce qui est plaisant, c'est que nous avons eu toutes trois la même idée, et que nous nous sommes avoué, depuis, que nulle d'entre nous n'aurait eu le courage de sa modeste résistance. Enfin, Charles de Flahaut chantait, et, par une sorte d'imitation machinale, je chantais aussi intérieurement, et je recommandais mon âme à Dieu sur tout cet accompagnement. Ah ! que nous sommes de pauvres machines ! Mon ami, il est charmant d'arriver à terre après de semblables émotions. On se ressaisit avec délices de la vie et de tout ce qui vous la rend chère. » Quand l'empereur eut appris le péril auquel Joséphine avait échappé, il lui écrivit : « J'ai vu avec peine le danger que tu as couru. Pour une habitante des îles de l'Océan, mourir dans un lac, c'eût été une fatalité. »

VI

LA REINE HORTENSE.

Le 26 juillet 1810, l'impératrice Joséphine, en revenant à Aix-en-Savoie, après l'excursion à l'abbaye de Haute-Combe, qui avait failli lui être si fatale, trouva un chambellan de la reine Hortense, qui lui annonça pour le lendemain l'arrivée de cette princesse. L'entrevue de la mère et de la fille fut très touchante. Depuis quelques semaines le sort et la santé de la reine de Hollande inspiraient à Joséphine les plus vives inquiétudes. De graves événements venaient de se passer à Amsterdam. Hortense n'était plus qu'une épouse sans époux et une reine sans royaume. Une brouille définitive l'avait séparée du roi Louis, et ce malheureux monarque avait abdiqué, après avoir essayé une lutte ardente, mais inutile, contre les volontés de son inflexible frère. Louis voulait agir comme un Hollandais,

et l'empereur lui ordonnait, au contraire, de n'être rien de plus qu'un préfet de l'empire. De là des querelles et des récriminations qui étaient, dans les derniers temps, arrivées à l'état aigu. Mandé à Paris, à l'occasion du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, le souverain vassal y avait profondément souffert des procédés de son frère. Il fit alors porter par un de ses écuyers, M. de Bilandt, l'ordre de défendre la Hollande contre une invasion française, au moyen des inondations, et surtout d'empêcher l'occupation d'Amsterdam par les troupes impériales. Napoléon, informé de cet ordre, fit venir le roi, et lui dit sévèrement : « Choisissez ; ou contremandez la défense d'Amsterdam, et destituez Kragenhoff et Mollerus (ministres de la guerre et des affaires étrangères), ou voici le décret de réunion que je fais partir à l'instant même, et vous ne retournerez plus en Hollande ; il m'est indifférent que l'on me taxe d'injustice et de cruauté, pourvu que mon système avance ; vous êtes dans mes mains. »

A la vue du décret, Louis fit semblant de céder, mais il se promit de s'évader pendant la nuit, et de retourner furtivement dans son royaume. Cet espoir fut déjoué ; lorsqu'il rentra dans l'hôtel de Madame mère, où il logeait, il s'y trouva cerné par des gendarmes d'élite, chargés de ne pas le perdre de vue. Clarke, ministre de la guerre, vint chez lui pour se plaindre de ce

que les commandants des places fortes de Hollande en avaient refusé l'entrée aux troupes françaises : « Ainsi Votre Majesté, dit le ministre, déclare la guerre à la France et à l'empereur. — Pas de mauvaise plaisanterie, répondit le pauvre roi, un prisonnier ne déclare pas la guerre. Que l'empereur me laisse en liberté, et alors il fera ce qu'il voudra. » Louis tomba sérieusement malade ; tous les souverains et princes qui étaient alors à Paris, s'empressèrent de venir le voir. Napoléon s'abstint d'abord de lui rendre visite ; il s'y décida enfin, et la conversation entre les deux frères fut assez amicale. Louis, dont la santé s'était un peu améliorée, alla au-devant de Marie-Louise, à Soissons, pour l'accompagner jusqu'au château de Compiègne. Arrivé dans ce palais le 24 mars, il apprit que ses appartements et ceux de sa femme étaient contigus, comme pour forcer un rapprochement entre les deux époux qu'une incompatibilité d'humeur absolue séparait l'un de l'autre. Il trouva que cette tentative de réconciliation était un nouvel acte de tyrannie de la part de son frère, et, pour se soustraire à toute discussion, il fit préparer ses équipages le 30 mars, afin de partir secrètement dans la nuit. Un incendie, qui éclata au moment où il allait s'éloigner, le retint encore à Compiègne. Enfin, le 8 avril, il reçut de Napoléon la permission de retourner à Amsterdam, où la reine et le prince royal devaient le suivre.

Les deux époux prirent une route différente ; mais quand on les vit retourner l'un et l'autre en Hollande, on espéra que leur brouille allait finir, et la reine Hortense, qui était très aimée du peuple néerlandais, fut particulièrement bien reçue par toutes les classes de la société. Cependant l'hostilité que Louis témoignait à sa femme ne faisait que s'accroître. Il ordonna qu'un mur sans communications séparât ses appartements de ceux de la reine, pour bien constater une séparation devenue irrévocable. Hortense, profondément froissée de la malveillance de son mari, prit alors la résolution de s'enfuir d'un pays où elle se considérait comme prisonnière. Après un court séjour au château de Loo, elle trouva l'existence si intolérable, que, laissant là son fils aîné qu'elle adorait, elle s'échappa. Le roi, au lieu de la faire poursuivre, ne s'inquiéta plus d'elle, et ne prononça même plus son nom.

Sur ces entrefaites, le duc de Rovigo réclama l'occupation d'Amsterdam par les troupes impériales. Plutôt que d'y consentir, le roi se décida à se débarrasser d'une couronne qui lui meurtrissait le front. Il réunit ses ministres, et leur annonça qu'il abdiquait en faveur de son fils; la reine devait être régente. Les ministres comprirent qu'une telle combinaison n'avait rien de viable. Cependant ils ne firent aucune objection, et promirent de garder le secret jusqu'au départ du souverain. Tous les actes furent signés dans

la nuit du 2 au 3 juillet 1810 ; le roi fugitif, après avoir inondé son fils de ses larmes, sortit à pied de son pavillon de Haarlem, par le jardin, et fit une chute dans le fossé. Mais cette chute ne l'empêcha point de partir. Il monta en voiture, et s'éloigna, sans avoir fait savoir à ses ministres eux-mêmes quel serait le lieu de sa retraite. Le matin, ceux-ci se rendirent auprès du prince royal, et le saluèrent en qualité de roi. Dans l'après-midi, les troupes françaises entraient à Amsterdam. Napoléon n'acceptait pas l'élévation du prince royal au trône, et, par un décret du 9 juillet 1810, il annexait la Hollande à l'empire.

Ces événements troublèrent beaucoup l'impératrice Joséphine. Le 3 juillet, elle adressait cette lettre à sa fille, à Plombières : « Je t'ai écrit il y a quelques jours, ma chère Hortense. Le temps me paraît bien long quand je ne reçois pas de tes nouvelles, et je n'en ai pas eu depuis le 18 du mois dernier. Combien je regrette de n'avoir pas su avant mon départ le véritable état de ta santé, j'aurais été à Plombières te donner des soins, et je n'éprouverais pas l'inquiétude qui me tourmente à une si grande distance ! Ma seule consolation est de penser que tu viendras ici. Je prends les eaux depuis quelques jours, et je m'en trouve bien ; je suis persuadée qu'elles te réussiraient d'autant mieux qu'on peut les rendre aussi douces qu'on le veut. Si tu ne peux venir ici, j'espère au moins que nous nous rejoindrons en

Suisse. Fais que je te voie, ma chère fille. Seule, abandonnée, loin de tous les miens, et au milieu des étrangers, juge combien je suis triste, et tout le besoin que j'ai de ta présence. Adieu, je t'embrasse tendrement. »

La conduite du roi Louis avait vivement affecté l'empereur. La lecture des dépêches qui lui annonçaient l'abdication et la fuite de son frère lui avait arraché des exclamations réitérées d'indignation et de surprise. « Devais-je m'attendre, s'était-il écrié, avec des larmes dans les yeux, à un tel outrage de la part d'un homme à qui j'ai servi de père? Je l'ai élevé avec les faibles ressources de ma solde de lieutenant d'artillerie; j'ai partagé avec lui mon pain et les matelas de mon lit. Où va-t-il? Chez les étrangers, pour faire croire qu'il n'est pas en sûreté en France, ou dans les États soumis à mon influence! »

Le 8 juillet 1810, Napoléon écrivait de Rambouillet à Joséphine: « Mon amie, j'ai reçu ta lettre du 3 juillet. Tu auras vu Eugène, et sa présence t'aura fait du bien. J'ai appris avec plaisir que les eaux te sont bonnes. Le roi de Hollande vient d'abdiquer la couronne, en laissant la régence, selon la Constitution, à la reine. Il a quitté Amsterdam, et laissé le grand-duc de Berg (le fils aîné de Louis était devenu grand-duc de Berg, quand Murat avait cessé de l'être, pour monter sur le trône de Naples). J'ai réuni la Hollande à la France; mais cet acte a cela d'heu-

reux, qu'il émancipe la reine, et ton infortunée fille va venir à Paris avec son fils, le grand-duc de Berg; cela la rendra parfaitement heureuse. Ma santé est bonne. Je suis venu pour chasser quelques jours. Je te verrai avec plaisir cet automne. Ne doute jamais de mon amitié. Je ne change jamais. Porte-toi bien, sois gaie, et crois à la vérité de mes sentiments. »

De son côté, Hortense avait envoyé de Plombières à Joséphine un récit des événements qui venaient de se passer en Hollande, et avait reçu cette réponse, datée du 18 juillet 1810: « Ton courrier est arrivé ce matin, ma chère fille. Je te remercie de tous les détails que tu me donnes sur l'abdication du roi. Ils sont pleins d'intérêt, et je les fais passer à Eugène, qui les attend avec impatience. Je savais que l'empereur t'avait écrit; il me l'a mandé par une lettre bonne et aimable pour toi et pour moi; mais j'ignorais ce que le roi était devenu, et je me joins à toi pour être tourmentée de son sort. Il me tarde bien, ma chère fille, que tu sois ici; je suis charmée de la résolution que tu as prise d'y venir. Tu as besoin de ces eaux, et j'espère qu'elles te rétabliront entièrement. Je me suis occupée de ton logement plus heureusement que je ne l'espérais; un particulier d'ici s'est privé de sa maison; je l'ai acceptée, parce qu'elle est bien située, et que la vue en est charmante. Les maisons sont ici fort petites; celle que tu habiteras sera la plus grande. Tu pour-

ras te promener pourtant en calèche. Tu seras bien aise d'avoir la tienne ; j'ai la mienne, je m'en sers tous les jours. Adieu, ma chère Hortense, j'aspire au moment de t'embrasser. — Embrasse pour moi Julie (la reine d'Espagne) ; mes amitiés aux personnes qui l'entourent. Dis à Mme de Souza que j'ai soin de son fils (M. de Flahaut) comme s'il était le mien ; mille chose à Mme Caulaincourt. »

Pendant ce temps, Louis Bonaparte s'était réfugié en Autriche. Napoléon lui envoya M. Decazes (le futur duc), alors conseiller à la cour impériale et secrétaire des commandements de Madame mère, pour le décider à quitter les États autrichiens, et à venir habiter du moins un pays gouverné par un membre de sa famille. Une démarche semblable fut tentée par l'ambassade de France à Vienne. Tout fut inutile, et Napoléon finit par autoriser l'ancien roi de Hollande à s'établir à Gratz, en Styrie, où les événements de 1814 devaient le trouver encore.

Le sort de sa fille et de ses petits-fils préoccupait au plus haut degré Joséphine. Mme de Rémusat écrivait à ce sujet, le 25 juillet 1810 : « Cette pauvre impératrice est triste. Les affaires de Hollande la tourmentent, et l'avenir de sa fille, la situation de ses petits-enfants. Elle est fort agitée, je la calme de mon mieux. Je l'engage fort à se fier à l'empereur, et, d'ailleurs, à ne pas aller plus vite que le temps. A des époques aussi

fécondes en événements singuliers, l'excès de la prévoyance est presque un inconvénient. Il faut se soumettre et attendre, et je le dis à l'impératrice comme je le pense : — l'empereur ne fera pas retomber sur ses neveux les torts de leur père. — C'est une position pénible que celle qui vous place hors du mouvement de la cour, en vous obligeant encore à en ressentir les agitations. — Il faut vraiment une grande douceur et une extrême raison pour se conserver intacte au milieu de tout cela . Elle est fort touchée des soins que je lui rends, elle est bien aise de me voir auprès d'elle ; elle m'appelle, et me cherche sans cesse ; je l'écoute, je la console, et puis je la distrais en lui parlant d'autre chose, car on finit par s'inquiéter trop, et perdre ses moyens de juger, en s'appesantissant trop sur le même sujet ; et puis la raison est ici à attendre, ne pas beaucoup prévoir, et se fier à une autorité supérieure et à coup sûr bienveillante. »

Lorsque Hortense arriva à Aix-en-Savoie, elle était malade de corps et d'âme, menacée d'une affection de poitrine, en proie aux idées noires, découragée, désabusée de toutes choses. Mme de Rémusat écrivait le 30 juillet : « La reine est ici, pâle, maigre, fort abattue, toujours prête à pleurer, sans trop savoir pourquoi.— « Madame, lui ai-je dit, ayez du courage, et soignez votre santé; votre malheur n'est point du malheur, votre cœur ne souffre pas ; l'empereur a reçu vos

enfants parfaitement. Il les soigne, il les veille ; ils sont en France ; vous les reverrez cet hiver ; vous voilà près de votre mère ; il faut songer à tout cela, il faut dormir, manger, et laisser à Dieu et à l'empereur le reste. » — Elle a souri de ma petite harangue, et je pense qu'elle trouve que j'ai raison. Eh ! mon Dieu ! n'ayons que les maux que nous avons. « Dieu nous garde de nos amis ! » dit le proverbe portugais ; Dieu nous garde de nous-mêmes ! »

Malgré tous ses chagrins, la reine Hortense continuait à être aimable, et sa présence était pour sa mère la plus grande des consolations. D'ailleurs, aucun incident ne se produisait dans la petite cour d'Aix-en-Savoie. « Je n'ai pas ici autant de temps qu'on pourrait le croire, écrivait Mme de Rémusat à son mari le 13 août 1810 ; nous ne déjeunons qu'à midi ; mais le tripotage des eaux, les bains, la toilette, prennent une grande partie de la matinée ; ensuite, nous demeurons au château jusqu'à cinq et même six heures. On y cause, on y travaille, on lit de mauvais romans, qu'on n'écoute guère, et qu'on ne finit pas, les journaux, les lettres arrivent sur ces entrefaites ; ces messieurs dorment un peu, et, à six heures, on va faire sa toilette, pour sortir en calèche jusqu'à huit. Tu te représentes facilement l'effet que doivent faire, dans une misérable ville comme celle-ci, la calèche, les chevaux, l'élégant équipage de l'impératrice, et, en surplus, nos paru-

res sont toujours assez soignées. Les buveurs d'eau, les habitants, sortent tous pour nous voir passer, et, l'autre jour, l'impératrice me disait : « Nous voilà comme Cambacérès ! » parce qu'en effet, nous étions bien suivis d'une quarantaine de petits polissons. A huit heures, on dîne. Après le dîner le Casino et la musique ; cela nous mène à onze heures, et qui sait une de nos journées les sait toutes. »

Mme de Rémusat, qui avait dans le caractère un fond de tristesse, comme toutes les personnes qui réfléchissent beaucoup, savait, quand il le fallait, être gaie. Elle amusait l'impératrice par ses contes, ses chansons, sa verve, son entrain. « Tu imagines bien, ajoutait-elle dans la même lettre, que je fais de mon mieux pour égayer cette petite vie intérieure ; je garde pour moi mes regrets, mes chagrins, quelques inquiétudes secrètes que j'éprouve ; je sais qu'il faut éviter d'ennuyer de soi-même, et je parviens si bien à être tout autre dans le salon que dans ma chambre, qu'hier M. de Turpin me témoigna la plus grande surprise, en m'entendant soupirer, de ce qu'une personne aussi gaie que moi connaissait le besoin de soupirer. Je lui ai répondu que je n'étais pas si gaie qu'il le croyait ; il m'a soutenu le contraire ; j'ai continué la discussion en riant, et cependant je pourrais dire que j'avais alors des larmes au fond du cœur ; car, en parlant de gaieté et de vraie gaieté, j'étais ramenée à un souvenir dou-

loureux dont j'ai gardé toute l'impression au fond de moi. »

De leur côté, l'impératrice Joséphine et sa fille, qui étaient la bonté même, et qui craignaient d'attrister les personnes de leur entourage, faisaient tous leurs efforts pour dissimuler leurs chagrins.

Le 11 août, la reine Hortense avait l'attention la plus gracieuse pour Mme de Rémusat, qui, le lendemain, écrivait à son époux : « C'était hier ma fête ; y as-tu pensé avec notre enfant ? Ici, on a eu la bonté d'en faire un jour à part. La reine a voulu me donner un très joli déjeuner chez elle. Nous sommes montées à sa maison, qui est hors de la ville, dans une position charmante ; nous avons trouvé une table fort bien servie dans son jardin. Elle avait fait faire des couplets, et préparer une petite scène de proverbe fort aimable ; on a bu à ma santé et à la sienne de bien bon cœur. L'impératrice m'a donné un joli petit collier ; la mère et la fille ont été charmantes pour moi, et je me trouvais toute honteuse et tout émue de leurs aimables soins. Je les aurais bien mieux remerciées encore, si je n'avais eu le cœur serré de mille souvenirs ; mais leur bonté s'est fait jour au milieu de sentiments que cette époque ranimait encore. »

La reine Hortense aurait voulu pouvoir accompagner sa mère dans le voyage que l'impératrice allait faire en Suisse, au mois de sep-

tembre. Mais, d'après l'ordre de l'empereur, elle dut retourner à Fontainebleau, où se trouvaient ses deux fils, et Joséphine fut très affligée de voir partir une fille qu'elle chérissait si tendrement.

VII

LE VOYAGE EN SUISSE.

Pendant les mois de septembre et d'octobre 1810, l'impératrice Joséphine fit en Suisse un voyage de touriste, dans l'espérance de trouver une diversion aux soucis et aux inquiétudes qui l'agitaient. Elle avait établi à Sécheron, tout à côté de Genève, ce que les personnes de sa suite appelaient son quartier général. C'est là qu'elle revenait après ses diverses excursions. Elle visita Neufchâtel, où le frère du comte de Pourtalès, son écuyer, avait une belle habitation ; elle y fut brillamment reçue, et admira le panorama superbe que l'on contemple, du haut du *Signal*, d'où l'on découvre, outre les lacs de Neufchâtel, de Morat et de Bienne, outre l'amphithéâtre si pittoresque et si varié qu'offrent les montagnes des cantons de Vaud, de Fribourg, de Berne, d'Argovie, de Lucerne, toute la chaîne des Alpes,

depuis le Tiltis jusqu'au Mont-Blanc. Elle fit des excursions à la Jungfrau, la plus célèbre de toutes les montagnes des Alpes bernoises, avec son élévation de 4,167 mètres, sa forme bizarre, ses glaciers éblouissants ; à la grotte de Toffière, dont le prodigieux écho redit jusqu'à sept fois le mot qu'on lui adresse ; au saut du Doubs, qui court sur une pente rapide, se brisant contre des rocs entassés pêle-mêle ; puis, tout à coup, furieux de ce que la terre lui manque, écume, bondit, et plonge dans un gouffre dont la sonde n'a jamais atteint le fond ; à Ferney, tout rempli des souvenirs de Voltaire, à Lausanne, que sa cathédrale coiffe comme une tiare, selon l'expression de Victor Hugo.

Dans cette dernière ville, Joséphine habita un hôtel situé en face d'une maison alors occupée par la femme du grand-duc Constantin, frère de l'empereur Alexandre. Cette princesse (Julienne-Henriette-Ulrique-Féodorovna de Saxe-Cobourg, née le 23 septembre 1781, mariée le 26 février 1796 au grand-duc Constantin de Russie) était une grande et belle personne, pleine d'esprit et de grâce, dont la conversation, quoique animée, avait cependant un caractère un peu mélancolique. Séparée de son mari, elle passait la plus grande partie de son temps en voyage. La grande-duchesse plut beaucoup à l'impératrice, qui écrivit à la reine Hortense : « J'ai vu la grande-duchesse Constantin ; elle est venue me voir deux

fois, et j'ai été la voir une fois. Elle est charmante, élégante, gracieuse et aimable ; elle a la plus jolie taille possible, et joint à cela une charmante figure ; elle a l'air de n'être pas heureuse. »

A Lausanne, Mme de Staël fit une démarche pour être admise auprès de l'impératrice. Mais Joséphine, malgré tout le plaisir qu'elle aurait eu à causer avec cette femme, aussi spirituelle que célèbre, n'osa pas la recevoir, dans la crainte de déplaire à l'empereur. « Je connais trop Mme de Staël, dit-elle à Mlle Avrillon, pour risquer une pareille entrevue. Dans le premier ouvrage qu'elle publiera, elle ne manquerait pas de rapporter notre entretien, et Dieu sait combien elle me ferait dire des choses auxquelles je n'ai jamais songé. »

Joséphine se rendit ensuite dans la jolie petite ville de Morges, dont le port sur le lac de Genève peut bien contenir cent barques, et visita, dans le voisinage, le poétique et légendaire château de Vuflens ; dont le propriétaire, le colonel de Senarclens, fut très flatté de faire les honneurs à l'impératrice. C'est un donjon carré, de cinquante mètres de haut, construit en briques ; la reine Berthe l'a bâti, assure-t-on, et son fantôme, au dire des paysans superstitieux, y revient de temps à autre. Derrière ce donjon, entretenu avec le plus grand soin, il en est un second dont l'architecture diffère peu de celle du premier, mais qui tombe en ruines. Les chauves-souris,

les oiseaux de nuit, y pullulent par milliers. Devant ce château gothique, un vrai château de ballade allemande, s'étend une longue et magnifique terrasse, où le colonel de Senarclens cultivait toutes sortes de fleurs qui intéressèrent beaucoup Joséphine, toujours passionnée pour la botanique.

Revenue à Sécheron, l'impératrice en repartit dans les premiers jours d'octobre, pour faire une excursion à Chamouny et à la mer de glace. Le soir, elle coucha à Saint-Gervais, où elle dut laisser les voitures. On monta, le lendemain, dans des espèces de petits chars-à-bancs, où l'on est assis de côté. On mettait pied à terre chaque fois qu'il se trouvait sur la route quelque curiosité, et M. de Turpin, qui avait un grand talent de paysagiste, faisait de jolis croquis. La seconde journée se termina à Chamouny, où on logea au prieuré. Le lendemain, à l'aurore, la petite caravane, montée sur des mulets, se mit en route, et arriva ainsi jusqu'au plateau de Montanvers, pâturage élevé de 1,921 mètres au-dessus de Chamouny, et situé au pied de l'aiguille des Charmoz. Devant le plateau, s'étend la mer de glace, avec ses grandes cavernes, ses crevasses larges et profondes, ses lacs remplis de la plus belle onde, que renferment des murs transparents de couleur d'aigue marine, ses ruisseaux d'une eau vive et claire, qui se précipitent, et forment des cascades dans des abîmes de glace. Joséphine parcourut à

pied, courageusement, cette mer fantastique, où les accidents ne sont pas rares ; puis elle remonta sur le Montanvers, où elle mangea du meilleur appétit un repas frugal, après lequel elle s'amusa à compter le nombre des personnes dont se composait la caravane. Il n'y en avait pas moins de quatre-vingts, y compris les guides et les porteurs.

Pour revenir, on ne suivit pas le chemin que l'on avait pris en allant. La descente fut plus ardue que la montée. Des deux côtés de la voie étroite par laquelle on passait s'ouvrent des précipices d'une incroyable profondeur, et l'on marchait entre deux gros bâtons ferrés, sur lesquels on s'appuyait, comme sur des rampes d'escalier. Mlle Avrillon avait une peur affreuse. En route, elle s'arrêta, et s'assit, les larmes aux yeux. « Eh bien ! ma chère, lui dit alors l'impératrice, que faites-vous donc là ? Allons, du courage, suivez-moi, vous allez remonter bientôt dans votre chaise à porteurs ; il n'y a aucun danger. » Mlle Avrillon se calma, et l'on arriva sans encombre au bas de la montagne, d'où sort, en bouillonnant, l'Arveiron par une arche de glace, haute parfois de 25 à 30 mètres, mais variant de forme, de couleur et de grandeur. L'aiguille du Dru, dont la hauteur est de 3,815 mètres, se dresse au-dessus des pyramides du glacier, dont les sombres forêts du Montanvers et du Bochard font ressortir la blancheur éclatante.

Durant toutes ces courses, le comte de Pourtalès, qui connaissait la Suisse à merveille, fut d'une grande ressource pour les voyageuses. L'impératrice termina ses excursions en visitant Berne, où ses dames s'amusèrent à porter le costume national des femmes de la ville, et se promenèrent ainsi dans son carrosse, à la grande surprise des populations, qui la crurent entourée de véritables Bernoises.

Pendant que Joséphine parcourait la Suisse, elle était si inquiète et si affligée, malgré les distractions du voyage, que sa santé, qui avait été bonne quelques semaines auparavant, recommençait à s'altérer. Sa présence en pays étranger lui paraissait dangereuse. Elle avait peur que l'empereur ne lui permît pas de retourner en France, et ne l'envoyât à Milan, ce qu'elle eût considéré comme un exil. La reine Hortense et Mme de Rémusat, qui avaient quitté Aix-en-Savoie, pour se rendre, l'une à Fontainebleau, l'autre à Paris, étaient chargées par elle de pressentir les volontés impériales, et elle attendait avec une anxieuse impatience le moment où elle serait fixée sur son sort. Napoléon lui écrivit de Fontainebleau, le 1er octobre 1810, une lettre qui ne la rassura que pour un moment, et qui était ainsi conçue : « J'ai reçu ta lettre. Hortense, que j'ai vue, t'aura dit ce que je pensais ; va voir ton fils cet hiver, reviens aux eaux d'Aix l'année prochaine, ou bien reste au printemps à

Navarre. Je te conseillerais d'aller à Navarre tout de suite, si je ne craignais que tu ne t'y ennuyasses. Mon opinion est que tu ne peux être, l'hiver, convenablement qu'à Milan ou à Navarre; après cela, j'approuve tout ce que tu feras; car je ne te veux gêner en rien. Adieu, mon amie. L'impératrice est grosse de quatre mois; je nomme Mme de Montesquiou gouvernante des enfants de France. Sois contente, et ne te monte jamais la tête; ne doute jamais de mes sentiments. »

A bien lire cette lettre, il était facile de se convaincre que la préférence de l'empereur était pour Milan, mais comme il permettait le séjour de Navarre, et que Navarre c'était la France, Joséphine voulut profiter de cette autorisation, afin de ne pas s'expatrier. Elle rendit compte ainsi de sa détermination à sa fille : « L'empereur m'a écrit une petite lettre aimable. Tu dois juger, ma chère Hortense, quel plaisir elle m'a fait. L'empereur me conseille d'aller à Milan ou à Navarre. Je me suis décidée pour Navarre. Là, du moins, je serai en France. S'il n'avait été question que de passer un ou deux mois en Italie, avec mon cher Eugène, j'aurais fait volontiers ce voyage; mais m'éloigner de la France pendant six mois, cela inquiéterait tout ce qui m'est attaché, et c'est au-dessus de mes forces ! Tu me trouveras bien changée, ma chère fille; j'ai perdu tout le bon effet des eaux. Depuis un mois, j'ai maigri considérablement, et je sens que j'ai besoin de repos,

et surtout que l'empereur ne m'oublie pas. J'espère qu'il fixera définitivement ton sort; c'est bien un de mes chagrins de te savoir toujours dans l'incertitude à cet égard; mais je compte beaucoup sur l'attachement de l'empereur pour toi. Je regrette que tu n'aies pas fait le voyage que je viens de faire en Suisse; tu aurais vu le plus beau pays du monde, les plus belles montagnes et la plus belle végétation; mais il commençait à être un peu tard, et j'ai été presque toujours incommodée... Adieu, ma chère Hortense. Je viens d'écrire à l'empereur. Je lui mande que je compte quitter Genève le 1er novembre, que j'irai passer vingt-quatre heures à la Malmaison. Tu seras bien aimable de venir m'y faire une petite visite. J'irai ensuite me fixer à Navarre. Mande-moi si ce parti-là convient à l'empereur. Embrasse pour moi tes enfants. Adieu encore, ma chère fille, je t'embrasse tendrement. J'ai entendu chanter dans toute la Suisse ta romance du *Beau Dunois ;* je l'ai même entendue jouer sur le piano avec de jolies variations. »

Au moment où Joséphine s'apprêtait à quitter la Suisse pour retourner en France, elle avait reçu de Mme de Rémusat une longue lettre, qui l'agita beaucoup, et qui, remettant tout en question, lui fit contremander ses préparatifs de départ. Cette lettre commençait par des protestations de dévouement et de gratitude : « Madame, j'ai un peu tardé à écrire à Votre Majesté, parce

qu'elle avait désiré que je pusse, à mon retour, lui conter quelque chose de cette grande ville. Si j'avais suivi mon impatience, dès le lendemain de mon arrivée, je lui aurais adressé les expressions de ma reconnaissance. Ses bontés pour moi sont notre entretien ordinaire, depuis que je suis rentrée dans mon intérieur; en retrouvant mon mari et mes enfants, j'ai rapporté au milieu d'eux le souvenir des heures si douces que je vous dois. Ni l'absence, ni le temps, ne peuvent, madame, vous effacer des cœurs qui savent vous apprécier. Daignez ajouter à vos bontés pour moi, en ne doutant jamais de cette reconnaissance que vous m'inspirez à tant de titres. J'ai besoin, pour vous écrire aujourd'hui, de m'appuyer d'abord sur cette prière, et, quand Votre Majesté aura vu quel sujet je vais traiter, elle comprendra pourquoi je réclame encore, avec plus d'instances que de coutume, sa confiance dans mon inaltérable dévouement.

» Je commencerai par vous dire, madame, qu'ayant appris, en arrivant ici, que l'empereur était gravement occupé d'affaires importantes et qu'il accordait difficilement des audiences, je n'ai point osé solliciter celle que vous m'aviez conseillée. Je n'ai donc point paru à la cour; mais j'ai déjà vu quelques personnages importants, et j'ai été questionnée sur Votre Majesté avec trop de soin pour qu'il ne m'ait pas été facile de conclure que ces mêmes questions qui m'étaient

adressées venaient d'un intérêt plus élevé. On me demandait souvent des nouvelles de votre santé; on voulait savoir comment vous aviez employé votre temps, si vous étiez tranquille, heureuse, dans la retraite où vous aviez vécu; si vous aviez reçu sur votre route les témoignages d'affection que vous méritez d'inspirer; enfin, quel était l'état de votre âme, et l'ordre de votre vie. Il m'était doux de n'avoir à répondre que des choses satisfaisantes, et le plaisir avec lequel était accueilli le récit simple et vrai de l'emploi de vos journées, de vos secrets sentiments, de votre modération, de ce dévouement si vrai qui dirige votre conduite, m'a bien prouvé que ceux qui m'interrogeaient étaient sûrs de plaire en redisant plus haut la vérité. Mais, madame, j'ai questionné à mon tour, j'ai observé de mon côté, et j'ose soumettre à votre raison le résultat de mes observations, avec la confiance de mon attachement. La grossesse de l'impératrice est une joie publique, que chacun saisit avec empressement. Votre Majesté le comprendra facilement, elle à qui j'ai vu envisager cet événement comme la récompense d'un grand sacrifice. Eh bien! madame, d'après ce que j'ai cru remarquer, il me semble que vous avez encore un pas à faire pour mettre le complément à votre ouvrage, et je me sens la force de m'expliquer parce qu'il me paraît que la dernière privation que votre raison vous impose ne peut être pour cette fois que momentanée. Vous vous

rappelez, sans doute, que vous avez quelquefois regretté, avec moi, que l'empereur n'eût point, au moment de son mariage, pressé l'entrevue de deux personnes qu'il se flattait de rapprocher facilement, parce qu'il les réunissait dans ses affections. Vous m'avez dit que, depuis, il avait espéré qu'une grossesse, en tranquillisant l'impératrice sur ses droits, lui donnerait le moyen d'accomplir le vœu de son cœur. Mais, madame, si je ne me suis pas trompée dans mes observations, le temps n'est pas venu pour un pareil rapprochement. »

Cette lettre est véritablement curieuse. Que de précautions oratoires ! Quelle habileté diplomatique ! Quelles adroites insinuations ! l'ambassadeur le plus prudent, le plus sagace, le plus expérimenté, n'engagerait pas une négociation avec plus de ménagements. Mme de Rémusat, qui connaissait à merveille le cœur des femmes, en général, et celui de l'impératrice Joséphine, en particulier, mettait un peu de miel autour de la coupe d'amertume qu'elle offrait. Pour faire passer des conseils peu agréables, elle employait les compliments. Elle laissait croire à l'impératrice répudiée, à la femme de quarante-sept ans, que l'impératrice régnante et triomphante, une toute jeune femme, pouvait en être jalouse. Parler à Joséphine de ses charmes persistants, c'était se faire pardonner tout ce qu'on pouvait lui dire de pénible sur un autre sujet.

Mme de Rémusat ajoutait dans sa lettre : « L'impératrice Marie-Louise paraît avoir apporté avec elle une imagination prompte à s'alarmer. Elle aime avec la tendresse, avec l'abandon d'un premier sentiment; mais ce sentiment même semble porter avec lui le caractère d'un peu d'inquiétude, dont il est, en effet, si rarement séparé. La preuve en est dans une petite anecdote que le grand-maréchal m'a contée, et qui appuiera tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Un jour l'empereur, se promenant avec elle dans les environs de la Malmaison, lui offrit, en votre absence, de visiter ce joli séjour; à l'instant le visage de l'impératrice fut inondé de larmes; elle n'osait pas refuser, mais les marques de sa douleur étaient trop visibles pour que l'empereur essayât d'insister. Cette disposition à la jalousie, que le temps affaiblira sans doute, ne pourrait être qu'augmentée dans ce moment par la présence de Votre Majesté. Elle se souviendra peut-être que, cet été, en la voyant si grasse, si reposée, j'oserai dire si embellie par le calme de la vie que nous menions, j'osai lui dire en riant qu'il n'y avait point d'adresse à rapporter à Paris tant de moyens de succès, et que je sentais parfaitement qu'à la place d'une autre, je serais tout au moins inquiète. En vérité, madame, cette plaisanterie me semble aujourd'hui le cri de la raison. Le grand-maréchal, avec lequel j'ai causé, m'a témoigné aussi des inquiétudes que je partage. Il m'a paru qu'il n'osait

point faire expliquer l'empereur sur un sujet qu'il ne traite qu'avec douleur. Il m'a parlé avec un accent vrai de cet attachement que vous inspirez encore, mais qui doit lui-même inviter à une grande circonspection. Les nouvelles situations inspirent de nouveaux devoirs, et, si j'osais, je dirais qu'il n'appartient pas à une âme comme la vôtre de rien faire qui puisse forcer l'empereur à manquer aux siens. »

Ainsi, suivant Mme de Rémusat, ce qu'il y avait surtout à craindre, c'était que Napoléon ne redevînt amoureux de son ancienne femme, et ne fît en faveur de Joséphine une infidélité à Marie-Louise! Ce danger était-il bien sérieux? Nous ne le croyons pas. Mais peut-être ne déplaisait-il point à l'impératrice répudiée d'inspirer aux personnes austères une telle appréhension. Après avoir si adroitement flatté ce qui pouvait encore rester de coquetterie, d'amour-propre féminin, dans l'âme de sa patronne, l'habile dame du palais pouvait, sans crainte, tenir le langage le plus franc, dans le reste de sa lettre. « Ici, ajoutait-elle, au milieu de la joie que cause cette grossesse, à l'époque de la naissance d'un enfant attendu avec tant d'impatience, au bruit des fêtes qui suivront cet événement, que feriez-vous, madame? Que ferait l'empereur, qui se devrait aux ménagements qu'exigerait l'état de cette jeune mère, et qui serait encore troublé par les souvenirs des sentiments qu'il vous conserve? Il souffrirait,

quoique votre délicatesse ne se permît pas de rien exiger; mais vous, vous souffririez aussi, vous n'entendriez pas impunément le cri de tant de réjouissances, livrée, comme vous le seriez peut-être, à l'oubli de toute une nation, ou devenue l'objet de la compassion de quelques-uns, qui vous plaindraient, peut-être, par esprit de parti.

» Enfin, continuait Mme de Rémusat, peu à peu votre situation deviendrait si pénible, qu'un éloignement complet parviendrait seul à remettre tout en ordre. Puisque j'ai commencé, souffrez que j'achève ; il vous faudrait quitter Paris. La Malmaison, Navarre même, seraient trop près des clameurs d'une ville oisive, et quelquefois mal intentionnée. Obligée de vous retirer, vous auriez l'air de fuir par ordre, et vous perdriez tout l'honneur que donne l'initiative dans une conduite généreuse.

» Voilà les observations que j'ai voulu vous soumettre ; voilà le résultat des longues conversations que j'ai eues avec mon mari, et encore d'un entretien que le hasard m'a procuré avec le grand-maréchal. Moins animé que nous sur vos intérêts, et accoutumé, comme vous le savez, à ne point arrêter ses opinions quand il n'a point reçu l'ordre de les transmettre, c'est avec beaucoup de temps et un peu d'adresse que j'ai tiré de lui quelques-unes de ses pensées ; mais aussitôt que je les ai entrevues, j'ai pu conclure qu'il vous restait encore un sacrifice à faire, et qu'il

était digne de vous de ne point attendre les événements, et de les prévenir, en écrivant à l'empereur une courageuse détermination. En lui évitant un embarras, dont sa tendresse pour vous l'empêche seule de sortir, vous acquerrez de nouveaux droits à sa reconnaissance ; et d'ailleurs, outre la récompense toujours attachée à une action droite et raisonnable, avec cet aimable caractère qui vous distingue, cette disposition à plaire et à vous faire aimer, peut-être trouverez-vous, dans un voyage un peu prolongé, des plaisirs que vous ne prévoyez pas d'abord. A Milan, le spectacle si doux des succès mérités d'un fils vous attend. Florence et Rome offriraient à vos goûts des jouissances qui embelliraient cet éloignement momentané ; vous rencontreriez à chaque pas, en Italie, des souvenirs que l'empereur ne s'irriterait pas de voir renouveler, parce qu'ils s'unissent pour lui aux époques de sa première gloire.

» Tout ce que m'a dit le grand-maréchal me prouve assez que Sa Majesté veut que vous conserviez à jamais les dignités d'un rang où vous avez été élevée par ses succès et sa tendresse ; et cependant, l'hiver se passerait, la saison où l'on peut habiter Navarre vous ramènerait aux occupations d'embellissements qui vous y attendent ; le temps, ce grand réparateur de toutes choses, aurait tout consolidé, et vous auriez mis le complément à cette conduite si noble qui vous assure

la reconnaissance de toute une nation. Je ne sais, madame, si je m'abuse, mais il me semble qu'il y a encore du bonheur dans l'exercice de semblables devoirs; le cœur d'une femme sait trouver du plaisir dans le sacrifice qu'il fait à celui qu'elle aime. Prévenir l'embarras dont l'empereur pourrait sortir lui-même sans blâme, s'il vous aimait moins, rassurer les inquiétudes d'une jeune femme que le temps et cette expérience de vous-même rendront plus calme, tout cela est digne de vous. Si vous étiez moins sûre de l'effet que peuvent encore produire les grâces de votre personne, votre rôle serait moins difficile; mais il me semble que c'est parce que Votre Majesté sait très bien qu'elle possède des avantages qui peuvent établir une concurrence, qu'elle doit avoir la délicatesse de tous les procédés. »

Cette épître ou, pour mieux dire, cette dépêche, car elle était écrite en style vraiment diplomatique, finissait, comme elle commençait, par une protestation de dévouement : « J'ose espérer que Votre Majesté me pardonnera une aussi longue lettre, et les réflexions qu'elle contient. Quand j'appuie si fortement sur cette impérieuse nécessité de s'éloigner de nous pour quelque temps, je me flatte qu'elle daignera penser que peut-être jamais je ne lui ai donné de plus véritables marques des sentiments qui m'attachent à elle. »
Cette lettre affligea beaucoup Joséphine, mais sans l'indisposer contre Mme de Rémusat, qui écrivait

à son mari en octobre : « Deschamps sort de chez moi. L'impératrice lui a dit de me voir, de me remercier ; elle a compris que tous mes conseils venaient d'un attachement sincère ; elle allait venir, quand ma lettre est arrivée ; c'est ma lettre qui a arrêté le retour. Elle a chargé Deschamps de savoir de moi si elle devait décidément rester. » Toutefois, les arguments de la dame du palais n'avaient pas convaincu Joséphine. Elle continuait à croire que, si elle allait à Milan, on ne lui permettrait jamais de revenir en France. Désespérant d'être autorisée à se rendre à la Malmaison, parce que la Malmaison était trop près de Paris, elle se bornait à désirer le séjour à Navarre, bien que cette résidence, agréable en été, soit fort triste en hiver, à cause du climat froid et humide de la Normandie. Le château de Navarre était devenu tout à coup l'objet des vœux les plus ardents de la pauvre impératrice, car elle croyait que, pour elle, tout autre séjour serait un lieu d'éternel exil.

Cependant, la reine Hortense, qui avait été chargée par sa mère de lui dire toute la vérité, ne lui écrivait pas. Ce silence portait à leur comble les inquiétudes de Joséphine, qui, de Berne, adressait cette lettre à sa fille : « Un courrier de M. le duc de Cadore, qui retourne en France, vient me demander mes commissions. Je profite de cette occasion, ma chère Hortense, pour te témoigner toute ma douleur. Pas un mot de toi.

Que veut dire ton silence ? J'avoue que je me perds dans mes conjectures, et que je ne sais plus que penser. Toi seule, ma chère fille, dois me tirer de l'incertitude affreuse dans laquelle je vis... De grâce, ma chère Hortense, écris-moi la position ; l'état de douleur dans lequel j'existe depuis huit jours me mine, et rendrait sensible la personne la plus indifférente. Adieu, ma chère fille ; je t'embrasse ; puisses-tu être aussi heureuse que tu le mérites. »

Le lendemain, une lettre de la reine Hortense arrivait enfin à Joséphine, et la calmait un peu, sans toutefois lui donner sur les volontés de l'empereur les assurances formelles qu'elle attendait, pour quitter la Suisse en toute sécurité. Elle répondit ainsi : « Ma chère Hortense, je reçois aujourd'hui la lettre que tu m'as écrite le 4, et nous sommes au 13 ; juge combien elle a mis de temps à me parvenir. J'avoue que, malgré ce retard, elle a du moins décidé le parti que je dois prendre ; et, après y avoir bien réfléchi, je suivrai la première idée de l'empereur : je vais m'établir à Navarre. Je trouve beaucoup d'inconvénients à aller en Italie, surtout pour y passer l'hiver. Si c'était un voyage de deux mois, j'irais volontiers voir mon fils ; mais pour y rester davantage, c'est impossible. D'ailleurs, ma santé, qui s'était fortifiée, est devenue très mauvaise depuis quinze jours ; mon médecin me conseille le repos, et j'aurai tout le temps à Navarre de soigner ma

santé. Tout ce que tu me dis de l'intérêt que me porte toujours l'empereur me fait plaisir. J'ai fait pour lui le plus grand des sacrifices, celui des affections de mon cœur ; je suis sûre qu'il ne m'oubliera pas, s'il se dit quelquefois qu'une autre n'aurait jamais eu le courage de se sacrifier à ce point. Je partirai d'ici mardi ou mercredi, et je serai à Genève samedi ou dimanche 21. Je désire recevoir encore un mot de toi avant de fixer mon départ pour Navarre, afin de savoir si l'empereur trouve bon que je passe l'hiver dans ce lieu. Parle-moi franchement à cet égard. Je t'assure que s'il fallait m'éloigner de la France plus d'un mois, je mourrais de chagrin. A Navarre, du moins, j'aurai le plaisir de te voir quelquefois, ma chère Hortense, et c'est un si grand bonheur pour moi, que je dois préférer le lieu qui me rapprochera le plus de ma chère fille. Adieu ! je t'embrasse de tout mon cœur. Embrasse pour moi mes petits-fils. Ma chère Hortense, si j'allais en Italie, je suis sûre que plusieurs personnes qui me sont attachées me donneraient leur démission. C'est bien triste à penser. »

La Suisse, ravissante quand le temps est beau, devient lugubre quand il est mauvais. Les montagnes, radieuses si le soleil les éclaire, ressemblent, dans les jours sombres, à de gigantesques tombeaux, et les paysages qui, l'été, apparaissent comme une sorte de paradis terrestre, ne sont pendant l'hiver, que des vallées de larmes. Plus

la saison s'avançait, plus Joséphine sentait s'accroître sa tristesse. Les personnes de son entourage commençaient à se considérer, non plus comme des touristes, mais comme des exilés. Enfin l'autorisation si impatiemment attendue arriva. « Ce fut un beau jour pour nous, et surtout pour l'impératrice, a dit M[lle] Avrillon, que le jour où nous vîmes entrer, dans la cour de l'auberge de Sécheron, le courrier porteur de l'autorisation de passer l'hiver à Navarre. C'était dans ce lieu que l'impératrice avait séjourné pendant le temps des fêtes qui signalèrent le mariage de l'empereur, ce devait être encore là qu'elle demeurerait jusqu'à ce que la nouvelle compagne de l'empereur eût mis au monde un héritier de son nom, qui, hélas ! ne l'a pas été de sa puissance et de sa gloire. Aussitôt que Sa Majesté nous eût fait savoir la nouvelle dont le courrier était porteur, qu'enfin nous allions revenir en France, ce fut, dans toute la maison, une joie, un délire, dont rien ne saurait donner une idée. Sans exagération, nous étions comme des fous. Certes, si jamais préparatifs de départ furent faits avec empressement et promptitude, ce fut bien à cette occasion. » Par un froid rigoureux, dont elle souffrait beaucoup, car elle était frileuse comme le sont les créoles, Joséphine quitta Genève le 1er novembre 1810, et se dirigea vers Navarre, où elle s'établit pour tout l'hiver.

VIII

LE RETOUR A NAVARRE.

L'impératrice Joséphine commença, au mois de novembre 1810, son séjour à Navarre. Il devait durer près d'un an. A son arrivée, elle eut auprès d'elle, outre les personnes de sa maison, la duchesse d'Arenberg, née Tascher de la Pagerie. Elle fit venir ensuite Mme et Mlle Ducrest, qui n'avaient pas de fortune, et dont elle avait fait la connaissance à Genève. Mlle Georgette Ducrest était fort agréable, et chantait très bien. Une autre jeune fille, douée d'un véritable talent de cantatrice, Mlle Deslieux, était déjà au château de Navarre. Comme le remarque Mlle Avrillon, l'impératrice avait pensé qu'en réunissant auprès d'elle plusieurs artistes, elle éviterait l'ennui, « peste morale, contre laquelle il n'y a ni cordon sanitaire, ni quarantaine à prescrire, et qui s'infiltre dans les cours avec préférence. »

Le château de Navarre, situé dans un endroit humide, n'était pas une habitation très plaisante en hiver. Il avait besoin de grandes réparations, et il n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été avant la Révolution. Il ne restait plus rien des fresques, des statues, du superbe mobilier d'autrefois. On arrivait par une longue avenue à ce qu'on appelait le palais, et qui n'était, à vrai dire, qu'une sorte de pavillon de chasse, beaucoup trop resserré pour l'impératrice. La salle des Gardes seule convenait à une habitation princière. Elle était éclairée par une haute et grande coupole, qu'entourait un corridor circulaire, sur lequel donnaient les chambres, très incommodes, des personnes de la maison de l'impératrice. Les valets de pied étaient entassés dans des espèces de greniers, où la bonne Joséphine ne manquait jamais de monter, chaque fois qu'un de ses serviteurs était malade. Quant au bâtiment des écuries, il se trouvait environné de marais qu'elle fit dessécher, ce qui fut un bienfait pour tout le pays.

Une fois installée à Navarre, la petite cour de l'impératrice s'efforça d'y rendre l'existence aussi douce que possible. Mme de Rémusat écrivait à son mari, au mois de janvier 1811 : « Cette habitation n'est vraiment tenable que pour un propriétaire royal; c'est à force de précautions fort chères qu'on y échappe aux inconvénients de la saison. Mais, en été, elle doit être charmante....

Au reste l'impératrice est ici fort bien entourée. La société est douce et bonne comme elle, et la ville d'Evreux n'est pas sans ressources. La meilleure est l'évêque (Mgr Bourlier). C'est un homme de quatre-vingts ans, aimable, gai, fort instruit, et qui cause de tout. Nous nous entendons fort bien, lui et moi, et quand, le soir, les parties sont arrangées, et qu'il ne joue pas, nous faisons une bonne petite conversation qui finit bien la soirée. Je ne la prolonge pas très loin. Tu sais comme j'aime à me coucher de bonne heure, et l'impératrice, qui aime à veiller en jouant, n'a nul besoin de moi, et me laisse toute liberté. Nous avons ici la duchesse d'Arenberg, Mmes d'Arberg, de Viel-Castel, d'Audenarde, Ducrest; trois ou quatre filles ; MM. de Turpin, de Monaco, de Viel-Castel, de Pourtalès, et Deschamps qu'on admet dans le salon, et qui y fait fort bien. On dessine, et l'on travaille le matin pendant la lecture. On se visite après jusqu'au dîner, ou bien on vient t'écrire dans sa chambre, comme je le fais. A six heures, on se sépare, car il faut toujours un peu de toilette ; le soir, on joue et on fait de la musique... Je me sens toute raccommodée avec l'idée d'un hiver passé à la campagne. Je trouve même que, dans la mauvaise saison, l'aspect de la campagne est moins triste que celui des rues de Paris. Il y a toujours ici un peu de vert par-ci par-là, et le moindre rayon de soleil donne aux champs une apparence de printemps. »

Dans la même lettre, Mme de Rémusat parlait avec une véritable émotion de la bonté, de la douceur, du charme de Joséphine. « J'ai eu ici quelques petites causeries fort raisonnables avec l'impératrice. Elle me paraît dans la meilleure disposition du monde, elle veut du repos et de l'aisance pour pouvoir continuer à mettre ses goûts à la place de ses souvenirs ; elle ne souhaite point d'habiter Paris, mais elle tient fortement à la Malmaison dans la saison la plus rigoureuse, et il y aurait, en effet, du danger à renouveler tous les hivers l'essai qu'elle fait assez heureusement celui-ci. Son plan est de quitter ce lieu au printemps, d'y revenir l'été, de s'en retourner l'automne, et peut-être de passer l'hiver prochain en Italie. Elle dit qu'elle n'aurait point accepté cette habitation si elle l'avait connue d'avance ; elle est effrayée des dépenses presque indispensables où elle sera entraînée. En effet le château est en ruine et fort incommode, et, quelque danger qu'il y ait pour elle à se jeter dans les projets de bâtir, elle est si mal que la raison ne peut essayer de la détourner. Elle est vraiment bonne dans la joie qu'elle a de me voir auprès d'elle, et, quand je la retrouve si affectueuse et si caressante, je m'applaudis toujours des légers sacrifices de vanité que j'ai faits à la reconnaissance que je crois lui devoir. Nous causons souvent, entre nous, de l'empereur ; elle aime à parler de lui, à se persuader qu'elle lui tient encore, et tout cela

avec un tact et une modération qu'on ne saurait trop admirer. Mon ami, le cœur d'une femme renferme mille bonnes choses, et il est plusieurs points sur lesquels nous valons toujours mieux que vous. »

Mme de Rémusat avait, à Navarre, une heureuse et légitime influence. Mlle Ducrest en a dit : « A un esprit supérieur, aux idées les plus élevées, elle joignait une âme noble et généreuse. Si on sollicitait quelque grâce de Sa Majesté, c'était toujours à elle qu'il fallait s'adresser. On était certain qu'elle se chargerait de la demande de l'infortune, qu'elle l'appuierait avec chaleur. Son long dévouement à Joséphine lui donnait un crédit qu'elle utilisait pour les autres. Je l'ai vue dans la même semaine obtenir trois ou quatre choses, dont d'autres avaient refusé de parler à l'impératrice. « On n'ennuie, ni n'importune Joséphine, disait-elle, lorsqu'on la met à même de secourir les malheureux ; ainsi je n'ai aucun mérite à m'adresser à elle. »

Le 1er janvier 1811, l'impératrice annonça qu'au lieu de donner des étrennes, elle ferait une loterie de bijoux, et, comme le dit encore Mlle Ducrest, toute la maison attendait avec impatience ce que le sort, secondé par Sa Majesté, lui accorderait. Mgr de Barral, ne s'aperçut pas de la manière dont on tirait les lots. Le premier fut pour lui. C'était une belle bague en rubis, entourée de diamants. Il en fut en-

chanté. « Cela s'arrange à merveille, disait-il. Je puis porter la bague, tandis que j'aurais été très embarrassé d'un collier ou d'une paire de boucles d'oreilles. » Il ne s'aperçut que l'impératrice aidait le hasard que lorsqu'il vit aux dames du palais les mêmes croix en brillants, aux écuyers et chambellans les mêmes épingles de cravate.

Joséphine avait espéré que sa fille viendrait lui souhaiter la bonne année. Mais, Hortense ayant été obligée d'ajourner sa visite à Navarre, l'impératrice lui écrivit le 8 janvier 1811 : « Je suis fort étonnée, ma chère Hortense, de ce que Frère t'a dit de ma part; je ne sais pas même où il a pu prendre que j'étais fâchée contre toi de ce que tu ne venais pas ici. Je savais que ta santé en était la seule cause, et je m'en suis affligée; mais des regrets ne sont pas des reproches, et je ne me rappelle pas avoir rien dit qui y ressemblât le moins du monde. Sois sûre que pour moi ta santé passe avant tout. Je t'engage même à différer encore quelques jours, car le temps est beaucoup trop froid, et ta poitrine pourrait en souffrir, et, pour te prouver combien je suis loin d'être fâchée, je t'envoie un petit collier que j'ai fait faire pour toi; tu y trouveras ces mots qui sont l'expression de ma tendresse : « Joséphine à sa fille chérie. » La croix marque l'époque où l'on m'avait annoncé ton arrivée : le 2 janvier. Je t'ai envoyé le jour de l'an une lettre de bonne année pour l'empereur; tu as oublié de me man-

der si tu l'avais reçue et remise. Dis-m'en un petit mot dans ta première lettre. Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse tendrement. »

L'empereur accusa ainsi réception à Joséphine des souhaits qu'elle lui avait adressés : « Paris, le 8 janvier 1811. J'ai reçu ta lettre pour le nouvel an. Je vois avec plaisir que tu es contente. On dit qu'il y a, à Navarre, plus de femmes que d'hommes. Ma santé est fort bonne, quoiqu'il y ait quinze jours que je ne sois sorti. Eugène me paraît sans inquiétude pour sa femme; il te donne un petit garçon. Adieu, mon amie, porte-toi bien. »

Joséphine était devenue plus calme. « Ma santé a pris le dessus, écrivait-elle à sa fille, mais il me reste toujours bien mal aux yeux. Mon médecin prétend que cela vient d'avoir pleuré. Cependant, depuis quelque temps je ne pleure plus que de temps à autre; mais j'espère que la vie calme que je mène ici, loin des intrigues et des propos, me donnera de la force, et que mes yeux s'en trouveront bien. » Elle préférait, disait-elle, les simples couronnes de fleurs qu'elle se mettait le soir au diadème du sacre. Elle le portait naguère, dans les jours de cérémonie, et, malgré l'épaisse bande de velours qui était dessous, elle avait, en le quittant, un profond sillon au front, et, presque toujours, la migraine. Elle était fort sujette à ce mal, aux Tuileries, ce qu'elle attribuait à la vie fatigante qu'elle y menait. Napo-

léon, pour la guérir, lui faisait faire de longues promenades en calèche. Souvent, elle fut obligée de s'arrêter, pour s'étendre sur un lit, dans de mauvaises auberges de village, où elle prenait du tilleul avec du citron, ce qui la soulageait un peu. A Navarre, elle n'avait plus jamais de migraines. Libre de faire ce qui lui convenait, elle avait engraissé, et son visage, reposé, ne portait plus la trace de la souffrance. Il y avait, dans sa vie, encore de la doueeur. Sa tendresse pour ses enfants et ses petits-enfants lui causait de grandes consolations.

Les personnes de l'entourage de Joséphine, la traitant avec le même respect, lui témoignant les mêmes égards qu'au temps de ses grandeurs, s'ingéniaient, avec un tact exquis, à lui faire oublier que l'impératrice répudiée n'était plus l'impératrice régnante. Elle avait toujours été populaire. On l'aimait à la fois dans les palais, dans les salons, dans les mansardes, dans les chaumières, chez les républicains et chez les légitimistes, aussi bien que chez les partisans de l'Empire. Dans sa jeunesse, elle avait donné lieu à quelques critiques. Dans son âge mûr, sa vie n'était plus qu'un sujet d'édification. Elle vieillissait, comme elle était descendue du trône, avec résignation et dignité.

Il y eut à Navarre, en février 1811, quelques beaux jours qui consolaient de l'hiver. Mme de Rémusat écrivait alors à son mari : « Nous avons

une journée de printemps, le plus beau soleil, des prairies toutes vertes. Je t'écris, non au coin de mon feu, mais auprès de ma fenêtre ouverte, et ma chambre est parfumée de jacinthes et de lilas. Le temps passe ici d'une singulière manière; on est toujours ensemble, on ne fait pas grand' chose, et pourtant on ne s'ennuie pas... Les mêmes heures ramènent aux mêmes occupations, et on ne sait plus si on est à hier ou à demain. Ah! si on voulait, la vie ne serait ni si pesante, ni si difficile qu'on la fait; c'est un peu notre faute. Le bonheur, le repos sont là tout à côté; on tourne autour, on les voit, et le plus souvent on fuit... Nous sommes ici sept femmes qui vivent dans la meilleure intelligence; il n'y en a qu'une seule vraiment jolie; on lui permet de le savoir et d'en être contente; quelques-unes sont aimables; on leur accorde de plaire à leur manière. »

Joséphine faisait beaucoup de bien à Navarre et dans les environs. Elle avait fondé une école où de pauvres orphelines faisaient de la dentelle, et apprenaient à lire, à écrire, à compter. Elle avait acheté à Évreux deux terrains, l'un pour construire une salle de spectacle, l'autre pour agrandir la promenade, qu'elle fit orner de dix mille pieds d'églantiers greffés. Les pauvres et les malheureux la regardaient comme leur providence. Toutes les classes de la société la chérissaient et la vénéraient. Aussi, quand vint le

jour de sa fête, qui était le 19 mars, chacun voulut lui adresser des vœux et des hommages. Un gracieux essaim de jeunes filles lui apporta un dôme de fleurs, sous lequel était placé son buste. Une d'entre elles, la fille du maire d'Évreux, lui récita un compliment en vers fort bien tournés. Après quoi l'on servit, au château, un très beau déjeuner, auquel assista Joséphine. Bien qu'elle eût défendu toute démonstration publique, il y eut des illuminations dans toute la ville d'Évreux, et des feux de joie dans les villages voisins. M. Deschamps, le secrétaire des commandements de l'impératrice, composa, pour la circonstance, des couplets qui furent chantés, le soir, au château de Navarre, par Mme d'Audenarde, Mme Gazzani, Mlles de Mackau et de Castellane, la baronne Auguste de Colbert et Mlle Georgette Ducrest. Ils commençaient par un chœur général, sur l'air : « Le Roi des Preux, le fier Roland : »

Comme nos cœurs, joignons nos voix,
Chantons l'auguste Joséphine.
Aux fleurs qui naissent sous ses lois
Sa main ne laisse pas d'épine.
Partout la suit de ses bienfaits,
Ou l'espérance, ou la mémoire.
De Joséphine pour jamais
Vive le nom ! vive la gloire !

Mlle de Mackau, dans le couplet qu'elle chanta, fit allusion à la grande-duchesse Stéphanie de Bade, née Beauharnais, sa première protectrice :

Loin d'elle j'ai dû regretter
Une princesse auguste et chère.
Manheim l'adore et la révère,
Et j'ai pleuré de la quitter.
Mais quand j'ai vu de son image
Le modèle dans votre cour,
Mon cœur sentit un doux présage;
Bientôt les charmes du séjour
Ont séché les pleurs du voyage.

C'est le bonheur le plus parfait
Qui règne ici sous vos auspices.
Mais de vos bontés protectrices
Qui mieux que moi connaît l'effet ?
Le monde et la cour, à mon âge,
N'offraient que des bords inconnus;
Mais, près de vous, je prends courage,
J'ai votre exemple et vos vertus
Pour guide et pour but du voyage.

Le couplet de Mme Gazzani était assez curieux. L'ancienne favorite de l'empereur tenait ce langage :

Gènes me vit, dès mon jeune âge,
Brûler d'être à vous à jamais.
Votre œil distingua mon hommage,
Votre cœur combla mes souhaits.
A vos bontés, à leur constance,
Je dois tout; et puissent vos yeux
Voir ici ma reconnaissance,
Comme à Gènes, ils ont vu mes vœux.

On annonça ensuite une députation de soi-disant villageois du hameau d'Annières, voisin de Navarre. Elle était composée de la comtesse de Ségur, de Mme Pierlot, de MM. de Turpin, de Viel-Castel, Deschamps, etc., tous déguisés en paysans et paysannes. Mme de Ségur, en Colette, et M. de Viel-Castel, en Mathurin, chantèrent

une ronde villageoise qui eut beaucoup de succès. Puis M. de Turpin offrit à Joséphine un jeu de cartes sur lequel il avait représenté toutes les personnes de la société. Tandis qu'on célébrait ainsi la fête de l'ancienne impératrice, au château de Navarre, l'impératrice régnante était en mal d'enfant, au palais des Tuileries, et, le lendemain, 20 mars 1811, elle mettait au monde l'héritier de l'immense empire.

IX

LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

Dans la nuit du 19 au 20 mars 1811, pendant qu'on célébrait au château de Navarre la fête de l'impératrice Joséphine, que se passait-il à Paris ? Les églises y étaient remplies de fidèles, qui priaient Dieu pour l'heureuse délivrance de l'impératrice Marie-Louise. Vers neuf heures du soir, la souveraine avait senti les premières douleurs de l'enfantement, et, bien qu'elle fût parfaitement constituée, l'accouchement ne s'était pas annoncé dans des conditions rassurantes. Napoléon avait dit au docteur Dubois : « Figurez-vous que vous accouchez une marchande de la rue Saint-Denis. Vous n'y pouvez pas davantage, et, en tout cas, sauvez la mère. » Le 20 mars, dès l'aurore, une immense population pénétrait dans le jardin des Tuileries, attendant avec impatience le grand événement dont le monde entier allait

s'émouvoir. L'empereur, impassible sur les champs de bataille, frémissait. Il n'eut pas la force d'assister jusqu'au bout aux souffrances de l'impératrice, et, lâchant la main qu'il tenait entre les siennes, il se retira dans la chambre voisine, pâle comme la mort, en proie à l'émotion la plus profonde. A neuf heures vingt minutes du matin, naquit l'enfant qui devait être Napoléon II. Le père accourut, et embrassa Marie-Louise avec effusion. Mais ce n'était point encore de la joie. Pendant sept minutes, l'enfant ne donna aucun signe de vie. On le croyait mort. Cependant on le frappa légèrement du plat de la main sur tout le corps, on le couvrit de serviettes chaudes. Il poussa un cri, et son père, le voyant vivant, éprouva peut-être la plus grande sensation de bonheur qu'il eût jamais connue dans sa vie d'orgueil et de triomphes.

Victor Hugo l'a dit :

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides
Les drapeaux, prisonniers sous tes voûtes splendides,
Frémirent comme au vent frémissent les épis,
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis.

Les habitants de Paris savaient que vingt et un coups de canon seulement annonceraient la naissance d'une fille, mais que, si c'était un fils, il en serait tiré cent un. Quand les salves d'artillerie commencèrent, l'attente fut solennelle. Le religieux silence de la foule n'était interrompu que

par des voix qui comptaient tout haut les coups de canon : un, deux, trois, quatre, et ainsi de suite. Au vingt et unième, il y eut comme une sorte d'angoisse. Au vingt-deuxième, ce fut un délire d'allégresse : applaudissements, acclamations, chapeaux jetés en l'air. Placé derrière un rideau, à l'une des croisées de l'impératrice, Napoléon jouissait avec délices de ce spectacle ; de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Joséphine, en apprenant la naissance du roi de Rome, témoigna la joie la plus vive. « L'empereur doit être bien heureux, s'écriait-elle, et moi aussi je suis heureuse de son bonheur, heureuse de voir enfin combler les vœux des Français. Je recueille le fruit de mon douloureux sacrifice, puisqu'il assure la prospérité de la France... Je regrette d'être si loin de Paris. A Malmaison j'aurais des nouvelles si promptes. » Puis se tournant du côté de M[lles] de Mackau, de Castellane et Ducrest, elle leur dit : « Mesdemoiselles, il faut qu'ici, comme ailleurs, il y ait une fète. Je vous donnerai un bal. Comme les salons ne sont pas grands, je ferai plancheyer la salle des Gardes ; car toute la ville d'Evreux voudra venir se réjouir avec nous, et je n'aurai jamais trop de monde dans cette circonstance. Faites vos préparatifs, M. Pierlot ; envoyez chercher une de mes parures, car je ne veux pas recevoir dans cette occasion en bonnet de nuit. Quant à vous, messieurs, j'exige pour cette fois votre grand costume. »

Joséphine s'empressa d'adresser une lettre de félicitations à l'empereur, qui envoya à Navarre un page porteur de la réponse suivante : « Paris, le 22 mars 1811. Mon amie, j'ai reçu ta lettre, je te remercie. Mon fils est gros et très bien portant. J'espère qu'il viendra bien. Il a ma poitrine, ma bouche et mes yeux. J'espère qu'il remplira sa destinée. Je suis toujours très content d'Eugène ; il ne m'a jamais donné aucun chagrin. » Cette dernière phrase toucha profondément la bonne Joséphine. « Est-il possible, disait-elle, d'être plus aimable et de mieux chercher à adoucir ce que ce moment aurait eu de pénible pour moi, si je n'aimais si sincèrement l'empereur ? Ce rapprochement de mon fils avec le sien est bien digne de l'homme qui, lorsqu'il le veut, est le plus séduisant de tous. » Elle donna une bague magnifique au page qui lui avait apporté la lettre de l'empereur.

Le prince Eugène avait été mandé à Paris, à l'occasion des couches de l'impératrice Marie-Louise. Il y était descendu dans son hôtel, rue de Lille, n° 78. (C'est l'hôtel où résida le roi de Prusse en 1814, et qui est actuellement l'ambassade d'Allemagne.) Après la naissance du roi de Rome, le vice-roi se rendit à Navarre, où il passa quelques heures près de sa mère. Il donna beaucoup de détails sur l'heureuse délivrance de l'impératrice Marie-Louise. Il racontait plaisamment les petites mines qu'il avait vu faire aux sœurs de

Napoléon pendant la nuit qui précéda la naissance de l'enfant impérial. Toute la famille était réunie dans le salon qui touchait à la chambre à coucher de l'impératrice, où se trouvaient les grands dignitaires désignés comme témoins. On entendait les plaintes et les cris de Marie-Louise. Les princesses faisaient, à chaque instant, ouvrir les fenêtres du salon, sous prétexte qu'elles avaient besoin d'air, se trouvant malades d'être obligées de rester là. Leurs nerfs, si faibles, étaient crispés des souffrances de leur belle-sœur. Toutes ces simagrées, ajoutait le prince Eugène, ne pouvaient faire des dupes, car le visage frais de ces dames prouvait que jamais leur santé n'avait été meilleure. Le vice-roi assura Joséphine qu'avant de partir pour Navarre, il avait été prendre les ordres de l'empereur, qui lui avait parlé ainsi : « Vous allez voir votre mère, Eugène, dites-lui que je suis sûr qu'elle se réjouira plus que toute autre de mon bonheur. Je lui aurais déjà écrit si je n'avais été absorbé par le plaisir de regarder mon fils. Je ne m'arrache d'auprès de lui que pour des devoirs indispensables. Ce soir, j'acquitterai le plus doux de tous en écrivant à Joséphine. » Et, en effet, le soir, il avait écrit la lettre qu'il fit porter par un page à Navarre.

Le bal donné dans ce château, pour célébrer la naissance du roi de Rome, rappela l'étiquette et le luxe des Tuileries. Joséphine portait un superbe diadème. Elle avait une robe à traîne

lamée d'argent. Suivie de tous les officiers et de toutes les dames de sa maison, ceux-là en uniforme, celles-ci en grande toilette, elle fit son entrée dans la salle de bal, qu'elle parcourut, avant le commencement des danses, en adressant à la plupart des personnes invitées des paroles affables, comme aux cercles de la cour. Le bal s'ouvrit ensuite; il fut très animé. A deux heures du matin, on servit un souper magnifique. Il y avait trois tables. La première, celle de l'impératrice, contenait trente couverts; les honneurs de la seconde étaient faits par la comtesse d'Arberg, et ceux de la troisième par la comtesse Octave de Ségur.

Joséphine s'habituait à la résidence de Navarre, qui, au printemps, devint fort agréable. Elle y reçut plusieurs fois la visite de son fils et de sa fille. L'arrivée du prince Eugène causait une joie générale. Il organisait des parties de campagne, il contait à merveille, il chantait des airs bouffes italiens, il faisait aux dames de jolis cadeaux, qu'il distribuait au billard et au jeu, où il perdait exprès, pour éviter les remercîments et avoir l'air de payer au lieu de donner. Son amabilité, sa bonhomie, étaient parfaites. Ayant l'horreur de l'étiquette des cours, il voulait, à Navarre, vivre comme un simple particulier, et il défendait aux huissiers de l'annoncer quand il entrait dans le salon. « C'est bien assez, disait-il, d'être forcé de subir toutes les

tristes conséquences du pouvoir, quand je suis à Milan. Qu'au moins ici on me permette de m'amuser un peu. C'est un rude métier que celui d'être roi, quand on n'a pas été élevé pour cela ! »

Marie-Louise, depuis la naissance du roi de Rome, était moins jalouse de Joséphine. Elle la vit donc sans inquiétude se rapprocher, et quitter Navarre pour la Malmaison. Ce fut avec une joie d'enfant que la bonne Joséphine retrouva sa résidence favorite, ses serres, ses fleurs, les jardins qu'elle avait créés et qui lui rappelaient ses beaux jours. M[lle] Ducrest a dit : « Tout était resté dans le même état que lorsque l'empereur avait quitté son cabinet de travail ; un livre d'histoire, posé sur son bureau, marqué à la page où il s'était arrêté ; la plume dont il se servait conservait l'encre qui, une minute plus tard, pouvait dicter des lois à l'Europe ; une mappemonde, sur laquelle il montrait aux confidents de ses projets les pays qu'il voulait conquérir, portait les marques de quelques mouvements d'impatience occasionnés peut-être par une légère contradiction. Joséphine seule s'était chargée du soin d'ôter la poussière qui souillait ce qu'elle appelait ses reliques, et rarement elle donnait la permission d'entrer dans ce sanctuaire. Le lit romain de Napoléon était sans rideaux ; des armes étaient suspendues aux murailles, et quelques pièces de l'habillement d'un homme éparses sur

les meubles. Il semblait qu'il fût prêt à entrer dans cette chambre, d'où il s'était banni pour toujours. »

De la Malmaison, Joséphine écrivait à sa fille, le 5 septembre 1811 : « L'approche de l'automne et le grand nombre de malades que j'avais dans ma maison m'ont engagée à quitter Navarre, ma chère Hortense. Je suis à Malmaison depuis deux jours ; ma santé est assez bonne, et j'aurai demain le plaisir d'embrasser tes enfants ; ils doivent venir ici passer quelque temps ; je leur donnerai ton appartement. Mme Boucheporn (sous-gouvernante des jeunes princes) sera avec eux, et tu peux compter qu'ils seront l'objet de tous mes soins. J'ai déjà fait provision de joujoux, je leur en donnerai tant qu'ils voudront ; mais pour des bonbons, sois tranquille, ils n'en auront pas. Comme les personnes indigentes sont aussi tes enfants, j'ai promis à Mlle de Cavanac de t'écrire en sa faveur, je lui ai fait remettre douze cents francs ; si tu peux lui donner la même somme, ce sera une bonne œuvre, et d'autant meilleure, que ces secours l'aideront à se marier avec un homme de mérite, M. de Caylus. Adieu, ma chère fille ; fais-moi donner de tes nouvelles ; je ne te parle pas de ma tendresse pour toi, tu sais combien je t'aime. »

Le plaisir de voir souvent sa fille et ses petits-fils était pour Joséphine la meilleure des consolations. Elle ne se plaignait plus de son sort.

L'existence se passait tranquillement à la Malmaison. Les visites y étaient fréquentes. L'empereur s'y rendait quelquefois. Toutes les semaines, il y avait un concert. Garat y chantait, toujours à la mode, comme au temps du Directoire. Duport, Nadermann, Tulou, Duvernoy, Baillot, Paër y jouaient du violoncelle, de la harpe, de la flûte, du cor, du violon, du piano. Outre les personnes que nous avons déjà citées, l'impératrice avait pris auprès d'elle Mlle de Caumont, jeune fille sans fortune et parfaitement élevée, qui était une excellente musicienne. Elle avait fait venir également la sœur de Mlle Deslieux, et toutes ces jeunes personnes, dont la tenue était exemplaire, vivaient ensemble dans un parfait accord, sans aucune des jalousies qui sont si communes dans les cours.

En résumé, l'année 1811 fut pour Joséphine une année bénie, en comparaison des années qui devaient suivre. Le sacrifice qu'elle avait fait lui paraissait utile à Napoléon et à la France. L'empire était triomphant, glorieux. On l'aurait cru inébranlable, aussi solide que la colonne Vendôme. Les aigles victorieuses semblaient à tout jamais maîtresses du ciel. La souveraine répudiée ressentait une joie douloureuse, mais réelle, la joie du dévouement, de l'abnégation, de l'immolation. A cette femme généreuse et désintéressée la pensée que Napoléon était heureux se présentait comme une consolation suprême. Elle l'excusait

d'avoir voulu le divorce, tant la France se réjouissait à la vue du berceau de l'enfant sur la tête duquel reposaient tant d'espérances. Ironie de la destinée, ces espérances n'étaient que des illusions, des chimères. Non seulement le divorce ne devait pas être utile à l'empire, mais il devait lui être fatal. Le mariage de l'empereur avec l'archiduchesse d'Autriche n'était qu'un piège couvert de fleurs. Le sacrifice cruel qui avait été imposé à Joséphine devait hâter les désastres et la ruine ! A quoi bon cette immolation qui lui avait fait verser tant de larmes et qui avait fait pleurer Napoléon lui-même ? Mais en 1811 qui aurait pu prévoir le sort des deux captifs, celui de Sainte-Hélène et celui de Schœnbrunn ? Le président du Sénat avait dit, d'un ton convaincu, au tout-puissant empereur : « Vos peuples saluent par d'unanimes acclamations le nouvel astre qui vient de se lever sur l'horizon de la France, et dont le premier rayon dissipe jusqu'aux dernières ombres des ténèbres de l'avenir. » Joséphine participait alors à la confiance et à la joie universelles. Elle eût été elle-même la mère du roi de Rome qu'elle n'eût pas témoigné une satisfaction plus vive et plus sincère.

X

JOSÉPHINE EN 1812.

L'année 1812, qui devait ouvrir l'ère des grandes catastrophes pour la France et l'empereur, avait commencé tranquillement. Joséphine vivait en paix à la Malmaison, sans se douter des désastres inouïs qui étaient imminents, et que les esprits les plus moroses et les plus pessimistes n'auraient jamais pu soupçonner. On lui souhaitait gaiement sa fête, le 19 mars, dans sa résidence favorite. On chantait de jolis couplets en son honneur. La présence de la reine Hortense, qui était venue avec ses deux fils, les petits princes Napoléon et Louis, ajoutait à l'entrain général, et la satisfaction se peignait sur tous les visages.

Le 9 mai, l'empereur, entouré des grands personnages de sa cour, comme un Darius par ses satrapes, était parti fastueusement de Saint-

Cloud, pour la lamentable campagne de Russie. Mais on s'imaginait, tant le souverain, jusque-là invincible, avait de prestige, que cette guerre gigantesque ne serait pour lui qu'une promenade triomphale, et Joséphine ne se livrait pas encore aux noirs pressentiments. Elle allait, le même mois, passer quelques jours au château de Saint-Leu, près de sa fille, et, revenue à la Malmaison, elle lui écrivait, le 1er juin, cette lettre si affectueuse : « Mon plus doux soin, en arrivant ici, ma chère fille, est de te dire combien j'ai été enchantée du séjour que j'ai fait à Saint-Leu. J'ai regretté de n'avoir pas su que ton départ serait différé, j'aurais aussi retardé mon retour, afin de rester plus longtemps avec toi et tes enfants. Le peu de jours que j'ai passés avec vous ont été pour moi un temps de bonheur, et m'ont fait beaucoup de bien. Toutes les personnes qui viennent me voir trouvent que je ne me suis jamais mieux portée, et je ne m'en étonne pas ; ma santé dépend toujours des impressions que j'éprouve, et toutes celles que j'ai eues chez toi ont été douces et heureuses. Je suis touchée de tout ce que les personnes de la maison t'ont dit d'aimable pour moi ; j'ai eu beaucoup de plaisir à les voir réunies. J'ai reçu une lettre d'Eugène, en date du 23. Il est toujours à Plok ; sa santé est très bonne ; il espérait voir bientôt l'empereur. Mme Daru, que j'ai vue ce matin, venait de recevoir une lettre de son mari ; il lui mandait

que l'empereur quittait Dresde le 27 mai. Eugène désire beaucoup que j'aille passer quelques semaines à Milan, près de sa femme. Ainsi, ma chère Hortense, nous serons cet été bien loin l'une de l'autre. J'espère que les eaux te feront du bien, et je te prie de me donner et de me faire donner souvent de tes nouvelles. Adieu, ma chère fille, je t'embrasse tendrement. »

La reine Hortense recevait cette lettre à Aix-la-Chapelle, où elle prenait les eaux, ce qu'exigeait le mauvais état de sa santé. Mme de Rémusat, qui l'y rencontrait, écrivait, le 3 juillet, à propos de cette séduisante princesse : « Je ne puis assez dire quel charme je trouve à l'intimité de sa société. C'est vraiment un caractère angélique, et une personne complètement différente de ce qu'on croit. M. Frizell, qui était arrivé avec les mêmes impressions défavorables, est tout à fait séduit. Elle est si vraie, si pure, si parfaitement ignorante du mal, il y a dans le fond de son âme une si douce mélancolie, elle paraît si résignée à l'avenir, qu'il est impossible de ne pas emporter d'elle une opinion toute particulière. »

La pauvre reine était déjà portée à une très grande tristesse, quand une maladie subite de son fils aîné vint la plonger dans l'anxiété la plus vive. Mme de Rémusat écrivait à ce sujet, le 8 juillet, à son mari : « Nous avons un peu d'inquiétude depuis hier, mon cher ami, pour le prince Napoléon. Il s'est levé le matin avec de la

fièvre et un grand mal de cœur. La fièvre dure encore, M. de La Serre ne lui trouve pas un caractère grave ; il soupçonne, sans l'assurer encore, une maladie éruptive. La pauvre reine est ici dans une inquiétude qui fait mal. Tout le monde s'efforce de la rassurer ; mais les mères ne se rassurent guère. Ne parle point de cela à Paris, à cause de l'impératrice Joséphine. Je ne sais pas si sa fille voudrait qu'elle fût avertie si tôt. D'ailleurs, cela peut n'être rien, et il vaut mieux n'avoir pas parlé. Le malheur habituel de la reine frappe davantage que l'état de son fils, qui après tout, n'a que ce que beaucoup d'autres enfants ont comme lui ; mais il y a des êtres presque exclusivement faits pour la douleur, et celle-ci me paraît appelée sur la terre à cette sorte d'épreuves. Puisse ma crainte m'abuser ! »

Au même moment, Joséphine s'apprêtait à se rendre à Milan, pour y assister, en l'absence de son fils, qui faisait la campagne de Russie, aux couches de sa belle-fille, la vice-reine. L'empereur avait donné son autorisation à ce voyage, par une lettre ainsi conçue : « Gubin, 20 juin 1812. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu ailles à Milan, près de la vice-reine. Tu feras bien d'aller incognito. Tu auras bien chaud. Ma santé est fort bonne. Eugène se porte et se conduit bien. Ne doute jamais de mon intérêt et de mon amitié. » Joséphine allait se mettre en route, quand elle apprit la maladie du prince Napoléon.

Elle en fut si affectée qu'elle suspendit son départ. « J'ai été bien inquiète, ma chère fille, écrivait-elle à Hortense, le 13 juillet, et si la lettre de M. de Marol ne m'eût promptement rassurée, en me donnant de meilleures nouvelles, j'aurais renoncé à mon voyage d'Italie, et je partais aussitôt pour Aix-la-Chapelle. Heureusement que nous n'avons plus besoin de Corvisart ; car, malgré tout le désir qu'il avait de partir, il a été forcé de rester, souffrant d'un rhumatisme. Si j'avais pu être tranquillisée, je l'aurais été avant d'avoir reçu ton dernier courrier ; car, d'après la lettre de M. de La Serre, il avait jugé que la maladie de Napoléon, était une fièvre scarlatine, qui demande beaucoup de précautions, et n'est pas dangereuse, surtout quand l'éruption se fait bien. J'étais si malheureuse et si inquiète pour toi, ma chère fille, que j'avais prié l'archichancelier de demander des nouvelles par le télégraphe de Bruxelles. Je ne me suis décidée à partir pour Milan que d'après le courrier de ce matin. J'espère qu'avant le 16, jour de mon départ, je recevrai encore de bonnes nouvelles de ton fils ; car il me serait impossible de partir s'il me restait la moindre crainte. Mais je t'engage à ramener tes enfants à Paris le plus tôt possible. Tu sais qu'Aix est très humide. Adieu, ma chère Hortense ; je t'écrirai encore avant mon départ, je t'engage à te bien soigner. Je t'embrasse tendrement, ainsi que tes enfants. »

Le surlendemain, Joséphine adressait cette au-

tre lettre à sa fille : « Malmaison, 15 juillet 1812. Je suis bien heureuse, ma chère fille, des bonnes nouvelles que j'ai reçues hier par une lettre de Mme de Broc, et ce matin, par Mlle Cochelet. Mon Dieu ! que j'ai eu besoin d'être tirée de l'état d'inquiétude et de chagrin où j'étais ! J'aime à croire qu'il y a plus de sujet de crainte, et, d'après cette assurance, je ne retarderai pas mon voyage plus longtemps. Je partirai demain 16, et peut-être avant mon départ, recevrai-je encore des nouvelles. Tu as bien fait de séparer Louis de Napoléon. J'espère que cette précaution aura un bon effet ; mais je t'engage à ramener tes enfants ici le plus tôt possible. Adieu, ma chère fille ; fais-moi écrire souvent, si tu veux que j'aie un peu de tranquillité. »

L'impératrice Joséphine fut reçue à Milan avec la déférence la plus empressée. Sa bru, la princesse Auguste, fille du roi de Bavière, et femme du prince Eugène, était aussi vertueuse que belle. Fille, épouse et mère accomplie, elle méritait l'estime et les sympathies générales dont elle se voyait entourée. Elle avait alors trois enfants : Joséphine-Maximilienne-Eugénie, née à Paris le 24 mars 1809, qui épousera, le 22 mai 1823, le prince Oscar de Suède ; Eugénie-Napoléone, née à Milan le 23 décembre 1808, qui se mariera, le 22 mai 1826, au prince Guillaume de Hohenzollern-Hechingen ; Auguste-Charles-Eugène, née à Milan le 9 décembre 1810, qui,

le 1er décembre 1834, deviendra l'époux de la reine de Portugal, dona Maria II. Elle allait mettre au monde, le 31 juillet 1812, Amédée-Auguste-Eugénie-Napoléone, qui, le 17 octobre 1829, épousera l'empereur du Brésil, don Pédro Ier, et elle aura encore deux enfants : Théodelinde-Louise-Eugénie-Napoléone, née le 13 avril 1814, et mariée, le 8 février 1841, au comte Guillaume de Wurtemberg ; Maximilien-Joseph-Eugène-Auguste-Napoléon, duc de Leuchtenberg, né le 2 octobre 1817, et marié, le 14 juillet 1839, à la grande-duchesse Marie de Russie, fille du czar Nicolas.

L'impératrice Joséphine écrivit de Milan, le 28 juillet 1812, cette lettre à sa fille, alors aux eaux d'Aix-la-Chapelle : « Je suis arrivée ici bien fatiguée, ma chère Hortense. Quoique avant mon départ je n'eusse plus d'inquiétude pour Napoléon, je me suis ressentie pendant la route de celle qu'il m'avait causée. J'ai été contrariée aussi depuis Genève par le mauvais temps et les débordements du Rhône qui inondaient les chemins. Enfin me voici à Milan. Le plaisir de voir Auguste m'a ranimée. Sa santé est très bonne, et sa grossesse très avancée. Je suis avec elle à la villa Bonaparte ; j'y occupe le logement d'Eugène. Tu conçois tout le plaisir que j'ai eu à faire connaissance avec sa petite famille. Ton neveu est très fort. C'est un Hercule-enfant ; ses sœurs sont extrêmement jolies ; l'aînée est une

beauté ; elle ressemble à sa mère pour le haut du visage. La cadette a une physionomie vive et spirituelle ; elle sera très jolie. J'ai reçu ici trois lettres d'Eugène, la dernière en date du 13. Sa santé est très bonne ; il poursuit toujours les Russes sans les atteindre. On espère généralement que la campagne ne sera pas longue. Puisse cette espérance se réaliser ! J'ai reçu ici les lettres de Mme de Broc et de Mlle Cochelet. Je te prie de les remercier. La lettre que tu m'as écrite le 18 vient de me parvenir. Tu es aimable de ne m'avoir point laissée dans l'inquiétude pour ton fils ; embrasse pour moi ce cher enfant, et mon petit *Oui-Oui* (le futur Napoléon III). Tu ne me parles pas de ta santé ; j'espère que les eaux t'auront fait du bien ; c'est le premier vœu d'une mère qui t'aime plus qu'elle-même. »

Le 31 juillet 1812, Joséphine informait ainsi la reine Hortense de l'heureuse délivrance de la princesse Auguste : « Je m'empresse de t'annoncer, ma chère fille, que la vice-reine est accouchée d'une fille aujourd'hui, à quatre heures du matin. Hier, à deux heures, les premières douleurs ont commencé à se faire sentir, mais pas assez fortes pour l'empêcher de dîner avec moi, et d'aller ensuite se promener en calèche. A minuit, elle souffrait beaucoup plus, et depuis ce moment je ne l'ai pas quittée que l'accouchement n'ait été entièrement fini. Elle est parfai-

tement bien, et sa fille superbe, pleine de force et de santé. Je te donnerai souvent de ses nouvelles. Aujourd'hui, je suis un peu fatiguée, ne m'étant couchée qu'à cinq heures. Auguste que je viens de voir, est à merveille, elle a eu une très bonne nuit, et elle m'assure ne s'être jamais trouvée si bien. J'espère que notre cher Napoléon continue à se rétablir, et que le petit *Oui-Oui* va bien ; embrasse-les pour moi. Adieu, ma chère Hortense, tu sais avec quelle tendresse je t'aime. »

Le séjour de Milan rappelait à Joséphine les plus éblouissants souvenirs de sa vie, les radieuses années 1796 et 1797, où elle avait vu briller, comme les feux de l'aurore, les premiers rayons de la gloire de son époux, cette gloire qui ressemblait au soleil d'Italie. Alors, Bonaparte la chérissait avec une tendresse allant jusqu'au délire. Quand elle faisait avec tant de grâce les honneurs du palais Serbelloni ou du château de Montebello ; quand elle se promenait au Corso sur le bastion de la porte Orientale ; quand elle allait prier sous les voûtes du Dôme, comme on la trouvait belle, comme on l'admirait ! Quel enthousiasme elle excitait dans la jeune armée républicaine et dans toutes les classes de la société milanaise ! Jamais, aux temps les plus fastueux de l'Empire, elle ne devait voir d'aussi beaux jours.

Les Milanais n'oubliaient pas non plus cette

lumineuse époque, et ils accueillaient avec joie la femme qui la leur rappelait. Le prince Eugène ne flattait pas sa mère ; il lui disait la vérité, quand il lui adressait cette lettre le 8 septembre 1812 : « Ma bonne mère, je t'écris du champ de bataille. Je me porte bien. L'empereur a remporté une grande victoire sur les Russes ; on s'est battu treize heures. Je commandais la gauche. Nous avons tous fait notre devoir et j'espère que l'empereur sera content. Je ne puis assez te remercier de tes soins et de tes bontés pour ma petite famille. Tu es adorée à Milan, comme partout. On m'écrit des choses charmantes, et tu as fait tourner les têtes de toutes les personnes qui t'ont approchée. Adieu, veux-tu donner de mes nouvelles à ma sœur ? Je lui écrirai demain. Ton affectionné fils. » Joséphine aimait tendrement sa belle-fille. « Auguste est charmante, écrivait-elle à la reine Hortense, et, loin d'être fatiguée de ses couches, je la trouve plus belle et plus fraîche que je ne l'ai jamais vue ; ses enfants sont superbes ; l'aînée surtout est remarquable. Auguste aime tendrement Eugène ; j'en vois sans cesse des preuves, et c'est une grande jouissance pour moi. »

Avant de retourner à la Malmaison, Joséphine alla passer quelques jours à Aix-en-Savoie, puis à Prégny, près de Genève, où elle avait acheté un petit château sur les bords du lac, vis-à-vis du mont Blanc. C'est de là qu'elle écrivait à sa

fille, le 30 septembre 1812 : « J'ai reçu ta lettre, ma chère Hortense, au moment de mon départ d'Aix. Je te remercie des nouvelles que tu m'annonces, et de ton attention à me rassurer pour Eugène. L'impératrice est bien aimable d'avoir pensé à prévenir les inquiétudes de la vice-reine. Je suis touchée d'un soin si bon et obligeant. Cependant, n'ayant pas reçu de lettres de lui, et le bulletin n'ayant pas encore paru, je ne puis me défendre d'une sorte d'inquiétude. J'attends des nouvelles avec impatience. Si tu as des lettres, fais-m'en part tout de suite. Je me suis trouvée très bien des eaux, mais le froid m'en a chassée, et je suis venue ici me reposer quelques jours, avant de retourner à la Malmaison. J'ai du plaisir à me trouver à Prégny. Quoiqu'il ait été meublé à la hâte, le séjour que tu as fait dans cette maison me la rend chère. La reine d'Espagne est retournée à Paris ; j'ai eu du plaisir à passer quelques instants avec elle; elle a été bonne et aimable comme à son ordinaire. La princesse de Suède (femme de Bernadotte) a aussi été fort bien pour moi. Aussi n'ai-je pas désiré prolonger mon séjour à Aix après leur départ. J'aurais été bien heureuse encore, si tu avais pu venir m'y joindre ; mais je m'en console en pensant que le terme de notre séparation approche, et que je pourrai bientôt t'embrasser, ainsi que mes petits-enfants, aussi tendrement que je vous aime. »

Le surlendemain, Joséphine écrivait encore de

Prégny à sa fille : « Je reçois à l'instant une lettre d'Eugène, ma chère Hortense ; il avait prévu nos inquiétudes, et il s'empresse de nous rassurer ; je t'envoie sa lettre, qui te fera autant de plaisir qu'à moi ; celle que tu m'as écrite le 28 m'est arrivée en même temps que la sienne. Je partage tous les regrets que tu donnes au pauvre Caulaincourt ; ils sont bien justes, et tu auras de la peine à consoler sa malheureuse mère ; mais, ma chère Hortense, ne te laisse pas aller à tes idées tristes ; toute chose t'afflige trop vivement ; tu n'as déjà que trop souffert des maux de l'âme ; éloigne-les de toi, et je suis persuadée que ta santé reviendra. La sensibilité est ce qui fait le plus de mal. Je regrette que tu ne sois pas ici avec moi. Le temps est très beau ; la vue du lac et celle du mont Blanc sont magnifiques. Il ne manque que toi à Prégny pour sentir avec délices tout le bonheur d'une vie tranquille. Ménage-toi bien, ma chère Hortense ; donne-moi souvent de tes nouvelles ; tu sais que ma santé dépend de la tienne. Adieu, je t'embrasse toi et tes enfants, tendrement. »

Joséphine fut de retour à la Malmaison le 16 octobre 1812, le lendemain du jour où avait éclaté la conspiration du général Malet. Tout Paris était encore en émoi de cette audacieuse entreprise, qu'elle n'en savait pas un mot, n'ayant entendu parler de rien sur la route. Ce fut seulement le soir de son arrivée à la Malmaison qu'elle

apprit les détails de cette affaire. Tout le plan reposait sur une fausse nouvelle, sur un seul mot: « l'empereur est mort. » Avec un faux sénatus-consulte et des lettres de service fabriquées, Malet s'était fait suivre par deux bataillons de la garnison de Paris, s'était emparé des postes, du Trésor, avait mis en prison le ministre de la police Savary, duc de Rovigo, le préfet de police Pasquier, et les avait remplacés par deux anciens aides de camp du général Moreau. La duchesse de Rovigo, très effrayée du bruit qu'elle entendit, la nuit, lors de l'arrestation de son époux, sortit de sa chambre, en chemise, ce qui fit dire aux plaisants que la personne qui s'était le mieux montrée dans l'affaire Malet, c'était la duchesse de Rovigo. La conspiration n'échoua qu'à l'état-major de la place, où le général Hullin résista, et où Malet fut arrêté. Traduit devant une commission militaire, il fut condamné à mort et fusillé avec onze autres personnes, dont le crime avait été une crédulité excessive. C'est ce complot qui fera dire à Napoléon: « Au premier mot de ma mort, sur l'ordre d'un inconnu, des officiers mènent leurs régiments forcer les prisons, se saisir des premières autorités ! Un concierge enferme les ministres sous les guichets ! Un préfet de la capitale, à la voix de quelques soldats, se prête à faire arranger sa grande salle d'apparat pour je ne sais quelle assemblée de factieux, tandis que l'impératrice est là, le roi de Rome,

mes ministres et tous les grands corps de l'État ! Un homme est-il donc tout ici ? les institutions, les serments, rien ! »

Oui, un homme était tout ; les institutions, les serments n'étaient rien. Avant deux ans, on en aura la preuve, et déjà Joséphine en avait le pressentiment. A son retour de Suisse, elle fut frappée du mécontentement général, de l'opposition sourde, de l'inquiétude profonde dont il n'était que trop facile de reconnaître les symptômes. Chaque courrier apportait de l'armée de longues listes de morts. Que de mères en larmes, que de familles en deuil ! L'hiver était morne à Paris. Personne n'avait le courage de donner des fêtes, au moment de pareils désastres. La température était beaucoup plus froide que de coutume, et, comme on s'apitoie plus sur les maux qu'on partage que sur ceux qu'on ignore, tout le monde plaignait les malheureux soldats, qui devaient tant souffrir en Russie, puisque, à Paris même, on avait si froid. Joséphine resta quelque temps sans nouvelles, et en fut consternée. Elle écrivit de la Malmaison à sa fille : « Tu me rends la vie, ma chère Hortense, en m'assurant que tu as lu les lettres de l'empereur à l'impératrice ; elle est bien aimable de te les avoir montrées. Je lui ai une reconnaissance infinie de l'amitié qu'elle te témoigne. Je t'avoue que j'étais toujours bien inquiète. Pourquoi Eugène n'écrit-il pas ? J'ai besoin, pour calmer ma tête, de penser que l'em-

pereur défend d'écrire; la preuve, c'est que personne ne reçoit de lettres. Ce serait pourtant bien cruel, car je désire vivement voir une lettre de notre bon Eugène. Je suis bien aise que tu n'aies pas envoyé tes enfants; le temps était très froid, et, tant qu'il durera comme cela, je les aime trop pour leur faire du mal. Si, jeudi, je suis libre, j'irai passer la soirée avec toi, car je suis bien triste, étant aussi près de toi, de ne pas te voir. Bonsoir, ma chère fille; je t'embrasse de tout mon cœur, et je t'aime de même. »

Une lettre du prince Eugène parvint enfin à sa mère. Elle était datée du 25 octobre 1812 : « Je ne t'écris que deux mots, ma bonne mère, pour te dire que je me porte bien. Mon corps d'armée a eu hier une journée bien brillante; j'ai eu affaire à huit divisions ennemies, depuis le matin jusqu'au soir, et j'ai conservé la position; l'empereur est content, et tu penses si je le suis. Ton fidèle et bien affectionné fils. » Après avoir reçu cette lettre, si impatiemment attendue, Joséphine écrivait à la reine Hortense : « J'ai passé de l'inquiétude la plus vive à un grand bonheur. Au moins mon fils vit ! »

La joie de la pauvre mère ne fut pas de longue durée. La gloire et la puissance allaient s'ensevelir sous la neige. L'heure du désastre avait sonné. Les aigles blessées ne regardaient plus en face le soleil. « Chaque jour, nous dit Mlle Avrillon, confidente des angoisses de Joséphine, apportait

à la Malmaison, comme à Paris, d'affligeantes nouvelles, de sinistres détails qui faisaient frémir. On s'en effrayait d'autant plus que vingt ans de succès non interrompus nous avaient appris à regarder les revers comme impossibles. Aussi rien ne saurait peindre l'effet que produisit la lecture des bulletins qui annonçaient les épouvantables désastres de Moscou. Ce qui contribuait surtout à nous rendre tristes, c'était la profonde inquiétude que nous voyions écrite sur le visage de l'impératrice Joséphine... Depuis le fatal changement apporté par la fortune aux destinées du héros, nul ne pouvait devant elle prononcer le nom de l'empereur, sans qu'une émotion visible ne vînt aussitôt la saisir, sans que des larmes mal retenues ne fussent prêtes à se faire jour sous sa tremblante paupière. A la voir dans ces douloureux instants, il semblait qu'elle reprochât au sort, qu'elle accusât le ciel de les avoir séparés, d'avoir ôté à Napoléon la sauvegarde de sa présence. »

Tout observateur perspicace s'apercevait que le colosse d'airain avait des pieds d'argile. Le soleil impérial était tout couvert de nuages. Joséphine, sur les visages de la fin de 1812, distinguait déjà les défaillances, les défections, les apostasies de 1814.. On lui adressait encore des protestations de dévouement en l'honneur de Napoléon ; mais elle savait déjà ce qu'il fallait en croire. Au moment où elle s'y attendait le moins,

elle apprit que l'empereur, le 18 décembre, à onze heures et demie du soir, était arrivé à l'improviste aux Tuileries. Marie-Louise venait de se mettre au lit, triste et souffrante. La dame de service, qui devait coucher dans une chambre voisine de celle de la souveraine, se disposait à fermer toutes les issues, quand elle entendit tout à coup plusieurs voix dans la chambre qui précédait. Qui donc pouvait venir à cette heure? La porte s'ouvrit : c'était Napoléon. Il embrassa tendrement Marie-Louise, lui disant ce qu'il allait répéter à tout le monde, que c'était le froid, le froid seul qui avait causé une surprenante mésaventure, facile à réparer, d'ailleurs, comme bientôt on le verrait. Alors toutes les figures redevinrent ce qu'elles eussent été après la victoire. Chacun se montra, en apparence, plus empressé, plus dévoué, plus enthousiaste que jamais. C'était à qui exalterait davantage l'incomparable souverain, l'homme de fer, celui qui, disait-on, allait contraindre la victoire à se repentir d'avoir osé lui être un instant infidèle. L'empereur, dissimulant les tortures secrètes de son orgueil cruellement froissé, payait d'audace. Il accusait les autres, pour ne pas être accusé lui-même. Il parlait de la conspiration du général Malet, pour ne point avoir à parler de la retraite de Russie. Les courtisans flattaient encore, mais ils n'adoraient plus. Marie-Louise, qui croyait d'abord avoir épousé l'arbitre du destin, le héros invin-

cible, le maître du monde, commençait à s'inquiéter et à douter, et le grand empereur, n'ayant plus dans son étoile cette confiance absolue qui l'avait si longtemps rendu irrésistible, allait bientôt se dire que la fortune l'avait trahi, le jour où il avait abandonné par ambition la femme qui lui portait bonheur.

XI

JOSÉPHINE EN 1813.

Le premier jour de l'année 1813 fut un vendredi. Le chiffre 13, ce vendredi, impressionnèrent Joséphine, qui était superstitieuse, et qui eut le pressentiment des plus grandes catastrophes. Les lamentables désordres de la retraite de Russie la plongeaient dans une affliction profonde, et son fils, qui, le 17 janvier, prenait, dans des conditions si terribles, le commandement de la Grande-Armée, lui causait d'incessantes inquiétudes. Le prince Eugène écrivit, de Posen, à l'empereur : « Sire, j'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que le roi de Naples est parti ce matin à quatre heures. Nous avons inutilement fait hier soir, le prince de Neufchâtel et moi, toutes les instances possibles pour le retenir. Me trouvant ici le seul lieutenant de l'empereur, j'ai pris provisoirement le commandement

jusqu'à ce que Votre Majesté ait bien voulu nommer un commandant en chef. » Le même jour, il écrivait à sa femme : « Toutes les affaires ont été laissées ici en une grande confusion, et je t'assure, ma bonne Auguste, que j'aurai une terrible besogne. Je n'ose pas espérer en sortir avec gloire, mais j'aurai du moins le courage de l'avoir entreprise, et j'aurai certainement celui de ne pas l'abandonner. » Comme mère, l'impératrice Joséphine ne put qu'être flattée des termes dans lesquels le *Moniteur* annonça ce changement. L'article était ainsi conçu : « Le roi de Naples, étant indisposé, a dû quitter le commandement de l'armée, qu'il a remis entre les mains du vice-roi. Ce dernier a plus l'habitude d'une grande administration, et il a la confiance entière de l'empereur. » La lettre adressée, le 22 janvier, par Napoléon à Eugène, ne flatta pas moins le sentiment maternel de Joséphine, justement fière de son enfant : « Mon fils, prenez le commandement de la Grande-Armée. Je suis fâché de ne pas vous l'avoir laissé à mon départ. Je me flatte que vous seriez revenu plus doucement, et que je n'aurais pas éprouvé d'aussi immenses pertes. Le mal passé est sans remède. »

Paris était dans la tristesse, et le retour de l'empereur n'y avait pas ramené la confiance. Chaque jour, on y voyait arriver des militaires avec des mains ou des pieds gelés, avec des jambes ou des bras emportés. Chacun se rendait

compte des désastres dans toute leur étendue, et le prestige de Napoléon était sensiblement atteint. Il ordonna, pour faire trêve au deuil général, de reprendre les fêtes et les bals. La reine Hortense recommença ses réceptions dans son bel hôtel de la rue Cérutti (la rue Laffitte actuelle). Bien que n'étant plus que reine honoraire, elle avait une maison constituée comme celle d'une souveraine, un chapelain, l'abbé Bertrand ; une dame d'honneur, la comtesse de Caulaincourt ; quatre dames pour accompagner, la comtesse d'Arjuzon, la baronne de Broc, Mme de Villeneuve, Mme de Kessel ; une lectrice, Mlle Cochelet ; deux chambellans, le comte d'Arjuzon et M. de Villeneuve ; deux écuyers, le baron Turgot et M. de Marmol ; un secrétaire des commandements, M. Després. Les petits princes Napoléon et Louis avaient deux gouvernantes, Mme de Boucheporn et Mme de Mailly-Couronel.

Quand la reine Hortense, avant de donner les bals prescrits par l'empereur, revit ses listes d'invitations, elle fut frappée des vides que la guerre avait faits, et pleura en pensant à l'une des plus intéressantes victimes, Auguste de Caulaincourt, fils cadet de sa dame d'honneur. La reine invita bon nombre de jeunes gens amputés du bras ou de la jambe. Comme certains courtisans eurent le mauvais goût de lui dire que la présence de ces officiers mutilés attristerait les fêtes : « Qu'importe qu'on soit triste ! répliqua-

t-elle vivement. Au moins je n'aurai pas commis une injustice. Je suis princesse française, et je dois manifester mon intérêt pour ceux qui se battent, et qui sont blessés pour la France.»

Le moment était venu où la guerre, au lieu de se présenter, comme autrefois, sous un aspect séduisant, enthousiaste, joyeux, apparaissait sous des couleurs lugubres. Comme l'a dit le Père Lacordaire, dans l'oraison funèbre du général Drouot, ce chef-d'œuvre comparable à l'oraison funèbre du grand Condé par Bossuet: « Les héroïques bandes qui, de Lisbonne à Moscou, des Pyramides à Berlin, n'avaient pu rencontrer de vainqueurs, s'étonnaient à la fin de sentir leur poitrine oppressée et leurs bras hésitants. Il fallait aux victorieux fugitifs de Moscou une autre science et un autre courage que ceux du soldat; il leur fallait la science de la force morale, le courage de souffrir et d'espérer toujours. » Napoléon partit pour l'armée le 15 avril, aussi confiant qu'au début de ses plus heureuses campagnes. Il allait encore remporter des victoires, mais des victoires stériles. Des prodiges d'héroïsme devaient aboutir à l'invasion. Le 2 mai, pendant la bataille de Lutzen, l'empereur disait aux jeunes soldats : « C'est la journée de la France, en avant ! la patrie vous regarde ! sachez mourir pour elle ! » Et, enivré de son triomphe, il s'écriait: « Depuis vingt ans que je commande les armées françaises, je n'ai jamais vu plus de

bravoure et de dévouement. Mes jeunes soldats ! l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores. » La jeunesse était admirable, mais les maréchaux commençaient à se lasser. Les journées de Lutzen, de Bautzen et de Dresde furent les derniers sourires de la fortune.

« L'étoile pâlissait, dira Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène ; je sentais les rênes m'échapper, et je n'y pouvais rien. Un coup de tonnerre pouvait seul nous sauver, et, chaque jour, par une fatalité ou une autre, nos chances diminuaient. Les mauvaises intentions commençaient à se glisser parmi nous ; la fatigue, le découragement gagnaient le plus grand nombre ; mes lieutenants devenaient mous, gauches, maladroits, et conséquemment malheureux ; ce n'étaient plus les hommes du début de notre Révolution, ni ceux de mes beaux moments. Les hauts généraux n'en voulaient plus ; je les avais gorgés de trop de considération, de trop d'honneurs, de trop de richesses. Ils avaient bu à la coupe des jouissances, et eussent acheté le repos à tout prix. Le feu sacré s'éteignait. »

On comprend avec quelle anxiété Joséphine suivait de loin les péripéties à la fois si glorieuses et si douloureuses de ces luttes suprêmes. Elle était restée à la Malmaison, pendant que sa fille, lui laissant les petits princes Napoléon et Louis, alors âgés l'un de huit ans, l'autre de cinq, était allée prendre les eaux d'Aix-en-Savoie. La pré-

sence des deux enfants qui inspiraient à leur grand'mère une si vive tendresse, la consolait un peu de tant d'inquiétudes, de tant d'angoisses. « Jamais un moment d'ennui ne se montrait à la Malmaison, lorsqu'ils étaient là, a dit la duchesse d'Abrantès. L'aîné, celui qui a péri si tragiquement devant Rome, était réfléchi et rempli de moyens. Le second était joli comme la plus jolie petite fille, et son esprit ne le cédait pas à celui de son frère. On l'appelait alternativement la princesse Louis, ou bien Oui-Oui. Je ne sais à propos de quoi cette dernière façon de transformer un nom... Quoi qu'il en soit, Oui-Oui avait une vivacité de pensée que n'avait pas son frère ; et puis une volonté de tout connaître, qui était quelquefois très amusante. L'impératrice Joséphine était idolâtre de ses petits-enfants. Elle veillait elle-même à ce que tout ce que leur mère avait prescrit pour leurs études et pour leur régime fût exactement suivi. » Elle écrivait à sa fille, le 11 juin 1813 : « J'ai reçu ta lettre du 7, ma chère Hortense ; je vois avec plaisir que tu te trouves déjà bien des eaux ; je t'invite à les continuer, en prenant, comme tu fais, quelques jours de repos. Sois bien tranquille sur tes enfants ; ils se portent parfaitement bien. Leur teint est blanc et rose. Je puis t'assurer que depuis qu'ils sont ici, ils n'ont pas eu la plus légère indisposition. Je suis ravie de les avoir près de moi. Ils sont charmants. Il faut que je te

rapporte une jolie réponse du petit Oui-Oui (Napoléon III). L'abbé Bertrand (aumônier de la reine Hortense) lui faisait lire une fable où il était question de métamorphoses. S'étant fait expliquer ce que signifiait ce mot : « Je voudrais, dit-il à l'abbé, pouvoir me changer en petit oiseau, je m'envolerais à l'heure de votre leçon ; mais je reviendrais quand M. Hase (son maître d'allemand) arriverait. — Mais, prince, répondit l'abbé, ce que vous me dites là n'est pas aimable pour moi. — Oh ! reprit Oui-Oui, ce que je dis n'est que pour la leçon, et non pas pour l'homme. » Ne trouves-tu pas comme moi cette répartie très spirituelle ? Il était impossible de se tirer d'embarras avec plus de finesse et de grâce. Tes enfants étaient avec moi quand j'ai reçu ta lettre ; ils ont été bien joyeux d'apprendre des nouvelles de leur maman. Continue à m'en donner pour eux et pour moi, ma chère fille ; c'est le seul moyen de me faire supporter ton absence. Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse tendrement. »

Le 10 juin 1813, la veille du jour où Joséphine adressait à sa fille la lettre que nous venons de reproduire, la malheureuse reine, toujours poursuivie par le sort, avait assisté, à Aix-en-Savoie, à une horrible catastrophe, qui lui causa l'une des plus cruelles douleurs de sa vie si agitée. Elle avait alors auprès d'elle une de ses dames du palais qui, élevée avec elle dans le pensionnat de Mme Campan, était peut-être sa meilleure amie.

La même sensibilité, la même bonté pour le malheur, le même goût pour les arts, existaient chez la reine et chez cette jeune veuve dont le mari, le général de Broc, venait de mourir après une courte et brillante carrière. Les deux femmes ne se quittaient pas, se confiant leurs chagrins mutuels, unissant leurs tristesses et leurs larmes.

Le 10 juin, la reine était sortie en voiture avec Mme de Broc, Mlle Cochelet et le comte d'Arjuzon. Elle avait pris pour but de promenade la cascade de Grésy. Sur la grand'route, on mit pied à terre, et l'on s'approcha du moulin que font marcher les eaux de cette cascade. Pour la bien voir, il fallut passer sur une étroite planche, que le meunier posa sur un petit bras d'eau coulant avec une vitesse effrayante. La reine passa la première, Mme de Broc la suivait ; mais, au moment où elle s'engageait sur la planche, le pied lui manqua et elle tomba, disparaissant dans le gouffre. La reine était déjà de l'autre côté de l'eau. Elle pousse un cri, jette son châle dans le gouffre, en en retenant un bout, et appelle, d'une voix désespérée, celle qui ne lui répond pas, celle qui lui est arrachée pour toujours. Vains efforts ! le torrent a englouti la victime. On veut entraîner la reine loin de ce lieu sinistre. « Non ! non ! crie-t-elle, je ne m'en irai que lorsqu'on aura retrouvé le corps. » Et elle restait assise sur un tronc d'arbre, stupéfaite et anéantie. Enfin, après de longues recherches, des paysans parvinrent à

retirer du fond des eaux le corps de la pauvre jeune femme, et on le reconduisit jusqu'à la ville, dans la voiture de sa royale amie, pour le remettre aux sœurs de charité. On eût dit que Mme de Broc avait le pressentiment de sa fin tragique. Le matin même, elle avait écrit à sa sœur, la maréchale Ney : « Je ne sais pourquoi je suis triste; je me reproche de n'avoir pas été t'embrasser à la campagne avant mon départ. »

En apprenant la funeste nouvelle, Joséphine, qui aimait beaucoup Mme de Broc, fut presque aussi consternée que la reine Hortense. « Quel horrible événement, lui écrivait-elle le 16 juin 1813 ! Quelle amie tu perds, et par quel malheur affreux! Depuis hier, que j'en suis instruite, j'en ai été saisie au point de ne pouvoir t'écrire. A chaque instant, j'ai devant les yeux le sort de cette pauvre Adèle. Tout le monde lui donne des larmes. Elle était si aimée, si digne de l'être par ses excellentes qualités et par son attachement pour toi ! Mais toi-même, ma chère Hortense, combien tu me donnes de crainte et de sollicitude ! Je ne me figure que trop dans quel état tu es. Je suis si inquiète que j'envoie mon chambellan, M. de Turpin, près de toi, pour qu'il me donne plus sûrement des nouvelles de ta santé. Je m'empresserais de partir moi-même, pour peu que ma présence et mes soins te fussent utiles. Je sens vivement ta douleur ; elle n'est que trop juste ; mais, ma chère fille, pense à tes enfants qui sont

si dignes de ta tendresse. Conserve-toi pour eux; tu leur es si nécessaire! Pense aussi à ta mère qui t'aime tendrement. » Le surlendemain, Joséphine adressait cette autre lettre à sa fille : « Ta lettre m'a ranimée, ma chère Hortense. Dans l'accablement où j'étais, j'ai éprouvé un véritable bonheur à voir ton écriture, à être assurée par toi-même que tu t'efforces de surmonter ta douleur. Je sens trop combien il t'en coûte. Ta lettre si sensible, si touchante, a renouvelé mes larmes. Depuis cet affreux événement, je ne vis plus, j'en suis malade. Hélas! ma chère fille, tu n'avais pas besoin de cette nouvelle épreuve! J'ai embrassé pour toi tes enfants. Ils sont bien affligés aussi, et ils s'occupent beaucoup de toi. Ma consolation est de penser que tu ne nous oublies pas, et que tu tâches de prendre du courage pour eux et pour moi. C'est la plus grande preuve d'amitié que tu puisses nous donner. Je t'en remercie, ma chère Hortense, ma fille tendrement aimée. »

Quand M. de Turpin, que Joséphine avait envoyé auprès de la reine à Aix-en-Savoie, fut de retour à la Malmaison, l'impératrice écrivit à Hortense, le 29 juin 1813 : « M. de Turpin m'a remis ta lettre, ma chère fille. Je vois avec peine combien tu éprouves encore de tristesse et de mélancolie ; mais du moins c'est pour moi une grande consolation d'être sûre que ta santé n'a pas trop souffert. Prends courage, ma chère

Hortense ; j'espère que le bonheur aura son tour. Tu as passé par bien des épreuves ; tout le monde n'a-t-il pas ses chagrins ? La seule différence est dans le plus ou moins de force qu'on met à les supporter. Ce qui doit surtout adoucir ta douleur, c'est que tout le monde la partage. Il n'est personne qui ne regrette notre pauvre Adèle, tant pour elle-même que pour toi. Tes enfants te dédommageront de tes peines. Tout annonce en eux un caractère excellent et un grand attachement pour toi. Plus je les vois, plus je les aime. Cependant, je ne les gâte pas. Sois bien tranquille pour eux. On suit exactement ce que tu as prescrit pour leur régime et leurs études. Lorsqu'ils ont bien travaillé dans la semaine, je les fais déjeuner et dîner avec moi le dimanche. Ce qui prouve qu'ils se portent bien, c'est qu'on trouve qu'ils ont beaucoup gagné. Napoléon a eu hier un œil un peu enflé d'une piqûre de cousin ; il n'en a pas été moins bien qu'à son ordinaire. Aujourd'hui, il n'y paraît plus. On ne te l'aurait même pas mandé, si l'on n'était dans l'habitude de te rendre compte exactement de tout ce qui les concerne. Le jour de l'arrivée de M. de Turpin, j'avais reçu de Paris deux petites poules d'or qui, par le moyen d'un ressort, pondent des œufs d'argent ; je leur en ai fait présent de ta part, comme venant d'Aix. Adieu, ma chère fille. Donne-moi de tes nouvelles, et pense à moi, à ta mère qui t'aime tendrement. »

Cependant, la reine Hortense était inconsolable. Une sorte d'attrait douloureux la retenait à l'endroit où elle venait d'éprouver un si cruel malheur. Elle ne voulait pas s'éloigner de ce torrent fatal qui avait causé la mort de sa meilleure amie. Elle fonda, dans la ville d'Aix, un hôpital, où elle attacha les sœurs de charité qui avaient veillé auprès du corps de la victime, et fit élever un monument modeste à la place même où la catastrophe était arrivée, avec cette touchante inscription : « Ici, Mme la baronne de Broc, âgée de vingt-cinq ans, a péri le 10 juin 1813. O vous qui visitez ces lieux, n'avancez qu'avec prudence sur ces abîmes. Songez à ceux qui vous aiment ! »

Les lettres par lesquelles la bonne Joséphine cherchait à adoucir le chagrin de sa fille sont des chefs-d'œuvre de bonté. Aucune femme ne savait mieux qu'elle trouver des paroles douces et consolantes. Elle avait au suprême degré le tact et l'esprit que donne le cœur. Comme elle connaissait bien le caractère d'Hortense ! Quelle émotion profonde ! Quelle amabilité quand elle parlait de ses petits-enfants ! Comme elle savait, en s'adressant à une fille chérie, faire appel aux sentiments de piété filiale et de tendresse maternelle, à ce qu'il y a de meilleur et de plus tendre dans l'âme humaine ! Elle écrivait le 16 août 1813 : « Les beaux jours de l'été sont enfin venus avec le mois d'août. Je désire qu'ils se soutien-

nent, ma chère fille ; ta poitrine s'en trouvera bien et les bains en vaudront mieux. Je vois avec plaisir que tu n'as pas oublié les années de ton enfance, et tu es aimable pour ta mère de te les rappeler. J'avais raison de rendre heureux deux enfants si bons et si sensibles ; ils m'en ont bien récompensée depuis. Tes enfants feront de même pour toi, ma chère Hortense ; leur cœur ressemble au tien ; ils ne cesseront jamais de t'aimer. Leur santé se soutient à merveille ; ils n'ont jamais été plus frais et mieux portants. Le petit Oui-Oui est toujours galant et aimable pour moi. Il y a deux jours, voyant partir Mme de Tascher, qui va rejoindre son mari aux eaux, il dit à Mme de Boucheporn : « Il faut donc qu'elle aime bien son mari pour quitter grand'maman. » Ne trouves-tu pas cela charmant ? Ce même jour-là, il allait se promener au bois de Butard. Dès qu'il a été dans la grande allée, il a jeté son chapeau en l'air, en s'écriant : « Ah ! que j'aime la belle nature ! » Il se passe peu de jours sans que l'un ou l'autre ne m'amuse par son amabilité. Ils animent tout autour de moi. Juge si tu m'as rendue heureuse en les laissant avec moi ; je ne pourrai l'être davantage que le jour où je te verrai toi-même. Adieu, ma chère fille ; je t'aime et t'embrasse tendrement. »

Ah ! comme l'infortunée Joséphine allait avoir besoin de l'affection de ses enfants et de ses petits-enfants, pour ne pas succomber au désespoir

dans les heures d'angoisses mortelles qui approchaient ! Au mois d'août 1813, quand elle écrivait la lettre que nous venons de citer, il y avait encore pour la France quelques lueurs d'espoir. Lutzen, Bautzen et Dresde avaient soutenu le moral de la grande nation. Mais en octobre, la funeste journée de Leipzig, la plus sanglante bataille des temps modernes, celle où il y eut cent dix mille hommes tués ou blessés, fut le signal des catastrophes suprêmes, et Joséphine comprit que tout était perdu. Hélas ! le sacrifice du divorce avait été non seulement inutile, mais nuisible. L'empereur d'Autriche, trompant son gendre, était au premier rang dans la coalition. De tous côtés, Napoléon se sentait abandonné, trahi. « Il y a un an, allait-il dire, toute l'Europe marchait avec nous ; aujourd'hui toute l'Europe marche contre nous. Nous aurions tout à redouter sans l'énergie et la puissance de la nation. » Le 2 novembre 1813, toute l'armée française avait repassé le Rhin, et le 9 novembre, à cinq heures du soir, Napoléon était de retour à Saint-Cloud. Quelques jours après, Joséphine reçut à la Malmaison la visite du secrétaire de l'empereur. Elle lui fit une foule de questions, avec une curiosité pleine d'angoisses. Elle demanda s'il était vrai, comme on le disait, que Napoléon avait rapporté de sa dernière campagne un découragement absolu. « Les premiers jours ont été terribles, en effet, répondit le secrétaire ;

mais il ne faut pas que Votre Majesté s'en effraie. Tous les soirs, l'empereur se couche écrasé de fatigue, et son énergie physique n'est pas toujours à la hauteur de son énergie morale. Il ne se couche guère avant minuit; il se lève tous les jours à trois heures du matin, et depuis trois heures du matin jusqu'à minuit, il n'y a pas une heure qui ne soit pour le travail. » Pendant que Joséphine écoutait ces paroles, ses yeux s'étaient remplis de larmes.

XII

L'INVASION.

L'année 1814 commença d'une manière terrible. Le 1er janvier, les Prussiens, sous les ordres de Blücher, passaient le Rhin, à trois endroits : à Manheim, à Coblentz, à Mayence, tandis que l'armée autrichienne, commandée par le prince de Schwarzenberg, s'avançait le long du Jura, et Napoléon, recevant les grands corps de l'État, aux Tuileries, pour le jour de l'An, s'écriait : « Le trône n'est que l'assemblage de quatre morceaux de bois doré recouverts de velours. Le trône, c'est un homme, et cet homme c'est moi, avec ma volonté, mon caractère et ma renommée ! C'est moi qui puis sauver la France, ce n'est pas vous... Je suis, sachez-le bien, un homme qu'on tue, mais qu'on ne déshonore pas. »

Le même jour, Louis Bonaparte, venant de Suisse, arrivait à Paris, descendait chez sa mère, et se mettait à la disposition de l'empereur. José-

phine écrivait à sa fille : « Ma chère Hortense, M. et M[me] de Rémusat sont venus dîner hier à la Malmaison ; ils m'ont assuré que le roi Louis avait écrit à l'empereur pour se raccommoder avec lui, en lui disant que, puisqu'il était dans ce moment malheureux, il lui demandait de ne plus le quitter. C'est très louable et très bien à lui, assurément ; mais ce retour me fait craindre pour toi de nouveaux tourments, et cette idée m'afflige. » La reine Hortense en apprenant l'arrivée de son époux, avec qui elle ne vivait plus, dit aux personnes de son entourage : « Mon mari est bon Français ; il le prouve en rentrant en France, au moment où toute l'Europe se déclare contre elle ; c'est un honnête homme ; et si nos caractères n'ont pu sympathiser, c'est que nous avions des défauts qui ne pouvaient aller ensemble. Moi, j'ai eu trop d'orgueil ; on me gâtait quand j'étais jeune ; je croyais trop valoir peut-être, et le moyen, avec de pareilles dispositions, de vivre avec quelqu'un qui est trop méfiant ? Mais nos intérêts sont les mêmes, et il est digne de son caractère de venir se réunir à tous les Français, pour aider de ses moyens à la défense de son pays. C'est ainsi qu'il faut reconnaître ce que le peuple a fait pour notre famille. »

La lutte suprême s'engageait. Napoléon partait des Tuileries, le 25 janvier 1814, à trois heures du matin, après avoir embrassé une dernière fois Marie-Louise et le roi de Rome, qu'il

ne devait plus revoir. Avec trente-deux mille hommes il allait lutter contre cent soixante-dix mille. Il aurait pu traiter en acceptant les frontières de 1790, mais il ne le voulait pas, lui qui avait reçu de la République la France avec le Rhin et avec les Alpes. Des combinaisons stratégiques d'une prodigieuse audace, les journées héroïques de la Rothière, de Montmirail, de Vauchamp, l'ardeur des troupes, le patriotisme des paysans, avaient rendu l'espérance à l'homme des batailles. Le 18 février, il écrivait, de Nangis, à Caulaincourt, son plénipotentiaire au congrès de Châtillon : « J'ai eu d'immenses avantages sur les alliés, et des avantages tels qu'une carrière militaire de vingt années de quelque illustration n'en présente pas de pareils. Je suis prêt à cesser les hostilités, et à laisser les ennemis rentrer tranquilles chez eux, s'ils signent des préliminaires basés sur les propositions de Francfort (les frontières naturelles de la France). » Trois jours après la victoire de Montereau, le 21 février, il écrivait de Nogent-sur-Seine, à Augereau : « Vous devez avoir un noyau de plus de six mille hommes de troupes d'élite ; je n'en ai pas tant, et j'ai pourtant détruit trois armées, fait quarante mille prisonniers, pris deux cents pièces de canon, et sauvé trois fois la capitale... Il n'est plus question d'agir comme dans les derniers temps ; mais il faut reprendre ses bottes et sa résolution de 93. » Le 27 février, Marie-Louise

recevait aux Tuileries, dix drapeaux russes, prussiens et autrichiens. Les sabres des généraux ennemis étaient exposés dans les salons du palais. On commençait à croire à un retour de la fortune. Illusion! l'agonie de l'Empire commençait.

Le congrès de Châtillon venait de se dissoudre. Caulaincourt, ayant rejoint Napoléon à Saint-Dizier, l'empereur lui avait dit : « On veut nous détruire, ou nous amoindrir jusqu'à nous réduire à rien. Eh bien! mon cher Caulaincourt, il vaut mieux mourir que d'être amoindris de la sorte. Nous sommes assez vieux soldats pour ne pas craindre la mort. On ne dira pas, cette fois, que c'est pour mon ambition que je combats, car il me serait aisé de sauver le trône; mais le trône avec la France humiliée, je n'en veux point... Les pauvres paysans valent bien mieux que les gens de Paris. » Napoléon résolut de se jeter par Saint-Dizier dans la Lorraine, d'y rallier les garnisons des places fortes, de couper les communications de l'ennemi, et de le prendre entre deux feux, entre l'armée et Paris. Instruits du plan de l'empereur par une lettre interceptée, les alliés furent d'abord dans une grande incertitude. Était-il prudent de laisser derrière eux un chef tel que Napoléon, et peut-être une Vendée impériale, en marchant, à cent cinquante lieues de leur base d'opérations, contre une ville de six cent mille âmes, qui serait peut-être une gigan-

tesque Saragosse ? Mais la France désunie allait être vaincue par des Français. L'Évangile le dit : «Toute maison divisée contre elle-même tombera.» Il y avait dans la grande capitale des gens qui attendaient les ennemis comme des libérateurs. La France, lassée de trop longues guerres, et travaillée par les factions, n'était plus organisée pour une résistance populaire.

Sur le champ de bataille d'Arcis-sur-Aube, le 20 mars, le général Sébastiani avait dit à l'empereur : « Comment Votre Majesté ne songe-t-elle pas à soulever la nation ? » et Napoléon avait répondu : « Chimères ! chimères empruntées aux souvenirs de l'Espagne et de la Révolution française ! Soulever la nation dans un pays où la Révolution a détruit les nobles et les prêtres, et où j'ai moi-même détruit la Révolution! » D'ailleurs comme l'a si bien remarqué M. Thiers : « Partout se retrouvaient les tristes conséquences de l'esprit de conquête : des ouvrages magnifiques, des armes, des soldats, à Dantzig, à Hambourg, à Flessingue, à Palma-Nova, à Venise, à Alexandrie, et à Paris rien, rien ! Ni une redoute, ni un soldat, ni un fusil, pas même un gouvernement, et, pour toute ressource, pour diriger l'énergie du plus brave peuple de l'univers, une femme éplorée, et des frères, non pas sans courage, mais sans autorité, parce que tout dans l'État avait été réduit à un homme, et que, cet homme absent, la pensée, la volonté, l'action,

semblaient s'évanouir au sein de la France paralysée. » L'Empire était abandonné par ses principaux serviteurs ; on envoyait des émissaires aux souverains étrangers, pour les exciter à marcher sur Paris. « Vous pouvez tout, et vous n'osez rien, écrivait Talleyrand ; osez donc une fois. » Ils finissent par oser, et au lieu de suivre les lois de la guerre en poursuivant Napoléon jusqu'en Lorraine, ils se laissèrent guider par les inspirations de la politique en se dirigeant sur Paris.

Alors Napoléon, renonçant à sa marche vers l'est, rétrograda, n'ayant plus qu'une idée : sauver la capitale. Il y avait soixante-dix lieues à faire. L'impatience fiévreuse de l'empereur passait de ses regards dans ceux de ses soldats. Ils oubliaient leur lassitude et leurs blessures, en contemplant leur général, le vainqueur de tant de batailles, marchant tantôt à pied, tantôt à cheval, au milieu d'eux. C'est le moment décisif, solennel, dont parle la grand'mère légendaire dans les *Souvenirs du peuple*, l'immortelle chanson de Béranger :

— Puis quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte,
J'ouvre, bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,

S'écriant : oh ! quelle guerre !
  Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
  Il s'est assis là !

— J'ai faim, dit-il, et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
  Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : « Bonne espérance !
» Je cours de tous ces malheurs
» Sous Paris venger la France. »
Il part, et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
  Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
  Vous l'avez encor !

Illusion ! l'empereur ne sauvera pas Paris, l'empereur ne vengera point la France. Il arrivera trop tard. La capitale des capitales, la grande ville, rivale de l'ancienne Rome, aura déjà capitulé !

Que se passait-il dans l'âme de l'impératrice Joséphine, pendant ces dernières convulsions de l'Empire agonisant ? Mlle Avrillon, sa confidente, va nous l'apprendre : « Chaque coup de canon tiré sur les armées françaises retentissait au cœur de Joséphine, et le déchirait comme il déchirait la gloire de la France et la puissance de son empereur ! Il fallait l'entendre interroger, avec une anxiété terrible, les moindres personnes qui venaient de Paris ! — Que fait l'empereur ? où est Bonaparte ? où est l'ennemi ? Que dit-on ?

On a de l'espoir, n'est-ce pas ? on a du courage? — Voilà quelles étaient ses interrogations brèves, rapides, multipliées, et faites avec un serrement de cœur, avec un accent de détresse, qui arrachaient des larmes aux plus insensibles.» La malheureuse femme ne survivra pas longtemps à de pareilles émotions, à de si cruelles angoisses. « Il faut bien que je le déclare, comme je le pense, hautement et sincèrement, ajoute Mlle Avrillon, les malheurs de Napoléon sont pour beaucoup, sont peut-être pour tout dans les causes qui ont amené la mort prématurée de Joséphine. Comment aurais-je pu penser autrement, quand je voyais son visage pâlir ou s'animer, ses yeux s'éteindre ou briller, selon que le courrier de chaque jour apportait de tristes ou rassurantes nouvelles. J'ai assisté, moi, au désolant spectacle de ses insomnies, de ses rêves terribles ; j'ai vu couler ses larmes, j'y ai mêlé les miennes ; j'ai vu Sa Majesté passer des journées entières, ensevelie dans ses réflexions sinistres... Je sais ce que j'ai vu et entendu... Je le répète, c'est le chagrin qui l'a tuée. »

Joséphine est frappée de stupeur. L'ennemi approche. Encore quelques jours, quelques heures, il sera à la Malmaison. Cette résidence favorite du grand homme, ce sanctuaire intime des gloires du Consulat et de l'Empire, sera envahi par l'étranger. Les chevaux des cosaques fouleront l'herbe des pelouses verdoyantes. Hortense

essaie en vain de rassurer sa mère. Elle lui écrit de Paris le 26 mars : « Sans doute ce sont des manœuvres de l'empereur que nous ne pouvons connaître ; il n'est pas homme à se laisser surprendre ; il viendra, au moment où on l'attendra le moins, sauver sa capitale. Le tout est de ne pas s'effrayer, et je pense qu'on aura l'énergie nécessaire à la circonstance. » La vaillante reine se trompe. C'est l'énergie qui fera défaut. Le 28 mars, elle se rend aux Tuileries, et conjure Marie-Louise de ne pas quitter la capitale. Mais le conseil qui vient de se tenir au palais en a décidé autrement. Rentrée dans son hôtel de la rue Cérutti : « Je suis outrée de la faiblesse dont je viens d'être témoin, s'écria-t-elle. Le croiriez-vous ? On part. C'est ainsi qu'on perd à plaisir et la France et l'empereur ! Ah ! dans les grandes circonstances, les femmes seules ont du courage, je le sens. Je suis sans doute celle qui souffrirait le moins de la perte de toutes ces grandeurs ; mais je suis indignée de voir si peu d'énergie, quand il en faudrait tant. Lorsque le sort nous a élevés, et que les destinées d'un pays dépendent de la nôtre, c'est un devoir de se maintenir aussi haut que la fortune nous a placés. »

Hortense ne veut pas que sa mère, sans défense à la Malmaison, devienne la prisonnière des étrangers. Elle lui envoie par un piqueur une lettre lui annonçant que Marie-Louise partira le lendemain pour Blois, et l'engageant à partir

elle-même pour Navarre. Joséphine répond à l'instant : « Malmaison, le 28 mars 1814. — Ma chère Hortense, j'ai eu du courage jusqu'à ce moment où je reçois ta lettre. Je ne puis penser sans douleur que je vais me séparer de toi, et Dieu sait pour combien de temps. Je suis ton conseil ; je partirai demain pour Navarre. Je n'ai ici que seize hommes de garde, et tous blessés ; je les garderai, mais, en vérité, je n'en ai pas besoin. Je suis si malheureuse d'être séparée de mes enfants que je suis indifférente sur mon sort. Tâche de me donner de tes nouvelles, de me tenir au courant de ce que tu feras, et de me dire où tu iras. Je tâcherai au moins de te suivre de loin. Adieu, ma chère fille, je t'embrasse bien tendrement. »

Les deux impératrices, chassées par l'invasion, vont partir le même jour, Marie-Louise des Tuileries, Joséphine de la Malmaison. Le 29 mars 1814, à midi, la fille des Césars germaniques quitte le palais où, quatre années auparavant, le 2 avril 1810, elle avait fait une entrée si triomphante et si radieuse. Il y a quatre ans, c'était une apothéose. Aujourd'hui, c'est un cortège funèbre, c'est la mort, c'est le deuil, c'est le convoi d'un empire. A peine quelques curieux assistent à ce départ, qui est une abdication. Ces témoins, ces passants ne versent pas une larme, ne poussent pas un cri. Aucune acclamation ne s'élève pour saluer la femme et le fils du grand empereur. Le

triste cortège s'en va par ces Champs-Élysées, qui, lors de l'entrée solennelle de la souveraine, étaient si magnifiques, si joyeux, si remplis d'une foule enthousiaste, et qui, aujourd'hui, sont mornes, silencieux et abandonnés. Marie-Louise s'éloigne des Tuileries dans des conditions pires encore que celles dans lesquelles Joséphine, le lendemain du divorce, a quitté ce palais qui porte malheur. Le 16 décembre 1809, quand l'impératrice répudiée en était bannie, elle emportait dans sa retraite des sympathies universelles, et les personnes qui la voyaient partir pleuraient. Marie-Louise, au contraire, s'enfuit au milieu de l'indifférence de tous. On se demande si son patriotisme de Française, patriotisme qui n'a que quatre ans de date, lui a fait oublier ses souvenirs d'enfance, et si, au fond du cœur, elle ne préfère pas à son époux son père, à la France la patrie allemande. L'ancienne impératrice aurait sans doute rallié à Napoléon plus de dévouements que la nouvelle.

A l'heure même où Marie-Louise se dirige sur Blois, Joséphine prend le chemin de Navarre. Voyage profondément pénible, rempli d'incertitude, d'angoisses ! Que devient l'empereur ? Que devient l'armée ? Que devient la France ? Autant de points d'interrogation, qui se dressent terribles. Navarre avait paru bien triste à Joséphine, en 1810, quand elle était venue s'y réfugier, chassée loin de Paris par la jalousie de la jeune im-

pératrice qui allait devenir mère. Combien Navarre lui semble plus triste encore, aujourd'hui, où elle y revient au milieu du deuil de la patrie et où, dans le silence de la nature, dans le calme de la campagne, elle croit entendre l'écho lointain de je ne sais quelles cloches fatales sonnant le glas funèbre de l'Empire! Aucune nouvelle, aucun renseignement ne lui sont parvenus sur la route.

Joséphine ne se couche que très tard, et ne peut fermer l'œil de la nuit. Le lendemain elle écrit à la reine Hortense: « Le 31 mars 1814. Je suis à Navarre depuis hier, ma chère Hortense; j'ai mis deux jours à faire la route, étant venue avec mes chevaux. Je ne puis te dire combien je suis malheureuse. J'ai eu du courage dans les douloureuses positions où je me suis trouvée, j'en aurai pour supporter les revers de la fortune, mais je n'en ai pas assez pour soutenir l'absence de mes enfants et l'incertitude de leur sort. Depuis deux jours je ne cesse de verser des larmes. Donne-moi de tes nouvelles et de celles de tes enfants; si tu en as d'Eugène et de sa famille, fais-m'en donner. Je crains bien de n'en pas avoir de Paris, attendu que la poste de Paris à Évreux manque, ce qui a donné lieu à beaucoup de nouvelles; entre autres, on a prétendu que le pont de Neuilly était occupé par les ennemis. Ce serait bien près de la Malmaison. Mande-moi ce que tu dois faire. On te dit à Chartres;

je t'envoie un exprès. Si tu dois rester dans cette ville, il sera facile d'établir entre nous une correspondance qui puisse au moins me procurer de tes nouvelles. Le préfet d'Évreux s'entendrait avec celui de Chartres, pour les moyens de communication ; il n'y a que dix-huit lieues d'Évreux à Chartres. Comme tu seras à portée d'avoir des nouvelles sûres, tu pourras me les donner ; car j'en recevrai ici de bien incertaines. J'ai été très bien reçue à Évreux. Les gardes nationales et départementales m'attendaient à Navarre ; elles m'ont offert une garde, que je n'ai pas encore acceptée ; je n'ai point amené celle dont le général Ornano m'avait laissé la disposition ; elle n'était composée que de seize hommes malades et estropiés. Adieu, ma chère fille, j'attends ta réponse pour me consoler. Je t'embrasse tendrement, ainsi que tes enfants. »

Pendant ce temps, qu'était devenue Hortense ? Le 29 mars, au moment où Marie-Louise venait de partir pour Blois, la reine avait dit au comte de Regnault de Saint-Jean-d'Angély : « Malheureusement, je ne puis remplacer l'impératrice et le roi de Rome ; mais, je ne mets pas en doute que l'empereur n'exécute des manœuvres qui nous le ramènent bientôt ici. Il faut que Paris tienne, et si la garde nationale veut défendre la capitale, dites-lui que je m'engage à y rester. » Cependant, la situation devenait d'heure en heure plus critique. « Le cercle se resserrait autour de

la capitale, a dit Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe.* A chaque instant, on apprenait un progrès de l'ennemi. Pêle-mêle entraient, par les barrières, des prisonniers russes et des blessés français, traînés dans des charrettes. Quelques-uns, à demi morts, tombaient sous les roues qui les ensanglantaient. On ne savait si les détonations lointaines annonçaient la victoire décisive ou la dernière défaite. La guerre vint s'établir aux barrières de Paris. Du haut des tours de Notre-Dame, on vit paraître la tête des colonnes russes, ainsi que les premières ondulations du flux de la mer sur une plage... Quels durent être les sentiments d'Alexandre, lorsqu'il aperçut les dômes des édifices de cette ville, où l'étranger n'était jamais entré que pour nous admirer, que pour jouir des merveilles de notre civilisation et de notre intelligence, de cette inviolable cité, défendue pendant douze siècles par ses grands hommes, de cette capitale de la gloire que Louis XIV semblait encore protéger de son ombre, et Bonaparte de son retour ! »

Dans la journée, Regnault de Saint-Jean-d'Angély vint faire connaître à la reine Hortense l'impossibilité de défendre Paris. « Malgré l'élan de la garde nationale, dit-il, Paris ne peut tenir. Votre Majesté ne saurait s'exposer, elle et ses enfants, à être prise ; il faut donc qu'elle s'éloigne. — Mais, répliqua la reine, est-il croyable qu'avec la bonne volonté que montrent les Parisiens,

on ne puisse arrêter quelques jours l'armée ennemie ? — J'ai tout lieu de penser, reprit Regnault de Saint-Jean-d'Angély, que demain nous serons en son pouvoir. Croyez-moi, partez à l'instant ; c'est moi qui réponds de Votre Majesté, puisque c'est moi qui l'ai engagée à rester, et Dieu veuille qu'elle puisse encore passer librement ! » Cependant, la courageuse reine hésitait encore : « Une armée prendre si facilement une capitale ! s'écriait-elle. Est-ce possible ? Et avoir l'empereur tout près d'ici ! Mais je me souviens que Madrid s'est maintenue quelques jours contre nos armées ; il y a mille exemples semblables, et nous sommes des Français ! » Sur ces entrefaites, un messager de Louis Bonaparte vint dire à Hortense que, si elle ne partait pas tout de suite avec ses deux fils, il allait les emmener avec lui, ne voulant pas que ses enfants fussent exposés à devenir des otages. La reine n'hésita plus. Elle quitta Paris avec ses deux fils, le 29 mars, à neuf heures du soir, et s'arrêta d'abord à Glatigny, près de Versailles. « La reine y présida au coucher de ses enfants, dit Mlle Cochelet ; elle les vit s'endormir avec cette anxiété d'une mère qui voit la plus belle cause, les plus belles couronnes, les plus belles destinées s'anéantir pour ses enfants, trop jeunes pour sentir l'amertume de pareilles pertes... A peine endormies, nous fûmes réveillées par le canon de Paris qu'on attaquait, et nous ne pensâmes plus qu'à

la nécessité de nous éloigner promptement. J'entrai chez la reine ; elle se levait déjà en entendant ces détonations, dont le bruit la faisait tressaillir. »

C'était la bataille de Paris qui commençait, suprême et inutile effort d'une poignée de héros. « Hélas ! disait Hortense, les larmes aux yeux, jusqu'à présent je n'avais jamais entendu le canon que pour des fêtes, ou pour se réjouir du succès de nos armées ! Il faut donc se soumettre maintenant à nos revers ! Mais je ne puis être tranquille que lorsqu'on aura cessé de se battre. » La reine et ses enfants quittèrent immédiatement Glatigny, et se rendirent au Petit-Trianon..., au Petit-Trianon, où dans l'avenir, deux exilés feront une halte de quelques moments, avant de partir pour la terre étrangère, Charles X, le 31 juillet 1830, Louis-Philippe, le 24 février 1848. « Nous étions dans le jardin, dit encore Mlle Cochelet ; il faisait très beau, et l'on distinguait tous les coups. Nous attendions avec la plus grande émotion la fin de cette bataille qui allait décider de nos destinées. Le bruit du canon cessa, et nous n'apprenions rien ; seulement, la reine était moins triste. — On ne se bat plus, disait-elle ; n'importe ce qui est arrivé, nous pouvons respirer, puisqu'il n'y a plus à craindre de voir tuer nos chers Parisiens. » Hélas ! c'en était fait, Paris avait capitulé.

Le même jour, Hortense partait pour Ram-

bouillet, où elle trouvait le roi Jérôme et le roi Joseph qui allaient rejoindre Marie-Louise à Blois. Le roi Louis était déjà arrivé dans cette ville, d'où il envoya à sa femme un ordre de la Régente qui enjoignait à Hortense d'amener ses fils auprès des membres de la famille impériale. La reine, au lieu d'obéir à cet ordre et de se rendre à Blois, ainsi qu'elle en avait eu d'abord l'intention, changea d'avis, et partit brusquement pour Navarre, où, le 2 avril, elle se jetait dans les bras de sa mère. L'émotion des deux femmes, en se revoyant, fut indescriptible. Joséphine connaissait la capitulation de Paris, mais le sort de Napoléon demeurait pour elle un mystère. Quatre jours après, elle fut réveillée en sursaut par l'arrivée d'un auditeur au conseil d'État, M. de Maussion, que le duc de Bassano lui envoyait pour lui annoncer la première abdication de l'empereur, celle du 4 avril. Le messager avait à peine commencé à prendre la parole que Joséphine, l'interrompant, s'écria : « L'empereur vit ! répétez-le moi ! » Puis elle apprit que Napoléon abdiquait, qu'il était question de lui donner l'île d'Elbe pour résidence. Alors, elle jeta vivement un manteau sur ses épaules, et se rendit en toute hâte dans le pavillon où logeait sa fille. S'asseyant sur le lit de la reine, elle disait d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Ah ! Hortense, qu'il doit être malheureux !... Comment ! on veut le confiner à l'île d'Elbe ?... Sans sa

femme, j'irai m'y enfermer avec lui !... C'est maintenant qu'il me serait doux d'être à ses côtés pour prendre la moitié de ses chagrins... Non, jamais je n'ai tant souffert du divorce qu'à présent. »

Hortense, loin de consoler sa mère, l'agite. L'agonie déchirante de l'Empire, agonie pleine des convulsions et des affres de la mort, retentit d'une manière terrible dans l'esprit et dans le cœur d'une femme dont l'imagination est si ardente, l'âme si tendre, le caractère si poétique et si sujet aux émotions profondes. S'exaltant jusqu'à une sorte de violent et douloureux délire, elle se propose de quitter non seulement la France, mais l'Europe, et d'aller cacher dans le Nouveau-Monde ses humiliations et ses patriotiques angoisses. « J'ai un projet arrêté, dit-elle à Mlle Cochelet, sa lectrice et son amie. Ma mère peut rester en France, puisque le divorce la rend libre ; mais je porte un nom qui ne peut plus y demeurer, puisque les Bourbons reviennent. Je n'ai aucune fortune que mes diamants, je les vendrai, et j'irai vivre à la Martinique, sur l'habitation de ma mère. » Elle envoie sa lectrice à Paris, en la chargeant d'y commencer les préparatifs de départ pour l'Amérique, et, de Navarre, elle lui écrit cette lettre datée du 9 avril : « Tout le monde m'écrit, ainsi que toi, pour me dire : Que voulez-vous ? Que demandez-vous ? A tous, je réponds : Rien du tout ! Que puis-je désirer ? Mon sort n'est-il pas fixé ? Et lorsqu'on a pris

un grand parti, et qu'on a pu envisager de sang-froid le voyage des Indes ou de l'Amérique, il est inutile de rien solliciter de personne. Je t'en prie, ne fais aucune démarche que je pourrais désapprouver. Je sais que tu m'aimes, et cela pourrait t'entraîner ; mais, réellement, je ne suis personnellement pas trop à plaindre. J'ai tant souffert au milieu des grandeurs... Ah ! j'espère qu'on ne me demandera pas mes enfants ; c'est alors que je n'aurais plus de courage ! Élevés par mes soins, ils se trouveront heureux dans toutes les positions. Je leur apprendrai à être dignes de la bonne ou de la mauvaise fortune, et à mettre leur bonheur dans la satisfaction de soi-même. Cela vaut bien des couronnes. »

Quoique la cause impériale soit définitivement perdue, Hortense voudrait encore tenter quelque chose en faveur de Napoléon. C'est pour cela qu'elle va trouver à Rambouillet l'impératrice Marie-Louise, qui est arrivée dans cette ville le 12 avril, et qui a pour gardes des soldats russes. Hortense est froidement reçue. « Mon père va venir, lui dit l'impératrice ; votre présence peut le gêner. » Et, en effet, l'empereur d'Autriche vient à Rambouillet le 16 avril. Il en repart le lendemain, après avoir décidé sa fille à se diriger sur Vienne, au lieu de rejoindre son époux. C'en est fait, Napoléon ne doit revoir ni sa femme, ni son fils, et Joséphine n'a pas le droit de le consoler !

Si elle connaissait en détail tout ce qui vient de se passer ; si elle pouvait entrevoir le fond de l'abîme de douleur et d'humiliations dans lequel est précipité le Titan foudroyé; si elle savait le tourment, la déception inexprimable qu'il a éprouvés en arrivant trop tard et sans son armée devant Paris, son dépit, sa fureur en apprenant la défection de ceux de ses serviteurs qu'il avait comblés de ses bienfaits, sa retraite sinistre à Fontainebleau, son abdication qui lui est arrachée par contrainte, son désespoir qui va jusqu'à une tentative de suicide ! Si elle savait qu'à ce moment lugubre, où il croyait s'être débarrassé, par les tortures du poison, des tortures plus grandes encore de l'ambition et de l'orgueil vaincus, où son visage se distinguait à peine, à la lueur d'une lumière presque éteinte, où sa voix était faible et altérée, il avait eu pour elle un souvenir attendri, et avait dit à Caulaincourt : « Vous ferez savoir à Joséphine que j'ai pensé à elle, avant de quitter la vie ! » si elle avait pu assister aux funérailles de l'Empire, si elle avait vu les larmes des grenadiers de la vieille garde tombant silencieusement sur leurs moustaches grises, le jour des immortels adieux de Fontainebleau, que n'aurait-elle point souffert, la bonne, l'affectueuse, la tendre Joséphine ! La belle Polonaise, qui, en 1807, avait excité à un si haut degré, sa jalousie, est venue à Fontainebleau, pour voir une dernière fois Napoléon. Elle a attendu toute une

nuit à la porte de la chambre impériale, et cette porte ne s'est pas ouverte pour elle. A la pointe du jour elle a dû se retirer, découragée et désespérée, sans avoir vu celui dont elle n'avait pu adoucir le supplice, et Napoléon s'est écrié douloureusement : « J'en suis humilié pour elle et pour moi, mais les heures se sont écoulées sans que j'eusse le sentiment de leur durée. » Ah ! si le vainqueur de tant de batailles a péché par l'orgueil, comme il est puni par l'orgueil ! Quand la parole de l'Évangile s'est-elle réalisée d'une manière plus terrible : « Qui se sert de l'épée périra par l'épée ? » Y eut-il jamais au monde déchéance plus tragique et plus lamentable ? Si Joséphine pouvait entrevoir le palais de Fontainebleau, combien elle le trouverait changé ! Qu'est devenu l'olympe du Jupiter impérial ? Où sont les courtisans qui ressemblaient à des prêtres fanatiques d'une idole ? Ces maréchaux qui élèvent la voix devant leur maître, qui refusent de lui obéir, qui lui imposent des conditions ! Napoléon qui ne peut plus commander, le grand vainqueur qui est définitivement, absolument vaincu, le joueur formidable, qui après une partie effrénée, vient de tout perdre ! Et ce voyage dans le midi de la France, pour se rendre à l'île d'Elbe, souveraineté dérisoire de l'arbitre de l'Europe, ces anathèmes d'une populace exaspérée, ces cris de haine et de fureur, ces menaces d'assassinat ! Avoir porté le costume du sacre, et se voir obligé

pour échapper à des poignards français, de revêtir un uniforme d'officier autrichien ! Quelle désolation ! quelle misère ! Heureusement, Joséphine ne connaît pas tous ces détails horribles. Le peu qu'elle en sait ne suffit-il pas pour lui briser le cœur ?

Ah ! peut-être vaut-il mieux pour Napoléon qu'il ne puisse pas revoir la compagne de ses beaux jours ! Sans doute, elle lui prodiguerait les marques du dévouement le plus absolu, de l'attachement le plus profond. Mais lui, que ne souffrirait-il pas, en apercevant la femme dont la seule vue lui rappellerait tant de moments d'ivresse, de gloire et de puissance ? Ne se reprocherait-il pas, en la revoyant, d'avoir été ingrat pour elle, pour elle qui lui portait bonheur ? Ne se dirait-il pas : J'ai eu tort d'avoir écouté mon orgueil plutôt qu'elle ; j'ai eu tort de n'avoir pas suivi les conseils de modération et de sagesse qu'elle m'avait si souvent donnés ? Pourrait-il prononcer devant elle le nom de cette Marie-Louise qui se montre si peu dévouée pour lui ? Si Joséphine le suppliait de la laisser le suivre à l'île d'Elbe, il serait obligé de lui répondre : Je ne puis te le permettre, à cause de Marie-Louise... et pourtant Marie-Louise l'abandonne ! L'apparition de la femme dont l'amour avait inspiré à Bonaparte les prodiges de la première campagne d'Italie, de la femme qu'il avait couronnée, de ses propres mains, au maître-autel de Notre-Dame, lui

ferait faire sur lui-même un retour par trop pénible et par trop douloureux. Que l'un et l'autre suivent donc séparément leur destinée ! Lui s'en va dans l'exil. Elle s'en va dans la mort. « Vaine et cruelle comédie des choses humaines ! a dit M. Thiers, dans une phrase digne de Juvénal. Encore quelques jours, et Napoléon, l'empereur du grand empire qui s'était étendu de Rome à Lubeck, Napoléon sera le monarque applaudi de l'île d'Elbe, » et Joséphine, accablée de soucis et de chagrins, descendra tristement dans la tombe ne survivant qu'un mois à cet Empire qu'elle avait vu si magnifique, et que, par le sacrifice, hélas ! inutile du divorce, elle croyait avoir rendu inébranlable.

XIII

LE DERNIER SÉJOUR A LA MALMAISON.

Le 12 avril 1814, le lendemain de la nuit où Napoléon avait tenté un inutile suicide, le comte d'Artois, précurseur de Louis XVIII, son frère, était entré triomphalement aux Tuileries, et le *Domine fac salvum regem Ludovicum* avait retenti sous les voûtes de Notre-Dame, pour la première fois depuis le renversement du trône de Louis XVI. Le 23 avril, l'impératrice Marie-Louise et le roi de Rome avaient quitté Rambouillet, et s'étaient rendus dans la capitale de l'Autriche. Parti de Fontainebleau, le 20 avril, Napoléon était arrivé à l'île d'Elbe, le 3 mai, c'est-à-dire le jour même où Louis XVIII faisait son entrée solennelle à Paris. Quant à l'impératrice Joséphine, elle était retournée à la Malmaison avant la fin d'avril.

L'homme sur lequel tous les regards étaient fixés, celui qui semblait avoir hérité de la toute-

puissance de Napoléon, c'était l'empereur de Russie, Alexandre. On doit le reconnaître, il fut généreux, magnanime. Le vainqueur de Darius n'avait pas attaché plus de prix aux applaudissements des Athéniens que le czar n'en attachait à ceux des habitants de Paris. Il était pour ainsi dire en coquetterie avec la popularité. Il tenait plus à séduire qu'à intimider. Son objectif était de plaire. Un grand dignitaire de l'empire qui venait de s'écrouler lui ayant dit : « Il y a longtemps, sire, que votre arrivée était attendue et désirée ici. — Je serais venu plus tôt, répondit-il, n'accusez de mon retard que la valeur française. » On lui proposait de changer le nom du pont d'Austerlitz. « Non, dit-il, il suffit que j'aie passé sur ce pont avec mon armée. » Les royalistes le traitaient comme un libérateur, et l'accablaient de flatteries. Visitant une maison de fous, il demanda à une femme si le nombre des folles par amour était considérable. « Jusqu'à présent, il ne l'est pas, répondit-elle ; mais il est à craindre qu'il n'augmente depuis l'entrée de Votre Majesté à Paris. » Aux Invalides, Alexandre trouva les soldats mutilés qui avaient été naguère ses vainqueurs. Ils étaient silencieux et sombres. On n'entendait que le bruit de leurs jambes de bois sur les dalles de l'église privée de ses drapeaux. Le czar salua respectueusement ces braves, et ordonna qu'on leur ramenât douze canons russes. M. Thiers qui ne peut être accusé de complai-

sance pour l'étranger, constate ainsi la séduction qu'exerçait le souverain du Nord : « Alexandre, dit-il, était devenu tout à coup le personnage le plus populaire de Paris. Seul regardé, seul recherché par ces Parisiens, dispensateurs de la gloire dans les temps modernes, il était enivré de son succès, et disposé à le payer en rendant à la France tous les services compatibles avec l'ambition russe. » Il ne devait point quitter Paris sans avoir fait célébrer un service religieux sur la place Louis XV ; à l'endroit même où s'était élevé l'échafaud de Louis XVI un autel fut dressé. Sept prêtres moscovites officièrent. Un *Te Deum* fut chanté sur un air de l'ancienne musique grecque. Les souverains et leurs soldats s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction. « La pensée des Français, a dit Chateaubriand, se reportait à 1793 et à 1794, alors que les bœufs refusaient de passer sur des pavés que leur rendait odieux l'odeur du sang. Quelle main avait conduit à la fête des expiations ces hommes de tous les pays, ces fils des anciennes invasions barbares, ces Tartares, dont quelques-uns habitaient des tentes de peaux de brebis au pied de la grande muraille de la Chine. »

Dès que l'impératrice Joséphine, venant de Navarre, fut de retour à la Malmaison, l'empereur Alexandre s'empressa de lui faire une visite. Il savait combien cette femme si sympathique était aimée et respectée de tous les partis. Il mit

une sorte de point d'honneur à se montrer à elle sous un aspect loyal, aimable et chevaleresque. Apparaître à la Malmaison, non pas comme un vainqueur, mais comme un courtisan, le courtisan d'une grande infortune, était une idée qui plaisait à son imagination poétique.

Joséphine entretint l'empereur Alexandre surtout de Napoléon, son ancien ami. Elle lui rappela le temps où il applaudissait avec un si vif enthousiasme le vers célèbre de Voltaire :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Joséphine ne pouvait d'ailleurs oublier que si Napoléon régnait à l'île d'Elbe, au lieu d'être enfermé dans une prison, il le devait à la générosité de l'empereur Alexandre. C'est également le czar qui avait insisté pour faire obtenir un certain nombre d'avantages au prince Eugène, à la reine Hortense et aux membres de la famille impériale par le traité du 11 avril. Ce traité accordait à Madame mère une dotation annuelle de 300,000 francs, au roi Joseph une de 500,000, au roi Louis une de 200,000, à la reine Hortense une de 400,000, au roi Jérôme une de 500,000, à la princesse Élisa une de 300,000, à la princesse Pauline une de 300,000. L'article 7 conservait à l'impératrice Joséphine un revenu annuel d'un million, en domaines ou en inscriptions sur le grand-livre de France, et stipulait qu'elle conti-

nuerait à jouir en toute propriété de tous ses biens, meubles et immeubles particuliers, et qu'elle pouvait en disposer conformément aux lois françaises. L'article 8 portait qu'il serait donné au prince Eugène, vice-roi d'Italie, un établissement convenable hors de France. En témoignant à Joséphine, à Eugène, à Hortense des égards exceptionnels le czar cherchait à captiver leur sympathie et à se créer des droits à leur gratitude. Il leur demandait, comme un service, la faveur de leur être utile, et, en s'efforçant d'être leur bienfaiteur, il voulait avoir l'air d'être leur obligé.

Le prince Eugène, revenant d'Italie par Munich, où il avait laissé sa femme, était arrivé à la Malmaison le 9 mai 1814. Sa mère pouvait être fière de lui, car il avait fait son devoir jusqu'au bout, et avait mérité l'estime des Français, aussi bien que celle des étrangers. Lorsqu'on voulait lui faire trahir Napoléon, par l'appât d'une couronne, il avait écrit à sa femme : « Dans quel temps vivons-nous, et comme on a dégradé l'éclat d'un trône, en exigeant, pour y monter, lâcheté, ingratitude et trahison ! Va, je ne serai jamais roi ! » Après avoir défendu héroïquement la ligne du Mincio, il n'avait quitté l'Italie qu'après l'abdication de Napoléon, et, le 26 avril, il avait fait ainsi ses adieux à ses troupes : « Soldats, dont j'emporte à jamais gravés dans mon cœur tous les traits, toutes les blessures, tous les services,

— ces blessures reçues sous mes yeux, ces services dont je vous ai procuré les justes récompenses, — peut-être ne me verrez-vous plus à votre tête et dans vos rangs, peut-être n'entendrai-je plus vos acclamations. Mais si jamais la patrie vous rappelle aux armes, j'en suis sûr, braves soldats, vous aimerez encore, au fort du danger, à vous rappeler le nom d'Eugène. »

Le même jour, l'empereur Alexandre écrivait au fils de Joséphine : « Je viens de recevoir la lettre de Votre Altesse Impériale du 20 de ce mois. La loyauté fut toujours la première vertu des princes comme du soldat, et la noble franchise avec laquelle Votre Altesse Impériale me parle de ses devoirs passés, de ses espérances présentes, de ses sentiments, de ses regrets même, ajoute encore à mon estime. Elle était acquise à sa valeur, à ses talents militaires et à son caractère. Je la dois également aujourd'hui à ses principes, à sa conduite, et il me sera bien agréable, dans les arrangements qui vont se traiter, de trouver l'occasion de lui donner des preuves de l'intérêt réel que je lui voue à Elle et à sa famille, et des nouveaux témoignages de mes inaltérables sentiments. » Le 16 mai 1814, le prince Eugène écrivait à sa femme : « L'empereur de Russie est venu passer une journée chez ma sœur, et tu ne peux te faire une idée combien il a été bon et aimable pour nous. Je lui ai parlé de nos intérêts ; et il m'a assuré avec une grâce parfaite qu'il se char-

gerait de notre sort ; qu'il espérait qu'il serait beau, quoique, a-t-il dit, il ne le serait jamais autant que nous le méritions. »

Les Bourbons, se souvenant de ce que Joséphine avait fait autrefois pour les royalistes, montrèrent aussi beaucoup de courtoisie à son fils. Aux Tuileries, comme on avait eu la maladresse de l'annoncer au roi sous le nom du marquis de Beauharnais, Louis XVIII, se levant de son fauteuil, lui tendit gracieusement la main, et, se retournant vers la personne qui l'avait introduit, s'écria : « Dites Son Altesse le prince Eugène, Monsieur, et ajoutez connétable de France, si tel est son bon plaisir. » Comme il fut décidé que les grandes puissances se réuniraient en congrès à Vienne, au mois d'octobre suivant, on résolut d'ajourner à cette époque la décision à prendre à l'égard de l'ancien vice-roi d'Italie, et le czar lui promit de faire tous ses efforts pour lui assurer la meilleure situation possible. L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse trouvaient peut-être Alexandre trop favorable à la famille Beauharnais. Le souverain russe traitait l'impératrice Joséphine et la reine Hortense avec plus d'égards que si elles eussent été encore sur le trône, et il disait partout qu'il s'honorait d'être l'ami du prince Eugène. Au fond, le czar n'avait qu'une sympathie médiocre pour les Bourbons, dont l'orgueil de race le froissait, et sans les défections des principaux serviteurs de Napoléon, sans l'in-

fluence de Mme de Krudener, que les dédains du grand empereur avaient jadis exaspérée, il n'aurait peut-être pas permis la restauration de Louis XVIII, et il se serait alors prononcé en faveur du roi de Rome.

La douceur, le charme, l'amabilité de l'impératrice Joséphine avaient séduit à un très haut degré le souverain de la Russie. La reine Hortense lui plut aussi beaucoup, et il alla lui faire plusieurs visites au château de Saint-Leu. Ne se rendant pas bien compte de ce qui se passait autour d'eux, les deux fils de la reine se laissaient embrasser par le czar, tout en disant : « Pourquoi nous embrasse-t-il, puisqu'il est l'ennemi de notre oncle ? » Et on leur répondait : « Parce que c'est un ennemi généreux qui, dans votre malheur, veut vous être utile, ainsi qu'à votre mère.—Ainsi, répliquaient les enfants, il faut donc que nous l'aimions celui-là ? — Oui, certainement, leur disait-on, car vous lui devez de la reconnaissance. » Le petit prince Louis qui, d'ordinaire, parlait très peu, et observait beaucoup, fut très frappé de cette explication. Se trouvant à la Malmaison avec l'empereur Alexandre, il prit une petite bague que son oncle Eugène lui avait donnée, et, s'avançant tout doucement près du czar, il lui glissa la bague dans la main, puis il s'enfuit à toutes jambes. Sa mère le rappela, et lui demanda ce qu'il venait de faire : « Je n'ai que cette bague, répondit l'enfant, et j'ai voulu

la donner à l'empereur Alexandre, puisqu'il est bon pour maman. » Le czar embrassa l'enfant, mit la petite bague à la chaîne de sa montre, et dit qu'il la porterait toujours. » Mlle Cochelet ajoute, après avoir raconté cette anecdote: « C'est une habitude que le jeune prince a toujours conservée d'aimer à donner tout ce qu'il possède. J'entendis un jour sa mère, lorsqu'il était plus grand, lui reprocher de ne pas garder une chose dont elle lui avait fait cadeau. « Louis, disait la reine, je ne te donnerai plus rien ; comment, tu as donné encore ces jolis boutons que j'avais fait monter pour toi ? — Mais, répondit le prince, vous vouliez me procurer un plaisir en me les offrant, et vous m'en procurez deux : celui de recevoir de vous, ma mère, une jolie chose, et, ensuite, le plaisir de l'offrir à un autre. » Le czar donnait aux deux fils de la reine Hortense les titres de Monseigneur et d'Altesse impériale, auxquels les deux enfants, élevés de la manière la plus simple, n'étaient point habitués. Au temps de ses grandeurs, la reine avait dit à Mlle Cochelet: « Crois bien que, dans la position où sont mes fils, je ne puis pas leur donner de leçons plus utiles que de leur enseigner que, malgré tout l'éclat qui les entoure, ils sont sujets à toutes les vicissitudes de la vie. Cela leur apprend à ne trop compter que sur eux seuls. »

Joséphine recevait le czar avec une sorte de déférence, mais elle n'oubliait pas, elle ne pou-

vait pas oublier, que ce prince avait été le principal auteur de la chute de Napoléon. Elle comprenait, mieux que personne, ce qu'il y a de pénible, d'humiliant, de douloureux, dans la situation d'un peuple, qui est à la merci d'un vainqueur, et qui ne vit, qui ne respire, que si ce vainqueur lui en accorde la permission. C'est là une chose terrible, lamentable, pour une nation, quelle qu'elle puisse être ; mais quand cette nation se nomme la France, quand elle a fait trembler l'Europe, quand elle lui a dicté des lois, son sort est particulièrement amer. Les politesses du czar, si méritoires qu'elles fussent, ne pouvaient donner le change. La reine du monde avait perdu sa couronne et sa majesté. Sa misère présente était en proportion de sa gloire passée. La chute était d'autant plus horrible que la grande nation était tombée de plus haut. Ceux des royalistes chez qui le sentiment national n'était pas oblitéré, apercevaient eux-mêmes toute l'étendue des humiliations de la patrie. L'auteur de la brochure *Buonaparte et les Bourbons*, M. de Chateaubriand, dira que lorsqu'il vit défiler sur les boulevards l'empereur de Russie et le roi de Prusse, il demeura anéanti, stupéfait, comme si on lui arrachait son nom de Français, pour y substituer le numéro par lequel il devait désormais être connu dans les mines de la Sibérie. C'est lui qui décrira le régiment de la vieille garde qui formait la haie depuis le Pont-Neuf jusqu'à Notre-Dame, le jour

de l'entrée solennelle de Louis XVIII. « Je ne crois pas, dira-t-il, que figures humaines aient jamais exprimé rien d'aussi menaçant et d'aussi terrible. Ces grenadiers couverts de blessures, vainqueurs de l'Europe, qui avaient tant vu de boulets passer sur leurs têtes, qui sentaient le feu de la poudre, ces mêmes hommes étaient forcés de saluer un vieux roi, invalide du temps, non de la guerre, surveillés qu'ils étaient par une armée de Russes, d'Autrichiens et de Prussiens, dans la capitale envahie de Napoléon.

« De ces vieux braves, ajoute Chateaubriand, les uns, agitant la peau de leur front, faisaient descendre leur large bonnet à poil sur leurs yeux comme pour ne pas voir ; les autres abaissaient les deux coins de leur bouche dans le mépris de la rage ; les autres laissaient voir leurs dents comme des tigres. Quand ils présentaient les armes, c'était avec un mouvement de fureur, et le bruit de ces armes faisait trembler. » Joséphine n'ignorait rien de tout cela. Comme ancienne compagne de l'empereur, et surtout comme Française, elle souffrait cruellement. L'écho des anathèmes que les courtisans de la veille lançaient contre Napoléon arrivait jusqu'à elle, et la désespérait. Elle était révoltée par tant de palinodies, tant d'apostasies, tant d'ingratitude. Quand elle lisait ces pamphlets tout imprégnés de haine et de fiel, ces diatribes furieuses où la bassesse humaine s'étalait avec un si honteux cynisme, des larmes

d'indignation, et de douleur lui jaillissaient des yeux et elle n'avait plus pour l'empereur vaincu et outragé que des trésors de compassion et de tendresse. Elle qui se rappelait les génuflexions idolâtres, les raffinements de flatterie, les extravagances de sensibilité d'autrefois, que dut-elle éprouver quand elle apprit que la statue de Napoléon, arrachée à la colonne Vendôme, était reléguée dans un obscur magasin de l'État, et que la haine publique avait la satisfaction de n'apercevoir que le vide sur le monument dépouillé ? Ah ! certes, comme le dira un poète libéral, Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, celui-là même qui devait lancer contre *le Corse aux cheveux plats* de si virulentes apostrophes :

Ce fut un triste jour pour la France abattue,
Quand, du haut de son piédestal,
Comme un voleur honteux, son antique statue
Pendit sous un chanvre brutal.

Alors, on vit au pied de la haute colonne
Courbé sous un câble grinçant,
L'étranger, au long bruit d'un hourra monotone,
Ebranler le bronze puissant...

Ah ! pour celui qui porte un cœur sous la mamelle,
Ce jour pèse comme un remord :
Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.

Tout en se contraignant devant les souverains étrangers, Joséphine faisait à ses familiers des confidences empreintes de la tristesse et de l'in-

quiétude la plus amère. Elle avait le dégoût de la vie. Fatiguée par un trop grand nombre d'émotions, les yeux rougis et usés par les larmes, le sang brûlé par le malheur, elle se survivait à elle-même, avec le sentiment qu'elle avait trop longtemps vécu. Sa tendresse maternelle ravivait un peu ses forces épuisées, mais elle retombait vite dans des réflexions sinistres qui assombrissaient nuit et jour son imagination frappée.

XIV

LA MORT.

L'empereur Alexandre avait demandé à la reine Hortense la permission de lui faire une visite au château de Saint-Leu, qu'elle habitait. La reine supplia sa mère de venir passer deux jours dans ce château, pour l'aider à en faire les honneurs au czar, et Joséphine se décida, non sans peine, à ce sacrifice, car sa santé était déjà altérée. Elle avait des moments de prostration, de découragement absolu, et la nuit, elle était agitée par des rêves si horribles qu'elle en vint à croire qu'il allait lui arriver quelque nouveau malheur. Cependant elle se rendit à Saint-Leu le 15 mai 1814, et visita, en compagnie de l'empereur Alexandre, les bois de Montmorency. Au retour, elle se sentit très fatiguée, et rentra dans son appartement, pendant que sa fille se promenait dans le jardin avec le czar. Dès qu'elle fut

dans sa chambre, elle se laissa tomber sur une chaise longue, et dit à la lectrice d'Hortense : « Mademoiselle Cochelet, je ne puis vaincre une tristesse affreuse qui s'empare de moi ; je fais tous mes efforts pour la cacher à mes enfants, mais j'en souffre davantage. Je commence à perdre courage. L'empereur de Russie est certainement rempli d'égards et d'affection pour nous, mais tout cela ce sont des paroles. Que décide-t-il pour mon fils, pour ma fille et ses enfants ? N'est-il pas en position de vouloir quelque chose pour eux ? Savez-vous ce qui arrivera, lorsqu'il sera parti ? On ne fera rien de ce qu'on lui promettra ; je verrai mes enfants malheureux, et je ne puis supporter cette idée, elle me fait un mal affreux. Je souffre déjà assez du sort de l'empereur Napoléon, qui se trouve déchu de tant de grandeurs, relégué dans une île, loin de la France par laquelle il est abandonné ; faut-il encore voir mes enfants errants sans fortune ? Je sens que cette idée me tue. — Mais, madame, répondit la lectrice, voyez, au contraire, toute l'amitié de l'empereur de Russie. Il vous vénère, il est rempli de soins pour vous, il cherche à assurer le sort de vos enfants, même en dépit d'eux ; car vous savez combien la reine a mis de difficultés à lui avoir des obligations. — Oui, sans contredit, reprit Joséphine, il a pour nous des soins qu'on était loin d'attendre, mais, malgré toutes ces démonstrations, je ne vois rien de positif.

Vous êtes liée avec M. de Nesselrode ; sachez de lui s'il y a lieu d'espérer. Est-ce l'Autriche qui s'oppose au sort de mon fils ? Cela ne peut être. Sont-ce les Bourbons ? Ils m'ont pourtant assez d'obligations pour les reconnaître dans mes enfants. N'ai-je pas été assez bonne pour tous les malheureux de leur parti ? Certes, je n'imaginais pas qu'ils rentreraient jamais en France ; mais il m'était doux d'être utile à leurs amis ; c'étaient des Français qui avaient souffert ; c'étaient de mes anciennes connaissances, et la position de ces princes, que j'avais vus jeunes, me touchait. Enfin n'ai-je pas demandé vingt fois à Bonaparte de faire rentrer la duchesse d'Orléans, la duchesse de Bourbon ? C'est par moi qu'il a secouru leur détresse, qu'il leur a accordé une pension qu'elles recevaient en pays étranger. Je ne doute pas qu'elles ne viennent me voir, celles-là, et je suis étonnée de n'avoir encore reçu que la visite de M. de Rivière ; car M. de Polignac me doit bien la vie, et il n'a pas encore paru à la Malmaison. »

Après cette conversation, Joséphine, malgré son extrême fatigue, eut le courage de faire sa toilette et de redescendre au salon le sourire sur les lèvres, le désespoir au fond du cœur. Cependant elle passa la nuit assez bien, et, le lendemain, après le déjeuner, elle retourna à la Malmaison. Ce jour-là elle parut beaucoup mieux. Elle dîna à table, comme à l'ordinaire, et l'on

crut que son indisposition de la veille était passée. Pourtant, la reine Hortense était inquiète. Elle disait à Mlle Cochelet : « Je vois toujours ma mère courageuse et aimable avec tous ceux qu'elle reçoit ; mais je m'aperçois qu'aussitôt qu'elle est seule, elle se livre à une tristesse qui me désespère. J'ai peur qu'elle ne s'affecte trop de tous les événements qui nous ont frappés, et que sa santé ne s'en ressente. » Telle fut également l'impression de la duchesse d'Abrantès, qui alla lui faire une visite, et qui a dit : « Elle me parla en liberté, et me fit voir une âme déchirée. Cette pensée que Napoléon était seul sur le rocher de fer de l'île d'Elbe, avec ses tourments et ses souvenirs, cette pensée la torturait. Je lui parlai de l'empereur de Russie. — Sans doute, me dit-elle, j'ai confiance en lui ; mais il n'est pas seul, et mes enfants seront engloutis par la tempête, comme leur mère et leur bienfaiteur. — Joséphine avait cependant une raison bien forte pour avoir de l'espérance. Que de bien n'avait-elle pas fait aux émigrés, même à ceux qui n'avaient pas voulu rentrer !... Je la revis seule après le dîner. Elle me parut mieux, et je le lui dis. Elle me regarda en souriant, et me serra la main. Elle n'avait pas de gants, mais cette main était brûlante. — Ce n'est rien, me dit-elle, un peu de fatigue ; j'ai changé mes habitudes depuis quelque temps. Lorsque mes affaires et celles de mes enfants seront terminées, alors je me reposerai. »

Hélas ! elle ne devait plus se reposer que dans la tombe.

Le lundi 23 mai 1814, le roi de Prusse, accompagné de ses deux jeunes fils, dont l'un devait un jour s'appeler l'empereur Guillaume, vint faire une visite à la Malmaison, et y resta à dîner. Le lendemain, Joséphine dut recevoir encore les grands-ducs de Russie, Nicolas et Michel. Cette vie de représentation, ces réceptions officielles, ces visites de cérémonie, la fatiguaient outre mesure. Dans le jour, les deux grands-ducs allèrent visiter les environs avec le prince Eugène. La reine resta auprès de sa mère, qui souffrait de la poitrine, mais disait n'avoir qu'un simple rhume, et ne voulait pas se soigner. Le soir, elle descendit pour dîner, mais elle se sentait fatiguée, et, après le repas, elle se retira plusieurs fois dans une pièce voisine, et s'y reposa sur une chaise longue, laissant Hortense faire les honneurs du salon aux Altesses russes.

Mardi, 24 mai. — Les souffrances physiques et morales de Joséphine augmentaient. Mlle Cochelet la trouva fondant en larmes, et tenant à la main un journal. « Ma fille lit-elle ce journal-là ? s'écria la malheureuse impératrice ; tâchez qu'elle ne le voie pas. Lisez l'article qu'on met sur le cercueil de son pauvre enfant. Cela est-il croyable ? Voyez dans quels termes méprisants on dit qu'il doit être ôté de l'église Notre-Dame, pour être porté dans un cimetière ordinaire. On ose

toucher aux tombeaux. C'est comme du temps de la Révolution. Ah ! qui m'eût dit que cela me viendrait de gens que j'ai tant obligés ! » Dans la soirée, Joséphine, qui avait pourtant dîné à table, eut des frissons, des nausées fréquentes, et la nuit du mardi au mercredi fut mauvaise.

Mercredi, 25 mai. — Une éruption miliaire, qui devait durer vingt-quatre heures, se manifesta sur tout le corps de la malade, principalement aux bras et à la poitrine. Le prince Eugène et la reine Hortense avaient, depuis quelques jours, je ne sais quelle vague inquiétude, mais étaient loin de se douter d'une catastrophe prochaine. Cependant la lettre qu'Eugène adressait à sa femme, le 25 mai, avait un caractère de tristesse, dans lequel se trouvait comme un pressentiment. « Ma bonne Auguste, écrivait-il de la Malmaison, je suis ici au milieu des malades, étant moi-même fort enrhumé depuis quatre à cinq jours... Notre mère est bien souffrante depuis deux jours, et ce matin elle a beaucoup de fièvre; le médecin dit que ce n'est qu'un catarrhe, mais moi je ne la trouve pas bien du tout. Ma sœur a une forte fluxion. » La nuit du mercredi au jeudi fut plus mauvaise encore que la précédente.

Jeudi, 26 mai. — La journée tout entière se passa dans une violente agitation, avec des redoublements de fièvre, une grande oppression et surtout une faiblesse telle que l'impératrice n'en

avait jamais éprouvé. Le soir, M. Horau, son médecin ordinaire, lui trouvant la tête prise et la langue embarrassée, lui fit appliquer sur le cou un vésicatoire qui produisit un assez bon effet. La nuit du jeudi au vendredi fut un peu moins agitée que la nuit précédente. Cependant, la voix de la malade était altérée, sa parole brève, son pouls faible.

Vendredi, 27 mai. — Un abattement de mauvais augure se faisait remarquer. Le médecin de l'empereur Alexandre se présenta, de la part de ce prince, pour avoir des nouvelles de l'impératrice, et lui annoncer que le czar, qui ne la savait point malade, viendrait lui demander à dîner le lendemain. Joséphine, qui se faisait sur son état les plus grandes illusions, répondit qu'elle serait heureuse de recevoir l'empereur, et voulut même s'occuper des préparatifs de la réception pour le lendemain. Avant de quitter la Malmaison, le médecin russe dit à la reine Hortense que l'impératrice lui paraissait gravement atteinte, et qu'à son avis il fallait, sans perdre de temps, la couvrir de vésicatoires. Une consultation eut lieu le même jour. Les médecins reconnurent alors tous les symptômes d'une angine de l'espèce la plus dangereuse; ils prescrivirent des remèdes énergiques, mais s'aperçurent qu'il était trop tard pour combattre avec succès le mal. Ils cachèrent, du reste, la vérité aux enfants de la malade, et se bornèrent à leur dire que la maladie

était sérieuse, et serait longue. Eugène et Hortense avaient pour leur mère une tendresse qui était une sorte de culte. Le prince Eugène, si brave, si héroïque sur les champs de bataille, ne pouvait regarder en face les souffrances de cette mère chérie. Cet homme de fer, que les désastres de la campagne de Russie n'avaient pas un instant troublé, devenait alors faible comme un enfant. Il s'alita, et, cependant, il conservait encore beaucoup d'espoir. Joséphine, le sachant souffrant, et n'ayant pas elle-même conscience d'une fin prochaine, le faisait prier de se soigner et de ne point quitter sa chambre. Elle suppliait aussi Hortense de se reposer. Dans la soirée, l'oppression augmenta, et la fièvre fut très violente.

Samedi, 28 mai. — Le matin, le prince Eugène écrivait à sa femme : « Ma bonne Auguste, je suis au désespoir; la maladie de l'impératrice prend un caractère tellement grave que nous avons dû faire hier une nouvelle consultation de médecins... Ce matin, ils ont très peu d'espoir. Je la quitte à l'instant, et je la trouve moi-même très mal. Tout cela m'a tellement bouleversé que j'ai eu un petit accès de fièvre; je suis resté la soirée dans mon lit. J'ai beaucoup transpiré, et je vais mieux ce matin. Je ne puis te rendre l'état dans lequel ma sœur, moi et toute la maison se trouvent. Je tremble que notre pauvre mère ne passe pas la journée. Adieu, je n'ai pas la tête aux affaires aujourd'hui. »

La situation s'étant aggravée d'heure en heure, la reine Hortense qui, le matin, n'en savait pas toute la gravité, envoya un courrier à l'empereur Alexandre. Ce prince devait dîner à la Malmaison, et la reine lui faisait savoir que le dîner ne pourrait avoir lieu, en le priant d'ajourner sa visite. Mais le courrier ne joignit pas le czar, et le souverain arriva dans la journée. Il resta plusieurs heures à la Malmaison, y dîna, et il ne se retira que fort tard dans la soirée, quand on lui eut dit que Joséphine était plus calme. Il s'associait au chagrin d'Eugène et d'Hortense, comme s'il faisait partie de la famille.

La nuit du samedi au dimanche fut très mauvaise. La malade ordonna à sa fille, qui était brisée de fatigue, d'aller prendre un peu de repos. Mais Hortense, poursuivie par un sombre pressentiment, se releva plusieurs fois, pour venir voir si sa mère reposait. On lui répondait que l'impératrice ne se plaignait pas, qu'elle paraissait ne pas souffrir, mais qu'elle se réveillait souvent, se parlant à voix basse, à elle-même, et répétant par intervalle ces trois mots : « Bonaparte, l'île d'Elbe, Marie-Louise. »

Dimanche, 29 mai, jour de la Pentecôte. — Le matin, Hortense, qui, la veille encore, se faisait les plus grandes illusions, ouvrit enfin les yeux à l'affreuse vérité. Les traits de Joséphine s'altéraient sensiblement, et sa respiration n'était plus qu'un sifflement douloureux. Hortense alla

trouver Eugène, qui était alité, par suite d'une maladie que son chagrin augmentait. Le prince eut pourtant la force de se lever, et il se rendit, avec sa sœur, dans la chambre de leur mère. Dès qu'elle aperçut ses enfants, Joséphine se mit à pleurer. Elle leur tendit les bras, mais elle était trop faible pour pouvoir se soulever de sa couche, et sa langue embarrassée lui permettait à peine d'articuler quelques paroles. Hortense, succombant sous le poids d'une émotion par trop violente, dut se retirer un instant, pour ne pas éclater en sanglots devant sa mère.

Joséphine savait qu'elle allait paraître devant Dieu. Elle était arrivée à cette heure solennelle où tout le passé s'évanouit, et où apparaît l'avenir éternel. Comme elles s'appliqueraient bien à la compagne du conquérant, ces grandes paroles de Massillon : « Regardez derrière vous. Où sont vos premières années ? Que laissent-elles de réel dans votre souvenir ? Pas plus qu'un songe de la nuit. Vous rêvez que vous avez vécu ; voilà tout ce qui vous en reste ; tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'à aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer... Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne ; vous y touchez encore ; vous en avez partagé les périls et la gloire ; ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers ne-

veux ; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu. »

Le prince Eugène voulut savoir des deux médecins qui étaient présents si l'heure n'était pas venue de faire appeler le prêtre. On lui répondit affirmativement. Alors le prince en avertit sa mère, puis envoya chercher l'abbé Bertrand, qui confessa l'impératrice, et la prépara à recevoir l'Extrême-Onction. Joséphine avait toujours conservé la foi ; aussi accueillit-elle le prêtre avec les marques d'une grande piété. Eugène et Hortense, la laissant seule avec lui, pour la confession, descendirent dans la chapelle du château, et entendirent la messe qui se disait pour leur mère. Puis ils remontèrent auprès d'elle. En les revoyant, elle leur tendit encore les bras. Mais sa figure s'était décomposée. Elle voulait parler, elle ne le pouvait plus. A cette vue, la reine Hortense s'évanouit. Le prince Eugène s'était agenouillé au pied du lit de sa mère, pendant qu'elle recevait les derniers sacrements, avec une pieuse résignation, « douce envers la mort, comme elle l'était envers tout le monde. » Je me souviens de la prière de saint Augustin : « O Dieu de mon cœur, Dieu de miséricorde, quelque sujet que j'aie de vous rendre grâces de tout le bien que fit ma mère pendant sa vie, je veux laisser à part, quant à présent, toutes ses bonnes œuvres, et je viens implorer de vous le pardon de ses péchés. Exaucez-moi, je vous en conjure, par les mérites

de Celui qui fut attaché pour nous à une croix, et qui maintenant, assis à votre droite, ne cesse d'intercéder pour nous. Je sais que votre servante a pratiqué les œuvres de miséricorde, et qu'elle a pardonné du fond du cœur à ceux qui l'avaient offensée. Pardonnez-lui aussi, mon Dieu, les fautes qu'elle a pu commettre envers vous pendant tout le temps qui s'est passé depuis son baptême jusqu'à sa mort. » Tandis qu'on récitait les prières des agonisants : « Partez de ce monde, âme chrétienne », tous les assistants sanglotaient. A midi, celle qui avait été l'impératrice des Français et la reine d'Italie rendait le dernier soupir. Quelques instants après, Hortense sortait de son évanouissement pour apprendre que sa mère n'existait plus.

XV

LES FUNÉRAILLES.

L'impératrice Joséphine avait mérité, chose bien rare, les sympathies de tous les partis et l'estime de toutes les nations. Elle s'était fait à la fois respecter et par les patriotes qui avaient défendu la France et par les étrangers qui l'avaient envahie. Les Bourbons aux Tuileries, la noblesse française dans les hôtels du faubourg Saint-Germain, les marchands dans leurs boutiques, les soldats dans leurs casernes, les ouvriers dans leurs mansardes, les paysans dans leurs chaumières, parlèrent de sa mort avec émotion. La cause de ce tribut universel de regrets était bien facile à trouver : Joséphine avait toujours été bonne. Si elle fût morte au milieu des splendeurs et des prospérités de la France, quand Napoléon était encore tout-puissant, sa fin n'eût pas causé une si vive impression.

Les circonstances au milieu desquelles la compagne de l'empereur finissait sa carrière donnaient à ses derniers moments un caractère tragique, et chacun se disait qu'elle disparaissait de la scène du monde, en même temps que la puissance de l'homme légendaire à qui elle avait si longtemps porté bonheur, comme si un lien intime et mystérieux eût existé entre l'Empire et la femme qui avait été l'impératrice.

Joséphine était regrettée même par des personnes qui ne l'avaient jamais vue. Que devait-il donc se passer dans l'âme de ses enfants ! La reine Hortense était presque folle de douleur, et le prince Eugène se sentait tellement brisé par la maladie et le chagrin, qui le clouaient sur son lit, que, le 29 mai, il n'eut pas la force d'écrire à sa femme pour lui annoncer la funeste nouvelle. Ce fut le comte Mejan qui écrivit à la baronne de Wurbms : « A midi, la bonne et tendre mère du plus tendre et du meilleur des fils n'existait plus. Son Altesse Impériale m'a ordonné de vous mander ce cruel événement, afin que vous l'annonciez à son auguste épouse avec toutes les précautions, et en employant tous les moyens de consolation que votre cœur vous suggèrera. Ce ne sera pas pour notre adorable princesse une médiocre consolation que de savoir que Sa Majesté a passé dans un autre monde, qui, sans nul doute, sera meilleur pour elle, dans les sentiments de la plus parfaite, de la plus vive piété et de la plus touchante

résignation, et qu'elle a reçu tous les sacrements que la religion lui offrait dans ce moment fatal, avec une connaissance qui lui a permis d'en apprécier les bienfaits, et qui doit lui en assurer l'éternelle récompense. Je ne vous parle pas, Madame, de la douleur du prince, de la reine, de tous les serviteurs de la maison ; jamais douleur n'a été plus vive, mieux sentie et aussi mieux méritée. » Le lendemain, le prince Eugène, toujours malade, adressait cette lettre à sa femme : « Il n'est que trop vrai, ma chère Auguste, que j'ai fait hier une perte irréparable ; quelques heures après le départ de ma lettre, notre pauvre mère a expiré !... Elle a fini comme elle a vécu, avec un calme et une résignation parfaite, et les secours de la religion lui ont été bien utiles. Je ne te parlerai pas de ma douleur ; elle est à son comble, et se conçoit. Ma pauvre sœur est dans un état pitoyable ; ce funeste événement l'a bouleversée. Une véritable consolation pour nous sont les regrets que tout le monde porte à cette femme bienfaisante, qui n'a mis son bonheur en ce monde qu'à faire des heureux, et qui le quitte sans laisser un seul ennemi. Tu partageras ma douleur, ma chère Auguste, car tu aimais bien notre tendre mère, qui t'aimait autant que sa propre fille. »

Depuis le 29 mai, jour de la mort, jusqu'au 2 juin, jour de l'inhumation, les prêtres des communes environnantes passèrent les jours et les

nuits en prières. Tous les matins on disait dans la chapelle du château des messes auxquelles toutes les personnes de la maison assistaient, avec un recueillement profond. Le corps de l'impératrice, après avoir été embaumé et placé dans un double cercueil de plomb et d'acajou, fut, pendant trois jours, exposé sur un catafalque dressé dans le vestibule du château, qui avait été tendu de noir et transformé en chapelle ardente. Toutes les personnes qui se présentèrent, — et il y en eut plus de vingt mille, — furent admises à jeter de l'eau bénite sur le cercueil. Grands personnages, bourgeois, ouvriers, soldats, paysans venaient de plusieurs lieues, comme pour un pèlerinage.

La voilà donc, la voilà étendue sur sa couche funèbre, cette femme aimable, sympathique entre toutes, dont le nom est célèbre chez tous les peuples de la terre ! Les voilà fermés à jamais ces yeux où rayonnait une flamme si bienveillante et si charmante ! La voilà muette pour toujours cette bouche d'où ne sortaient que des paroles de grâce, de douceur, de bonté !... En contemplant les restes inanimés de celle qui avait été l'impératrice des Français et la reine d'Italie, on songeait au grand rôle qu'elle avait si bien joué dans le monde, et, plus encore, à ses aumônes, à ses bienfaits, aux services qu'elle avait rendus, aux infortunes qu'elle avait adoucies, aux larmes qu'elle avait séchées. Et l'on évoquait les péripé-

ties, les vicissitudes d'une carrière qui avait duré juste un demi-siècle. On pensait à la Martinique et à l'habitation patriarcale des Trois-Ilets, au faubourg Saint-Germain et aux derniers beaux jours de l'ancien régime, à l'âge d'or de la Révolution et à son âge de fer, à la Terreur et à la prison des Carmes, au Directoire et aux merveilles de la première campagne d'Italie, aux jours radieux du Consulat, à l'entrée solennelle aux Tuileries, aux splendeurs du sacre, aux fêtes de la cour, aux chants de victoire, aux *Te Deum*, au prestige d'une monarchie incomparable, puis aux amertumes du divorce, aux désastres de la France, à l'invasion, aux douleurs patriotiques de Joséphine, à ses souffrances, à son agonie, à sa mort. Quel contraste entre tant de scènes si variées, si bruyantes, et le silence éternel ! Toutes les dernières années, heureuses ou malheureuses, semblaient reparaître devant ce cercueil, et la morte, sur sa couche funéraire, était comme l'image de la France vaincue et terrassée.

Les obsèques eurent lieu le 2 juin 1814 dans l'église de Rueil, réparée depuis quelques années déjà par les soins et la générosité de la défunte, qui avait témoigné le désir d'y être inhumée. L'impératrice-reine, la compagne de l'homme qui avait été un moderne César, un nouveau Charlemagne, était portée non point sous les voûtes de quelque magnifique et vaste cathédrale, mais dans une pauvre et modeste église de vil-

lage, de cette église dont les cloches produisaient une si grande impression sur l'âme de Bonaparte, quand il se promenait dans les allées du jardin de la Malmaison. Alors, il s'arrêtait, pour que le mouvement de ses pas ne lui fît rien perdre d'un retentissement qui le charmait. « Cela me rappelle, disait-il à son secrétaire, les premières années que j'ai passées à Brienne. J'étais heureux alors !... » Puis la cloche se taisait, et il reprenait le cours de ses rêveries gigantesques.... Le contraste entre tant de grandeurs évanouies et cet humble sanctuaire avait quelque chose qui attendrissait. Des funérailles plus majestueuses auraient été moins touchantes et moins belles. Rien ne convient à la mort comme la simplicité. Le cortège sortit par la grande grille de la Malmaison, et suivit la route de Paris jusqu'à Rueil. Le prince Eugène, encore malade, avait été dans l'impossibilité d'assister à la cérémonie funèbre. Le deuil était conduit par les deux jeunes fils de sa sœur, le prince Napoléon et le prince Louis, celui qui devait être un jour Napoléon III. Les coins du drap mortuaire étaient portés par le grand-duc de Bade, par le marquis de Beauharnais, beau-frère de la défunte, par le comte de Tascher, ancien sénateur, et par le comte de Beauharnais, père de la grande-duchesse Stéphanie de Bade. L'empereur de Russie et le roi de Prusse s'étaient fait représenter. Une foule innombrable suivait pieusement le corbillard. Tout le

long de la marche, du château à l'église, des tambours recouverts de crêpes, faisaient entendre des roulements lugubres, auxquels se joignait le son des cloches de tous les villages environnants. Dans les courts intervalles où les chants religieux cessaient de retentir, on n'entendait que des sanglots. On eût dit que les vieillards pleuraient une fille; les personnes d'un âge moyen une sœur, les petits enfants une grand'mère. On distinguait dans le cortège, à côté des plus illustres personnages français et étrangers, vingt jeunes filles vêtues de blanc, qui chantaient des cantiques, et portaient les bannières des confréries de la paroisse, entre une double haie formée par des soldats russes et par des gardes nationaux. Deux mille pauvres fermaient la marche. Les paysans des environs étaient tous venus rendre un dernier hommage à celle qui avait reçu d'eux et qui a conservé le nom de « la bonne Joséphine. » Ils se tinrent à la porte de l'église, beaucoup trop étroite pour contenir une si grande multitude. Ce fut le clergé de Notre-Dame de Paris qui officia. On chanta une grand'messe en musique, et l'offrande fut très abondante, en souvenir de la femme qui avait été si charitable. Jamais obsèques n'avaient été plus imposantes. On eût dit que toute la France, la France envahie et meurtrie, brisée et désolée, entonnait le psaume lugubre : « Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous : Seigneur, Seigneur, écoutez ma voix. *De profundis*

clamavi ad te, Domine, Domine exaudi orationem meam.» Jamais le *Dies iræ* n'avait retenti d'une manière plus terrible. Il était venu, en effet, le jour de colère, ce jour qui avait réduit l'Empire en cendres. *Dies iræ, dies illa, solvet sæclum in favilla.* Une émotion profonde avait saisi la foule, quand, à l'élévation, le bruit des tambours et le son des clairons retentirent. Chacun courbait la tête, en méditant et en priant.

ÉPILOGUE

Dans la soirée du lundi 20 mars 1815 une grande animation règne au château des Tuileries. On dirait qu'une fête s'y prépare. Il y a là tout un état-major de jeunes officiers enthousiastes, une foule de fonctionnaires en uniforme, et de femmes en toilette de bal. Toutes les salles du palais sont éclairées. Du jardin et de la cour on aperçoit les feux des lustres et des candélabres. On attend quelqu'un, et celui qu'on attend, c'est l'empereur. Le matin, c'était encore le drapeau blanc qui flottait sur le dôme des Tuileries. Depuis deux heures de l'après-midi, c'est le drapeau tricolore qui couronne l'édifice. La reine Hortense, la femme du roi Joseph, la plupart des grands dignitaires de l'Empire sont venus au château pour que Napoléon, quand il va arriver, trouve chacun à son poste.

Pendant l'attente, qui paraît longue, une dame a remarqué qu'une fleur de lis se détache du

grand tapis de la salle du trône. Elle achève de l'enlever. Aussitôt les autres dames se mettent également à l'ouvrage, et, au bout de quelque temps, le tapis fleurdelisé redevient le tapis aux abeilles. Le reine Hortense est dans la joie. Mais aussi elle est dans l'inquiétude. Comment sera-t-elle reçue par celui qui est à la fois son beau-père son beau-frère, son souverain ? Ne va-t-il pas lui reprocher d'avoir été trop gracieuse pour l'empereur Alexandre, et d'avoir accepté des Bourbons le titre de duchesse de Saint-Leu ? Tout à coup un grand tumulte retentit dans la cour du château. C'est le bruit d'une voiture qui entre. Puis ce sont des acclamations enthousiastes, frénétiques. Le voilà. C'est lui ! c'est l'empereur! Les officiers en demi-solde, dans le délire de l'exaltation, l'arrachent aux mains de Caulaincourt, de Bertrand, et de Drouot, et le portent sur leurs bras, comme sur un pavois vivant, jusqu'au bas du grand escalier. Tandis que Napoléon et les officiers en veulent monter les marches, les fonctionnaires, qui remplissent les salons depuis plusieurs heures, descendent en toute hâte pour saluer l'arrivée de leur maître. De là un double courant qui cause la plus grande confusion. On se presse, on étouffe. Caulaincourt crie à La Valette : « Au nom de Dieu, placez-vous devant l'empereur pour qu'il puisse avancer, » et La Valette, avançant à reculons, à une marche de distance du souverain, le précède, et dit avec une

émotion profonde : « Quoi ! c'est vous ! c'est vous ! c'est enfin vous ! » Napoléon arrive ainsi au sommet de l'escalier, et, en présence de l'enthousiasme des officiers qui lui baisent les mains, qui embrassent avec amour, avec vénération, les pans de sa fameuse redingote grise, il pleure.

Mais voici qu'il aperçoit la reine Hortense et son front radieux s'assombrit. Le dialogue suivant s'engage :

— Vous, à Paris ! c'est vous seule que je n'aurais pas voulu y trouver.

— J'y suis restée pour soigner ma mère.

— Mais, après la mort de votre mère ?

— Après cette mort, j'ai trouvé dans l'empereur Alexandre un protecteur pour mes enfants, et je me suis efforcée d'assurer leur avenir.

— Vos enfants !... Il valait mieux pour eux la misère et l'exil que la protection de l'empereur de Russie.

— Mais vous, sire, n'avez-vous pas permis que le roi de Rome dût le duché de Parme à la générosité de ce prince ?

— Et ce procès qui vous l'a conseillé ? (Hortense venait de plaider devant les tribunaux français, pour disputer ses enfants à son mari.) On vous a fait étaler des misères de famille qu'il fallait cacher, et vous avez perdu votre procès. C'est bien fait !

La froideur de cet accueil ne va pas durer. Le sentiment presque paternel de Napoléon pour

Hortense, qu'il a vue si jeune, se ranime. Sa physionomie s'adoucit. Peut-être voudrait-il être encore sévère. Mais il y a un souvenir qui se présente à sa mémoire, et qui le désarme, c'est celui de Joséphine. Alors, ouvrant les bras à la fille de celle qu'il regrette, il l'embrasse tendrement et lui dit: — Je suis un bon père, vous le savez ne parlons plus de tout ceci... Vous avez donc vu mourir cette pauvre Joséphine ?... Au milieu de nos désastres, sa mort m'a navré le cœur.

Aucune des deux femmes de l'empereur n'est là pour le recevoir. L'une lui a été enlevée par la mort et l'autre l'abandonne. Il dit à tout le monde qu'elle va venir, qu'elle lui amènera son fils, son fils qui, aujourd'hui 20 mars, a quatre ans, et qu'il ne reverra jamais. En parcourant le palais des Tuileries, auquel il a pensé tant de fois pendant sa retraite de l'île d'Elbe, il y retrouve partout le souvenir de Joséphine, et il se dit, au fond du cœur, que rien ne peut combler le vide que cette femme charmante y a laissé. Sans doute elle a été triomphale, magnifique, l'entrée qu'il vient de faire aux Tuileries. Et cependant, elle ne vaut pas celle du 30 pluviôse au VIII, entrée vraiment radieuse, jour de prestige, où Joséphine était aux fenêtres pour regarder la revue, et où le jeune premier consul, à l'aurore de son génie et de sa gloire, franchissait d'un pied si fier et si hardi l'antique seuil du palais des rois !

Napoléon voulut avoir des informations pré-

cises et détaillées sur l'agonie et sur la mort de la compagne de ses beaux jours.

— Corvisart, dit-il à celui de ses médecins qu'il préférait à tous les autres, vous avez donc laissé mourir ma pauvre Joséphine ?

Corvisart eut à peine la force de répondre qu'il n'avait pu soigner Sa Majesté, étant lui-même dangereusement malade à cette époque.

L'empereur interrogea aussi le docteur Horau :

— Vous n'avez pas quitté l'impératrice pendant sa maladie ?

— Non, sire.

— Quelle a été la cause de cette maladie ?

— L'inquiétude... le chagrin.

— Vous croyez ? A-t-elle été longtemps malade ? A-t-elle beaucoup souffert ?

— La maladie a duré une semaine, sire. Sa Majesté éprouvait peu de souffrance.

— S'est-elle vue mourir ? A-t-elle montré du courage ?

— Un signe que Sa Majesté me fit, lorsque déjà elle ne pouvait plus s'exprimer, ne me laissa aucun doute qu'elle ne sentît sa fin s'approcher ; elle m'a paru l'envisager sans faiblesse.

— Vous dites qu'elle avait du chagrin... quel chagrin ? D'où venait-il ?

— De ce qui passait, sire, de la position de Votre Majesté.

— Ah ! elle parlait de moi, donc ?

— Souvent, très souvent.

— Bonne femme, bonne Joséphine ! Elle m'aimait vraiment, celle-là, n'est-ce pas ? Elle était Française...

— Oh ! oui, sire, et elle vous l'eût prouvé, si la crainte de vous déplaire ne l'eût retenue ; au moins elle en avait conçu l'idée.

— Comment cela ? Qu'aurait-elle fait ?

— Elle dit un jour qu'impératrice des Français, elle aurait traversé Paris, à huit chevaux, toute sa maison en grande livée, pour aller vous rejoindre à Fontainebleau, et ne plus vous quitter.

— Elle l'aurait fait, monsieur, elle était capable de le faire.

Le souvenir de Joséphine rattacha l'empereur à Hortense, et pendant les Cent Jours, ce fut l'ancienne reine de Hollande qui fit les honneurs à la cour de Napoléon. Il avait quitté les Tuileries, le 17 avril, pour s'établir à l'Elysée, où il pouvait parfois interrompre son immense travail par quelque promenade sous les ombrages du jardin, et chaque jour il dînait en compagnie de la reine Hortense, pour laquelle il se reprochait d'avoir eu un instant de sévérité. Elle assista, avec ses deux fils, à la cérémonie du Champ-de-Mai, dans une tribune construite derrière le fauteuil de l'empereur, et entendit avec une joie mêlée de tristesse, car les sombres pressentiments s'unissaient aux splendeurs de cette fête militaire, les acclamations enthousiastes des soldats qui juraient

de vaincre ou de mourir, et à qui le destin réservait non pas la victoire, mais la mort.

Napoléon, avant de partir pour la fatale campagne qui devait finir par Waterloo, voulut visiter la Malmaison, où Joséphine était morte, il y avait un an. Hortense, qui n'avait pas eu la force d'y retourner depuis ce jour funesse, l'y reçut. Il arriva, suivi de M. Molé, de M. Denon et du général de Labédoyère. Dès qu'il entra dans le vestibule, il manifesta la plus vive émotion. Puis il se promena une heure dans le jardin avec Hortense. N'aurait-il pas pu dire comme le chantre de la *Tristesse d'Olympio* :

O douleur ! j'ai voulu, moi, dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !...

D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.
Nous y sommes venus, d'autre vont y venir,
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir.

Car personne ici-bas ne termine et n'achève ;
Les pires des humains sont comme les meilleurs,
Nous nous rèveillons tous au même endroit du rêve.
Tout commence en ce monde, et tout finit ailleurs.

Napoléon regardait les plantes que Joséphine avait fait venir des cinq parties du monde, les arbres qui durent plus que les royautés et les empires. Il prenait un triste plaisir, pendant cette douloureuse et poétique promenade, à

parler de la femme qui avait été la compagne de ses beaux jours. — « Pauvre Joséphine, s'écriait-il, à chaque détour de ces allées, je crois la revoir. Sa mort, dont la nouvelle est venue me surprendre à l'île d'Elbe, a été l'une des plus vives douleurs de cette funeste année 1814. Elle avait des faiblesses, sans doute. Mais celle-là au moins ne m'aurait jamais abandonné. » Après avoir parcouru les jardins, l'empereur rentra dans le château, où il fit très silencieusement un très court déjeuner dans la salle à manger du rez-de-chaussée. Il contemplait la place où Joséphine avait l'habitude de s'asseoir en face de lui, et tristement il méditait. Il voulut tout revoir : la bibliothèque où il avait tant lu, tant travaillé; la salle du conseil des ministres, où il avait pris de si graves résolutions; le salon où Joséphine était si aimable, si gracieuse; la galerie où l'on faisait de si bonne musique italienne. Il monta au premier étage, rempli de souvenirs intimes, et au seuil de la chambre où il avait tant aimé Joséphine, et où avant de mourir, elle s'était écriée, pensant toujours à lui : « Napoléon, l'île d'Elbe, Marie-Louise ! » il dit à Hortense, qui le suivait : — « Ma fille, je veux entrer là seul. » Et, en effet, personne n'accompagna l'empereur dans cette chambre où la morte invisible aux yeux, était présente au cœur.

L'empereur regarda longtemps le lit où Joséphine avait rendu le dernier soupir, elle qui avait

été son plus grand, sinon son seul amour, et quand il sortit de ce sanctuaire de tendresse et de douleur, ses yeux étaient remplis de larmes. C'est ainsi qu'entraîné vers l'abîme par la voix secrète, irrésistible, qui, tout bas, lui disait : « Marche ! Marche ! » Napoléon avait fait une halte de quelques instants dans cette Malmaison, sa demeure favorite, qui, au milieu des orages de sa destinée, avait été naguère comme l'oasis des sables brûlants, remplis de déceptions et de mirages.

Dans la soirée du 11 juin, la reine Hortense conduisit ses fils à l'Élysée, pour dire adieu à l'empereur qui, le lendemain, à trois heures et demie du matin, partit pour aller prendre le commandement de l'armée. Au moment où il allait monter en voiture, et où il venait de serrer Hortense dans ses bras, il aperçut la femme du général Bertrand, et, lui prenant la main, il prononça cette parole, triste comme un pressentiment : « Espérons, madame, que nous n'aurons pas bientôt à regretter l'île d'Elbe. » Le 17 juin, le bruit du canon, qui annonçait aux Parisiens la victoire de Ligny, avait rendu aux cœurs patriotiques la joie et l'espérance. Mais quelle déception, quel réveil, quand le bruit de la défaite de Waterloo circula tout à coup dans la population ! Le souverain, vaincu, brisé de fatigue et de chagrin, trahi par la fortune, et cette fois pour toujours, rentrait à l'Élysée dans la matinée du

21 juin. Le général Drouot, descendant de voiture après lui, ne put s'empêcher de dire à une des personnes qui lui demandaient les dernières nouvelles, que tout était perdu. « — Excepté l'honneur ! » reprit vivement Napoléon, à l'instar de François Ier. C'était la seule parole qu'il eût proférée depuis Laon. La reine Hortense vint deux fois à l'Élysée, le 21 juin. L'empereur dîna seul. Elle assista à son repas, sans rien manger, et resta longtemps avec lui. Le lendemain, il abdiquait. Ne voulant plus, ou ne pouvant plus rester dans la capitale, il résolut de passer à la Malmaison le peu de jours de liberté qui lui restaient encore, et demanda à la reine Hortense de s'y trouver, pour le recevoir. On essaya en vain de la déterminer à ne point le faire. « Madame, lui disait-on, réfléchissez au danger des circonstances où nous sommes; il y en a sûrement beaucoup pour vous à vous identifier au sort de l'empereur. » Hortense répondit : « C'est une raison de plus pour que je n'hésite pas à m'y associer. Je m'en fais un devoir, et plus l'empereur court de périls, plus je suis heureuse de lui témoigner tout mon dévouement... Il m'a toujours traitée comme son enfant, je serai aussi toujours pour lui une fille dévouée et reconnaissante, et mon premier besoin est d'être satisfaite de moi. »

Le 25 juin, à midi, Napoléon quittait l'Élysée pour n'y plus jamais revenir. Il monta en voi-

ture dans l'intérieur du jardin, afin d'être moins aperçu de la foule, et se rendit à la Malmaison, où il trouva le petit groupe de fidèles courtisans du malheur. Frappé de la présence de Mme Caffarelli : « Vous avez donc de l'amitié pour moi ? lui dit-il; je vous avais toujours crue sincèrement royaliste et mon ennemie. » Au dire de cette dame, il était abattu et souvent silencieux. Le premier jour, on ne pouvait s'expliquer ses propos et sa conduite; on aurait cru qu'il avait perdu la mémoire; il ne faisait aucune allusion à sa situation, mais il s'entretenait de toutes les scènes domestiques auxquelles il avait pris part dans le même lieu; il rappelait, à l'occasion de chaque porte, de chaque fenêtre, ou quelques mots de Joséphine, ou quelque plaisanterie du temps passé, ou quelque jeu de son intimité; mais il le faisait avec calme, sans montrer la moindre émotion à ce souvenir, comme la moindre inquiétude sur le présent. Par un beau soleil, dont l'éclat contrastait avec les ténèbres de son âme, il se promena jusqu'à épuiser ses forces dans ce parc de la Malmaison, qui lui rappelait de si beaux jours. Pendant cette promenade, il revenait sans cesse à Joséphine, et demandait à Hortense de lui en donner un portrait ressemblant. Le lendemain, 26 juin, les personnes de son entourage, abordant avec lui les questions politiques, lui demandèrent à quelles résolutions il comptait s'arrêter. Espérant contre

toute espérance, le duc de Bassano lui assurait que l'armée lui était toujours dévouée, que le peuple, à Paris, était pour lui, et qu'il pourrait encore, s'il le voulait, ressaisir les rênes du gouvernement, se faire obéir des troupes, et dissoudre les Chambres. Ces dernières illusions le faisaient tristement sourire. Deux régiments passèrent près de la Malmaison, et, en approchant, ils firent retentir l'air des cris de : Vive l'empereur ! La petite cour, qui cherchait dans tout ce qu'elle entendait les symptômes des dispositions de l'armée, se sentit heureuse de pareils cris, et courut vers Napoléon, pour l'inviter à regarder les soldats qui passaient. « Ils auraient mieux fait de se battre que de crier ainsi ! » dit l'empereur, et il ne se dérangea pas. C'étaient des régiments qui avaient pris la fuite à Waterloo.

Le 28 juin, le canon de l'ennemi retentissait dans la plaine Saint-Denis, et chaque coup faisait tressaillir les habitants de la Malmaison : Madame mère, les frères de l'empereur, la reine Hortense, le comte de La Valette, le duc de Bassano, le général de Labédoyère, le duc de Rovigo, le général Bertrand, et des officiers échappés de l'armée, qui, tout couverts encore de la poussière des champs de bataille, accouraient, avec des habits en lambeaux, pour informer Napoléon de la marche de l'ennemi, et le supplier de se mettre à leur tête. Il apprend que Blücher et Wellington, au lieu de marcher réunis, ont di-

visé leurs forces, et il conçoit le projet de les battre séparément. C'est le plan qu'il rumine dans la nuit du 28 au 29 juin. Le 29, à la pointe du jour, il endosse son uniforme, fait préparer ses chevaux, et charge le général Beker d'aller porter un message à Fouché et aux autres membres du gouvernement provisoire qui siège aux Tuileries. « L'ennemi, dit-il, vient de commettre une grande faute. Il s'est avancé en deux masses de soixante mille hommes chacune, qui ont laissé entre elles une distance assez considérable pour qu'on puisse accabler l'une, avant que l'autre ait le temps d'accourir. C'est là une occasion unique, que la Providence nous a ménagée, et dont on serait bien coupable ou bien fou de ne pas profiter. En conséquence, j'offre de me remettre à la tête de l'armée, qui, à mon aspect, reprendra tout son élan, de fondre sur l'ennemi en désespéré, et, après l'avoir puni de sa témérité, de restituer le commandement au gouvernement provisoire... J'engage ma parole de général, de soldat, de citoyen, de ne pas garder le commandement une heure au delà de la victoire certaine et éclatante que je promets de remporter, non pour moi, mais pour la France. »

Le général Beker part, porteur du message. Auprès de Napoléon se trouvent les jeunes officiers ardents, patriotes, enthousiastes, qui n'ont pas encore eu assez d'émotions et de batailles, et qui réclament, avec une impatience héroïque,

l'occasion d'offrir de nouveau leur sang à l'empereur et à la patrie. Tandis que les hauts dignitaires de l'armée sont découragés et vieillis, ces jeunes gens, pleins de fougue, d'ambition, de valeur, veulent à tout prix se précipiter dans la mêlée, en jetant un dernier défi à la fortune. Leur ardeur s'est communiquée à Napoléon. Le grand joueur ne peut s'habituer à l'idée que la partie soit définitivement perdue. Il vient de faire seller son cheval. Qu'attend-il pour reparaître devant les troupes ? La permission de Fouché, et cette permission, Fouché la refuse dédaigneusement. Le général Beker, de retour à la Malmaison, annonce à l'empereur que son offre n'est point acceptée. Ainsi, c'est bien fini. Adieu, les émotions de la guerre ! Adieu, la sombre poésie des combats ! Napoléon ôte son uniforme, et s'apprête à partir comme un simple voyageur, ou plutôt comme un exilé. Rester serait, d'ailleurs, impossible. On peut craindre d'heure en heure que la Malmaison ne soit enlevée. Déjà l'on aperçoit les feux des Prussiens de l'autre côté de la Seine. Napoléon reste parfaitement calme. « J'ai fait tout ce que vous avez voulu, dit-il aux personnes de son entourage ; voilà mes lettres au gouvernement provisoire, ma correspondance avec le ministre de la marine ; les difficultés qu'ils m'ont faites pour me donner deux frégates armées m'ont retardé jusqu'à ce moment ; c'est leur faute si je ne suis pas parti plus tôt, mais je partirai aujour-

d'hui. » L'empereur a revêtu un habit bourgeois. Les voitures sont attelées. Il est cinq heures du soir. C'est l'instant du départ. Les derniers courtisans y assistent, en versant des larmes. Ils espèrent que l'illustre exilé pourra du moins trouver un lieu de refuge en Amérique. « Puisqu'on me refuse la société des hommes, a-t-il dit, je me réfugierai au sein de la nature, et j'y vivrai dans la solitude qui convient à mes dernières pensées. » Sa mère, ses frères, la reine Hortense, lui promettent de le rejoindre au Nouveau-Monde. Mais lui a le pressentiment qu'il ne reverra jamais personne de sa famille, et qu'il est arrivé au terme de sa liberté, comme de sa puissance. Le grand lutteur est dompté par le sort implacable. C'en est fait pour toujours. « Adieu, mon fils ! » lui dit sa mère, et il répond: « Ma mère, adieu ! »

Ah ! quand il se promenait si fier et si rempli de confiance en son étoile dans ce jardin sur lequel il jette, avant de partir, un mélancolique et suprême regard, se serait-il jamais douté qu'il quitterait dans de pareilles conditions sa demeure favorite ? Et Hortense qui aimait tant la Malmaison, aurait-elle jamais pu se figurer qu'il viendrait un jour où ce lieu de repos et de délices lui apparaîtrait sous un aspect si lamentable et si lugubre ?

Jusqu'à la dernière minute, la reine Hortense reste fidèle au poste du dévouement et du devoir.

Elle a fini par décider l'empereur à accepter un collier de diamants qu'elle glisse dans la poche de sa redingote, et qui sera peut-être la dernière ressource de l'homme qui avait conquis et distribué tant de trésors. Il a fait ses adieux à toutes les personnes qui l'avaient suivi à la Malmaison. Au milieu de l'émotion générale, il monte rapidement en voiture, et part pour la captivité. Terrible dénouement de cette courte et tragique période des Cent Jours, qui avait commencé par de si brillantes illusions, et qui se terminait par de si terribles catastrophes !

Alors un silence absolu, le silence de la tombe, se fit à la Malmaison. Aucun de ses hôtes n'était plus là. Le prince Eugène, que les alliés voulaient d'abord faire arrêter à Vienne, y avait été retenu comme prisonnier sur parole. Napoléon s'était livré, le 15 juillet, aux Anglais. Le surlendemain, la reine Hortense avait quitté Paris, dans l'espoir de trouver un asile en Suisse. Mais, le gouvernement de Genève l'en ayant chassée, elle avait dû chercher un refuge à Aix-en-Savoie. Tant d'émotions altéraient la santé de la malheureuse femme, dont le chagrin augmenta encore, lorsque son fils aîné dut se séparer d'elle, pour aller rejoindre à Rome son père, Louis Bonaparte. « Je ne saurais exprimer, a dit la fidèle Mlle Cochelet, la douleur que j'éprouvai en voyant le prince Napoléon s'arracher des bras de sa mère et de son jeune frère, qui fondaient

en larmes. Je ne savais comment calmer le chagrin de mon cher prince Louis et le distraire de son isolement, qui était d'autant plus pénible pour lui qu'il n'avait jamais quitté son frère d'une seconde. Cet aimable enfant était d'un caractère doux, timide et renfermé ; il parlait peu, mais son esprit, à la fois vif, réfléchi, pénétrant, s'exprimait par des mots heureux, pleins de raison et de finesse, que j'aimais à recueillir et à répéter. Il fut si affligé du départ de son frère qu'il en tomba malade, et eut une jaunisse qui heureusement fut sans danger... La reine avait, plusieurs fois par jour, des syncopes qui m'alarmaient au dernier point ; elle ne se ranimait un peu que pour rester dans un état d'affaiblissement dont rien ne pouvait la sortir; elle était d'une telle débilité qu'elle ne pouvait faire un pas. Comme partout elle manquait d'air, on la portait dans des endroits élevés et solitaires où elle restait plusieurs heures à respirer. C'est dans cette triste situation que nous apprîmes la fin déplorable de Murat. « Voilà les rois qui suivent les exemples des peuples, dit-elle; ils ont tort de leur rappeler que les diadèmes ne sont plus des bandeaux sacrés, et qu'on peut s'en jouer. »

En octobre 1815, les puissances alliées autorisent la reine Hortense à se fixer à Constance, dans le grand-duché de Bade. Elle s'y installa de la manière la plus modeste. « J'ai enfin un petit chez moi, » disait-elle. Il ne lui fut pas per-

mis de conserver longtemps cet asile. Les puissances n'oubliaient pas que la grande-duchesse de Bade, cette femme de tant d'esprit et de cœur, était une Beauharnais. Elles l'empêchèrent de voir Hortense, qui, pour ne pas compromettre sa parente, dut quitter le grand duché. Le canton de Thurgovie eut le courage de la recevoir. Elle y acheta, en 1817, au prix de trente mille florins, le petit château d'Arenenberg, bâti sur le versant d'une colline, d'où l'on découvre l'île de Reichnau, le Rhin se précipitant au bas des cascades de Schaffouse, les arbres de la Forêt-Noire, les tours et les clochers de Constance, se reflétant dans les eaux du lac. Reconnaissante de l'hospitalité que lui accordait ainsi la Suisse, Hortense ne se plaignait pas ; elle comparait son sort à celui du prisonnier de Sainte-Hélène, et regrettait de ne pouvoir le consoler sur le rocher où il mourait à petit feu. Le prince Eugène n'était pas moins ému des souffrances de Napoléon. Ayant appris par le comte de Las-Cases, les traitements que le gouvernement anglais faisait souffrir au glorieux captif, il écrivit, en 1818, à l'empereur Alexandre : « Sire. les journaux de divers pays rapportent que la santé de l'empereur Napoléon souffre des privations qui lui sont imposées. Ces rigueurs, si elles sont vraies, ne peuvent être dans l'intention des souverains, et ne sont pas, j'en suis sûr, dans celles de Votre Majesté. Dans le doute inquiétant où je suis

placé, c'est pour moi un devoir d'appeler sur le sort de celui qui fut l'époux de ma mère, qui fut mon guide dans la carrière des armes et de l'administration, et qui me combla de bontés, l'attention et l'intérêt de Votre Majesté. Sans doute, il est loin de moi d'oser rien demander qui puisse compromettre le repos de l'Europe ; mais il est sans doute des moyens de concilier les intérêts de l'Europe avec les intérêts de l'humanité, et ces moyens, Votre Majesté les trouvera facilement dans son esprit et dans son cœur. » Napoléon avait fait demander au prince Eugène par M. de Las-Cases mille louis par mois pour ses besoins et ceux de ses compagnons d'infortune à Sainte-Hélène. Au risque d'éveiller les susceptibilités des puissances, le prince Eugène, à qui un dépôt de 800,000 francs avait été remis au nom de l'empereur, en 1814, s'empressa de mettre la somme demandée à la disposition de M. de Las-Cases.

Napoléon, à Sainte-Hélène, pensa souvent à Joséphine. « Un fils de Joséphine, disait-il, m'eût été nécessaire, et m'eût rendu heureux, non seulement comme résultat politique, mais encore comme douceur domestique. Comme résultat politique, je serais encore sur le trône, car les Français s'y seraient attachés comme au roi de Rome, et je n'aurais pas mis le pied sur l'abîme couvert de fleurs qui m'a perdu. Et qu'on médite après sur la sagesse des combinaisons humaines! Qu'on ose

prononcer avant la fin sur ce qui est heureux ou malheureux ici-bas! — L'Autriche était devenue ma famille, et pourtant ce mariage m'a perdu. Si je ne m'étais pas cru tranquille, et même appuyé sur ce point, j'aurais retardé de trois ans la résurrection de la Pologne ; j'aurais attendu que l'Espagne fût soumise et pacifiée. — Ma seule faute dans cette alliance a été vraiment d'y apporter un cœur trop bourgeois. J'avais si souvent répété que le cœur d'un homme d'État ne devait être que dans sa tête... Malheureusement ici le mien était demeuré à sa place pour les sentiments de famille, et ce mariage m'a perdu, parce que je croyais surtout à la religion, à la piété, à la morale, à l'honneur de François. Je l'estimais essentiellement. Il m'a cruellement trompé. Je veux bien qu'on l'ait trompé à son tour ; aussi je lui pardonne. »

Abandonné par Marie-Louise, Napoléon ne prononçait presque jamais le nom de cette femme ingrate. En revanche, il évoquait sans cesse le souvenir de la compagne de ses beaux jours, et chaque fois avec attendrissement. « Joséphine, disait-il au docteur O'Méara, était la grâce personnifiée. C'était la plus aimable et la meilleure des femmes. »

Dans sa jeunesse, Napoléon avait rédigé un cours de géographie, qu'il n'avait pas terminé, le dernier nom qui s'y trouvait écrit par lui était le nom de l'île de Sainte-Hélène. C'est là que le

manuscrit était interrompu. Qui aurait pu se douter du rôle que cette petite île si peu connue jouerait dans la carrière du nouveau Charlemagne ? Il y rendit le dernier soupir, après six ans de captivité, le 5 mai 1821, à cinq heures quarante-cinq minutes du soir, au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière.

La reine Hortense et le prince Eugène apprirent avec un grand chagrin la funeste nouvelle. Auprès du lit de mort du grand homme, il n'y avait eu ni un Bonaparte, ni un Beauharnais. Le prince Eugène ne survécut pas longtemps à Napoléon. Il mourut à Munich, dans sa quarante-troisième année, le 21 février 1824. La fin de sa vie avait été tranquille. Réfugié dans les États de son beau-père, il y était duc de Leuchtenberg, propriétaire d'un régiment de chasseurs bavarois, premier pair du royaume, et il avait marié en 1823 sa fille Joséphine au prince Oscar de Suède. Fidèle à la mémoire de celui qui avait été son bienfaiteur et son second père, il avait établi dans son palais de Munich, près de Ludwigs-Strasse, une *chambre des souvenirs*, où étaient pieusement recueillis une foule d'objets qui avaient appartenu à Napoléon. La mort d'Eugène fut pour Hortense un coup terrible. Elle a écrit dans ses Mémoires : « J'eus la douleur de perdre le frère le plus parfait et le plus tendrement aimé.... Déjà, dès l'année précédente,

les symptômes de la crise terrible qui nous l'enleva nous avaient fait sentir toutes les angoisses d'une séparation éternelle. Présente à sa maladie, comme mon courage avait été mis à une terrible épreuve, quand je l'avais vu mourant, abandonné des médecins ! quand, seule, j'avais été chargée de lui faire faire ses dernières dispositions, et que j'avais encouragé à lui donner des remèdes qui le sauvèrent, et nous le rendirent pour quelques mois encore. Quel temps heureux que ces quinze jours que nous passâmes ensuite en famille sur les bords du lac de Constance ! Comme un malheur qu'on vient d'éviter ajoute de jouissances à la vie ! Comme elle s'embellit de tout ce que le ciel nous laisse de bienfaits ! Je puis dire qu'alors je sentais vivement le bonheur qui me restait ; toute autre infortune avait disparu. J'avais craint de perdre mon frère, mon ami, mon soutien, et je le conservais, et il m'était rendu ! Remplie de sécurité, je partis pour l'Italie, et c'est là que je reçus l'affreuse nouvelle qu'il était retombé malade, et que, traité de la même manière (par la saignée, qui, une première fois, lui avait été si contraire), doucement il sembla s'endormir... Il n'existait plus. »

Du vivant de son frère, la reine Hortense habitait une partie de l'année en Bavière, pour être près de lui. Ayant eu la douleur de le perdre, elle n'eut plus de raison de résider en Allemagne, et vécut à Arenenberg. Son fils aîné, le prince

Napoléon, né en 1804, avait épousé, en 1825, sa cousine-germaine, la princesse Charlotte, seconde fille du roi Joseph, et il résidait à Florence auprès du roi Louis. « La révolution de 1830, a-t-elle dit dans ses Mémoires, trouva l'aîné de mes fils au milieu de ses inventions pour l'industrie, qui, faute de mieux, l'occupaient depuis son mariage, et le plus jeune à l'école militaire de Thünn, où il suivait les cours d'artillerie et de génie. Tous deux semblèrent renaître au bruit des événements de Paris. Quoique séparés, leurs impressions furent les mêmes... Ils me disaient : « La France est enfin libre. L'exil est fini, la pa-
« trie est ouverte ; n'importe comment, nous la
« servirons. » — Voilà ce qui remplissait toutes leurs lettres. J'étais loin de partager leurs espérances. »

Après les journées de juillet, on avait écrit à l'aîné des deux princes de venir en France, pour travailler à mettre sur le trône son cousin Napoléon II. Il répondit : « Le peuple est seul maître ; il a reconnu un nouveau souverain. Irais-je porter la guerre civile dans ma patrie, lorsque je voudrais la servir au prix de tout mon sang ? » Le prince ne vint pas en France ; mais, malgré les conseils de sa mère, qui aurait voulu le voir calme et prudent, il se rendit en Italie, où la mort du pape Pie VIII (30 novembre 1830) avait été le signal d'une insurrection dans les Romagnes, à Modène et à Plaisance. Professant des

idées libérales, et même républicaines, le fils aîné de l'ancien roi de Hollande rêvait, comme les carbonari, l'abolition du pouvoir temporel des papes et de la domination autrichienne dans la péninsule. Il quitta, le 20 février 1831, sa jeune femme et son père, et alla se mêler aux insurgés dans les Romagnes, avec son frère, le prince Louis-Napoléon, qui prit alors les engagements dont une des conséquences devait être un jour la guerre d'Italie de 1859. Les deux princes organisèrent la défense depuis Foligno jusqu'à Civita-Castellana. Ils s'apprêtaient à faire le siège de cette ville, pour y délivrer des prisonniers d'État, lorsque le roi Louis et la reine Hortense essayèrent de les détourner de leurs aventureuses entreprises, en leur représentant que s'ils s'y obstinaient, la France ne prêterait pas aux libéraux italiens l'appui qui pouvait seul empêcher le triomphe absolu de la politique autrichienne. Mais le prince Louis-Napoléon écrivait à sa mère : « Nous avons pris des engagements, nous ne pouvons y manquer, et le nom que nous portons nous oblige à secourir le peuple malheureux qui nous appelle. » Les deux frères s'étaient rendus à Bologne, puis à Forli, au moment même où les Autrichiens entraient dans les États pontificaux. La reine Hortense, qui pressentait un grand malheur, accourait, en même temps, dans l'espoir de sauver ses fils d'une lutte inégale et sanglante. Troublée, agitée de funestes présages, elle était

en route pour Ancône. A la première poste après Foligno, une calèche s'arrêta auprès de sa voiture : « Votre fils, le prince Napoléon, est malade, il vous demande », lui dit un inconnu. A Pesaro, elle aperçut avec terreur son second fils, dont le visage portait les traces du plus violent chagrin, et qui se jeta, en sanglotant, dans ses bras. Il venait de perdre son frère, son meilleur ami. Brisé par les fatigues physiques et morales, le prince Napoléon, ne pouvant survivre à la défaite de ses compagnons d'armes, avait été enlevé en trois jours, par une inflammation de poitrine, le 27 mars 1831. La reine Hortense a dit, en se rappelant cette heure fatale : « Le désespoir d'une mère est éternel. Rien ne le calme, rien ne le diminue. L'unique consolation d'une mère est dans le peu de durée de son existence. Mais, dans ce moment affreux, je me souviens que l'état dans lequel j'aperçus le fils qui me restait, me força seul à rappeler mon courage. Il fallait le sauver, lui qui perdait le tendre compagnon de sa vie, lui qui voulait mourir aussi. J'ignore encore où j'ai pu trouver la force qui m'a été nécessaire, mais enfin je l'ai eue. »

Hortense pleurait son fils et ne pouvait être consolée. On dit « une veuve », on dit « des orphelins », et il n'y a pas d'expression dans la langue pour désigner la situation d'une mère qui a perdu son enfant. Il semble que cette séparation soit si contre nature, que ce déchirement

soit si horrible qu'il n'y ait pas de mot humain capable de l'exprimer. La malheureuse femme, à qui la mort venait d'enlever l'aîné de ses deux fils, avait les plus grandes craintes pour la vie de l'unique enfant qui lui restait. Il fallut tout le courage, toute la présence d'esprit d'une mère dévouée et intrépide pour le sauver. Accablé de fatigue et de chagrin, le jeune prince était tombé gravement malade à Ancône, et on croyait qu'il allait rejoindre son frère au tombeau. La ville ayant été occupée par les Autrichiens, Hortense, qui était venue soigner son fils, parvint à le dérober à toutes les recherches ; elle fit courir le bruit qu'il s'était réfugié en Grèce, et, bien qu'elle fût logée tout près du commandant des troupes autrichiennes, elle se cacha elle-même sous un nom inconnu, et trompa la surveillance de la police, en dissimulant non seulement sa condition, mais, ce qui était plus difficile, sa douleur. Quand son fils alla mieux, elle trouva le moyen de sortir d'Ancône avec lui. Elle lui fit traverser, à l'aide d'un passe-port anglais, non sans courir bien des dangers, une grande partie de l'Italie, et pour pouvoir le ramener plus facilement dans son asile de Suisse, elle osa braver la loi de proscription qui lui fermait la France.

La reine Hortense et le prince Louis-Napoléon débarquèrent à Cannes, et se dirigèrent sur Paris. « La loi d'exil que je devais respecter, a dit Hortense dans ses Mémoires, n'avait été faite

que dans l'intérêt du nouveau souverain. C'était lui seul qui devait connaître que la force des circonstances m'avait contrainte à l'enfreindre. Aussi je comptais passer par Paris, ne m'y arrêter que le temps nécessaire pour voir le roi, et lui apprendre moi-même mon passage et mon désir de retourner en Suisse. Toutes les relations que j'avais pu avoir avec lui avaient été bienveillantes. Il n'ignorait pas que je m'étais occupée du sort de sa mère en 1815, que j'avais des lettres d'elle qui m'en remerciaient, ainsi que sa tante, la duchesse de Bourbon. Voyant mon frère, en 1814, il lui avait appris qu'il était l'ami de son père, lors de l'Assemblée constituante. Il avait fait dire à la grande-duchesse de Bade que je pouvais compter sur son appui. On me l'avait toujours peint enthousiaste de l'empereur. On annonçait qu'il faisait remettre sa statue sur la colonne. Que de raisons pour ne pas douter d'un bon accueil! D'ailleurs, la loyauté de ma conduite, en allant le voir, devait lui prouver qu'étrangère à tout ce qui pouvait diviser mon pays, je savais me soumettre à ses décrets. Mon fils, toujours instruit de toutes mes pensées, les approuvait. Depuis que nous voyagions en France, je le voyais sortir un peu de sa morne tristesse. Aussitôt arrivé dans une auberge, il allait se promener dans les rues, s'arrêtait dans les cafés, causait avec les gens qu'il rencontrait, et venait avec une sorte de plaisir me raconter ses conversations. »

Toute la route que parcourait la reine Hortense était pour elle remplie de souvenirs. « En passant à Nemours, a-t-elle dit, je me rappelai qu'à la fin de 1809, l'empereur fit dire, par le télégraphe, à mon frère de se rendre à Paris. Il m'avait engagée à aller au-devant d'Eugène. Je le rencontrai à Nemours, et là je lui appris que le divorce de l'empereur venait d'être décidé, sacrifice immense que ma mère faisait au bonheur de la France et de son époux. Ses enfants, animés du même sentiment, durent l'imiter, et, avec le même désintéressement, ils renoncèrent, mon frère, au trône d'Italie, qui lui était assuré si l'empereur n'avait pas d'enfants, et moi à celui de France, dont mes fils étaient alors les seuls héritiers.

Avant d'arriver à Paris, l'ancienne reine de Hollande et son fils firent une station à Fontainebleau. Hortense se rappela les splendeurs de la cour de Napoléon, les bals, les comédies, les chasses à courre, les dîners de gala, toutes les magnificences du luxe, tous les enivrements de l'orgueil, toutes les féeries du pouvoir. « A Fontainebleau, dit-elle, je voulus montrer à mon fils ce palais, témoin de la plus grande gloire qu'on puisse imaginer, ce palais que nous habitâmes après la paix de Tilsitt, au milieu des fêtes qui se succédaient et des hommages des princes étrangers, qui accouraient pour implorer la paix de leur vainqueur. Le pape y vint une fois de plein

gré, et une autre fois contraint ; et l'empereur lui-même, si grand et si puissant, s'y vit forcé d'abdiquer cette même couronne que tant de victoires, de bienfaits et de vœux avaient placée sur sa tête. Là aussi je pus montrer à mon fils l'endroit où il fut tenu sur les fonts baptismaux par l'empereur.

« Quelques domestiques du château étaient encore les mêmes. Quoique persuadée que je devais être bien changée depuis tant d'années, j'avais pourtant la précaution de tenir mon voile noir toujours baissé. Mon fils faisait les questions qui pouvaient nous intéresser. J'entendais si souvent répéter mon nom à propos des divers appartements que j'avais habités, qu'il était évident qu'on était resté fidèle au souvenir de notre temps. Je retrouvais tout comme je l'avais laissé. Le seul changement qui me frappa fut le jardin anglais planté par nous, et qui était devenu si grand et si magnifique qu'il me fit faire un soupir, en pensant à la longueur du temps qui l'avait fait croître, et qui m'avait séparée de la patrie, hélas ! Et il fallait encore en vivre éloignée ! »

Quand elle aperçut les murs de Paris, l'ancienne reine exilée ressentit la vive émotion qui s'empare de quiconque, après une longue absence, rentre dans la grande ville si célèbre. « Enfin, dit-elle, j'arrivai à la barrière de Paris. Je mettais une sorte d'amour-propre à montrer par son beau côté cette capitale à mon fils, qui

devait à peine s'en souvenir. Je dis au postillon de nous mener, par le boulevard, jusqu'à la rue de la Paix, et de s'arrêter au premier hôtel venu. Je repassais par le même chemin où, seize ans auparavant, escortée d'un officier autrichien, je quittai, le soir, cette ville d'où les alliés m'expulsaient à la hâte, tellement redoutée par eux, faible femme que j'étais, avec mes deux jeunes enfants, que, de distance en distance, la troupe ennemie était sous les armes, pour protéger, disait-on, notre passage. Le peuple, humilié, agité, qui prenait, dans ce moment, pour signe de ralliement un œillet rouge, était plus à redouter pour eux que pour nous.

« Le hasard nous conduisit à l'hôtel de Hollande. J'occupais le petit appartement du premier. De là, je voyais le boulevard et la colonne de la place Vendôme... Assise à la fenêtre de ce petit appartement, j'oubliais qui j'étais, ce que je venais chercher. Je voyais des Français passer et repasser devant moi. J'étais dans cette capitale où j'avais habité les palais; je ne les regrettais pas. Je n'enviais pas le sort de ceux qui y demeuraient, et mon ambition eût été satisfaite de vivre là, ignorée, oubliée pour le reste de mes jours. » C'était une vaine espérance. La belle-fille et la belle-sœur de l'empereur Napoléon, l'ancienne reine de Hollande, la mère des princes qui avaient été, avant la naissance du roi de Rome, les héritiers de l'immense empire, ne

pouvait être obscure. Sa destinée était de vivre en pleine lumière, dans le malheur, aussi bien que dans la prospérité. Arrivée à Paris secrètement, elle s'y faisait passer pour une dame anglaise, et, dans l'hôtel garni où elle logeait, on ne connaissait encore ni son vrai nom, ni celui de son fils, ce proscrit, qui devait être un jour empereur. Mais un pareil incognito ne pouvait certainement pas durer. La Révolution de 1830 avait remis à la mode les hommes et les choses de l'Empire. Le drapeau tricolore flottait sur tous les édifices. A chaque pas qu'elle faisait dans la grande capitale, Hortense pouvait être reconnue par les anciens généraux, par les anciens serviteurs de Napoléon. Cependant, comme elle n'avait nullement l'idée de conspirer, et comme son fils ne pouvait être traité en prétendant, puisque le duc de Reichstadt vivait encore, elle s'étonnait et s'affligeait d'être contrainte de se cacher, comme une condamnée, dans une ville où les souvenirs napoléoniens étaient si populaires. L'attitude gênée du roi Louis-Philippe était pour elle un sujet de surprise, et pourtant l'avenir devait bien prouver que les craintes de ce prince n'avaient rien de chimérique.

La reine Hortense reçut, à l'hôtel de Hollande, la visite du président du conseil des ministres, M. Casimir Perier. « Je sais bien, lui dit-elle, que j'ai transgressé une loi; j'en ai pesé toutes les chances. Vous avez le droit de me faire

arrêter, ce serait juste. — Juste, non ; légal, oui, » répondit le ministre. Le lendemain, dans la soirée, le général d'Houdetot, aide-de-camp de Louis-Philippe, vint la chercher, pour la conduire au Palais-Royal, où elle devait avoir une audience du roi. Elle avait eu, en 1815, l'occasion de rendre service à la mère du nouveau souverain. Grâce à son intervention, cette princesse avait obtenu de l'empereur, pendant les Cent-Jours, une pension annuelle de 400,000 francs et l'autorisation de rester en France. Elle avait alors adressé à la reine Hortense cette lettre de remerciement : « Le 19 avril 1815. — Madame, je suis vraiment affligée que le mauvais état de ma santé me prive d'exprimer à Votre Majesté, comme je le voudrais, ma sensibilité à l'intérêt qu'elle a témoigné à ma position ; elle est encore bien pénible, ma jambe ne prenant aucune force, mais je ne veux pas différer d'exprimer à Votre Majesté et à Sa Majesté l'empereur, auprès duquel j'ose vous prier d'être mon interprète, les sentiments dont fait profession, Madame, de Votre Majesté, la servante Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre douairière duchesse d'Orléans. » Ce souvenir faisait espérer à la reine Hortense qu'elle recevrait un bon conseil du souverain qui évoquait sans cesse les gloires impériales, et qui semblait encore craindre beaucoup plus les légitimistes et les républicains que les bonapartistes. Louis-

Philippe, qui avait dans le caractère un grand fonds de bienveillance, se montra courtois pour la reine. « Il fut poli, gracieux même, a-t-elle écrit dans ses Mémoires ; il me parla de l'exil de notre famille comme lui pesant sur le cœur. Il ajouta : « Je connais toutes les douleurs de « l'exil, et il ne tient pas à moi que le vôtre n'ait « déjà cessé. » Hortense lui exprima la douceur qu'elle trouvait à revoir la patrie ; mais elle lui dit qu'elle ne venait pas dans l'espoir d'y rester; qu'elle concevait les positions difficiles comme celle du roi, et qu'il serait juge de l'époque où la France pourrait être ouverte à tous les Français. « Le temps n'est pas loin, reprit Louis-Philippe, où il n'y aura plus d'exilés; je n'en veux aucun sous mon règne. »

Hortense ajoute à ce récit : « Le roi me parla de son propre exil, de la fâcheuse situation où il s'était trouvé, forcé de donner des leçons. Je lui dis que je le savais, et que c'était une gloire pour lui. Je lui appris que mon fils était avec moi. Il s'en était douté, et me recommanda de ne laisser supposer à personne notre arrivée, car il tenait à ce que tout le monde ignorât notre passage. Je lui en donnai ma parole, et je l'ai tenue. »

Louis-Philippe témoigna ensuite à la reine Hortense tout le plaisir qu'il aurait à l'obliger, et la pria de lui en indiquer les moyens. « Je n'ignore pas, ajouta-t-il, que vous avez de légitimes réclamations à faire, et que vous en avez

vainement appelé à la justice de tous les ministères précédents. Ecrivez-moi une note de tout ce qui vous est dû, et que vous enverrez à moi seul. Je m'entends en affaires, et je vous offre de me charger des vôtres. » Il s'excusa de ne pouvoir faire une visite à la reine Hortense, à cause de l'incognito qu'elle devait conserver, et, à la fin de l'audience, il fit venir sa femme, la reine Marie-Amélie, et sa sœur, Madame Adélaïde. « L'air de bonté, de distinction, de simplicité de la reine me plut extrêmement, a dit Hortense. Ma douleur s'épancha davantage dans le sein d'une tendre mère de famille. Je lui racontai toutes mes angoisses pour sauver le seul fils qui me restait; il me coûtait trop de parler d'autre chose que de ce qui remplissait mon âme. La reine me comprenait si bien, ainsi que sa belle-sœur, et leur intérêt était si affectueux, que j'aurais pu me croire au milieu de ma famille. Je me sentais si malheureuse que leurs consolations me firent du bien. »

Ignoré, perdu dans la foule, au milieu de cette ville immense où il devait régner un jour, le prince Louis-Napoléon, des fenêtres de l'hôtel de Hollande, rue de la Paix, contemplait en rêvant, la colonne de la place Vendôme. Il pouvait se redire les beaux vers de Victor Hugo, que les jeunes gens lettrés savaient alors par cœur :

O monument vengeur, trophée indélébile,
Bronze qui, tournoyant sur ta base immobile,
Sembles porter au ciel ta gloire et ton néant,
Et, de tout ce qu'a fait une main colossale,
Seul es resté debout, — ruine triomphale
De l'édifice du géant !

Débris du grand Empire et de la grande Armée,
Colonne, d'où si haut parle la renommée !
Je t'aime ; l'étranger t'admire avec effroi,
J'aime tes vieux héros, sculptés par la Victoire,
Et tous ces fantômes de gloire
Qui se pressent autour de toi.....

Que de fois, tu le sais, quand la nuit sous ses voiles,
Fait fuir la blanche lune ou trembler les étoiles,
Je viens, triste, évoquer tes fastes devant moi,
Et, d'un œil enflammé dévorant ton histoire,
Prendre, convive ohscur, ma part de tant de gloire,
Comme un pâtre au banquet d'un roi.

Le jeune prince n'était pas encore remis complètement de la maladie dont il avait failli mourir à Ancône. La mort de son frère, le chagrin de la défaite, les émotions de tout genre portaient à sa santé une grave atteinte. Au moment où sa mère revenait de l'audience qu'elle avait eue au Palais-Royal, elle le retrouva malade ; une forte fièvre l'avait repris, et le médecin ne pouvait dire encore si cette nouvelle crise serait dangereuse. Pendant que le prince était malade, il fut convenu entre le roi Louis-Philippe et son premier ministre qu'Hortense irait à Londres, et que, de là, elle écrirait au roi une lettre qui serait communiquée au conseil des ministres, pour de-

mander l'autorisation d'aller prendre les eaux de Vichy. La reine Hortense adhéra à cette manière de procéder, mais lorsque M. Casimir Périer lui dit que si plus tard Louis-Napoléon prenait du service dans l'armée française, il n'y devrait pas porter son nom, elle put à peine contenir un mouvement de surprise et de colère. Quand elle rendit compte à son fils de cet entretien : « Quitter mon nom ! — s'écria le prince, — qui oserait me faire une pareille proposition ? Ne pensons plus à rien de tout cela, retournons dans notre retraite. Ah ! vous aviez raison, ma mère. »

Le 5 mai 1831, Louis-Napoléon était encore retenu par la maladie à l'hôtel de Hollande. C'était le jour anniversaire de la mort de l'empereur. Une foule nombreuse, composée surtout de vieux soldats, dont les uniformes usés rappelaient les fastes militaires de l'Empire, se dirigeait, grave et recueillie, vers la colonne Vendôme et déposait pieusement des fleurs et des couronnes au pied du bronze glorieux. Hortense, de ses fenêtres, regardait avec émotion ce spectacle qui la ravissait, quand tout à coup elle vit entrer dans sa chambre l'aide de camp du roi Louis-Philippe, le général d'Houdetot.

« Madame, dit le général à la reine Hortense, il faut partir à l'instant ; vous ne pouvez demeurer plus longtemps ici ; j'ai ordre de vous le dire ; à moins qu'il n'y ait positivement risque pour la vie de votre fils, il faut partir. »

La triste exilée obéit, mais non sans murmurer. « Cette manière d'agir avec moi, dira-t-elle dans ses Mémoires, me fit pitié. C'était, en vérité, me montrer trop de faiblesse, et me faire croire à trop de force de ma part. Quel effroi devais-je causer pour qu'on passât ainsi par-dessus toutes les lois de la bienséance et de l'humanité! J'excusai pourtant un procédé si peu en rapport avec le bon accueil que j'avais reçu, par considération pour la crainte nouvelle qu'avait dû produire tant d'empressement à la colonne. Mais moi, qui n'avais de crainte que pour la santé de mon fils, et d'occupation que celle de le soigner, je trouvai cruel que les inquiétudes de la politique vinssent encore me chercher au milieu de la solitude et de mes nouveaux tourments. »

Hortense était de bonne foi, quand elle considérait alors toute idée de restauration impériale comme une chimère et comme une invention de la peur. C'était le temps où l'auteur des *Chants du Crépuscule*, faisant allusion aux frayeurs du pouvoir, s'écriait :

Encor si c'était crainte austère !
Si c'était l'âpre Liberté
Qui d'une cendre militaire
N'ose ensemencer la cité! —
Si c'était la vierge stoïque
Qui proscrit un nom héroïque,
Fait pour régner et conquérir,
Qui se rappelle Sparte et Rome,
Et craint que l'ombre d'un grand homme
N'empêche son fruit de mûrir.

Mais non; la Liberté sait aujourd'hui sa force,
Un trône est sous sa main comme un gui sur l'écorce,
Quand les races des rois manquent au droit juré.
Nous avons parmi nous vu passer, ô merveille!
La plus nouvelle et la plus vieille.
Ce siècle avant trente ans, avait tout dévoré.

La France, guerrière et paisible,
A deux filles du même sang :
L'une fait l'armée invincible,
L'autre fait le peuple puissant.
La Gloire, qui n'est pas l'aînée,
N'est plus armée et couronnée,
Ni pavois, ni sceptre oppresseur;
La Gloire n'est plus décevante,
Et n'a plus rien dont s'épouvante
La Liberté, sa grande sœur!

Pour être un grand poète, Victor Hugo n'était pas un prophète véridique, et le gouvernement de Juillet n'avait pas tort de redouter pour la liberté le souvenir de la gloire.

Hortense et Louis-Napoléon, forcés de quitter brusquement la France, se rendirent en Angleterre. La santé du jeune prince s'y rétablit promptement, et il y reçut, ainsi que sa mère, un très brillant accueil. L'aristocratie anglaise eut pour l'ancienne reine de Hollande une courtoisie fort empressée, et la duchesse de Bedfort lui donna une fête magnifique dans son château de Wooburn-Abbey, situé à quarante milles de Londres. Rentrée dans cette ville, la reine Hortense y reçut la visite de sa nièce Amélie, mariée à Don Pedro I[er], empereur du Brésil, et le prince

Léopold, destiné à être bientôt le roi des Belges, vint lui présenter ses hommages. Le 1er août 1831, le prince de Talleyrand, alors ambassadeur de France en Angleterre, fit annoncer à Hortense, par la duchesse de Dino, qu'il avait reçu l'ordre de lui délivrer à elle et à son fils des passeports, au moyen desquels ils pourraient l'un et l'autre traverser la France pour retourner en Suisse. Le 7 août suivant, la mère et le fils, profitant de cette autorisation, quittaient l'Angleterre, et s'embarquaient pour la France, où ils ne devaient rester que très peu de jours, et où ils évitèrent de rentrer dans Paris. Hortense y aurait craint les imprudences de Louis-Napoléon, qui avait, à cette époque, des instincts révolutionnaires, et qui lui disait : « Ma mère, si nous allons à Paris, et si je vois sabrer le peuple devant moi, certainement je ne résisterai pas, je me mettrai de son côté. »

Hortense goûtait d'autant plus le plaisir de se trouver dans sa patrie que cette joie lui était accordée pour bien peu d'instants. « Depuis seize ans que je vivais en pays étranger, a-t-elle dit, je n'avais parlé ma langue qu'avec les personnes de la société que je voyais. J'étais donc forcée de demeurer indifférente à tout ce qui se passait autour de moi. A présent, pendant mon voyage, je jouissais d'entendre tout ce que disait le peuple dans les villes, les paysans dans les campagnes. Je n'étais plus étrangère ici, et cette idée était

remplie de douceur. Aussitôt arrivée dans une auberge, j'allais à pied avec mon fils ; j'entrais dans une boutique, je m'asseyais, je trouvais du plaisir à causer avec tout le monde. Un autre jour, c'était dans la rue même que j'arrêtais un enfant, que je le caressais, que je questionnais ses parents sur ses études, et dans la campagne un cultivateur sur sa récolte. Je trouvais à chacun de l'esprit, des réparties vives et originales, et j'éprouvais une sorte de satisfaction à m'identifier aux intérêts de tous ceux auxquels j'adressais des questions. »

Sans entrer dans la capitale, la reine Hortense et son fils s'arrêtèrent dans quelques endroits des environs, à Chantilly, à Ermenonville, à Morfontaine, où était l'ancien château du roi Joseph. « A Saint-Denis, écrit-elle, j'eus encore des souvenirs particuliers ; c'était sous ma protection immédiate que cette institution de jeunes filles de légionnaires avait été établie. Voilà la seule royauté que j'eusse regrettée. Je n'osai m'y montrer ; j'y connaissais encore trop de monde ; mais j'allai dans l'église, et je descendis dans les caveaux ; quelques étrangers, curieux comme nous, nous y suivirent. Louis XVIII reposait sous ces voûtes que l'Empire avait fait restaurer pour y placer la nouvelle famille adoptée par la France. »

En 1825, Victor Hugo, alors légitimiste, avait dit, en parlant de Napoléon :

En vain, à Saint-Denis, il fit parer d'avance
Un sépulcre de marbre et d'or étincelant.
Le ciel n'a pas voulu que de royales ombres
Vissent, en revenant pleurer sous ces murs sombres,
Dormir dans leur tombeau son cadavre insolent.

La reine Hortense n'eut pas le courage d'aller revoir Saint-Leu, son ancienne résidence d'été. « Mon fils, dit-elle, aurait bien désiré aller à Saint-Leu, lieu témoin de sa première enfance ; j'aurais trouvé là des tombeaux qui m'étaient chers ; mais c'était trop m'éloigner de ma route, il fallait y renoncer. D'ailleurs, revoir cette campagne créée par moi, qui avait été récemment témoin de la mort affreuse d'un vieillard (le prince de Condé), et devenue la propriété d'une autre personne ; c'eût été aller chercher une impression trop pénible. Je tournai donc Paris par le chemin de la Révolte, et je continuai ma route jusqu'à l'église de Rueil, où se trouve le tombeau de ma mère. »

En 1824, l'année même de sa mort, le prince Eugène avait acheté avec sa sœur une des chapelles de l'église de Rueil, pour y faire construire le tombeau de l'impératrice Joséphine. Ce monument, de marbre blanc veiné, exécuté par MM. Gilet et Dubuc, d'après les dessins de l'architecte Berthaud, consiste en une voûte à plein cintre, ornée de rosaces, et supportée par quatre colonnes d'ordre ionique, élevées sur un piédestal de deux mètres de hauteur. Les colonnes sont

hautes de quatre mètres, et l'archivolte de trois mètres. Le corps de l'impératrice est déposé dans le massif du socle qui porte l'inscription suivante, gravée en creux et dorée : *A Joséphine, Eugène et Hortense.* Au-dessus du socle, une statue en marbre de Carrare, due au ciseau du sculpteur Cartellier, représente l'impératrice en costume de cour, agenouillée sur un carreau, près d'un prie-Dieu. Lorsque la reine Hortense, accompagnée de son fils, entra dans la modeste église du village, et aperçut, à droite du chœur, ce tombeau de sa mère, dont la statue de marbre reproduit si fidèlement les traits, elle fut profondément émue. « Quel sentiment douloureux, a-t-elle dit, m'oppressa, quand je me mis à genoux devant cette image chérie, et quand la triste pensée me vint que, de tout ce qu'elle avait aimé, je restais seule avec mon fils, isolée et obligée de fuir même le lieu où elle reposait ! La quantité de fleurs qui ornaient ce monument, que mon frère et moi avions eu tant de peine à obtenir la permission de faire élever, me prouva qu'elle était restée au moins au milieu de ses amis, auxquels son souvenir était toujours cher. Sa fille seule était oubliée ! »

Après avoir médité et prié devant la tombe de Joséphine, Hortense et son fils voulurent visiter la Malmaison, devenue depuis 1826, la propriété d'un banquier suédois, M. Haguermann. « Je m'arrêtai à la porte du château de la Malmai-

son, a dit la malheureuse reine ; je tenais à y entrer. C'est de là que l'empereur avait quitté la France pour jamais. C'est là que je fus heureuse d'adoucir par mes soins ces tristes moments où tout l'abandonnait, et où, du faîte de la plus haute des gloires, il tombait dans la plus grande des infortunes. Après Waterloo, je l'y vis encore plein de courage, oubliant son propre malheur, voulant à tout prix sauver la patrie, prédisant tout ce qui allait l'accabler, si elle ne se défendait, et sentant tout ce qu'elle avait encore de force réunie à lui. On le repoussa. On redoutait ce qu'on appelait ses chaînes, et, au nom de la liberté, on se livra à celles des ennemis de la France... Il me fut impossible de vaincre l'ordre du nouveau propriétaire, qui avait défendu de laisser voir ce lieu sans billet. Mon neveu avait vendu la Malmaison à un banquier, qui gardait pour lui une portion des jardins, le château, et qui s'était déjà défait de tout le reste. Il était difficile de s'y reconnaître; et pouvais-je me croire au même lieu que j'avais laissé si beau, et où j'étais toujours reçue avec tant de joie, quand l'entrée m'en était aussi cruellement interdite ! »

Hortense rêva longtemps devant la grille de la demeure qui lui était fermée, et ses yeux se remplirent de larmes. Que de souvenirs, tantôt joyeux, tantôt sinistres, elle évoquait : les parties de barre où elle courait, rapide comme Atalante ; les bals en plein air, à la pâle clarté de la lune et

des étoiles; les conversations sous les arbres pendant les beaux soirs de l'été, le dîner sur la pelouse, pour célébrer la victoire de Marengo, puis les visions funèbres, le drame poignant du divorce, l'agonie d'une mère bien-aimée, la méditation silencieuse de Napoléon dans la chambre où elle avait rendu le dernier soupir! Cette chambre, oh! comme Hortense aurait voulu la revoir, pour s'y agenouiller, pour y prier! Mais non, elle ne le pouvait pas. Malgré ses supplications, elle restait devant la grille du château, et on refusait de la lui ouvrir. Le portier s'étonnait de l'émotion de cette étrangère, qui jetait sur la demeure dont l'entrée lui était interdite un si profond et si mélancolique regard. N'aurait-elle pas pu dire, comme le poète, dans ce moment si douloureux ?

Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés, et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours.

Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme.
Il plonge dans la nuit l'astre où nous rayonnons,
Il dit à la vallée, où s'imprima notre âme,
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !
Herbe, use notre seuil ! Ronce, cache nos pas !
Chantez, oiseaux ; ruisseaux, coulez ; croissez, feuillages !
Ceux que vous oubliez, ne vous oublieront pas.

Hortense retourna en Suisse, sans avoir visité

la Malmaison, et sans avoir revu Paris. « Je m'éloignai enfin, a-t-elle dit, de cette France dont le souvenir m'avait toujours été si doux... Une loi cruelle me forçait à renoncer à voir mon pays plus longtemps. L'Italie aussi me devenait fermée, puisqu'elle l'était à mon fils. La Suisse, au moins, me restait encore. La Suisse avait été mon premier asile au moment où l'effroi des puissances alliées poursuivait notre nom; c'était là que j'avais trouvé un point de repos après nos grands revers. Un des cantons, celui de Thurgovie, avait eu le courage de me conserver, en dépit des menées diplomatiques, malgré les persécutions de tous genres dont j'avais été l'objet de la part de la Restauration. J'avais goûté quelques moments plus calmes au milieu de cette nature si belle, de ces habitants si simples, de ces cœurs si dévoués. Je venais redemander à cette terre paisible une retraite qui ne m'est du moins plus contestée. Après des malheurs plus cruels que ceux qui m'accablaient, lorsque j'y vins pour la première fois, je revis mes montagnes, et je me trouvai livrée enfin à moi-même, avec toutes les blessures de mon cœur. »

L'année suivante, la reine Hortense reçut à Arenenberg la visite de Chateaubriand. Chose étrange, elle avait comme courtisan de son infortune l'écrivain qui, en 1814, avait écrit contre Napoléon vaincu la plus violente des diatribes, ce libelle enflammé, *Buonaparte et les Bourbons*, qui,

au dire de Louis XVIII, avait valu autant qu'une armée à la cause royale. Il fallait que les passions politiques fussent bien apaisées, ou plutôt que la reine Hortense eût beaucoup de charme et de séduction, pour que Chateaubriand trouvât du plaisir à s'asseoir au foyer de la souveraine détrônée. « Le 29 août 1832, a-t-il dit dans les *Mémoires d'outre-tombe,* j'allai dîner à Arenenberg. Arenenberg est situé sur une espèce de promontoire, dans une chaîne de collines escarpées. La reine de Hollande, que l'épée avait faite, que l'épée a défaite, a bâti le château, ou, si l'on veut, le pavillon d'Arenenberg. On y jouit d'une vue étendue, mais triste. Cette vue domine le lac inférieur de Constance, qui n'est qu'une expansion du Rhin sur des prairies noyées. De l'autre côté du lac, on aperçoit des bois sombres, restes de la forêt Noire, quelques oiseaux blancs voltigeant sous un ciel gris, et poussés par un vent glacé. Là, après avoir été assise sur un trône, après avoir été outrageusement calomniée, la reine Hortense est venue se percher sur un rocher... En étrangers, il y avait Mme Récamier, M. Vieillard et moi. Mme la duchesse de Saint-Leu (c'est le nom que portait alors la reine Hortense) se tirait fort bien de sa position difficile de reine et de demoiselle de Beauharnais... Le prince Louis habite un pavillon à part, où j'ai vu des armes, des cartes topographiques et stratégiques, choses qui faisaient, comme par hasard, penser au sang

du conquérant, sans le nommer; le prince Louis est un jeune homme studieux, instruit, plein d'honneur, et naturellement grave. »

L'auteur des *Souvenirs de Madame Récamier* a donné de curieux détails sur la visite de Chateaubriand à Arenenberg. « La reine Hortense, est-il dit dans cet ouvrage, mit une gracieuse coquetterie dans l'hospitalité d'un moment que le hasard lui faisait offrir au fidèle serviteur des Bourbons, à l'ancien ministre de Louis XVIII, à l'auteur de l'immortel pamphlet qui avait si puissamment aidé à la chute du premier Empire. Elle lut à Mme Récamier et à M. de Chateaubriand quelques fragments de ses propres Mémoires. Son établissement à Arenenberg était élégant, large sans faste, et ses manières à elle, simples et caressantes. Elle affichait, trop peut-être pour qu'on y ajoutât une foi entière, le goût de la vie retirée, l'amour de la nature et l'aversion des grandeurs. Ce ne fut pas sans quelque surprise après toutes ses protestations de renoncement aux illusions de la fortune, que les visiteurs s'aperçurent du soin que la duchesse de Saint-Leu et toutes les personnes de sa maison mettaient à traiter son fils, le prince Louis, en souverain ; il passait partout le premier... Il fit pour Mme Récamier à la sépia une vue du lac de Constance, dominé par le château d'Arenenberg. Le premier plan est occupé par un pâtre adossé à un arbre, qui garde son troupeau et joue de la flûte.

Ce dessin, gracieux souvenir du passage de Mme Récamier chez la reine Hortense, emprunte un intérêt historique aux circonstances de la destinée du prince Louis-Napoléon. La signature de l'auteur a été apposée depuis à toute autre chose qu'à des bergeries. »

Au fond, M. de Chateaubriand était flatté des témoignages de respect et d'admiration enthousiaste que la reine Hortense et son fils lui prodiguaient avec une très grande habileté. Le prince Louis-Napoléon lui avait écrit le 4 mai 1832 : « Vous êtes le seul défenseur redoutable de la vieille royauté ; vous la rendriez nationale, si l'on pouvait croire qu'elle pensât comme vous. Ainsi, pour la faire valoir, il ne suffit pas de vous déclarer de son parti, mais bien de prouver qu'elle est du vôtre. » Et l'auteur de la brochure *Buonaparte et les Bourbons* avait répondu, le 19 mai : « On est toujours mal à l'aise pour répondre à des éloges ; quand celui qui les donne avec autant d'esprit que de convenance est, de plus, dans une condition sociale à laquelle se rattachent des souvenirs hors de pair, l'embarras redouble... J'aurais été heureux de vous remercier de vive voix de votre obligeante lettre. Nous aurions parlé d'une grande gloire et de l'avenir de la France, deux choses qui vous touchent de près. »

Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand évoque avec une complaisance marquée le souvenir de cette correspondance. « Les Bourbons,

dit-il, m'ont-ils jamais écrit des lettres pareilles à celle que je viens de produire ? Se sont-ils jamais doutés que je m'élevais au-dessus de tel faiseur de vers ou de tel politique de feuilleton ? Lorsque, petit garçon, j'errais, compagnon des pâtres, sur les bruyères de Combourg, aurais-je pu croire qu'un temps viendrait où je marcherais entre les deux plus grandes puissances de la terre, puissances abattues, donnant le bras, d'un côté à la famille de Saint-Louis, de l'autre à celle de Napoléon ; grandeurs ennemies qui s'appuient également, dans l'infortune qui les rapproche, sur l'homme faible et fidèle, sur l'homme dédaigné de la légitimité ? » Le prince Louis-Napoléon ayant adressé à M. de Chateaubriand sa brochure intitulée *Rêveries politiques*, le grand écrivain lui adressa, en octobre 1832, cette lettre datée de Genève : « Prince, j'ai lu avec attention la petite brochure que vous avez bien voulu me confier. J'ai mis par écrit, comme vous l'aviez désiré, quelques réflexions naturellement nées des vôtres, et que j'avais déjà soumises à votre jugement. Vous savez, prince, que mon jeune roi est en Écosse ; que, tant qu'il vivra, il ne peut y avoir pour moi d'autre roi de France que lui ; mais si Dieu, dans ses impénétrables conseils, avait rejeté la race de Saint-Louis ; si les mœurs de notre patrie ne lui rendaient pas l'état républicain possible, il n'y a pas de nom qui aille mieux à la gloire de la France que le vôtre. »

A la fin de 1833, la reine Hortense se décida à publier, sous ce titre : *La reine Hortense en Italie, en France et en Angleterre pendant l'année 1831*, un fragment de ses Mémoires. Tandis qu'elle en corrigeait les épreuves, elle écrivit à Mme Récamier : « 27 octobre 1833. Je ne veux pas laisser parler notre amie commune sans vous parler de mes sentiments pour vous et du plaisir que j'aurai à vous revoir ici. J'espère que ce sera chez moi que vous viendrez dorénavant. Mme Salvage vous dira que j'ai pris mon grand parti de faire publier mon triste voyage en France. Je l'ai écrit cet hiver pour moi seule. Depuis que je l'ai lu, on me force à le rendre public ; j'ai cédé, non sans peine, car je vous ai dit l'effet que je ressens, lorsque je mets tout le monde dans la confidence de mes idées et de mes impressions. Il me semble que ce soit voler aux personnes que j'aime et que je distingue une confiance qui ne doit pas être jetée à chacun ; c'est m'ôter aussi le plaisir de l'*a-parte*.

« J'éprouve d'avance, écrivait la reine Hortense à Mme Récamier, un si grand embarras de cette publication, que je ressemble assez à une personne qui se déciderait à se montrer toute nue, sans se croire positivement bossue. Vous m'avouerez qu'il faut du courage, car la position est gênante. Enfin j'ai dit oui, et je dois supporter tous les inconvénients attachés au titre d'auteur. Je n'ai rien composé pourtant, et je me mets en danger

d'être sifflée. Ce ne sera pas par vous, j'en suis bien sûre, et il m'est doux, au contraire, de penser que votre cœur comprendra le mien, et que vous porterez de l'intérêt à des douleurs que vous connaissez déjà. Grâce à vous, vos amis seront indulgents, voilà déjà bien de quoi me rassurer. Parlez-leur de moi, je vous prie, et recevez l'assurance de mes tendres sentiments. — HORTENSE. »

L'ancienne reine de Hollande était calme dans sa retraite d'Arenenberg, quand son fils, sans la consulter, se jeta dans les aventures qui la troublèrent et l'attristèrent si profondément. L'échauffourée de Strasbourg ayant échoué, à la fin du mois d'octobre 1836, la malheureuse mère, n'écoutant que son dévouement, se mit en route pour la France, afin d'intercéder pour son fils prisonnier. Elle s'arrêta chez la duchesse de Raguse, à Viry, à cinq lieues de Paris, où elle reçut la visite de Mme Récamier, et où elle apprit que son fils était déporté aux États-Unis, et qu'elle-même devait retourner immédiatement en Suisse. Elle eut d'autant plus de peine de ne pouvoir embrasser son enfant qu'elle se sentait déjà atteinte du mal dont elle devait mourir l'année suivante. Mme Récamier fut très émue de l'excessif changement qu'elle remarqua dans les traits de cette mère infortunée, et la quitta en lui exprimant des vœux stériles. Elle ne devait plus la revoir.

Après une traversée de quatre mois et demi, à bord de la frégate l'*Andromède*, le prince Louis-Napoléon avait débarqué à New-York. Traité en prisonnier de guerre jusqu'au terme du voyage, il n'avait recouvré la liberté que sur le sol des États-Unis. Pendant ce temps, sa mère endurait avec un rare courage des souffrances dont cette lettre de Mme Salvage à Mme Récamier retrace le tableau douloureux : « Arenenberg, ce 13 avril 1837. J'ai fait part à Mme la duchesse de Saint-Leu du vif intérêt que vous prenez à ses maux ; je lui ai transmis tout ce que vous m'avez dit pour elle. Elle en a été vivement touchée, elle en a été émue jusqu'aux larmes, et elle m'a priée, à plusieurs reprises, de vous bien exprimer combien elle y a été sensible. Je ne vous ai pas répondu plus tôt, parce que j'espérais pouvoir vous donner de meilleures nouvelles. Hélas ! c'est tout le contraire... L'opinion des médecins a été qu'il n'était pas possible de faire l'opération, et ils ont été unanimes pour prononcer une sentence irrévocable, enfin ils ne nous ont laissé aucune espérance dans les ressources humaines. J'aime encore à en placer dans la bonté infinie de Dieu, que j'implore par de bien ardentes prières... Dans l'attente de l'opération, elle avait fait ses dévotions et son testament. Le 30 mars, au matin, une heure environ après qu'elle a eu communié, elle a eu la joie, qu'elle a rapportée à Dieu, de recevoir un gros paquet contenant des nou-

velles — les premières depuis le départ de Lorient — écrites de la main de son fils. Sa lettre, qui est très longue, contient la relation de tout ce qu'il a fait, de tout ce qui lui est arrivé, et de la plupart de ses émotions, depuis qu'il a quitté Arenenberg jusqu'au moment où il écrit, le 14 janvier, à bord de la frégate l'*Andromède*, en rade devant Rio-Janeiro, où on ne lui permet pas de descendre. Il y avait à bord les ouvrages de M. de Chateaubriand ; il les a relus, pendant une affreuse tempête qui a duré quinze jours, et qui ne permettait aucune autre occupation que la lecture, et encore à grand'peine. Dites-le à M. de Chateaubriand, je vous prie, en me rappelant personnellement à son bienveillant souvenir. »

La fidèle compagne de la reine Hortense terminait ainsi sa lettre à Mme Récamier : « Pensez quelquefois à moi, pensez à ma cruelle position. Donner à une personne qu'on aime, qu'on sait que l'on va perdre, des soins impuissants ; chercher à alléger, sans y réussir que bien imparfaitement, des souffrances aiguës et presque continuelles ; montrer un visage calme, quand on a le cœur déchiré ; tromper, chercher à inspirer sans cesse des espérances qu'on n'a pas, ah ! croyez-moi, cela est affreux, et l'on donnerait volontiers sa propre vie. Adieu, adieu, chère amie, vous savez combien je vous aime. »

Au moment où elle croyait qu'elle allait être opérée, Hortense avait écrit à son fils cette tou-

chante lettre, datée d'Arenenberg le 3 avril 1837: « Mon cher fils, on doit me faire une opération absolument nécessaire. Si elle ne réussit pas, je t'envoie par cette lettre ma bénédiction. Nous nous retrouverons, n'est-ce pas ? dans un meilleur monde, où tu ne viendras me rejoindre que le plus tard possible, et tu penseras qu'en quittant celui-ci, je ne regrette que toi, que ta bonne tendresse, qui seule m'y a fait trouver quelque charme. Cela sera une consolation pour toi, mon cher ami, de penser que par tes soins tu as rendu ta mère heureuse autant qu'elle pouvait l'être. Tu penseras à toute ma tendresse pour toi, et tu auras du courage. Pense qu'on a toujours un œil bienveillant et clairvoyant sur ceux qu'on laisse ici-bas; mais, bien sûr, on se retrouve. Crois à cette douce idée! Elle est trop nécessaire pour qu'elle ne soit pas vraie. Ce bon Arèse, je lui donne aussi ma bénédiction comme à un fils. Je suis bien calme, bien résignée, et j'espère encore que nous nous reverrons dans ce monde-ci. Que la volonté de Dieu soit faite! Ta tendre mère, HORTENSE. »

Le prince Louis-Napoléon était arrivé depuis quatre mois à New-York, quand il reçut cette lettre de sa mère, et prit le parti de se rendre en Europe, dans l'espérance de la voir encore vivante et d'assister à ses derniers moments. Ce n'était pas pour lui chose facile que d'atteindre la Suisse. Lorsqu'il passa par l'Angleterre, l'ambassade

française lui suscita de nombreuses difficultés. Il parvint cependant, sans être reconnu, à traverser la Hollande, à remonter le Rhin jusqu'aux environs de Carlsruhe, et à franchir la frontière du canton de Thurgovie. Arrivé à Arenenberg le 5 août 1837, il eut la consolation de prodiguer à sa mère mourante les soins les plus respectueux et les plus tendres. Deux mois après, jour pour jour, la reine Hortense expirait, à cinq heures du matin, le 5 octobre. Avant de rendre son âme à Dieu, elle fit promettre au docteur Conneau de ne jamais quitter le prince Louis-Napoléon. Elle fut, à l'heure de l'agonie, admirable de résignation, de courage, de bonté. « Mes amis, disait-elle de sa voix défaillante, priez pour moi. Je n'ai jamais fait de mal à personne, et j'espère que Dieu aura pitié de moi. Adieu, Louis ! » Son fils se jeta dans ses bras ; elle eut encore la force de le presser sur son cœur, et de s'écrier : « Adieu ! adieu ! » Ce dernier effort la brisa, et elle retomba épuisée. Alors sa noble figure prit un caractère de sérénité majestueuse, ses paupières se fermèrent. Son fils se pencha vers elle. « Ma mère, disait-il, me reconnaissez-vous ? C'est votre fils, votre Louis ! ma mère !... » Elle voulut répondre, mais elle ne le pouvait pas ; ses lèvres, déjà froides, étaient muettes pour toujours, et ce fut à grand'peine qu'elle donna, par un mouvement presque imperceptible, un dernier signe de vie et de tendresse. Puis son cœur si dévoué, si bon, si

généreux, se glaça. La reine Hortense avait vécu.

Son testament, daté du 3 avril 1837, se terminait ainsi : « Que mon mari donne un souvenir à ma mémoire, et qu'il sache que mon plus grand regret a été de ne pouvoir le rendre heureux. Je n'ai point de conseils politiques à donner à mon fils. Je sais qu'il connaît sa position et tous les devoirs que son nom lui impose. Je pardonne à tous les souverains avec lesquels j'ai eu des relations d'amitié la légèreté de leur jugement sur moi. Je pardonne à tous les ministres et chargés d'affaires des puissances la fausseté des rapports qu'ils ont constamment faits sur moi. Je pardonne à quelques Français auxquels j'avais pu être utile la calomnie dont ils m'ont accablée pour s'acquitter; je pardonne à ceux qui l'ont crue sans examen, et j'espère vivre un peu dans le souvenir de mes chers compatriotes. Je remercie tous ceux qui m'entourent, ainsi que mes serviteurs, de leurs bons soins, et j'espère qu'ils n'oublieront pas ma mémoire. » Suivant le désir que la reine avait exprimé, ses dépouilles mortelles furent transportées à Rueil, dans l'église où reposait sa mère. L'inhumation y fut faite, le 8 janvier 1838, par un froid de 14 degrés. Une seule des personnes de la famille Bonaparte assistait à cette cérémonie, c'était la sœur de l'empereur, Caroline, ancienne reine de Naples.

Sans doute il fut heureux pour la reine Hortense, qu'à son lit de mort, elle n'ait pas pu pré-

voir l'avenir. Elle ignorait les triomphes futurs de son fils, mais elle en ignorait aussi ses malheurs. Elle ne savait pas que l'empire serait restauré, mais elle ne savait pas non plus qu'il y aurait une journée plus fatale encore que Waterloo; elle ne savait pas que Chislehurst égalerait en tristesse Sainte-Hélène; que le second empereur mourrait dans le chagrin comme le premier, et qu'aucune fin ne serait plus tragique, plus horrible que celle du dernier des Bonaparte-Beauharnais. Napoléon III, parvenu au sommet de la puissance, ne devait pas jouir de ses succès, comme il en aurait joui s'il avait eu près de lui sa mère. La Bruyère l'a dit avec infiniment de raison : « Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir. » Soit souvenir des malheurs passés, soit pressentiment des malheurs futurs, le prisonnier de Ham, le vainqueur de Solférino, le vaincu de Sedan, avait sur sa physionomie je ne sais quoi de mélancolique et d'attristé, pendant sa halte de vingt-deux ans entre deux exils. La mémoire de sa grand'mère et de sa mère ne quitta point sa pensée. Lors de son mariage, il plaça, pour ainsi dire, sous l'invocation de l'impératrice Joséphine la résolution qu'il venait de prendre. « Les exemples du passé, dit-il aux grands corps de l'État, ont laissé dans l'esprit du peuple des croyances superstitieuses;

il n'a pas oublié que, depuis soixante-dix ans, les princesses étrangères n'ont monté les degrés du trône que pour voir leur race dispersée et proscrite par la guerre ou par la révolution. Une seule femme a semblé porter bonheur et vivre plus que les autres dans le souvenir du peuple, et cette femme, épouse modeste et bonne du général Bonaparte, n'était pas issue d'un sang royal. »

Fidèle à la mémoire des mortes, l'empereur fit construire dans l'église de Rueil, au-dessus de la tombe de sa mère, un beau monument qui est en face de celui de Joséphine. Un groupe en marbre blanc représente une femme et un ange. La femme est à genoux, elle porte un diadème royal ; un long voile l'enveloppe de ses plis. Elle est dans l'attitude de la prière, les mains abaissées vers la terre, les yeux levés au ciel. Une couronne et une lyre sont devant elle sur un coussin. Un ange qui semble se détacher du fond du monument, lui tend les bras. Parmi les grandes avenues qui aboutissent au rond-point de l'Etoile l'une fut appelée Joséphine, l'autre avenue de la reine Hortense. Au milieu de la première on éleva la statue de la compagne de Napoléon. Sur le piédestal étaient gravés ces mots : « A l'impératrice Joséphine, la ville de Paris, 1763-1814. Un nouveau boulevard reçut le nom du prince Eugène, et l'on y dressa la statue de l'ancien vice-roi d'Italie. Il était représenté debout, tête nue,

en uniforme de général, un manteau jeté sur ses épaules, ayant la main gauche appuyée sur la poignée de son sabre, et tenant dans la main droite un papier qu'il paraissait froisser, la lettre par laquelle on lui proposait la couronne d'Italie, à la condition d'abandonner la cause de l'empereur. Les inscriptions suivantes ornaient les quatre faces du piédestal : du côté de la face principale, on lisait : « Au prince Eugène Napoléon. » Au-dessous étaient sculptées les armes de la ville de Paris, avec la légende : *Fluctuat nec mergitur*. Du côté nord était un aigle aux ailes déployées, tenant une couronne de lauriers dans ses serres; au-dessous il y avait les noms des six batailles : Borodino, Mohilow, Viasma, Krasnoë, Ostrowno, Lutzen. Du côté sud, également sous l'aigle impérial, on lisait les noms de six autres batailles : Suez, Raab, Jaffa, Tyrol, Marengo, Wagram. Enfin, le côté de l'ouest, celui qui faisait face à la mairie du onzième arrondissement, était tout entier couvert par le texte de cette belle lettre que le prince Eugène écrivit le 20 avril 1814, à l'empereur Alexandre : « Ni la perspective du duché de Gênes, ni celle du royaume d'Italie, ne me porteraient à la trahison. J'aime mieux redevenir soldat que d'être souverain avili. L'empereur, dites-vous, a eu des torts envers moi. Je les ai oubliés; je ne me souviens que de ses bienfaits. Je lui dois tout, mon rang, mes titres, ma fortune, et, ce que je préfère à

tout cela, je lui dois ce que votre indulgence veut bien appeler ma gloire. Je le servirai tant qu'il vivra ; ma personne est à lui, comme mon cœur. Puisse mon épée se briser entre mes mains, si elle était jamais infidèle à l'empereur et à la France ! »

Napoléon III voulut rendre à la Malmaison l'aspect que présentait ce domaine légendaire du temps du Consulat et de l'Empire. La reine Marie-Christine d'Espagne l'avait acheté, en 1842, au banquier Haguermann. Elle consentit en 1861 à le vendre pour onze cent mille francs, à l'empereur, qui en fit cadeau à l'Etat. En 1867, lors de l'Exposition universelle, la Malmaison semblait revenue à l'époque de ses plus brillantes splendeurs. On y avait réuni comme dans une sorte de musée napoléonien, une foule de meubles, de tableaux, d'objets d'art ayant appartenu à ses hôtes illustres. On remarquait dans la salle à manger : un surtout en marbre et pierres précieuses offert à Napoléon par le roi d'Espagne Charles IV ; dans la salle du conseil : un secrétaire, don de la ville de Bordeaux à l'empereur ; dans la bibliothèque : un globe terrestre ayant servi à l'instruction du roi de Rome ; dans la galerie : la lyre et la harpe de l'impératrice Joséphine ; dans l'antichambre des appartements du premier étage : le bureau de campagne de Napoléon ; dans la chambre de l'empereur : le lit en fer avec des rideaux en soie verte, où il mou-

rut à Sainte-Hélène ; dans le boudoir : les portraits du général Bonaparte à cheval, par Gros ; de l'impératrice Joséphine, par Prudhon ; du prince Eugène en officier d'ordonnance du général Hoche ; le dessin populaire d'Isabey, fait à la Malmaison d'après nature, et représentant le premier consul en uniforme, qui se promène dans le jardin, devant la façade du château.

Maintenant, tous ces souvenirs sont dispersés. L'avenue de la Reine-Hortense se nomme l'avenue Hoche, et l'avenue Joséphine se nomme l'avenue Marceau. La statue de la compagne de Napoléon Ier, arrachée à son piédestal, a été reléguée dans un coin du musée de Versailles. La statue du prince Eugène a disparu, et le boulevard qui portait son nom s'appelle maintenant boulevard Voltaire. Les Tuileries sont rasées du sol, et l'on peut dire, avec le poète, que les ruines mêmes ont péri : *Etiam periere ruinæ.*

Fantôme de château, la Malmaison n'est plus que l'ombre d'elle-même. On dirait que cette habitation célèbre a justifié son nom : maison de malheur, *mala mansio.* Lors de la dernière invasion les Allemands en avaient fait une caserne. Vendue par l'Etat à un particulier, elle est dénudée et abandonnée. Plus de meubles, plus de tentures, plus d'ornements; partout l'aspect de la tristesse et de la désolation ; le billard est encore là, mais les Allemands en ont arraché le

drap et les cuivres ; la salle à manger montre encore ses nymphes en grisaille, son carrelage de marbre, sa fontaine, mais l'eau de cette fontaine ne coule plus ; de la salle du conseil, qui avait la forme d'une tente militaire, il ne reste que les supports de la tente ; dans la bibliothèque, les camaïeux représentant des grands hommes de l'antiquité sont intacts, mais les rayons ne contiennent plus aucun livre ; le salon de Joséphine a conservé sa décoration d'oiseaux et de fleurs d'or, mais il est vide ; il n'y a plus de tableaux dans la galerie ; les glaces qui avaient reflété tant de jolis visages et tant de brillants uniformes ont été brisées ou enlevées. Il n'y a plus rien dans le vestibule aux dalles blanches et noires, rien que les colonnes de marbre qui en soutiennent la voûte, et que le pont qui communique avec le parc, et qui est flanqué de deux petits obélisques rapportés d'Égypte par le général Bonaparte.

Si l'intérieur du château est démeublé son extérieur subsiste ; ses fenêtres, ses façades, ses toitures sont intactes. Mais le parc, qu'est-il devenu ? Quel vandalisme ! Réduit aux proportions d'un modeste jardin, ce parc superbe a été dépecé, dégradé, mutilé. Dans les gares du chemin de fer de Paris et des environs, une pancarte a été affichée qui annonçait cette œuvre destructive. L'immense affiche contenait un plan colorié, couvert d'un réseau de lignes noires, avec cette légende :

« Domaine de la Malmaison, vente de terrains à l'amiable, paiement par annuités; plan fidèle du château, avec sa cour d'honneur, ses parterres, ses ombrages séculaires, sa rivière sinueuse, ses pelouses en pente le long des coteaux. » A l'exception d'un petit espace situé devant la façade du côté du jardin, le parc avait été divisé en carrés tracés régulièrement et strictement numérotés. Ces divers lots ont constitué autant de petites propriétés, où l'on a construit à la hâte des maisonnettes bourgeoises, entourées de jardinets, qui remplacent les belles allées, les ombrages séculaires, la poésie agreste.

C'en est fait du parc ; bientôt peut-être le château lui-même aura disparu; peut-être la bande noire est-elle là qui le guette ; peut-être la salle du Conseil, où Napoléon adopta des délibérations si importantes, la bibliothèque où il aimait tant à travailler, le salon où Joséphine recevait d'une manière si gracieuse, la chambre où elle mourut avec tant de résignation et de courage, peut-être toutes ces pièces historiques, légendaires, disparaîtront-elles prochainement sous la pioche des démolisseurs, comme des chambres inutiles et vulgaires, sans qu'une personne respectueuse du passé ait voulu, au prix de quatre ou cinq cent mille francs, sauver d'une destruction complète ce château tout rempli des souvenirs historiques les plus saisissants. Et cependant, abstraction faite de toute idée de poésie ou de

sentiment, ce serait, même au point de vue de la spéculation, une bonne chose que de remettre en état ce domaine si justement célèbre, et d'en faire un musée où un collectionneur habile placerait des tableaux, des statues, des livres, des meubles, des objets d'art du Consulat et de l'Empire. Cette époque, au point de vue de l'art, n'est peut-être pas en ce moment très appréciée ; mais la mode a ses engouements, ses caprices, ses révolutions, et tel objet qui, aujourd'hui, s'achète à bon marché se revendra demain à des prix fabuleux. Le style Louis XV et le style Louis XVI, si dépréciés au commencement du siècle, sont maintenant admirés jusqu'à la folie. Le style Empire aura aussi ses fanatiques. Déjà les tableaux des grands peintres de cette période atteignent les prix les plus élevés. On commence à rechercher les beaux meubles de la même époque. Il y a dans l'hôtel du duc de Trévise, à Paris, avenue de Friedland, une salle uniquement ornée de meubles et d'objets d'art du premier Empire, que les connaisseurs visitent avec un très vif intérêt. Que serait-ce donc de la Malmaison, si elle était restaurée avec intelligence et si elle devenait un musée spécialement destiné à la période de 1800 à 1815 ?

En faisant un appel au respect des souvenirs, nous parlons par acquit de conscienee plutôt que par espoir du succès. Notre plaidoyer pour la Malmaison sera peut-être aussi inutile que l'ont

été nos efforts pour sauver de la destruction les Tuileries. Et cependant, après l'incendie, les murs, malgré la chute des voûtes, des planchers et des lourdes charpentes, n'avaient pas perdu leur aplomb, et ne présentaient aucune lézarde. Il y avait deux moyens de les consolider facilement. Il fallait ou les étançonner par des contreforts de maçonnerie, et en refaire toute la partie intérieure, en ne conservant que le parement; ou bien refaire les parties calcinées en maçonnerie du ciment Portland, et injecter de ce même ciments les joints intérieurs dégarnis. On aurait ainsi conservé le chef-d'œuvre de Philibert Delorme et de Jean Bullant, l'incomparable joyau de l'architecture française. Au lieu de cela on a laissé chaque jour qui s'écoulait s'attaquer à un ossement du squelette de pierre, et le froid et la pluie, agents destructeurs, sont venus compléter peu à peu l'œuvre de démolition commencée par les flammes. Mais ce n'est pas encore assez; la pioche a terminé le travail de l'incendie; les débris même ont disparu, et cet illustre palais auquel se rattachaient les plus grands souvenirs de la monarchie et de la république, car il fut tour à tour le palais des souverains et celui de la Convention, cet édifice où notre histoire était écrite en pierres, a été rasé du sol. On a parlé de le reconstruire dans son élégance primitive, avec les proportions si gracieuses qu'il avait au beau temps de la Renaissance. Mais quand un

pareil plan sera-t-il réalisé? Il est plus facile de détruire des ruines que de bâtir un palais.

On avait dit, en 1875, dans un rapport présenté à l'Assemblée nationale : « Supposons un instant qu'un de nos savants explorateurs du monde ancien découvre, au milieu des vestiges des grandes cités d'autrefois, des ruines ayant le caractère grandiose de celle des Tuileries. Qui donc ne lui tresserait des couronnes ? Quel Institut ne lui ouvrirait ses portes ? Et quels sacrifices ne nous imposerions-nous pas pour assurer la conservation de sa découverte ? » Ne pourrait-on pas faire le même raisonnement à propos de la Malmaison ? Si l'on découvrait en Italie les vestiges d'une villa ayant appartenu à Cicéron ou à César, avec quelle sollicitude ne chercherait-on pas à en conserver, à en étudier les moindres débris ? Ne justifions pas ces paroles de M. Cherbuliez, dans son discours de réception à l'Académie française : « Il est écrit que si nous étonnons quelquefois le monde par l'excès de notre confiance en nous-mêmes, nous l'étonnons plus encore par nos ingratitudes envers notre passé. » Respectons toutes nos gloires monarchiques ou républicaines. A Versailles que la statue de Louis XIV et que celle du général Hoche soient également sacrées ! Que nos légendes illustres demeurent toutes unies dans un même faisceau. Le patriotisme ne doit pas être iconoclaste. Respect à tous les monuments, à la colonne de la

place de la Bastille, comme à la colonne de la place Vendôme, aux statues des généraux de la république, comme à celles des généraux de la monarchie ! Au-dessus des partis qui passent voyons la France qui reste, et rappelons-nous les vers de Casimir Delavigne à cette grande, à cette chère Patrie :

Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie ou mes douleurs :
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

SAINT-QUENTIN. — IMPR. J. MOUREAU ET FILS.

